


PERES EVANGELIZAN

HISTOIRE ANCIENNE.

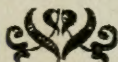
TOME SIXIE'ME.

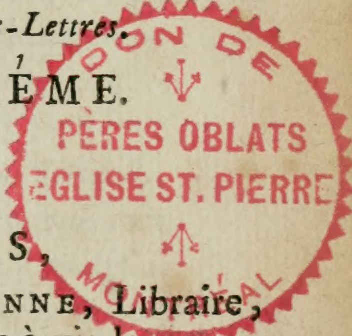


HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SIXIÉME.





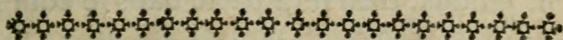
A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



AVANT-PROPOS.



LES REGNES de Philippe roi de Macédoine & d'Alexandre ſon fils, qui font la matiére de ce Volume, contiennent l'eſpace de trente-ſix ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze; & s'étendent depuis la premiére année de la CV Olympiade, ou l'an du Monde 3644, juſqu'à la premiére année de la CXIV

Olympiade, ou l'an du Monde 3680.

Les Rois, qui régnoient alors en Perſe, ſont Artaxerxe Ochus, Arſe, & Darius Codoman. L'empire des Perſes périt avec ce dernier.

Nous ne ſavons de tout ce qui s'eſt paſſé pendant ces trente-ſix ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'hiſtorien Joſephe, Livre XI. chap. 7 & 8 des Antiquités Judaïques, ſous les Grands-Prêtres Jean ou Johanan, & Jaddus. Il en ſera parlé dans le cours de cette hiſtoire, avec laquelle celle des Juifs ſe trouve liée.

Ce même eſpace de trente-ſix ans, par raport à l'hiſtoire Romaine, s'étend depuis la 393e année de la fondation de Rome juſqu'à la 429e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome pendant cet eſpace de tems, ſont Appius Claudius Dictateur, T. Quinctius Capitolinus, Tit. Manlius Torquatus, L. Papirius Curſor, M. Valerius Corvinus, Q. Fabius

Maximus, les deux Décius qui se dévouérent pour leur patrie.

Les noms de Philippe & d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus, pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il seroit à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entiére & de suite par quelque Auteur ancien; ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté & d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de * Démosthéne, & des Interprétes qui ont travaillé sur cet Orateur; & en particulier des Notes de Mr. de Tourreil; & de celles de ** Lucchesini noble

* *Je cite souvent quelques Auteurs grecs, dont j'ai oublié de marquer l'édition.*

DEMOSTHENE, *imprimé à Francfort en* 1604.

ISOCRATE, *in*-8°. *de Paul-Estienne en* 1604.

ARRIEN, *de Jacq. Gronove, imprimé en Hollande à Leyde l'an* 1704.

** *Ces Notes sont imprimées à Rome en* 1731.

Patricien de Lucques, qui ſont fort ſavantes.

Pour ce qui regarde Alexandre, ſans parler de Diodore de Sicile & de Juſtin; Quinte-Curce, Plutarque, & Arrien, le font ſuffiſamment connoitre. Ce dernier, diſciple d'Epictéte, étoit de Nicomédie en Bithynie. Il vivoit ſous l'Empereur Adrien, & ſous les deux Antonins. Il étoit homme de guerre, auſſi bien que philoſophe & hiſtorien; & l'on s'en aperçoit bien dans les deſcriptions de combats, qui ſont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son ſtile eſt ſimple, ſans ornemens, & preſque ſans réflexions: mais cette ſimplicité l'emporte infiniment ſur la parure de l'Hiſtorien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en ſept livres, à l'imitation de Xénophon, qui à écrit celles du jeune Cyrus en autant de livres: ce qui, joint à quelque reſſemblance de ſtile, lui a fait quelquefois donner le nom de nouveau Xé-

nophon. Son hiſtoire des Indes, renfermée en un ſeul Livre, paroit être en quelque ſorte la ſuite & la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même hiſtoire en dix livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous, maîs ont été ſuppléés par Freinshémius. On ne ſait point préciſément dans quel tems cet Hiſtorien a vécu; & c'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans : les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais, pour l'ordinaire, trop longues, & qui ſentent le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes, & ſouvent très ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué au coin du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs latins, n'eût fait

aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui. Quoiqu'il en ſoit, car je laiſſe aux Savans à décider cette queſtion, j'ai fait grand uſage de cet Auteur, & de l'excellente verſion que nous en a donné Mr. de Vaugelas.





LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

§. I.

Naiſſance & enfance de Philippe. Commencement de ſon régne. Ses premiéres conquêtes. Naiſſance d'Alexandre.

LA MACEDOINE étoit un roiaume héréditaire, ſitué dans l'ancienne Thrace, & borné au midi par les montagnes de la Theſſalie ; à l'orient par la Béotie & la Pierie ; au couchant par les Lynceſtes ; au Septentrion par la Migdonie & par la Pélagonie. Mais quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace & de l'Illyrie, ce roiaume s'étendit depuis la mer Adriatique juſqu'au fleuve Strymon. Edeſſe d'abord en fut la capitale : puis elle céda cet honneur à Pella, célébre par la naiſſance de Philippe & d'Alexandre.

Philippe, dont l'hiſtoire va nous occuper, étoit fils d'Amyntas II. que

l'on comptoit pour le ſeiziéme Roi de Macédoine depuis Caranus, qui avoit fondé ce roiaume il y avoit quatre cens trente ans, c'eſt-à-dire l'an du Monde 3191, & avant Jeſus-Chriſt 813. L'hiſtoire de tous ces Rois eſt aſſez obſcure, & ne renferme preſque que quelques guerres particuliéres avec les Illyriens, les Thraces, & d'autres peuples voiſins.

Les Rois de Macédoine prétendoient deſcendre d'Hercule par Caranus, & par conſéquent être Grecs d'origine. Démoſthéne néanmoins les traite ſouvent de barbares, ſur-tout en parlant de Philippe. Il eſt vrai que les Grecs donnoient ce nom à toutes les autres nations, ſans en excepter les Macédoniens. Alexandre, roi de Macédoine du tems de Xerxès, ſe vit exclus, comme barbare, des Jeux Olympiques, & ne parvint enfin à y entrer, qu'après avoir fait ſes preuves qu'il étoit originaire d'Argos. Le même Alexandre, lorſqu'il paſſa du camp des Perſes à celui des Grecs pour avertir ces derniers, que Mardonius avoit réſolu de les ſurprendre à la pointe du jour, juſtifia ſa perfidie par ſon ancienne origine, qu'il raportoit aux Grecs.

Herod. lib. 5. cap. 22.

Idem lib. 9. cap. 44.

Les anciens Rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre ſous la protection, tantôt d'Athénes, tantôt de Thébes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'Alliés ſelon que leur intérêt le demandoit. Thucydide en fournit pluſieurs exemples. Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avoient été mécontens, devint leur tributaire; ce qui dura depuis qu'ils eurent établi une colonie dans Amphipolis, ſous la conduite d'Agnon fils de Nicias, environ quarante huit ans avant la guerre du Péloponnéſe, juſqu'à ce que Braſidas, Général de Lacédémone, vers la cinquiéme ou ſixiéme année de cette guerre, ſouleva contr'eux tout ce canton, & les éloigna des frontiéres de Macédoine.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athénes, devenir ſous Philippe l'arbitre de la Gréce, & ſous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Aſie.

Amyntas, pere de Philippe, commença à régner la troiſiéme année de l'Olympiade XCVI. Dès l'année ſuivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de ſon roiaume qu'il n'eſpéroit

An.M. 3606. Av. J.C. 398. *Diod. lib.* 14 *pag.* 307. & 341.

presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour se les attacher davantage, leur avoit cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédoit dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race roiale, soutenu par les Athéniens, & profitant des troubles qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyntas fut rétabli sur le trône par les Thessa-
An.M.3621. Av.J.C.383. liens. Pour lors il voulut rentrer en possession des terres que le seul mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'étoit pas en état de la soutenir seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, & sur-tout les Athéniens, lui envoiérent du secours, & l'aidérent à rabbattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas, dans une assemblée des Grecs où il avoit envoié son Député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit. Cette liaison étroite dura encore après sa mort avec la Reine Eurydice sa

Æschin. de fals. legat. pag. 400.

veuve, comme on le verra bientôt.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année que ce Prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le pere d'Alexandre le Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme [a] Cicéron le dit du pere de Caton d'Utique. An.M.3621. Av.J.C.383.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans. Il laissa trois enfans légitimes, qu'il avoit eus d'Eurydice, Alexandre, Perdiccas, & Philippe ; & un fils naturel, appellé Ptolémée. An.M.3629. Av.J.C.375. *Diod. pag.* 373. *Justin. lib.* 7. *cap.* 4.

Alexandre, par le droit d'aînesse, succéda à son pere. Il eût, dès le commencement de son régne, une rude guerre à essuier contre les Illyriens, voisins & ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains pour otage Philippe son frere cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoié. Alexandre ne régna qu'un an. An.M.3630

Le trône appartenoit de droit à Perdiccas son frere, devenu l'aîné par sa mort : mais Pausanias, Prince de la famille roiale, qui avoit été exilé, le Av.J.C.374 *Æsch. de fals legat. p.* 399 400.

a M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater. Ut enim ceteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus. *De offic. lib.* 3. *n.* 66.

lui diſputa ; & il étoit ſoutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureuſement pour le nouveau Roi, Iphicrate pour lors ſe trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoié avec une petite flote, non encore pour aſſiéger Amphipolis, mais pour reconnoître les lieux, & préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ce ſiége. Eurydice aiant appris ſon arrivée, le pria de venir chez elle, dans le deſſein d'implorer ſon ſecours contre Pauſanias. Quand il fut entré dans le palais, & qu'il ſe fut aſſis, cette Reine déſolée, pour émouvoir davantage ſa pitié, prend ſes deux enfans, Perdiccas & * Philippe : met le premier entre les bras, & l'autre ſur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce diſcours : » Iphicrate, ſouvenez-vous » qu'Amyntas, pere de ces malheu» reux orphelins, aima toujours votre » patrie, & vous adopta pour ſon » fils. Ce double lien vous impoſe » une double obligation. L'amitié de » ce Roi pour Athénes, veut que vous » nous reconnoiſſiez publiquement » pour vos amis ; & la tendreſſe » de ce pere pour votre perſonne,

** Philippe alors n'avoit pas moins de ... enfans.*

vous demande un cœur de frere « pour ces jeunes Princes. » Iphicrate, touché du ſpectacle & du diſcours, chaſſa l'Uſurpateur, & rétablit le Souverain légitime.

Perdiccas * ne fut pas lontems tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt ſon repos : c'étoit Ptolémée ſon frere, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peutêtre étoit-il l'aîné, & prétendoit-il qu'en cette qualité il devoit régner. Les deux freres s'en raportérent au jugement de Pélopidas, Général des Thébains, plus reſpecté encore pour ſa probité que pour ſa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas, & aiant cru devoir prendre des aſſurances de côté & d'autre pour faire obſerver les articles du traité accepté par les deux Concurrens, entre les autres otages, il emmena avec lui Philippe à [a] Thébes, *Plut. in Pelop. pag. 292.*

* *Plutarque ſuppoſe que ce fut Alexandre à qui Ptolémée diſputa l'empire : ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eſchine, qui étant contemporain, eſt plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir ſubſtituer Perdiccas à Alexandre.*

a Thebis triennio obſes habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe ſeveritatis antiquæ, & in domo Epaminondæ ſummi & philoſophi & imperatoris, depoſuit. *Juſtin. lib. 7. cap. 5. Philippe demeura à Thébes, non trois ans ſeulement, mais neuf ou dix.*

où il demeura pendant plusieurs années. Il avoit alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pélopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance, & digne de la ville où il alloit être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avoit chez lui un célébre Pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce Philosophe, & encore plus de celles d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvoit avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain étoit en même tems & grand philosophe, c'est-à-dire homme sage & vertueux, & grand capitaine, & grand homme d'Etat. Philippe se faisoit honneur d'avoir été son disciple & son éleve, & se le proposoit pour modéle ; heureux, s'il avoit sû le copier parfaitement ! Peutêtre prit-il de lui son activité à la guerre, & sa promtitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais pour sa

tempérance, ſa juſtice, ſon deſintéreſſement, ſa bonne foi, ſa magnanimité, ſa clémence, qui le rendoient véritablement grand, c'étoient des vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, & qu'il n'acquit point par l'imitation.

Thébes ne ſavoit pas alors qu'elle formoit & nourriſſoit dans ſon ſein le plus dangereux ennemi de la Gréce. Après qu'il y eut paſſé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la réſolution de ſortir furtivement de Thébes. Il ſe dérobe, il accourt, trouve les peuples conſternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, & plus encore de ſe voir autant d'ennemis que de voiſins. Les Illyriens étoient ſur le point de rentrer dans le roiaume avec de plus grandes forces: les Péoniens l'infeſtoient par des courſes continuelles: les Thraces prétendoient placer ſur le trône Pauſanias, qui n'avoit pas renoncé à ſes prétentions: les Athéniens portoient Argée, que leur Général Mantias avoit ordre de ſoutenir avec une bonne flote, & avec un corps de troupes conſidérables. La Macédoine alors avoit beſoin d'un homme, &

Diod. lib. 16. pag. 407. Juſtin. lib. 7. cap. 5.

elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque tems sous le nom de Tuteur du jeune Prince. Mais bientôt les sujets, justement allarmés, pour se donner l'Oncle, déposérent le Neveu; & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta sur le trône la premiére année de la 105 Olympiade. Il avoit alors vingt-quatre ans.

An.M.3644. Av.J.C.360. Diod. lib.16. p.407-413.

Le nouveau Roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit & remédie à tout, releve les courages abbattus, rétablit & discipline les troupes. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point, sachant que tout le succès de ses entreprises en dépendoit. Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager : il le fit châtier rudement. Un autre qui devoit se tenir sous les armes, les posa : il le punit de mort sans miséricorde.

Ælian. lib. 14. cap. 49.

Dès lors il établit la Phalange Macédonienne, qui devint depuis si fa-

meuſe ; la meilleure & la mieux diſciplinée qu'on eût vûe juſques-là, & qui pouvoit le diſputer aux Grecs de Marathon & de Salamine. Il en forma le plan, ou du moins le perfectionna, ſur l'idée qu'il en avoit priſe dans Homére. Ce Poéte peint l'union des Chefs Grecs ſous l'image d'un bataillon, dont les ſoldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Philippe traitoit avec diſtinction ces Fantaſſins d'élite, les honoroit du nom de ſes * *camarades*, & par cette marque d'honneur & de confiance les engageoit à ſupporter ſans murmure les plus rudes fatigues, & à affronter ſans crainte les plus grands dangers. Ces ſortes de familiarités coutent peu au Souverain, & lui valent beaucoup. J'inſérerai à la fin de ce paragraphe une deſcription plus étendue de la Phalange, & de l'uſage qu'on en faiſoit dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette deſcription, dont la longueur couperoit trop ici l'hiſtoire, mais qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plaiſir, ſur-tout par les judicieuſes réflexions d'un homme auſſi habile dans le métier de la guerre qu'étoit cet Hiſtorien.

Iliad. N. v. 130.

* *πεζέταιροι*, ſignifie mot-à mot, *camarade fantaſſin.*

Un des premiers ſoins de Philippe fut de négocier une paix captieuſe avec les Athéniens, dont il redoutoit la puiſſance, & qu'il ne vouloit point s'attirer ſur les bras dans le commencement d'un régne encore mal affermi. Il envoie donc des Ambaſſadeurs à Athénes, n'épargne ni les promeſſes ni les proteſtations d'amitié, & vient à bout de conclure un Traité, dont il ſut faire tout l'uſage qu'il s'étoit propoſé.

Auſſitôt après, on le voit agir bien moins en Roi de vingt-quatre ans, qu'en politique conſommé dans l'art de la diſſimulation; & qui, ſans le ſecours de l'expérience, comprenoit déja que ſavoir perdre à propos, c'eſt gagner. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, ville ſituée ſur les confins de ſon roiaume, & par conſéquent fort à ſa bienſéance. Il ne pouvoit la garder, non-ſeulement ſans trop affoiblir ſon armée, mais encore ſans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, & qui la revendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit pas céder à ſes ennemis une clé de ſes Etats. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui per-

Polian. ſtratag. lib. 4. c. 17.

mettant de se gouverner en République, & de la mettre ainsi aux mains avec ses anciens maîtres. En même tems il desarme les Péoniens à force de présens & de promesses, se réservant à les attaquer ensuite, après qu'il auroit desuni ses ennemis, & qu'il les auroit affoiblis par cette desunion.

Cette souplesse, cette dextérité l'affermirent sur le trône, & bientôt il se trouva sans concurrens. Il ferme l'entrée du roiaume à Pausanias : puis marche contre Argée, l'atteint sur le chemin d'Ege à Méthone, le défait, lui tue bien du monde, & fait beaucoup de prisonniers; attaque les Péoniens, & les réduit sous son obéissance ; tourne ensuite ses armes contre les Illyriens, les taille en piéces, & les oblige de lui restituer toutes les places qu'ils occupoient en Macédoine.

A peu près dans ce même tems-là, les Athéniens montrérent beaucoup de générosité à l'égard des habitans de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe séparoit de la Béotie, fut ainsi appellée à cause de ses grands & beaux paturages. Elle se nomme aujourd'hui Négrepont. Les Athéniens l'avoient eue sous leur domination, & ils

AN.M. 3646.
AV.J.C. 358.

Vell. Paterc. lib. 1. cap. 4. Thucyd. lib. 8. pag. 613.

avoient établi des colonies dans ses deux principales villes, Erétrie & Chalcide. Thucydide dit, que dans la guerre du Péloponnése, la revolte de l'Eubée consterna les Athéniens, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique. Depuis ce tems-là l'Eubée fut en proie aux factions. Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le secours de Thébes, & l'autre celui d'Athénes. Les Thébains d'abord ne rencontrérent point d'obstacle, & firent sans peine triompher leur faction. A l'arrivée des Athéniens tout changea de face. Quoique fort mécontens de l'Eubée qui leur avoit fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvoit, & oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promtement par terre & par mer, que dans l'espace de peu de jours ils obligérent les Thébains de se retirer. Alors, maîtres absolus de l'Isle, ils rendirent aux habitans leurs villes & leur liberté, [a] persuadés, dit Eschine en faisant ce récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des

Demost. pro Ctesiph. pag. 489.

Æschin. contr. Ctesiph. pag. 441.

[a] Οὐχ ἡγούμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιστευθῆναι.

anciennes injures, quand l'offenſeur ſe fie à l'offenſé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, ſe retirérent, ſans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réuſſi à pacifier cette île.

Ils ne ſe conduiſirent pas toujours de la même ſorte à l'égard des autres peuples; & c'eſt ce qui donna lieu à *la guerre des Alliés*, dont j'ai parlé ailleurs. AN.M.3646.

Juſqu'ici Philippe, dans les premiéres années de ſon régne, s'étoit occupé à écarter ſes concurrens pour le trône, à pacifier les diviſions domeſtiques, à repouſſer les attaques des ennemis du dehors, & à les mettre hors d'état, par ſes fréquentes victoires, de le venir troubler dans la poſſeſſion de ſon roiaume.

Il va maintenant paroître ſous un autre caractére. Sparte & Athénes, après s'être lontems diſputé l'empire de la Gréce, s'étoient affoiblies par leurs mutuelles diviſions. Cet affoibliſſement avoit donné occaſion à Thébes de s'élever à la premiére autorité: & Thébes, s'étant affoiblie elle-même par ſes guerres contre Sparte & Athénes, donna lieu à Phi-

lippe d'affecter à ſon tour l'Empire de la Gréce. Maintenant donc, en qualité de Politique & de Conquérant, il ſonge à étendre ſes frontiéres, à aſſujettir ſes voiſins, à affoiblir ceux qu'il ne peut encore domter, à entrer dans les affaires de la Gréce, à prendre part à ſes querelles inteſtines, à chercher de s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand deſſein, il n'épargne ni les ruſes, ni la force des armes, ni les préſens, ni les promeſſes. Négociations, traités, alliances, tout eſt mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moiens ſelon qu'il le juge le plus propre au ſuccès de ſon projet: l'utilité ſeule en régle le choix.

On le verra toujours agir, ſous ce ſecond caractére, dans toutes les démarches qui vont ſuivre; juſqu'à ce qu'enfin il prenne un troiſiéme & dernier caractére, qui eſt celui de ſe préparer à attaquer le grand Roi de Perſe, & à ſe rendre le vengeur de la Gréce, en renverſant un Empire qui l'avoit voulu ſubjuguer autrefois, & qui en étoit toujours demeuré l'ennemi irréconciliable par des attaques

ouvertes, ou par de ſecrettes intrigues.

On a vû que Philippe, au commencement de ſon régne, s'étoit déja emparé d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à ſa bienſéance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il l'avoit déclaré ville libre. Dans le tems où nous ſommes, ne craignant plus ſi fort les obſtacles de la part d'Athénes, il reprit ſon ancien deſſein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un promt ſiége, envoiérent aux Athéniens des Ambaſſadeurs pour leur offrir de ſe remettre eux & leur ville ſous la protection d'Athénes, & pour les prier d'accepter les clés d'Amphipolis. Ils rejettérent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas ſi délicat. Il aſſiégea & prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, & en fit une des plus fortes barriéres de ſon roiaume. Démoſthéne, dans ſes harangues, reproche ſouvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur repréſentant que s'ils avoient uſé de

Demoſth. Olynth. 1. *pag.* 2.

AN.M.3646. AV.J.C.358. *Diod. p.* 412.

diligence pour lors comme ils devoient, ils auroient ſauvé une ville alliée, & ſe ſeroient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Diod. ibid. Philippe avoit promis de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens, & il les avoit endormis par cette promeſſe : mais il ne ſe piquoit pas d'exactitude à garder ſa parole, & la bonne foi n'étoit pas ſa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de * Pydne & de ** Potidée. Les Athéniens avoient une garniſon dans la derniére : il la renvoia ſans la maltraiter, & céda cette ville aux Olynthiens pour ſe les attacher.

Diod. p. 413. De là il vient occuper Crénides, que les Thaſiens avoient bâtie depuis deux ans, & qu'il appella dès lors de ſon nom *Philippes*. C'eſt près de cette ville, célébre depuis par la défaite de Brutus & de Caſſius, qu'il ouvrit & fouilla des mines d'or, qui chaque année lui raportoient plus de mille talens,

* Pydne, *ville de Macédoine, ſituée ſur le golfe appellé anciennement* ſinus Thermaïcus, *& maintenant* golfo di Salonichi.

** Potidée, *autre ville de Macédoine, ſur les confins de l'ancienne Thrace. Elle n'étoit éloignée d'Olynthe que de 60 ſtades, ou trois lieues.*

talens, c'eſt-à-dire plus de trois millions, ſomme très conſidérable pour ces tems-là. Ainſi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine, & Philippe y fit battre le premier à ſon nom la monnoie d'or, qui [a] dura plus que ſa monarchie. La ſupériorité de finances donne de grands avantages. Perſonne ne les connut mieux que lui, & ne les négligea moins. Il entretint de ce fonds un puiſſant corps de troupes étrangéres, & s'acquit des créatures preſque dans toutes les villes de la Gréce.

Démoſthéne dit que dans les beaux tems de la Gréce *on mettoit l'or & l'argent au nombre des armes défendues.* Philippe penſoit, parloit, & agiſſoit tout autrement. On a prétendu que l'Oracle de Delphes qu'il conſultoit lui répondit un jour : Philip. 3. p. 92. Suidas.

Sers-toi d'armes d'argent, & tu domteras tout.

Ἀργυρέαις λόγχαισι μάχου, καὶ πάντα κρατήσεις.

Le conſeil de la Pythie, devint ſa régle, & il s'en trouva bien. Il ſe van-

a Gratus Alexandro Regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui verſibus & male natis
Rettulit acceptos, regale numiſma, Philippos.
Horat. lib. 2. Epiſt. ad Auguſt.

Hic ſunt numerati aurei trecenti nummi, qui vocantur Philippei. *Plaut. in Poen.*

toit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il n'enfonçoit jamais une porte, qu'il n'eût tâché de l'ouvrir ; & ne reconnoissoit point pour imprenable toute forteresse où pouvoit monter un mulet chargé d'argent. [a] On a dit de lui qu'il étoit plus marchand que conquérant; que ce n'étoit point Philippe, mais son or, qui subjuguoit la Gréce ; & qu'il en acheta les villes, plutôt qu'il ne les força. Il avoit des pensionnaires dans toutes les Républiques de la Gréce, & tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissoit moins du succès d'une bataille, que de celui d'une négociation, où il savoit bien que ses Généraux ni ses soldats n'avoient rien a prétendre.

Philippe avoit épousé Olympias, fille de Néoptoléme. Celui-ci étoit fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Epire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé le Grand, qui vint

a Callidus emptor Olynthi. *Juven.*
Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. *Valer. Max. lib. 7. cap. 2.*

Diffidit hostium
Portas vir Macedo, & subruit æmulos
Reges muneribus *Horat. lib. 3. Od. 16.*

au monde à Pella capitale de la Macédoine, la premiére année de la CVI Olympiade. Philippe, alors absent de son roiaume, apprit * en même tems trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques, que Parménion l'un de ses Généraux avoit remporté une grande victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Ce Prince, effraié d'un si rare bonheur, que les payens croioient annoncer souvent une triste catastrophe, s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens envoie moi au plutôt quelque légére disgrace.*

An.M. 3648. Av. J.C. 356. Plut. in Alex. pag. 666. Justin. lib. 12. cap. 16.

Plut. in Apophth. p. 187.

On peut juger du soin & de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce Prince, par la lettre qu'il écrivit peu de tems après sa naissance à Aristote, pour lui marquer dès lors qu'il le choisissoit pour Précepteur de son fils. *Je vous apprens*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un*

Aul. Gell. lib. 9. cap. 3.

* *Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée: mais cette ville avoit été prise deux ans auparavant.*

ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine. Que de penſées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand Prince & d'un bon Pere! Je les laiſſe aux réflexions du Lecteur, & je me contente d'avertir que cet exemple eſt une grande leçon pour les particuliers mêmes, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, & le ſoin empreſſé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent: [a] car un fils tient lieu à chaque pere d'un Alexandre. Il paroit que Philippe [b] mit de bonne heure Ariſtote auprès de ſon fils, perſuadé que le ſuccès des études dépend des commencemens, & que le plus habile homme ne l'eſt pas trop pour bien enſeigner les principes.

a Fingamus Alexandrum dari nobis, impoſitum gremio, dignum tanta cura infantem: (quanquam ſuus cuique dignus eſt.) *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

b An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum elementa tradi ab Ariſtotele ſummo ejus ætatis philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimo quoque tractari, pertinere ad ſummam crediſſet? *Quintil. ibid.*

Description de la Phalange Macédonienne.

LA PHALANGE [a] Macédonienne étoit un corps d'infanterie, composé de seize mille hommes pesamment armés, & que l'on avoit coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes un bouclier & une pique, appellée par les Grecs *Sarisse*. Cette pique avoit quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire vingt & un piés : car la coudée est d'un pié & demi.

Polyb. lib. 17. p. 764-767. Id. lib. 12. pag. 664. Ælian. de instruend. acieb.

La Phalange se divisoit ordinairement en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas, de sorte que la Phalange n'avoit quelquefois que huit de profondeur, & d'autres fois en avoit trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire & réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque

a Decem & sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui Phalangitæ appellabantur. Hæc media acies fuit in fronte, in decem partes divisa. *Tit. Liv. lib.* 37. *n.* 40.

ſoldat dans les marches, étoit de ſix piés, ou, ce qui eſt la même choſe, de quatre coudées; & les rangs étoient auſſi à ſix piés l'un de l'autre. Quand on menoit la Phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le ſoldat n'occupoit que trois piés, & les rangs ſe raprochoient à proportion. Enfin, quand il s'agiſſoit de recevoir ſeulement l'ennemi, & de lui réſiſter, la Phalange ſe preſſoit encore davantage, & chaque ſoldat n'occupoit qu'un pié & demi.

On voit aiſément par là l'eſpace différent qu'occupoit dans ces trois cas le front de la Phalange, en la comptant de ſeize mille hommes ſur ſeize de profondeur, ce qui ſuppoſe qu'elle avoit mille hommes de front. Cet eſpace, dans le premier cas, étoit de ſix mille piés, ou de mille toiſes, qui font dix ſtades, c'eſt-à-dire une demie lieue. Dans le ſecond cas, cet eſpace diminuoit de la moitié, & ne tenoit que cinq cens toiſes. Et dans le troiſiéme, il diminuoit encore d'une autre moitié, & ne tenoit que deux cens cinquante toiſes.

Cinq ſtades.

Deux ſtades & demi.

Polybe examine la Phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi

pour l'attaquer. Chaque ſoldat pour lors occupoit trois piés en largeur, & autant en profondeur. Nous avons vû que la pique dont il étoit armé avoit quatorze coudées de long. L'eſpace entre les deux mains, & ce qui débordoit de la pique au dela de la droite, en occupoit quatre. Par conſéquent la pique s'avançoit de dix coudées au dela du corps de celui qui la portoit. Cela poſé, la pique des ſoldats placés au cinquiéme rang, que j'appellerai les cinquiémes, & ainſi du reſte, paſſoit le premier rang de deux coudées, celle des quatriémes de quatre, celle des troiſiémes de ſix, celle des ſeconds de huit; enfin la pique des premiers s'avançoit de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aiſément combien la Phalange, cette groſſe & lourde machine, hériſſée de piques comme on vient de le voir, devoit avoir de force quand elle s'ébranloit toute enſemble pour attaquer l'ennemi piques beſſées, & pour tomber ſur lui de tout ſon poids. Les ſoldats placés au dela du cinquiéme rang tenoient leurs piques élevées en haut, mais un peu inclinées ſur les rangs qui les précé-

doient, formant par là une eſpéce de toit, qui, ſans parler de leurs boucliers, les mettoit en ſureté contre les traits qu'on leur lançoit de loin, & qui retomboient ſur eux ſans leur faire aucun mal.

Les ſoldats placés dans tous les autres rangs qui ſuivoient le cinquiéme, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques: mais ils ne laiſſoient pas d'être d'un grand ſecours dans l'action à ceux qui les précédoient. Car les ſoutenant par derriére de tout le poids de leur corps, & appuiant contre le dos, ils ajoutoient une force & une impétuoſité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi; ils leur donnoient une fermeté & une conſiſtence immobile pour réſiſter à l'attaque; & en même tems ils leur ôtoient tout moien & toute eſpérance de fuir en arriére: de ſorte qu'il faloit néceſſairement ou vaincre ou périr.

Auſſi Polybe avoue que tant que la Phalange conſervoit ſon état & ſon arrangement de Phalange, c'eſt-à-dire tant que les ſoldats & les rangs demeuroient ſerrés comme on l'a dit,

il n'étoit pas poſſible, ni de ſoutenir ſon effort, ni de l'enfoncer & de la rompre. Et il le démontre d'une maniére ſenſible. Les ſoldats Romains, dit-il, (car c'eſt eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit) occupent chacun dans une bataille trois piés. Et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, ſoit pour porter leurs boucliers à droit & à gauche en ſe défendant, ſoit pour fraper d'eſtoc & de taille avec leurs épées, on ne peut laiſſer entr'eux moins d'intervalle que trois piés. Ainſi chaque ſoldat Romain occupe ſix piés, c'eſt-à-dire le double d'eſpace d'un * Phalangite, & par conſéquent en a ſeul en tête deux du premier rang, & par conſéquent auſſi dix piques à ſoutenir, ſelon ce qui a été dit ci-devant. Or un ſeul ſoldat ne peut ni briſer dix piques, ni les enfoncer.

C'eſt ce que Tite-Live marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment, dans le ſiége d'une ville, les Romains furent repouſſés *Liv. lib. 32, n. 17.*

* *On a remarqué auparavant que le Phalangite n'occupe que trois piés quand il marche contre l'ennemi, & la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas un ſeul ſoldat Romain avoit vingt piques à ſoutenir.*

par les Macédoniens. [a] Le Consul, dit-il, fit marcher ses cohortes, pour enfoncer, s'il se pouvoit, la Phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains aiant inutilement lancé leurs javelots contre les Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit & comme une *tortue*, les Romains, dis-je, tirérent leur épée. Mais ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis : & s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe, & cette haie de piques, dont le front de la phalange étoit armé & hérissé, subsistoit toujours.

Plut. in Paul. Æmil. pag. 265. Paul Emile avoua que dans la bataille contre Persée dernier roi de Ma-

a Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum, (Phalangem ipsi vocant) si possent, vi perrumperent, emittebat... Ubi conferti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones objecissent, velut in constructam densitate clypeorum testudinem, Romani pilis nequicquam emissis, cùm strinxissent gladios; neque congredi propiùs, neque præcidere hastas poterant; &, si quam incidissent aut præfregissent, hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integrarum hastarum, velut vallum explebat.

cédoine, ce rampart d'airain, & cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte. Il ne se souvenoit point, disoit-il, d'avoir jamais vû un spectacle si capable d'effraier; & depuis ce tems-là il parloit souvent de l'impression que cette terrible vûe fit sur lui, jusqu'à le faire presque desespérer de la victoire.

Il s'en suit, de tout ce qui vient d'être dit, que la Phalange Macédonienne étoit invincible: cependant l'histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur phalange, ont été vaincus & subjugués par les Romains. Elle étoit invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeuroit phalange: mais c'est ce qui arrivoit rarement. Car, pour cela, il lui faloit un terrain plat & uni qui eût beaucoup d'étendue, où il ne se trouvât ni arbre, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or est-il bien ordinaire de trouver un terrain de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades ou plus d'étendue, car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entiére, dont la phalange ne fait qu'une partie.

Trois quarts de lieue, ou une lieue, ou plus encore.

Mais ſuppoſons qu'on trouve un terrain auſſi commode qu'on peut le ſouhaiter, (c'eſt toujours Polybe qui raiſonne) de quel uſage ſera ce corps de troupes rangé en phalange, ſi l'ennemi, au lieu de s'en approcher & de préſenter la bataille, fait des détachemens pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois ? Que s'il accepte la bataille, le Général n'a qu'à ordonner à une partie de ſon front, au centre par exemple, de ſe laiſſer exprès enfoncer, & de prendre la fuite, pour donner lieu aux Phalangites de la pourſuivre. En ce cas voila la Phalange rompue, & une grande ouverture qui y eſt faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les Phalangites en flanc à droit & à gauche, pendant que ceux qui ſont à la pourſuite des ennemis pourront être attaqués de la même ſorte.

Ce raiſonnement de Polybe me paroit fort clair, & en même tems fort propre à donner une juſte idée de la maniére de combattre des anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'hiſtoire, & en fait une partie eſſentielle.

On voit par là, comme Mr. Boſſuet le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la [a] Phalange Macédonienne, formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts, & qui ne pouvoit ſe mouvoir que tout d'une piéce ; & l'armée Romaine diſtinguée en petits corps, & par cette raiſon plus promte & plus diſpoſée à toute ſorte de mouvemens. La Phalange ne peut conſerver lontems ſa propriété naturelle, (c'eſt ainſi que s'explique Polybe) c'eſt-à-dire ſa ſolidité & ſa conſiſtence, parce qu'il lui faut des lieux propres, &, pour ainſi dire, faits exprès ; & que faute de les trouver, elle s'embarraſſe elle-même, ou plûtôt elle ſe rompt par ſon propre mouvement : joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne ſait plus ſe raillier. Au lieu que l'armée Romaine, diviſée en ſes petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode. On

Diſcours ſur l'hiſt. univerſ.

a Statarius uterque miles, ordines ſervans ; ſed illa phalanx immobilis, & unius generis: Romana acies diſtinctior, ex pluribus partibus conſtans ; facilis partienti quacumque opus eſſet, facilis jungenti. *Tit. Liv. lib.* 9. *n.* 19.

Erant pleraque ſylveſtria circà, incommoda phalangi, maximè Macedonum, quæ, niſi ubi prælongis haſtis velut vallum ante clypeos objecit, (quod ut fiat, libero campo opus eſt) nullius admodum uſûs eſt. *Id. lib.* 31. *n.* 39.

l'unit & on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, & se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte d'évolutions qu'elle fait ou toute entiére, ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conséquent plus d'action & plus de force que la Phalange.

Plut. in Paul. Æmil. p. 265. 266.
Tit. Liv. lib. 44. n. 41.

C'est [a] ce qui fit remporter à Paul Emile la célébre victoire contre Persée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la Phalange. Mais les Macédoniens serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, & présentant à l'ennemi ce rampart de fer, ne purent jamais ni être rompus,

a Secunda legio immissa dissipavit phalangem : neque ulla evidentior causa victoriæ fuit, quàm quòd multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primò, deinde disjecerunt phalangem ; cujus confertæ, & intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longitudine & gravitate hastam cogas, confusa strue implicantur : si vero ab latere, aut ab tergo, aliquid tumultus increpuit, ruinæ modo turbantur. Sicut tum adversus catervatim irruentes Romanos, & interrupta multifariam acie, obviam ire cogebantur : & Romani, quacumque data intervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universa acie in frontem adversus instructam phalangem concurrissent... induissent se hastis, nec confertam aciem sustinuissent. *Tit. Liv.*

ni être entamés, & en firent un horrible carnage. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas aux Macédoniens de continuer par tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Emile remarqua que la Phalange étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Dans un moment la Phalange fut rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit. Et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Le même Polybe, dans le 12e Livre que j'ai déja cité, décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie. Il donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur. Un tel escadron occupoit par son front un stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pié d'une toise, ou six piés, par cavalier, espace qui lui étoit nécessaire pour faire ses évolutions & ses ralliemens. Dix escadrons, qui

Liv. 12. pag. 663.

font huit mille chevaux, occupoient dix fois autant d'espace, c'est-à-dire dix stades, ou mille toises, ce qui fait à peu près une demie lieue.

On peut juger, parce qui vient d'être dit, du terrain qu'occupoit une armée suivant le nombre d'infanterie & de cavalerie dont elle étoit composée.

§. II.

Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.

An.M.3649. Av.J.C.355. LA DISCORDE, qui tenoit continuellement les Grecs dans des dispositions prochaines à une rupture ouverte, se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens. Ceux-ci habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisérent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour criérent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particuliére. La guerre qui survint à ce sujet s'appella *La guerre sacrée*, comme entreprise par un motif de religion, & dura dix ans. On

Diod. l. 16. p. 425-433.

dénonça les profanateurs aux Amphictyons, qui composoient les Etats généraux de la Gréce. L'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacriléges, & condannés à une grosse amende.

Philoméle, un de leurs principaux citoiens, homme audacieux & fort accrédité, aiant prouvé par des vers d'Homére qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les revolte contre ce Décret, les détermine à prendre les armes, & est déclaré Général. Il se rend aussitôt à Sparte, pour engager les Lacédémoniens dans son parti. Ils étoient fort mécontens d'une sentence qu'avoient porté contr'eux les Amphictyons à la sollicitation des Thébains, par laquelle ils avoient été condannés aussi à une amende, pour s'être emparés par fraude & par violence de la citadelle de Thébes. Archidamus, l'un des Rois de Sparte, reçut fort bien Philoméle. Il n'osa pourtant pas encore se déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent, & de lui fournir secrettement des troupes : ce qu'il exécuta.

Iliad. l. 2. v. 516.

Philoméle de retour leve des soldats, & commence par attaquer le temple de Delphes, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître, les habitans du pays aiant fait une foible résistance. Les Locriens, peuple voisin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, & furent battus en plusieurs rencontres. Philoméle, animé par ces premiers succès, augmente de jour en jour ses troupes, & se met en état de soutenir vigoureusement son entreprise. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le Décret des Amphictyons qui condannoit les Phocéens, fait savoir dans tout le pays qu'il n'a pas dessein de toucher aux richesses du temple, & qu'il ne songe qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits & leurs anciens priviléges. Il avoit besoin de se fortifier de l'autorité du dieu qui présidoit à Delphes, & d'avoir pour lui une réponse favorable de l'Oracle. La Prêtresse refusoit de lui prêter son ministére; mais intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra : & il ne manqua pas d'en donner avis à tous les peuples voisins.

L'affaire devint fort sérieuse. Les Amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens. Presque tous les peuples de la Gréce entrérent dans cette querelle, & prirent parti pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, & plusieurs autres peuples voisins, se déclarérent pour le dieu. Sparte, Athénes, & quelques autres villes du Péloponnése, se joignirent aux Phocéens. Philoméle, jusques-là, n'avoit point encore touché aux trésors du temple : mais, devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvoient être mieux emploiées qu'à sa défense, car il couvroit de ce beau nom son entreprise sacrilége ; & à la faveur de cette nouvelle ressource, aiant doublé la paie des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

Il se donna plusieurs combats, & le succès balança quelque tems entre les deux partis. On sait combien les guerres de religion sont à craindre, & à quels excès un faux zêle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre,

aiant fait plusieurs prisonniers, les condannérent tous à mort comme sacriléges & excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci avoient remporté d'abord quelques avantages, mais aiant été vaincus dans un grand combat, Philoméle leur Chef se voiant poussé sur une hauteur d'où il n'y avoit point d'issue, après s'être lontems défendu avec un courage invincible, il se précipita la tête en bas du haut d'un rocher, pour éviter les tourmens ausquels il avoit sujet de s'attendre s'il étoit tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque lui succéda, & prit le commandement des troupes.

An.M. 3651. Av.J.C. 353. Ce nouveau Chef eut bientôt mis sur pié une nouvelle armée, la solde avantageuse qu'il proposoit lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi à force d'argent plusieurs des Chefs qui étoient dans l'autre parti, & les obligea ou à se retirer, ou à agir mollement. Par ce moien il remporta plusieurs avantages.

Dans ce mouvement général de la Gréce, armée en faveur des Phocéens ou des Thébains, Philippe avoit cru

devoir demeurer neutre. Il étoit de la politique de ce Prince ambitieux, d'ailleurs peu touché de la religion & des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avoit rien à gagner pour lui, & de profiter d'une occasion où toute la Gréce, occupée d'une grosse guerre, & devenue distraite sur ses démarches, lui laissoit une entiére liberté d'étendre ses frontiéres, & de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il étoit bien aise aussi de voir les deux partis s'affoiblir & se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité & d'avantage.

Voulant s'assujettir la Thrace, & assurer les conquêtes qu'il y avoit déja faites, il songea à se rendre maître de Méthone, petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétoit, & mettoit obstacle à ses desseins, quand elle se trouvoit entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit, & la rasa. C'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une avanture fort singuliére. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pié d'un excellent tireur, qui ne man-

An.M.3651.
Av.J.C.353.
Diod. p. 434.

Suidas in Κάραν.

quoit pas les oiseaux lors même qu'ils voloient le plus vîte. Philippe lui répondit: *Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* La raillerie piqua au vif l'Arbalétrier. Souvent un bon mot coute bien cher, & ce n'est pas un petit mérite que de savoir contenir sa langue. Aster s'étant jetté dans la place, tira contre lui une fléche, où il avoit écrit, *A l'œil droit de Philippe*, & lui prouva cruellement qu'il savoit bien tirer: car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoia la même fléche avec cette inscription: *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville*; & il lui tint parole.

Plin. lib. 7. cap. 37. Un habile Chirurgien tira la fléche de l'œil de Philippe avec tant d'adresse & de délicatesse, qu'il ne resta aucune trace de la plaie; & ne pouvant lui sauver l'œil, du moins il lui sauva la difformité. Demetr. Phaler. de elocut. cap. 3. Ce Prince néanmoins depuis eut toujours la foiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échapoit à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *Cyclope*, ou seulement le mot *d'œil*. On ne rougit pourtant guére d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne pensoit plus

en homme, lorſque pour conſoler ſon fils qu'une bleſſure glorieuſe avoit rendu boiteux, elle lui diſoit: *Va, mon fils; tu ne ſaurois plus faire un pas, qui ne te faſſe ſouvenir de ta valeur.*

Après la priſe de Méthone, Philippe, toujours attentif ou à affoiblir ſes ennemis par de nouvelles conquêtes, ou à s'attacher de nouveaux amis par des ſervices importans, marcha en Theſſalie, qui avoit imploré ſon ſecours contre les Tyrans. La mort d'Alexandre de Phére ſembloit avoir aſſuré la liberté du pays. Mais ſes freres, qui l'avoient maſſacré de concert avec Thébé ſa femme, las d'avoir joué quelque tems le perſonnage de Libérateurs, firent revivre ſa tyrannie, & accablérent les Theſſaliens d'un nouveau joug. Lycophron, l'aîné des trois freres, qui avoit ſuccédé à Alexandre, s'étoit fortifié de la protection des Phocéens. Onomarque, leur Chef, lui mena un gros corps de troupes, & remporta d'abord contre Philippe un avantage aſſez conſidérable: mais dans une ſeconde action, il fut entiérement vaincu, & ſon armée miſe en déroute. Les fuiards furent pourſuivis jusqu'au bord de la

Diod. pag. 432-435.

mer. Plus de six mille hommes demeurérent sur la place, du nombre desquels étoit Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence: & trois mille prisonniers qu'on avoit faits furent précipités dans la mer, par ordre de Philippe, comme des sacriléges & des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phére, & par sa retraite laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition, Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la Phalange Macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires, & à celles de son fils.

Phaylle, qui avoit succédé à son frere Onomarque, trouvant les mêmes ressources que lui dans les richesses immenses du temple, leva une armée nombreuse; & soutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, & des autres Alliés, qu'il paioit grassement, il passa dans la Béotie, & attaqua les Thébains. Les avantages & les pertes furent lontems balancées de part & d'autre: mais enfin Phaylle, saisi d'une maladie subite & violente, après avoir souffert

souffert de cruels tourmens, finit sa vie d'une maniére digne de ses impiétés & de ses sacriléges. On mit à sa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; & on lui donna pour conseil Mnaséas, qui avoit beaucoup d'expérience, & étoit fort attaché à sa famille.

Le nouveau Chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, & enrichit tous ses amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, & nomméreut des Commissaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avoient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé, & il se trouva, par l'enquête exacte qu'on fit, que depuis le commencement de la guerre on avoit tiré du temple plus de dix-mille talens, c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnoie.

Philippe, après avoir délivré la AN.M. 3652.
Thessalie, songea à porter ses armes AV.J.C. 352.
dans la Phocide. Voici la premiére tentative qu'il fait pour mettre le pié dans la Gréce, & pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les Rois de Macédoine avoient toujours été exclus comme étrangers.

Dans ce dessein, sous prétexte de passer en Phocide, & d'y aller punir les Phocéens sacriléges, il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Gréce, & sur-tout dans l'Attique. Les Athéniens, au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites & pour eux, & pour toute la Gréce, accoururent aux Thermopyles, & se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa pas même entreprendre de forcer: ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

§. III.

Démosthéne, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, & les anime contre ce Prince. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthéne tâche, par ses harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place.

COMME la suite va nous montrer

Philippe aux priſes avec les Athéniens, & que par les vives exhortations & les ſages conſeils de Démoſthéne ils deviendront ſes plus grands ennemis, & les plus puiſſans obſtacles à ſes deſſeins ambitieux, il ne paroit pas hors de propos, avant que d'entrer en matiére, de tracer un portrait abrégé de l'état préſent d'Athénes, & de la diſpoſition actuelle de ſes citoiens.

Il ne faut pas juger du caractére des Athéniens dans le tems dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du tems des batailles de Marathon & de Salamine, de la vertu deſquels ils avoient extrêmement dégénéré. Ce n'étoit plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voioit plus le même zêle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour eſſuier les fatigues de la guerre ſur terre & ſur mer, le même ſoin de ménager les finances, la même docilité pour les conſeils ſalutaires, le même diſcernement dans le choix des Généraux d'armée & des Magiſtrats à qui ils confioient l'adminiſtration de l'Etat. A ces diſpoſitions ſi

utiles & si glorieuses avoient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeoient sur des troupes mercénaires, la dissipation du trésor public en jeux & en spectacles, le goût pour les flateries de leurs Orateurs, & la malheureuse facilité d'accorder les charges à la brigue & à la cabale, tous avant-coureurs ordinaires de la ruine des Etats. Voila ce qu'étoit Athénes, lorsque le Roi de Macédoine commença à attaquer la Gréce.

A. M. 3652.
Av. J.C. 352.

Nous avons vû que Philippe, après plusieurs conquêtes, avoit fait une tentative inutile pour s'avancer jusques dans la Phocide, parce que les Athéniens, justement allarmés du péril qui les menaçoit, lui avoient fermé le passage des Thermopyles. Démosthéne, profitant d'une si favorable disposition, monte sur la Tribune aux harangues, pour tracer à leurs yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de Philippe, & pour les convaincre de l'absolue nécessité qu'elle leur impose d'user des plus promptes précautions. Or, comme

Demosth. 1. Philip.

le ſuccès de ſes armes, & la rapidité de ſes progrès, répandoient dans Athénes une eſpéce de terreur fort approchante du deſeſpoir, l'Orateur, par un artifice merveilleux, s'attache d'abord à relever les courages abbatus, & rejette uniquement ſur leur molleſſe & ſur leur nonchalance la cauſe de leurs deſaſtres. Car, ſi juſques-là ils s'étoient acquittés exactement de leur devoir, & que malgré toute leur activité & tous leurs efforts Philippe l'eût emporté ſur eux, il ne leur reſteroit plus en effet de reſſource ni d'eſpérance. Mais, & dans ce diſcours-ci, & dans ceux qui ſuivront, Démoſthéne inſiſte fortement ſur cette réflexion, que la négligence des Athéniens eſt l'unique cauſe de l'aggrandiſſement de Philippe, & que c'eſt elle qui le rend hardi, entreprenant, & plein d'une inſolente fierté, qui va juſqu'à inſulter aux Athéniens.

Voiez, leur dit Démoſthéne en « parlant de Philippe, à quel point « monte l'arrogance du perſonnage, « qui ne vous donne point le choix « ou de l'action, ou du repos; mais « qui uſe de menaces, &, ſelon le «

» bruit commun, tient les diſcours
» les plus inſolens; & non content
» de ſes premiéres conquêtes, inca-
» pables de le ſatisfaire, il ſe porte
» chaque jour à quelque nouvelle
» entrepriſe. Vous attendez peutêtre
» que quelque néceſſité vous force
» d'agir. En eſt-il une plus grande
» pour des hommes libres que la
» honte & l'infamie? Voulez-vous
» donc vous promener éternellement
» dans la place publique, en vous de-
» mandant les uns aux autres, *Dit-on*
» *quelque choſe de nouveau*? Eh quoi
» de plus nouveau, qu'un homme
» de Macédoine vainqueur des Athé-
» niens, & ſouverain arbitre de la
» Gréce? *Philippe eſt mort*, dit l'un.
» *Non, il n'eſt que malade*, répond
» l'autre. « (La bleſſure qu'il avoit
reçu à Méthone avoit donné lieu à
tous ces bruits.) » Mort ou malade,
» que vous importe, Athéniens? A
» peine le ciel vous en auroit-il dé-
» livrés, qu'à vous comporter de la
» ſorte, vous vous feriez bien vîte
» vous-mêmes un autre Philippe;
» puiſque celui-ci doit ſes accroiſſe-
» mens, bien moins à ſa force, qu'à
» votre indolence.

Démoſthéne ne s'en tint pas à de ſimples remontrances, ni à des avis généraux : il propoſa un projet, qui lui paroiſſoit propre à arréter les entrepriſes de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flote de cinquante galéres, & qu'ils prennent une ferme réſolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galéres légérement armées, pour ſervir d'eſcorte aux convois de la flote, & aux vaiſſeaux de tranſport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de ſon tems le Général élu par la faction la plus puiſſante, ne formoit l'armée que d'un aſſemblage confus d'étrangers & de mercénaires qui ſervoient mal, il demande qu'on leve ſeulement deux mille hommes de troupes choiſies, dont il y en aura cinq cens Athéniens, & le reſte tiré des Alliés; avec deux cens Cavaliers, dont cinquante auſſi ſeront Athéniens.

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde ſeulement les munitions de bouche & la ſubſiſtance des troupes indépendamment de leur ſolde, ne devoit couter par mois guéres plus de quatre-vingts-dix

Le talent valoit mille écus.

talens, (quatre-vingts-dix mille écus:) ſavoir quarante talens pour dix galéres d'eſcorte, à raiſon de vingt mines (mille livres) par mois pour chaque galére : autres quarante talens pour les deux mille hommes de pié, à dix dragmes (cinq livres) par mois pour chaque Fantaſſin ; leſquelles cinq livres par mois font un peu plus de trois ſols & un liard par jour. Enfin douze talens pour les deux cens chevaux, à trente dragmes (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval ; leſquelles quinze livres par mois font dix ſols par jour. J'entre dans ce détail exprès, pour faire connoitre ſur quel pié pour lors on faiſoit la dépenſe de la guerre. Démoſthéne ajoute que ſi quelqu'un s'imagine que les ſeules munitions de bouche ne ſoient pas une grande avance, il n'en juge pas ſainement. Car il eſt perſuadé, que pourvû que les troupes ne manquent point de proviſions, la guerre leur fournira tout le reſte ; & que ſans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux Alliés, elles trouveront à ſe paier de leur ſolde entiére.

Comme on pouvoit s'étonner qu'il

ſe reſtraignît à un ſi petit nombre de troupes, il en rend raiſon. C'eſt que l'état préſent de la République ne permet pas aux Athéniens d'oppoſer à Philippe des forces capables de l'attaquer en raſe campagne; mais qu'ils doivent néceſſairement ſe réduire à de ſimples courſes. Ainſi ſon deſſein eſt que ce petit corps d'armée voltige ſans relâche vers les frontiéres de la Macédoine, & y tienne en reſpect l'ennemi, l'obſerve, le harcelle, & le ſerre de près; afin qu'il ne concerte pas librement ſes entrepriſes, & n'exécute pas à ſon aiſe tout ce qu'il voudra tenter.

On ne ſait pas quel fut le ſuccès de cette harangue. Il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens, qui n'étoient point attaqués perſonnellement, s'endormirent, par la nonchalance qui leur étoit naturelle, ſur les progrès de Philippe. Les diviſions de la Gréce lui étoient fort favorables. Athénes & Lacédémone d'un côté ne ſongeoient qu'à humilier Thébes leur rivale. De l'autre, les Theſſaliens pour ſe délivrer de leurs Tyrans, les Thébains pour ſe maintenir la ſupériorité que les batailles de

Leuctres & de Mantinée leur avoient acquise, se dévouoient absolument à Philippe, &, sans le vouloir, l'aidoient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, sut bien profiter de toutes ces dissensions. Ce Roi, pour la sûreté de ses frontiéres, n'avoit rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace, & il ne le pouvoit guére qu'aux dépens d'Athénes, qui depuis la défaite de Xerxès avoit en ce pays-là plusieurs colonies, outre divers Etats alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninsule de Palléne, étoit une de ces colonies. Elle avoit eu de grands démélés avec Amyntas pere de Philippe. Elle avoit même traversé ce dernier à son avénement à la Couronne. Cependant, comme il étoit encore mal affermi sur son trône, il usa d'abord de dissimulation, & rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque tems après, il céda Potidée, place importante, qu'il avoit conquise avec eux & pour eux sur les Athéniens. Quand il se vit en état de faire éclore son dessein, il prit ses mesures pour former le siége d'Olyn-

the. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, & sollicitérent l'envoi d'un promt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des Orateurs dans la Tribune. Ils y montérent chacun à leur tour, & leur tour venoit plus tôt ou plus tard selon leur âge. Démosthéne, qui n'avoit que trente-quatre ans, ne parla qu'après que ses anciens eurent lontems agité la matiére.

Dans ce * discours, l'Orateur, pour mieux aller à ses fins, épouvante & rassure alternativement les Athéniens. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté, c'est un ambitieux, que l'empire du monde entier ne rassasieroit pas; un superbe, qui regarde tous les hommes, & même ses alliés, comme autant de *Olynth. 2.*

** La harangue que Démosthéne prononça pour lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais Monsieur de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, qui doit être ici d'un grand poids, dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthéne, & place celle-ci à la tête des Olynthiennes. Quoique je suive son sentiment, je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.*

ſujets ou d'eſclaves, & qui par cette raiſon, s'irrite de l'obéiſſance trop lente, comme de la revolte déclarée; un politique vigilant, qui toujours attentif à ſe prévaloir des imprudences & des fautes d'autrui, ſaiſit avidement les conjonctures avantageuſes; un guerrier infatigable, que ſon activité multiplie, & qui ſupporte continuellement les plus rudes travaux, ſans connoître ni momens de repos, ni différences de ſaiſons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obſtacles, & ſe précipite au milieu des hazards; un corrupteur, qui, la bourſe à la main, marchande, trafique, achette, & ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un prince heureux, à qui la fortune prodigue ſes faveurs, & pour qui elle paroit avoir oublié ſon inconſtance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe eſt un imprudent, qui meſure ſes vaſtes projets, non à ſes forces, mais à ſon ambition ſeule; un téméraire, qui par ſes attentats creuſe lui-même le tombeau de ſa propre grandeur, & ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pouſſer; un fourbe, dont la puiſſance ne porte que ſur les

plus ruineux de tous les fondemens, la mauvaiſe foi & la ſcélérateſſe ; un uſurpateur, haï univerſellement au dehors, qui a ſoulevé tous les peuples contre lui en foulant aux piés toutes les loix humaines & divines ; un tyran, déteſté juſques dans le ſein de ſes Etats, où, par l'infamie de ſes mœurs, & par ſes autres vices, il a laſſé la patience de ſes Capitaines, de ſes ſoldats, & généralement de tous ſes ſujets ; enfin un parjure & un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, & que les dieux vont fraper par la main de quiconque voudra ſervir leur courroux, & ſeconder leur vengeance.

Voila le double portrait de Philippe que trace Monſieur de Tourreil, en réuniſſant tous les traits répandus dans la harangue de Démoſthéne dont il s'agit : par où l'on voit avec quelle liberté on parloit à Athénes contre un Prince ſi puiſſant.

Notre Orateur, après avoir ainſi repréſenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aiſé à vaincre, conclut que l'unique & ſûr moien d'abbattre un tel ennemi, c'eſt de réformer les abus nouveaux, de rappel-

ler l'ancien ordre, de pacifier les diſſenſions domeſtiques, & d'étoufer les cabales inceſſamment renaiſſantes; enſorte que tout ſe réuniſſe au ſeul point de l'intérêt public, & qu'à frais communs, chacun, ſelon ſes talens & ſes facultés, concoure à la deſtruction de l'ennemi commun.

Suidas in voce Δημάδης.

Démade, corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démoſthéne. On envoia, ſous la conduite du Général Charès, trente galéres & deux mille hommes au ſecours des Olynthiens, qui dans ce beſoin preſſant où toute la Gréce généralement étoit intéreſſée, ne purent rien obtenir que de la ſeule République d'Athénes.

Ce ſecours n'interrompit ni les deſſeins ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide, s'empare de pluſieurs places, emporte & raſe la fortereſſe de Gire, & jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe alors, ſerrée de plus près, & menacée des derniers malheurs, envoia aux Athéniens une ſeconde ambaſſade, & ſollicita de nouveaux ſecours. Démoſthéne appuie fortement la de-

mande, & prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'eſt ce qui fait le ſujet de l'Olynthienne comptée ordinairement la troiſiéme.

L'Orateur, toujours animé d'un zêle vif & ardent pour la ſûreté & la gloire de ſa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vûe des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux s'ils perſévérent dans leur nonchalance. Car, ſi Philippe ſe rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entrepriſe, de venir tomber ſur Athénes avec toutes ſes forces.

Le principal embarras rouloit ſur le moien de fournir à la dépenſe néceſſaire pour ſecourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caiſſe militaire étoient divertis ailleurs, & emploiés à la célébration des Jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils réſolurent de mettre en réſerve dans leur Tréſor mille talens chaque année, avec défenſe, ſur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher,

à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux réglemens. Périclès en suite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer en tems de paix les mille talens, & de le défraier par là aux spectacles en donnant à chaque citoien * deux oboles, sauf à reprendre ce fonds en tems de guerre. La proposition fut agréée, & la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénére tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appellée par Démade *une glu où les citoiens alloient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Eubule, un des principaux Chefs de la faction opposée à Démosthéne, fit défendre, sur peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avoit prété aux jeux & aux plaisirs. On punit même Apollodore, pour avoir ouvert & appuié l'avis contraire.

* *Ces Jeux, outre les deux oboles qu'on distribuoit à chacun des assistans, entrainoient beaucoup d'autres dépenses.*

Cette folle diſſipation eut d'étranges ſuites. On ne pouvoit la réparer que par des impoſitions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuoit de vives querelles, & mettoit dans les préparatifs de guerre une lenteur, qui, ſans épargner la dépenſe, en ruinoit tout le fruit. Comme les artiſans, & les gens de marine, qui compoſoient plus des deux tiers du peuple d'Athénes, ne contribuoient point de leur bien, & n'avoient qu'à paier de leur perſonne, le poids des taxes tomboit uniquement ſur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, & de reprocher aux autres que les deniers publics ſe conſumoient en fétes, en comédies, & en ſuperfluités ſemblables. Le peuple, qui ſe ſentoit le maître, ſe mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre ſur ſes plaiſirs de quoi ſoulager des gens qui poſſédoient, à ſon excluſion, les emplois & les dignités. D'ailleurs il s'agiſſoit de la vie, ſi on oſoit ſeulement prendre ſur ſoi de lui en faire la propoſition d'une maniére ſérieuſe & dans les formes.

Démoſthéne hazarda, à deux différentes repriſes, d'entamer cette ma-

tiére : mais il le fit avec beaucoup d'art & de circonſpection. Après avoir démontré l'indiſpenſable néceſſité où l'on eſt de mettre ſur pié une armée pour arréter les entrepriſes de Philippe, il laiſſe entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever & entretenir ces troupes que celui qui étoit deſtiné aux diſtributions du Théatre. Il demande qu'on nomme des Commiſſaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déja que trop, mais pour examiner & abolir celles qui ſe trouveroient contraires au bien de la République. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par ces loix, parce qu'il n'en demandoit pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des Commiſſaires pour en faire l'examen. Il laiſſoit ſeulement entrevoir la néceſſité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faiſoit gémir les plus zélés citoiens, & les réduiſoit à l'alternative, ou de ſe perdre eux-mêmes par un conſeil fidéle & courageux, ou de laiſſer périr leur patrie par un ſilence timide & prévaricateur.

Il paroit que ces remontrances n'eurent pas le ſuccès qu'elles méritoient,

puisque, dans l'Olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la premiére, l'Orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, & jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athénes, demanda, par une troisiéme ambassade, des troupes composées, non de mercénaires & d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincére ardeur pour l'intérêt & de leur propre gloire, & de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthéne, les Athéniens envoiérent une seconde fois Charès avec un secours de dix sept galéres, de deux mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers, tous citoiens d'Athénes, tels qu'Olynthe les desiroit.

Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe. Le secours & les efforts d'Athénes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques. Car deux de ses citoiens, Euthycrate & Lasthéne, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la bré-

An.M.3656.
Av.J.C.348.
Diod. lib. 16 *pag* 450-452.

che que ſes largeſſes avoient faite. Il ſaccage cette malheureuſe ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, & ne diſtingue les traîtres que par le ſouverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe, comme ſon fils Alexandre, aimoit la trahiſon, & n'aimoit pas les traîtres. Et qu'elle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout, jusqu'au ſimple ſoldat de l'armée Macédonienne, fit honte à Euthycrate & à Laſthéne de leur perfidie. Ils en demandérent juſtice à Philippe, qui les paia de cette ironie plus ſanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que diſent des hommes groſſiers, qui nomment chaque choſe par ſon nom.*

Plut. in Apophthegm. pag. 178.

La priſe de cette ville lui cauſa une grande joie. C'étoit une des places les plus importantes pour lui, & dont les forces pouvoient le plus balancer ſa puiſſance. Elle avoit, quelques années auparavant, réſiſté pendant un aſſez lontems aux forces de la Macédoine & de Lacédémone jointes enſemble: & Philippe l'avoit enlevée preſque ſans aucune réſiſtance, ou du moins ſans beaucoup de perte.

Diod. l. 15. pag. 341.

Il donna des ſpectacles, & fit célébrer des Jeux publics, avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas & de feſtins, où il ſe rendoit populaire, & combloit tous les conviés de préſens & de marques d'amitié.

§. V.

Philippe ſe déclare pour ceux de Thébes contre les Phocéens, & commence ainſi à prendre part à la guerre ſacrée. Il endort les Athéniens par une fauſſe paix & de fauſſes promeſſes, malgré les remontrances de Démoſthéne. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, & termine la guerre ſacrée. Il eſt admis dans le Conſeil Amphictyonique.

LES THEBAINS, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils ſoutenoient depuis lontems contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Juſqu'ici, comme nous l'avons déja remarqué, il avoit gardé une eſpéce de neutralité par raport à la guerre ſacrée, & il ſembloit attendre, pour ſe déclarer, que les deux partis ſe fuſſent mutuellement affoiblis par la longueur d'une guerre

AN.M. 3657.
AV.J.C. 347.

qui les épuiſoit également. Les Thébains pour lors avoient beaucoup rabbattu de cette fierté & de ces ambitieuſes prétentions que leur avoient inſpiré les victoires d'Epaminondas. Auſſitôt donc qu'ils recherchérent l'alliance de Philippe, ce Prince réſolut d'épouſer la querelle de cette République contre les Phocéens. Il n'avoit point perdu de vûe le projet qu'il avoit formé de ſe menager une entrée dans la Gréce pour y dominer. Pour faire réuſſir ſon deſſein, il devoit ſe déclarer pour l'un des deux partis qui partageoient alors toute la Gréce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens & des Spartiates. Il n'étoit pas aſſez inſenſé pour ſe flater que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Gréce. Il ne lui reſtoit donc qu'à embraſſer le parti des Thébains qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, & à qui ſa puiſſance devenoit néceſſaire pour ſe ſoutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'héſita donc point à ſe déclarer pour eux. Mais pour donner une couleur avantageuſe à ſes armes, outre la reconnoiſſance dont il affectoit de ſe piquer

pour Thébes où il avoit été élevé, il prétendoit ſe faire honneur de ſon zêle pour le dieu outragé, & étoit bien aiſe de ſe faire la réputation d'un Prince religieux, qui embraſſoit vivement les intérêts du dieu & du temple de Delphes, afin de s'attirer par là l'eſtime & l'amitié des Grecs. Les Politiques font uſage de tout, & cherchent à couvrir les entrepriſes les plus injuſtes du voile de la probité, & quelquefois même de la religion, quoique ſouvent, dans le fond, ils ne faſſent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Philippe n'avoit rien plus à cœur que de s'aſſurer des Thermopyles qui lui ouvroient un paſſage dans la Gréce, de s'approprier tout l'honneur de la guerre ſacrée, de paroître y avoir tranché en maître, & de préſider enfin aux Jeux Pythiques. Il vouloit porter du ſecours aux Thébains, & par leur moien ſe rendre maître de la Phocide: mais, pour mettre en exécution cette double vûe, il faloit en dérober la connoiſſance aux Athéniens, qui étoient actuellement déclarés contre Thébes, & qui depuis lontems étoient alliés des Phocéens. Il s'agiſſoit donc de leur faire prendre

Demoſth. orat. de falſa legatione.

le change, en leur montrant un autre objet: & c'eſt à quoi la politique de Philippe réuſſit merveilleuſement.

Les Athéniens, qui commençoient à ſe laſſer d'une guerre qui leur étoit fort onéreuſe & peu utile, avoient chargé Ctéſiphon & Phrynon de ſonder les intentions de Philippe, & de le preſſentir ſur la paix. Ils raportérent que Philippe ne s'en éloignoit pas, & témoignoit même beaucoup de bonne volonté pour la République. Sur quoi l'on réſolut d'envoier une ambaſſade ſolennelle, pour s'inſtruire de la vérité plus à fond, & pour avoir les derniers éclairciſſemens que demandoit une ſemblable négociation. Eſchine & Démoſthéne furent du nombre des dix Ambaſſadeurs, qui en ramenérent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix s'acquitérent fidélement de leur commiſſion, & en rendirent un fort bon compte. On les renvoie auſſitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, & de la cimenter par la religion des ſermens. Alors Démoſthéne, qui dans la premiére ambaſſade avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens priſonniers, & leur avoit promis qu'il reviendroit

reviendroit les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, & conseille cependant à ses Collégues de s'embarquer au plutôt, comme la République l'avoit ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe par tout où il seroit. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a recommandée, marchent à pas d'Ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrétent trois mois entiers, & donnent le tems à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace. Enfin s'étant abouchés avec le Roi de Macédoine, ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Celui-ci, content de les avoir endormis par un projet de Traité, en différoit de jour en jour la ratification. Il avoit trouvé le moien de corrompre à force de présens tous les Ambassadeurs, à l'exception de Démosthéne, qui se trouvant seul, s'opposoit en vain à ses Collégues.

Cependant Philippe faisoit toujours avancer ses troupes. Etant arrivé à Phére en Thessalie, il ratifie enfin le Traité de paix, où il refuse de comprendre les Phocéens. Quand on eut appris à Athénes que Philippe avoit

ſigné le Traité, cette nouvelle y répandit beaucoup de joie, ſur-tout parmi les perſonnes qui avoient de l'éloignement pour la guerre, & qui en redoutoient les ſuites. Iſocrate étoit de ce nombre. C'étoit un citoien zélé pour le bien public, & plein de bonnes intentions. La foibleſſe de ſa voix, jointe à une timidité naturelle, l'avoit empéché de ſe produire en public, & de monter, comme les autres, ſur la Tribune aux Harangues. Il avoit ouvert à Athénes une école, où il donnoit des leçons ſur la Rhétorique, & formoit les jeunes gens à l'éloquence ; & il le faiſoit avec un grand ſuccès & une grande réputation. Il n'avoit pas néanmoins renoncé entiérement au ſoin des affaires publiques ; & le ſervice que les autres rendoient de vive voix à la patrie dans les aſſemblées, il tâchoit de le lui rendre par des Ecrits où il expoſoit ſes ſentimens : & ces Ecrits devenoient bientôt publics, & étoient lus avec beaucoup d'empreſſement.

Iſocrat. orat. ad Philip.

Dans l'occaſion dont il s'agit, il en fit un aſſez long, qu'il adreſſa à Philippe, avec qui il étoit en liaiſon, mais de la maniére qui convient à

un bon & fidéle citoien. Il étoit alors fort âgé, & avoit au moins quatre-vingts huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venoit de conclure, pour concilier entr'eux tous les peuples de la Gréce, & à porter ensuite la guerre contre le Roi des Perses. Il s'agissoit de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendoient; savoir Athénes, Sparte, Thébes, Argos. Il avoue que si Sparte ou Athénes étoient dominantes comme autrefois, il n'auroit garde de faire une telle proposition, qui ne seroit point certainement de leur goût, & que la fierté de ces deux Républiques, nourrie & augmentée par d'heureux succès, rejetteroit avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Gréce, fatiguées & épuisées par de longues guerres, & humiliées chacune à leur tour par des revers facheux, ont un intérêt égal à poser les armes, & à vivre en paix, selon l'exemple qu'Athénes avoit commencé à leur donner; c'est l'occasion du monde la plus favorable à Philippe de concilier ensemble toutes les villes de la Gréce.

S'il avoit le bonheur de réussir dans un tel projet, un succès si glorieux & si avantageux l'éléveroit au-dessus de tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dans la Gréce. Mais le dessein & le projet seul, quand il n'auroit pas tout l'effet qu'il en peut attendre, lui attïreroit infailliblement l'estime, l'affection, & la confiance de tous les peuples de la Gréce, avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes & à toutes les conquêtes dont il pourroit se flater.

Il est vrai que plusieurs personnes, prévenues contre Philippe, le représentent & le décrient comme un Prince artificieux, qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles, mais qui dans le fond n'a d'autre vûe que d'opprimer la Gréce, & de s'en rendre maître. Isocrate, soit trop facile crédulité, soit desir de gagner Philippe, suppose que des bruits si injurieux n'ont aucun fondement; n'étant pas vraisemblable qu'un Prince, qui fait gloire de descendre d'Hercule le Libérateur de la Gréce, songeât à l'envahir, & à s'en rendre le Tyran. Mais ce sont ces bruits-là mêmes, si capables de noircir son nom & de ter-

nir toute ſa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fauſſeté aux yeux de toute la Gréce par des preuves non ſuſpectes, en laiſſant & maintenant chaque ville dans la poſſeſſion de ſes loix & de ſa liberté, en écartant avec ſoin tout ſoupçon de partialité, en n'épouſant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble deſintéreſſement & par un amour inaltérable de la juſtice, enfin en n'ambitionnant que la qualité de Pacificateur de la Gréce, titre infiniment plus glorieux que celui de Vainqueur & de Conquérant.

C'eſt dans les Etats du Roi de Perſe qu'il doit aller chercher & mériter ces derniers titres. La conquête lui en eſt ouverte & aſſurée, s'il vient à bout de pacifier la Gréce. Il doit ſe ſouvenir qu'Agéſilas, avec les ſeules troupes de Sparte, fit trembler le trône Perſan, & l'auroit certainement renverſé, ſans les diviſions domeſtiques de la Gréce qui l'y rappellérent. La victoire ſignalée des Dix-mille ſous Cléarque, & leur retraite triomphante à la vûe d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit

attendre des Macédoniens & des Grecs réunis ensemble, & commandés par Philippe, contre un Prince inférieur en tout à celui que Cyrus alloit attaquer.

Isocrate finit, en témoignant qu'il paroit que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès, que pour le mettre en état de former & d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ses avis à trois points: gouverner son propre empire avec sagesse & justice, pacifier les peuples voisins & la Gréce entiére sans y rien prétendre pour soi, porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout tems des Grecs, & qui avoit souvent juré leur perte. Il faut l'avouer: voila un plan bien magnifique, & bien digne d'un grand Prince. Mais Isocrate connoissoit mal Philippe, s'il l'en croioit capable. Il n'avoit ni l'équité, ni la modération, ni le desintéressement que demandoit un tel projet. Il songeoit réellement à passer dans la Perse, & sentoit bien qu'auparavant il faloit s'assurer de la Gréce. Mais c'étoit par la force, & non par des bienfaits, qu'il vouloit

s'en aſſurer. Il ne ſongeoit point à gagner les peuples ni à les perſuader, mais à les abbattre & à les domter. Comme de ſon côté il ne faiſoit aucun cas des alliances & des traités, il meſuroit les autres ſur lui-même, & vouloit les retenir par des liens plus forts que ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance, & de la bonne foi.

Démoſthéne, qui étoit plus au fait des affaires qu'Iſocrate, jugeoit plus ſainement auſſi des diſpoſitions de Philippe. A ſon retour de l'ambaſſade il déclare nettement qu'il n'approuve ni les diſcours ni la conduite du Roi de Macédoine, & qu'on a tout à craindre de ſa part. Eſchine au contraire, qui étoit entiérement gagné, aſſure qu'il n'a remarqué dans les promeſſes & dans le procédé de ce Prince que candeur & bonne foi. Il avoit promis que l'on repeupleroit Theſpies & Platée malgré l'oppoſition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à ſubjuguer les Phocéens, il les conſerveroit, & ne leur feroit aucun mauvais traitement; qu'il rétabliroit l'ordre dans Thébes; qu'Orope demeureroit en propre aux Athéniens; & que pour équivalent d'Amphipolis, on leur li-

vreroit l'Eubée. Démosthéne eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchoit à se rendre maître absolu de la Phocide, & que de la lui abandonner, c'étoit trahir l'Etat, & lui livrer la Gréce entiére : il ne fut point écouté, & le discours d'Eschine qui répondoit de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

An.M.3658. Av.J.C.346. Toutes ces délibérations donnérent le tems à ce Prince de s'emparer des Thermopyles, & d'entrer dans la Phocide. *Diod. lib.16. pag. 455.* Jusques-là on n'avoit pu réduire les Phocéens à la raison. Philippe n'eut qu'à se montrer : la terreur de son nom jetta par-tout l'épouvante. Supposant qu'il marchoit contre des sacriléges, & non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, & les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeoient l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demandent la paix, & se livrent à la merci de Philippe, qui permet à Phalécus leur Chef de se retirer dans le Péloponnése avec les huit mille hommes qu'il avoit pris à sa

solde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en coutât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue & sanglante guerre qui avoit épuisé les forces des deux partis. [a] Cette victoire lui fit un honneur incroiable dans toute la Gréce. Il n'y étoit parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardoit comme le vengeur du sacrilége, & le protecteur de la religion; & l'on mettoit presque au nombre des dieux, celui qui en avoit défendu la majesté avec tant de courage & de succès.

Philippe, pour ne paroître rien faire de son autorité privée dans une affaire qui concernoit toute la Gréce, assemble le Conseil des Amphictyons, & les établit, pour la forme, souverains Juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces Juges dévoués à ses volontés, il ordonne qu'on ruinera les villes de la Phocide; qu'on les réduira toutes en bourgs de soixante feux, & que les bourgs seront placés à une certaine

a Incredibile quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem sacrilegii, illum ultorem religionum. Itaque diis proximus habetur, per quem deorum majestas vindicata sit. *Justin.*

diſtance l'un de l'autre ; que l'on proſcrira irrémiſſiblement les ſacriléges, & que les autres ne demeureront poſſeſſeurs de leurs biens, qu'a la charge d'un tribut annuel, qui s'exigera juſqu'a la reſtitution entiére des ſommes enlevées du temple de Delphes. Philippe ne s'oublia pas dans cette occaſion. Après avoir ſoumis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui tranſportât le droit de ſéance au Conſeil Amphictyonique dont on les avoit déclaré déchus. Les Amphictyons, dont il venoit de ſervir la vengeance, n'oſérent le refuſer, & l'aggrégérent à leur corps : ce qui étoit pour lui d'une grande importance, comme la ſuite le fera voir, & d'une très dangereuſe conſéquence pour tout le reſte de la Gréce. Ils donnérent auſſi à Philippe l'intendance des Jeux Pythiques conjointement avec les Béotiens & les Theſſaliens, parce que les Corinthiens, qui l'avoient eue juſques-là, s'en étoient rendus indignes par la part qu'ils avoient priſe au ſacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athénes la maniére dont les Phocéens avoient été

traités, on comprit, mais trop tard, le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conſeils de Démoſthéne, & de s'être livré aveuglément aux vaines promeſſes d'un Traitre qui avoit vendu ſa patrie. Outre la honte & la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédération à l'égard des Phocéens, ils reconnurent qu'en abandonnant leurs Alliés, ils avoient trahi leurs propres intérêts. Car Philippe, maître de la Phocide, l'étoit devenu des Thermopyles, ce qui lui ouvroit les portes & lui donnoit les clés de la Gréce. Les Athéniens donc, juſtement allarmés pour eux-mêmes, ordonnérent qu'on retireroit les femmes & les enfans de la campagne dans la ville, qu'on rétabliroit les murs, & qu'on fortifieroit le Pirée, pour ſe mettre en état de défenſe en cas d'invaſion.

Demoſth. de fals. legat. pag. 312.

Ils n'avoient point eu de part au Décret qui avoit reçu Philippe au nombre des Amphictyons. Peut-être s'abſentérent-ils, pour ne pas l'autoriſer par leur préſence: ou, ce qui paroit plus vraiſemblable, Philippe, en vûe d'éloigner les obſtacles, & d'éviter les traverſes qu'il pouvoit

rencontrer dans l'exécution de ſon deſſein, aſſembla tumultuairement les ſeuls Amphictyons qui lui étoient dévoués. Enfin, il mena ſi bien ſon intrigue, qu'il obtint ce qu'il deſiroit. On pouvoit conteſter cette élection comme clandeſtine, & comme irréguliére. Il en demanda la confirmation aux peuples, qui, en qualité de membres de ce Corps, avoient droit, ou de rejetter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athénes reçut l'invitation circulaire. Dans l'aſſemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer ſur la demande de Philippe, pluſieurs étoient d'avis qu'on n'y eût aucun égard. Démoſthéne fut d'un avis contraire. Il n'approuvoit point du tout la paix qu'on avoit conclue avec Philippe, mais il ne croioit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture préſente, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans ſuſciter contre Athénes, & le nouvel Amphictyon, & ceux qui l'avoient élu. Il conſeille donc de ne point s'expoſer hors de ſaiſon aux ſuites dangereuſes du refus opiniâtre de condeſcendre au Décret preſque unanime des Amphictyons, & proteſte qu'il faut ſenſément, de

crainte de pis, céder au tems, c'est-à-dire consentir à ce qu'on ne peut empécher. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthéne intitulé, *Harangue sur la paix.* Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi.

§. VI.

Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie, & la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens, & les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnése. Athénes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée: Phocion l'en chasse. Il forme le siége de Périnthe & de Byzance. Les Athéniens, animés par les harangues de Démosthéne, envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe.

QUAND Philippe eut réglé tout ce qui regardoit le culte du dieu & la sûreté du temple de Delphes, il retourna en Macédoine comblé de gloire, & remportant la réputation de Prince religieux & d'intrépide Con-

An.M.3620.
Av.J C.344.
Diod. lib.16. pag. 456.

quérant. Diodore remarque que tous ceux qui avoient pris part à la profanation & au pillage du temple, périrent misérablement, & firent une fin tragique.

Diod. pag. 463.

Philippe, content de s'être ouvert une entrée dans la Gréce par la prise des Thermopyles, d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des Juges de la Gréce par la nouvelle qualité d'Amphictyon, de s'être acquis l'estime & les louanges de tous les peuples par son zéle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arréter, pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Gréce en découvrant trop tôt les vûes d'ambition qu'il avoit sur elle. Et afin de dissiper ses soupçons, & de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Illyrie pour étendre ses frontiéres de ce côté-là, & pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premiéres années de son régne il y avoit déja enlevé plusieurs places aux Athéniens. Il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas marque qu'avant la prise d'Olynthe,

In Κάραν.

il s'étoit rendu maître de trente deux villes dans la Chalcide, qui faisoit partie de la Thrace. La Quersonnése étoit aussi fort à sa bienséance. C'étoit une presqu'île fort riche, où il y avoit plusieurs villes puissantes, & d'excellens paturages. Elle avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitans se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lysandre eut détruit Athénes, & retournérent sous la domination de leurs premiers Maîtres quand Conon, fils de Timothée, eut relevé sa patrie. Cotys, roi de Thrace, conquit ensuite la Quersonnése sur les Athéniens; & ils y rentrérent enfin par la cession de Chersoblepte fils de Cotys, qui se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe, la leur abandonna la quatriéme année de l'Olympiade CVI. en se réservant néanmoins Cardie, qui étoit la ville la plus considérable de la presqu'île, & qui en formoit comme la porte & l'entrée. Quand Philippe eut dépouillé Chersoblepte de son roiaume, ce qui arriva la seconde année de l'Olymp. CIX. ceux de Cardie, dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens qui revendiquoient leur ville

Diod. lib. 16. pag. 434.

Ibid. p. 464.

An. M. 3669.
Av. J. C. 335.

dont ils avoient été autrefois les maîtres, se jettérent entre les bras de Philippe, qui ne manqua pas de prendre leur protection.

AN.M.3670. AV.J.C.335. *Liban. in Demosth. pag. 75.*

Diopithe, Chef de la colonie que les Athéniens avoient envoiée dans la Quersonnése, regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre sa République, sans en attendre l'ordre, & bien persuadé qu'on ne le desavoueroit point, se jette brusquement sur les terres de ce Prince dans la Thrace maritime pendant qu'il étoit occupé dans la haute Thrace à une guerre importante, les pille avant qu'il puisse revenir pour lui faire tête, les saccage, & remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Quersonnése. Philippe, hors d'état de s'en faire raison par la voie qu'il eût voulu, se contenta de s'en plaindre amérement par ses lettres aux Athéniens. Les Pensionnaires qu'il avoit dans Athénes, firent leur devoir. Ces langues vénales eurent soin de répandre leur venin sur une conduite, sinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le déférent comme auteur de la guerre, l'accusent d'exa-

ction & de piraterie, sollicitent & pressent son rappel, & poursuivent avec chaleur sa condannation.

Démosthéne, qui dans cette conjoncture voioit l'intérêt public inséparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit sa défense. C'est ce qui fait le sujet de la harangue *sur la Quersonnése*. Ce Diopithe étoit pere de Ménandre fameux poéte Comique, que Térence à fidélement copié.

Diopithe étoit accusé de vexer les Alliés par des exactions injustes. C'est à quoi Démosthéne s'arréte le moins, parce que c'étoit un fait personnel. Il ne laisse pas de l'excuser en passant par l'exemple de tous les Généraux, à qui les îles & les villes de l'Asie Mineure paioient de certaines contributions volontaires, par lesquelles elles achetoient la sûreté de leurs marchands, à qui l'on fournissoit des escortes pour les défendre contre les pirates. Il est vrai qu'on peut exercer des violences, & rançonner mal-à-propos les Alliés. Mais alors un simple décret, une dénonciation dans les formes, la galére destinée au transport du Général revoqué, cela suffit pour arréter les abus. Il n'en est pas

Elle s'appelloit πάραλος.

de même des entrepriſes de Philippe. Ce n'eſt pas par des menaces ni par des décrets qu'on les peut arrêter : il faut des levées d'hommes, des troupes, des galéres.

» Vos Orateurs vous crient ſans » ceſſe qu'il faut opter entre la paix & » la guerre. Philippe ne nous en laiſſe » pas l'option, lui qui tous les jours » forme de nouvelles entrepriſes con- » tre nous. Et peut-on douter qu'il » ne ſoit l'infracteur de la paix, à » moins qu'on ne prétende que nous » n'aurons point lieu de nous plaindre » de lui, tant qu'il n'attentera rien ſur » l'Attique, ni ſur le Pirée ? Mais il » ne ſera pas tems pour lors de nous » y oppoſer, & c'eſt dès à préſent » qu'il faut préparer de fortes barrié- » res contre ſes deſſeins ambitieux. » Vous devez poſer comme un prin- » cipe certain, Athéniens, que c'eſt » à vous qu'il en veut, qu'il vous re- » garde comme ſes plus dangereux » ennemis, que votre ruine ſeule peut » le mettre en repos, & aſſurer ſes » conquêtes, & que tout ce qu'il our- » dit & trame aujourd'hui, il ne le » trame & ne l'ourdit qu'en vûe de » tomber ſur vous, & de réduire

Athénes en servitude. Aucun de « vous en effet pourroit-il pousser la « simplicité jusqu'à croire que Phi- « lippe soit si âpre pour de misérables « bicoques dans la Thrace, (car quel « autre nom donner aux places qu'il « y attaque maintenant ?) qu'afin de « les acquerir il affronte travaux, sai- « sons, dangers : & que pour les ports, « pour les arsenaux, pour les galéres, « pour les mines d'argent, pour les « immenses revenus d'Athénes, il n'ait « que de l'indifférence, qu'il ne les « ambitionne en aucune sorte, & qu'il « vous en laissera jouir paisiblement ?

Que conclure de tout ce qui a été « dit ? Que, loin de dissiper l'armée « que nous avons en Thrace, il faut « l'augmenter & la fortifier par de « nouvelles levées, afin que, comme « Philippe en a toujours une toute « prête pour opprimer & pour asservir « les Grecs; vous aussi, de votre côté, « vous en ayez toujours une toute « prête pour les défendre & pour les « sauver. « Il y a lieu de croire que l'avis de Démosthéne fut suivi.

La même année que cette harangue fut prononcée mourut Arymbas roi des Molosses ou d'Epire, fils d'Alcé- *Diod. lib. 16. pag. 465.*

tas. Il avoit un frere appellé Néoptoléme, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptoléme, par le crédit de son gendre, étoit parvenu à partager la roiauté avec son frere aîné, à qui seul elle appartenoit de droit. Cette premiére injustice fut suivie d'une plus grande. Car, après la mort * d'Arymbas, Philippe fit si bien par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chassérent Eacidas, fils & successeur légitime d'Arymbas, & qu'ils établirent Alexandre, fils de Néoptoléme, seul roi de l'Epire. Ce Prince, non seulement beau-frere, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille nommée Cléopatre, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre en Italie, où il mourut. Après quoi Eacidas remonta sur le trône de ses aieux, régna seul en Epire, & transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire Romaine, & cousin issu de germain du grand Alexandre par leur bisaieul commun Alcétas.

Philippe, après ses expéditions dans l'Illyrie & dans la Thrace, tourna ses

* *Justin, livre 8. ch. 6. trouque la généalogie de ce Prince, & confond cette succession.*

vûes du côté du Péloponnése. Cette contrée de la Gréce étoit alors dans de terribles agitations. Lacédémone, sans autre droit que celui du plus fort, s'érigeoit en Souveraine. Argos & Messéne opprimées eurent recours à Philippe. Il venoit de conclure la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs Orateurs gagnés par ce Prince, avoient cru qu'il alloit se détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut subjugué la Phocide, il partagea avec eux sa conquête. Les Thébains embrassérent avec joie l'occasion favorable qui se présentoit de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnése, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessoit de fomenter les divisions, & d'entretenir la guerre. Ils sollicitoient Philippe de s'unir avec eux, & avec les Messéniens & les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

Demosth. in Philipp. 2. Liban. in Demosth.

Ce Prince entendit volontiers à la proposition d'une alliance qui s'accordoit avec ses vûes. Il proposa aux Amphictyons, ou plutôt il leur dicta le Décret qui ordonnoit, que Lacédémone laisseroit jouir Argos & Messéne d'une indépendance entiére,

comme le portoit un traité récemment conclu; & ſous ombre de ne pas commettre l'autorité des Etats Généraux de la Gréce, il fit en même tems marcher de ce côté-là un gros corps de troupes. Lacédémone, juſtement allarmée, réclama le ſecours des Athéniens, & preſſa fortement par une ambaſſade la concluſion d'une ligue néceſſaire à la ſûreté commune. Toutes les Puiſſances intéreſſées à traverſer cette ligue, firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe repréſenta par ſes Ambaſſadeurs aux Athéniens, qu'ils auroient tort de ſe déclarer contre lui: que s'il n'avoit point rompu avec Thébes, il n'avoit rien fait en cela contre les traités: que pour manquer à ſa parole, il faloit l'avoir engagée, & que les traités mêmes faiſoient foi qu'il n'avoit rien promis à cet égard. Il diſoit vrai, à s'en tenir aux articles exprimés, & aux conventions publiques: mais Eſchine, dans l'aſſemblée, avoit donné de vive voix cette parole en ſon nom. Les Ambaſſadeurs de Thébes, d'Argos, & de Meſſéne, preſſoient auſſi de leur côté les Athéniens très-vivement, & leur reprochoient de n'a-

voir déja que trop favorisé sous main les Lacédémoniens ennemis de Thébes, & tyrans du Péloponnése.

Démosthéne, insensible à toutes ces sollicitations, & uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la Tribune aux harangues, pour appuier la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutume, leur nonchalance & leur paresse. Il expose les desseins ambitieux de Philippe, qui va toujours en avant, & ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Gréce. » Vous excellez, « leur dit-il, vous & lui dans ce qui « fait l'objet de votre application & « de vos soins: vous parlez mieux « que lui, & il agit mieux que vous. « L'expérience du passé devroit au « moins vous ouvrir les yeux, & vous « rendre à son égard plus circonspects « & plus soupçonneux: mais elle ne « fait que vous endormir. Actuelle- « ment il fait défiler des troupes vers « le Péloponnése, & il y envoie de « l'argent; & l'on attend à toute « heure qu'il arrive en personne à la « tête d'une puissante armée. Vous « croiez-vous donc en sûreté, quand «

Philip. 2.

» il se sera rendu maître de tout
» ce qui vous environne ? L'art a
» inventé, pour la garde & pour le
» salut des villes, diverses défenses
» de toute espéce : remparts, mu-
» railles, fossés, & autres ouvrages
» semblables. Mais la nature ceint &
» environne les sages d'un boulevart
» commun, qui les couvre de tous
» côtés, & qui pourvoit au bien &
» au salut des Etats. Quel est donc
» ce boulevart ? C'est la defiance. « Il conclud, en exhortant les Athéniens à se réveiller de l'assoupissement où ils sont, à secourir promtement les Lacédémoniens, & sur-tout à punir sans délai les traîtres domestiques, qui par de faux raports, joints à des assurances captieuses, ont trompé le peuple, & causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens & Philippe ; ce qui laisse lieu de croire que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnése, pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras. Mais il ne demeura pas en repos, & tourna ses vûes d'un autre côté. Depuis lontems Philippe regardoit l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à

favoriser

favoriser les desseins qu'il méditoit contre la Gréce, & dès les premiéres années de son régne il avoit déja fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oublioit rien actuellement pour s'emparer de cette Isle, qu'il appelloit *les entraves de la Gréce*. Les Athéniens au contraire avoient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvoit joindre au continent de l'Attique. Mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif & vigilant sur ses intérêts, pratiquoit des intelligences dans l'Isle, & gagnoit à force de présens ceux qui y avoient le plus d'autorité. A la priére de quelques-uns des habitans, il y fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthmos, place de l'Eubée très-importante, & établit dans la contrée trois Tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, & qui en possedoit la quatriéme partie, & y établit cinq Tyrans, qui sous son nom y exerçoient un empire souverain.

Demosth. Philipp. 3. p. 93.

Sur cela Plutarque d'Erétrie députa

Plut. in [illegible] 46 747

vers les Athéniens, & les conjura de venir délivrer cette Isle, qui étoit prête de se livrer toute entiére au Macédonien. Les Athéniens lui envoiérent quelques troupes, sous la conduite de Phocion. Ce Général s'étoit déja fait beaucoup de réputation, & il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires tant dehors que dedans. Il avoit étudié dans l'Académie sous Platon, & ensuite sous Xénocrate, & avoit formé dans cette école ses mœurs & sa vie sur le modéle de la plus austére vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours * nuds piés, & sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif & insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant: *Voila Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Plut. in Phoc. p. 743-745.

* *Socrate marchoit assez ordinairement de la sorte.*

Il savoit que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministére. Il s'y appliqua particuliérement, & ce fut avec un grand

ſuccès. Perſuadé qu'il en eſt des paroles comme des monnoies, dont les plus eſtimées ſont celles qui, ſous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinſéque, il s'étoit fait un ſtile vif, ſerré, concis, qui faiſoit entendre beaucoup de choſes en peu de mots. Un jour, paroiſſant réveur dans une aſſemblée où il ſe préparoit à parler, on lui en demanda la cauſe. *Je ſonge*, répondit-il, *ſi je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il étoit fort en raiſonnement, & par là venoit à bout d'abbattre & de renverſer la plus haute éloquence : d'où vient que Démoſthéne, qui en avoit ſouvent fait l'épreuve, quand il paroiſſoit pour haranguer, diſoit : *Voila la coignée* qui renverſe tout l'effet *de mes paroles.* Il nous ſembleroit qu'une telle éloquence eſt abſolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répéte ſouvent les mêmes choſes, & que pour les rendre plus intelligibles on leur donne plus d'étendue. Mais il n'en étoit pas ainſi des Athéniens. Vifs, pénétrans, amateurs du ſens ſouſentendu, ils ſe piquoient d'entendre à demi-mot un Orateur, & l'entendoient en effet.

Phocion les ſervoit à leur gré, & ſur cet article l'emportoit même ſur Démoſthéne : c'eſt beaucoup dire.

Phocion voiant que ceux qui ſe méloient alors du Gouvernement, avoient fait un partage du militaire & du civil : que les uns, comme Eubule, Ariſtophon, Démoſthéne, Lycurgue, & Hypéride, ſe bornoient à haranguer le peuple, & à propoſer des Décrets ; que les autres, comme Diopithe, Léoſthéne, & Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre : il aima mieux imiter la maniére de gouverner de Solon, d'Ariſtide, de Périclès, qui avoient ſû réunir les deux talens, & joindre à la ſcience politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vûe le repos & la paix, comme le but de tout Gouvernement ſage. Cependant il fit plus d'expéditions lui ſeul, non ſeulement qu'aucun des Capitaines de ſon tems, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui. Il fut chargé du Commandement quarante-cinq fois, ſans que jamais il l'eût demandé ni brigué ; & ce fut toujours en ſon abſence qu'on le choiſit pour le mettre à la

tête des armées. On étoit étonné, qu'auſtére comme il étoit, & ennemi de toute flaterie, il eût ſû fixer, pour ainſi dire, en ſa faveur la légéreté & l'inconſtance naturelle aux Athéniens, quoi que ſouvent il s'oppoſât avec force à leurs volontés & à leurs caprices, ſans ſe mettre en peine de ménager leur délicateſſe. L'idée que l'on avoit de ſa probité & de ſon zèle pour le bien public, étoufoit tout autre ſentiment; & c'eſt, ſelon Plutarque, ce qui rendoit ordinairement ſon éloquence ſi efficace & ſi victorieuſe.

J'ai cru qu'il étoit bon de faire un peu connoître Phocion, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite. Ce fut lui que les Athéniens mirent à la tête des troupes qu'ils envoiérent au ſecours de Plutarque d'Erétrie. Ce traitre paia d'ingratitude ſes bienfaiteurs, leva l'étendart contre eux, & conſpira ouvertement à repouſſer ceux qu'il avoit appellés. La perfidie imprévûe ne déconcerta point Phocion. Il pourſuivit ſon entrepriſe, gagna une bataille, & chaſſa Plutarque d'Erétrie.

Après ce grand ſuccès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti que

tous les Alliés regrettérent sa bonté & sa justice. Ennemi déclaré de toute violence & de toute concussion, il savoit ménager les esprits avec art, & en se faisant craindre, il avoit le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias, qui le chargeoit d'aller avec dix vaisseaux légers lever le tribut que certaines villes alliées d'Athénes lui paioient tous les ans. *A quoi bon*, dit-il, *une telle escorte : trop nombreuse, si je n'ai qu'à visiter des alliés ; & trop foible, si j'ai à combattre des ennemis ?* Les Athéniens connurent bien par les suites de quel secours avoient été pour eux dans l'expédition de l'Eubée la grande capacité, la valeur, & l'expérience de Phocion. Car Molossus, qui lui succéda, & qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Demosth. pro Ctesiph. pag. 486. 487.

Philippe, qui ne perdoit point de vûe le dessein qu'il avoit conçu de se rendre maître de la Gréce, changea d'attaque, & chercha le moien de dresser une autre batterie contre Athénes. Il savoit que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avoit be-

ſoin plus qu'aucune autre de blés étrangers. Pour diſpoſer ſouverainement de leur tranſport, & affamer Athénes s'il le pouvoit, il marche vers la Thrace, d'où cette ville tiroit la meilleure partie de ſes vivres, dans le deſſein d'aſſiéger Périnthe & Byzance. Pour contenir ſon roiaume dans le devoir pendant ſon abſence, il y laiſſa ſon fils Alexandre avec un ſouverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune Prince donna dès lors des preuves de ſon courage, aiant vaincu quelques peuples voiſins, ſujets de Macédoine, qui avoient regardé l'abſence du Roi comme un tems fort propre à exécuter le deſſein qu'ils avoient formé de ſe revolter. Cet heureux ſuccès des premiéres expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie à ſon pere, & lui montra ce qu'il en devoit attendre. Mais craignant qu'attiré par cette amorce dangereuſe il ne ſe livrât inconſidérément à ſon ardeur & à ſa vivacité, il l'appella auprès de lui, pour devenir lui-même ſon maître, & le former au métier de la guerre.

AN.M. 3664.
AV.J.C. 340.

Démoſthéne cependant ne ceſſoit de crier contre l'indolence des Athé-

niens, que rien n'étoit capable de tirer de leur ſommeil léthargique, & contre l'avarice des Orateurs, qui gagnés par les préſens de Philippe, amuſoient le peuple ſous le ſpécieux prétexte d'une paix qu'on avoit jurée avec lui, & qu'il violoit ouvertement tous les jours par les nouvelles entrepriſes qu'il formoit contre la République. C'eſt ce qui fait le ſujet de ſes harangues, appellées Philippiques.

Philipp. 3. pag. 90.

» D'où vient, leur dit-il, qu'autrefois tous les Grecs embraſſoient » avec tant d'ardeur la liberté, & » que maintenant ils courent tous à » la ſervitude ? C'eſt qu'il régnoit » alors dans l'eſprit des peuples, ce » qui de nos jours n'y régne plus ; ce » qui triompha de l'opulence des » Perſes ; ce qui maintint la Gréce » libre ; ce qui dans nulle occaſion, » ſoit ſur terre, ſoit ſur mer, ne ſe » démentit jamais : mais qui, étoufé » maintenant dans tous les cœurs, a » ruiné généralement toutes nos af» faires, & bouleverſé de fond en » comble la conſtitution de la Gréce. » C'eſt cette haine commune, cette » déteſtation générale qu'ils avoient

conçue contre tout homme aſſez «
lâche pour ſe vendre à qui vouloit «
aſſervir la Gréce, ou même la cor- «
rompre. Alors, accepter des pré- «
ſens, c'étoit un crime capital, puni «
irrémiſſiblement de mort: ni vos «
Orateurs, ni vos Généraux n'exer- «
çoient ce honteux & criminel tra- «
fic, qui maintenant eſt ſi commun «
dans Athénes, où tout eſt mis à «
prix, & où tout ſe vend à l'encan.

Dans ces heureux tems régnoit une « *Philipp. 4. pag. 102.*
union parfaite parmi les Grecs, «
fondée ſur l'amour du bien public, «
& ſur le deſir de conſerver & «
de défendre la liberté commune. «
Maintenant les peuples ſe détachent «
les uns des autres, & ſe livrent à des «
jalouſies & à des défiances récipro- «
ques. Tous, (je n'en excepte aucun) «
Argiens, Thébains, Corinthiens, «
Lacédémoniens, Arcadiens, & Nous «
comme les autres; tous ſe forment «
des intérêts à part. Et voila ce qui «
rend notre ennemi ſi puiſſant.

Le ſalut de la Gréce conſiſte donc « *Ibid. pag. 97.*
à nous réunir tous contre l'ennemi «
commun, ſi cela eſt poſſible. Mais «
au moins, pour ce qui nous regarde «
en particulier, il faut graver pro- «

» fondément dans vos eſprits ce prin-
» cipe inconteſtable, qu'actuellement
» Philippe vous attaque, qu'il a rom-
» pu la paix, que par la priſe de tou-
» tes les places qui vous environnent
» il s'ouvre & ſe prépare un chemin
» juſqu'à vous, & qu'il nous regarde
» comme ſes ennemis mortels, parce
» qu'il ſait bien que nous ſommes les
» ſeuls capables de nous oppoſer au
» deſſein ambitieux qu'il a de tout
» envahir.

Philipp. 3. pag. 88. » Il faut en effet nous y oppoſer
» de toutes nos forces, & pour cela
» embarquer au plutôt & ſans perdre
» de tems le ſecours dont la Cher-
» ſonnéſe & Byzance ont beſoin,
» fournir ſur le lieu à vos Généraux
» tout ce qui leur manque, enfin con-
» certer les moiens de ſauver la Gréce,
Pag. 94. 95. » menacée du dernier péril. Quand
» tous les autres Grecs préſenteroient
» la tête au joug, vous, Athéniens,
» vous devriez toujours combattre
» pour la liberté. Après de tels pré-
» paratifs, faits aux yeux de toute la
» Gréce, excitons tous les autres
» peuples à nous ſeconder: notifions
» par tout nos réſolutions, & en-
» voions des Ambaſſadeurs dans le

Péloponnése, à Rhodes, à Chio, «
& sur-tout au Roi de Perse. Car il «
est de son intérêt, aussi bien que «
du nôtre, d'empécher les progrès «
de cet homme. «

La suite fera voir que les avis de Démosthéne furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le tems qu'il parloit ainsi, Philippe marchoit vers la Chersonnése. Il ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace. Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoier du secours, les Orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flote. C'étoit un Général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, & pour son peu de capacité : mais la brigue lui tint lieu de mérite, & la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages & les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Eh que pouvoit-on attendre d'un Général, non moins incapable que voluptueux, qui dans ses expéditions militaires traînoit après lui des bandes de Musiciens & de Joueurs d'instru-

Plut. in Phoc. pag. 747.

Athen. lib. 12. pag. 530.

mens, qu'il avoit à ses gages, & qu'il défraioit aux dépens des troupes ? Les villes mêmes, au secours desquelles il étoit envoié, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports : mais, suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le long des côtes, rançonnant les alliés, & méprisé des ennemis.

Diod. lib. 16 *pag.* 466 468.

Cependant Philippe poussoit vivement le siége de Périnthe. Il avoit trente mille hommes de troupes choisies, & des machines de guerre de toutes sortes & sans nombre. Il avoit élevé des tours de quatre-vingts coudées de hauteur, & qui surpassoient beaucoup celles des Périnthiens. Il battoit donc leurs murailles avec avantage. D'un côté il en ébranloit les fondemens par les mines souterraines : de l'autre il en renversoit des pans entiers à grands coups de béliers. La résistance des assiégés n'étoit pas moins vigoureuse. Quand une bréche étoit faite, on étoit tout étonné de trouver derriére une autre muraille tout récemment construite. Ceux de Byzance leur envoioient tous les secours dont ils avoient besoin. Les Satrapes d'Asie, par ordre du Roi des

Perſes, à qui nous avons vû que les Athéniens avoient eu recours, y firent auſſi entrer des troupes. Philippe, pour ôter aux aſſiégés les reſſources qu'ils tiroient de Byzance, alla lui-même former en perſonne le ſiége de cette importante place, laiſſant la moitié de ſon armée pour continuer celui de Périnthe.

Il vouloit paroître garder au-dehors toutes ſortes de ménagemens avec les Athéniens, dont il redoutoit la puiſſance, & qu'il tâchoit d'endormir par de belles paroles. Dans le tems dont nous parlons, pour ſe précautionner contre leur mauvaiſe volonté, il leur écrit une Lettre, où il tâche de les étourdir à force de reproches ſur leurs contraventions aux Traités, qu'il ſe vante d'avoir obſervé fort religieuſement; & où il ſait, avec toute la fineſſe de l'art, (car il étoit fort éloquent) méler les plaintes & les menaces les plus propres à retenir les hommes, ſoit par la honte, ſoit par la crainte. Cette Lettre paroit un chef-d'œuvre dans l'original. Il y régne une vivacité majeſtueuſe & perſuaſive; une force & une juſteſſe de raiſonnement ſoutenues juſqu'au

bout ; une expoſition de faits ſimple, & chacun ſuivi de ſa conſéquence naturelle ; une ironie délicate ; enfin ce ſtile noble & concis, qui convient ſi bien aux Têtes couronnées. On pourroit appliquer ici à Philippe ce qui a été dit de Céſar : *Qu'il* [a] *ſe ſervoit auſſi bien de la plume, que de l'épée.*

La Lettre eſt trop longue, & d'ailleurs trop remplie de faits particuliers mais importans, pour la pouvoir donner ici par extraits, & en faire un abrégé ſuivi. J'en raporterai ſeulement un endroit, qui ſuffira pour juger du reſte.

» Au tems de nos ruptures les plus déclarées, dit Philippe aux Athéniens, » vous vous contentiez de » lâcher contre moi vos armateurs, » d'arréter & de vendre les Négocians » qui venoient trafiquer dans mes » Etats, de favoriſer quiconque me » traverſoit, d'infeſter par vos courſes » les terres de mon obéiſſance. Mais » aujourd'hui vous pouſſez l'injuſtice » & la haine juſqu'à envoier même » au Perſan des Ambaſſadeurs, pour » l'engager à me déclarer la guerre.

a Eodem animo dixit, quo bellavit *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Et c'eſt ce qui doit paroître bien « étonnant. Car, avant qu'il eût ſub- « jugué l'Egypte & la Phénicie, « vous aviez ſolennellement réſolu, « que s'il lui arrivoit de tenter quel- « que nouvelle entrepriſe, vous m'in- « viteriez indiſtinctement avec tous « les autres Grecs, à réunir nos for- « ces contre lui. Et néanmoins, en ce « jour, vous pouſſez votre haine juſ- « qu'à négocier avec lui une alliance « contre moi. Jadis vos peres, com- « me je l'entends dire, imputoient « aux fils de Piſiſtrate comme un cri- « me irrémiſſible, d'avoir appellé le « Perſan contre les Grecs: & vous ce- « pendant, vous ne rougiſſez pas de « vous permettre, ce que vous ne « ceſſâtes de condanner en la perſon- « ne de vos Tyrans. «

La Lettre de Philippe valoit un bon manifeſte, & donnoit aux Penſionnaires qu'il avoit dans Athénes beau jeu pour le juſtifier dans l'eſprit d'un peuple fort diſpoſé à ſe ſoulager des inquiétudes politiques, & plus ennemi de la dépenſe & du travail, que de l'uſurpation & de la tyrannie. L'ambition démeſurée de Philippe, & le zêle éloquent de Dé-

mosthéne, étoient continuellement aux prises. Il n'y avoit entre eux ni paix, ni tréve. L'un avoit grand soin de couvrir d'un prétexte spécieux ses entreprises & ses infractions : l'autre, d'en déveloper les véritables motifs à un peuple, dont les résolutions & les mouvemens influoient beaucoup sur la destinée de la Gréce. Ici Démosthéne comprit l'importance d'effacer au plutôt les premiéres impressions que la lecture de cette Lettre pouvoit faire sur l'esprit des Athéniens. Ce zélé Républicain remonte précipitamment dans la Tribune : y prend d'abord le ton affirmatif, qui souvent fait plus de la moitié de la preuve, & quelquefois la preuve entiére, aux yeux de la multitude ; attache aux plaintes améres de Philippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes ; & pour encourager ses citoiens, pour les remplir de confiance dans la résolution qu'il leur inspire, il les assure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe, dieux, Grecs, Perses, Macédoniens, & Philippe lui-même. Démosthéne, dans cette harangue, se dispense des régles de la réfutation exacte : il élude

le combat de faits, qui pourroit paroître desavantageux, tant Philippe les avoit bien arrangés, & fortifiés de preuves qui paroissoient sans réplique.

Voici la conclusion que cet Orateur tire de tous ses raisonnemens. « Convaincus de ces vérités, Athéniens, « & fortement persuadés qu'il ne nous « est plus permis de dire que nous « avons la paix, (car Philippe vient « de nous déclarer la guerre par sa « Lettre ; & il y a lontems que par sa « conduite il nous la fait) vous de- « vez ne ménager ni le trésor de « l'Etat, ni le bien des particuliers ; « mais, lorsque l'occasion le deman- « dera, vous rendre tous en diligence « sous vos enseignes, & mettre à vo- « tre tête de meilleurs Généraux « qu'auparavant. Car il ne faut pas « qu'aucun de vous s'imagine que les « mêmes hommes qui ont ruiné vos « affaires, pourront les relever & les « rétablir. Songez quelle infamie c'est « qu'un homme sorti de Macédoine « méprise les périls au point, que pour « agrandir son empire, il se jette au « fort de la mélée, & qu'il en sorte « criblé de blessures : & que des Athé- «

» niens, à qui de droit héréditaire il
» appartient de n'obéir à perſonne,
» & de faire la loi aux autres les ar-
» mes à la main; que des Athéniens,
» dis-je, par découragement & par
» nonchalance dégénérent de la gloire
» de leurs ancêtres, & abandonnent
» les intérêts de leur patrie.

Plut. in Phoc. pag. 748.

Dans le tems même qu'on examinoit cette affaire, on apprit la maniére indigne dont Charès avoit été reçu par les Alliés, ce qui excita un murmure général parmi le peuple, & transporté d'indignation il ſe repentit fort d'avoir envoié du ſecours à Byzance. Alors Phocion ſe levant, dit
» qu'il ne faloit point ſe mettre en co-
» lére contre la défiance des Alliés,
» mais contre la conduite des Géné-
» raux qui y donnoient lieu. Car ce
» ſont ceux-ci qui vous rendent odieux
» & formidables à ceux mêmes qui ne
» ſauroient ſe ſauver ſans votre ſe-
» cours. En effet Charès, comme
nous l'avons déja dit, étoit un Capitaine ſans valeur & ſans ſcience militaire. Tout ſon mérite conſiſtoit à s'être rendu puiſſant auprès du peuple par un air de confiance & de hardieſſe. Sa préſomption lui cachoit ſon

incapacité, & une avarice ſordide lui fit faire autant de fautes que d'entrepriſes.

Le peuple, frapé de ce diſcours, changea d'avis ſur l'heure, & ordonna que Phocion allât lui-même avec de nouvelles forces au ſecours des Alliés dans l'Helleſpont. Ce choix contribua plus que tout au ſalut de Byzance. La réputation de Phocion étoit déja fort grande, non-ſeulement pour ſa bravoure & ſon habileté dans l'art militaire, mais encore plus pour ſa probité & ſon deſintéreſſement. Les Byzantins lui ouvrirent leurs portes avec joie, & logérent ſes ſoldats dans leurs propres maiſons, comme s'ils euſſent été leurs freres & leurs enfans. Les ſoldats & les Officiers Athéniens, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, ſe montrérent très ſages, très modeſtes, & entiérement irréprochables dans leur conduite. Ils ne ſe firent pas moins admirer par leur courage, & dans toutes les attaques qu'ils eurent à ſoutenir, on vit des ſoldats intrépides, & que la vûe même du danger animoit. La prudence de Phocion, ſecondée par la valeur de ſes troupes, obligea bientôt

AN.M. 3665. AV. J.C. 339.

Diod. lib. 16. pag. 468.

Philippe d'abandonner ſon entrepriſe ſur Byzance & Périnthe. Il fut chaſſé de l'Helleſpont, après y avoir perdu beaucoup de ſa réputation : car, juſques-là, il avoit paſſé pour invincible, & rien n'avoit oſé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaiſſeaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garniſon, & aiant fait des deſcentes en pluſieurs endroits de ſes terres, il pilla tout le plat pays, juſqu'à ce que des troupes s'étant aſſemblées pour arréter ſes courſes, il fut obligé de ſe retirer après avoir été bleſſé.

Demoſth. pro Cteſiph. pag. 487. 488.

Les Byzantins & les Périnthiens marquérent au peuple d'Athénes leur reconnoiſſance par un Décret très honorable, que Démoſthéne nous a conſervé dans une de ſes harangues, & dont je raporterai ici la teneur dans ſon entier. » Sous le Pontife » Boſphoricus, * Damagéte, après » avoir demandé au Sénat la permiſ» ſion de parler, a dit en pleine aſ» ſemblée: Attendu qu'aux tems paſſés » la bienveillance conſtante du peu» ple d'Athénes envers les Byzantins » & les Périnthiens, unis entr'eux & » d'alliance & d'origine, ne ſe dé-

* *C'étoit apparemment le premier Magiſtrat.*

mentit jamais en aucun cas; que «
cette bienveillance, déja ſignalée «
tant de fois, a tout récemment «
éclaté, lorſque Philippe de Macé- «
doine, armé pour la deſtruction «
entiére de Byzance & de Périnthe, «
battoit nos murailles, brûloit nos «
campagnes, coupoit nos forêts; «
qu'en ce tems de calamité, ce peu- «
ple bienfaiſant nous a ſecourus avec «
une flote de ſix-vingts voiles, char- «
gée de vivres, d'armes, & de trou- «
pes; qu'il nous a ſauvés des der- «
niers périls; qu'enfin il nous a ré- «
tablis dans la paiſible poſſeſſion de «
notre gouvernement, de nos loix, «
& de nos tombeaux: Les Byzantins «
& les Périnthiens, par un Décret «
accordent aux Athéniens la liberté «
de s'établir dans les Etats de Périn- «
the & de Byzance, de s'y marier, «
d'y acquerir des terres, & d'y jouir «
de toutes les prérogatives de Ci- «
toien: Leur octroient de plus une «
place diſtinguée aux ſpectacles, & «
le droit de ſéance ſoit dans le corps «
du Sénat, ſoit dans l'aſſemblée du «
peuple, auprès des Pontifes: En- «
tendent que tout Athénien, qui «
voudra ſe domicilier dans l'une ou «

» l'autre ville, jouisse d'une entiére » exemption d'impôts, & d'autres » charges de l'Etat; que sur le port » l'on érige trois statues de seize cou- » dées chacune, qui représenteront » le Peuple d'Athénes couronné par le » Peuple de Byzance & par le Peuple » de Périnthe : Que d'ailleurs on en- » voie des présens aux quatre Jeux » solennels de la Gréce, & qu'on y » proclame la Couronne que nous » avons décernée au peuple d'Athé- » nes; ensorte que la même cérémo- » nie apprenne à tous les Grecs, & la » magnanimité des Athéniens, & la » reconnoissance des Périnthiens & » des Byzantins.

Les peuples de la Chersonnése firent un Décret pareil, dont voici la teneur. » Entre les peuples que la » Chersonnése comprend, les habi- » tans de Seste, d'Eléonte, de Ma- » dyte, & d'Alopéconnése, décer- » nent au Peuple & au Sénat d'Athé- » nes une couronne d'or de soixante » talens, & dressent deux autels, sa- » voir, l'un à la déesse de la Recon- » noissance, & l'autre aux Athéniens, » pour avoir, par le plus insigne de » tous les bienfaits, affranchi du joug

Soixante mille écus.

de Philippe les peuples de la Cher- «
sonnése, & les avoir rétablis dans «
la possession de leur patrie, de leurs «
loix, de leur liberté, & de leurs «
temples: Bienfait, dont ils garde- «
ront éternellement la mémoire, & «
qu'ils ne cesseront jamais de recon- «
noître selon toute l'étendue de leur «
pouvoir. Ce qu'en plein Sénat ils «
ont unanimement résolu. «

Philippe, après avoir été obligé de lever le siége de Byzance, marcha contre Athéas roi des Scythes, dont il avoit reçu quelque mécontentement personnel, & mena son fils avec lui dans cette expédition. Quelque nombreuse que fût l'armée des Scythes, il en vint facilement à bout. Le butin fut considérable. Il consistoit, non en or ou en argent, dont cette nation avoit le bonheur d'ignorer encore l'usage & le prix, mais en bétail, en chevaux, & en un grand nombre de femmes & d'enfans.

Justin. lib. 9. cap. 2, 3.

A son retour de la Scythie, les Triballes, peuple de la Moesie, lui disputérent le passage, prétendant avoir leur part au butin qu'il emmenoit. Il en falut venir aux mains. Le combat fut rude & fort sanglant, & il y de-

meura beaucoup de monde ſur la place de part & d'autre. Le Roi même y fut bleſſé à la cuiſſe, & du même coup ſon cheval fut tué ſous lui. Alexandre accourut au ſecours de ſon pere, & le couvrant de ſon bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venoient ſe jetter ſur lui.

§. VII.

Philippe, par ſes intrigues, vient à bout de ſe faire nommer dans le Conſeil des Amphictyons Généraliſſime des Grecs. Il s'empare d'Elatée. Les Atheniens & les Thébains, allarmés par la priſe de cette ville, ſe liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propoſitions de paix, que Démoſthéne fait rejetter. La bataille ſe donne à Chéronée, & Philippe y remporte une célébre victoire.

An.M.3666.
Av.J.C.338.
Plut.in Phoc. pag. 748.

L'ATTAQUE de Byzance avoit été regardée à Athénes comme une rupture abſolue, & une déclaration de guerre ouverte. Le Roi de Macédoine, qui en craignoit les ſuites, & qui redoutoit extrémement la puiſſance des Athéniens, dont il s'étoit gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement & de paix,

pour

pour calmer leur émotion & leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, & qui craignoit l'incertitude des événemens de la guerre, étoit d'avis qu'on acceptât ses offres : mais Démosthéne qui avoit mieux étudié le caractére de Philippe, & qui étoit persuadé que, selon sa coutume, il ne songeoit qu'à amuser & à tromper les Athéniens, les empécha de préter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce Prince avoit un pressant intérêt de terminer au plutôt cette guerre, qui le tenoit dans une grande inquiétude, & le désoloit sur-tout par les courses fréquentes des armateurs Athéniens, qui infestoient la mer voisine de ses Etats. Ils interrompoient absolument tout le commerce. Ils empéchoient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissoit dans la Macédoine, & qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquoit à ce roiaume. Philippe sentoit qu'il lui seroit impossible de mettre fin à cette guerre, & de se délivrer des incommodités qu'elle lui causoit, qu'en soulevant les Thessaliens & les Thébains contre Athénes. Il ne pouvoit l'attaquer avec avantage ni par mer,

Demosth. pro Ctesiph. pag. 497. 498.

ni par terre. Ses forces maritimes, en ce tems-là, étoient inférieures à celles de cette République; & le chemin, pour s'avancer par terre vers l'Attique, lui demeuroit fermé, tant que les Theſſaliens ne s'attacheroient point à ſa ſuite, & que les Thébains ne lui ouvriroient point un paſſage. Si, pour les engager à ſe déclarer contre Athénes, il n'eût allégué que l'unique motif de ſon inimitié particuliére, il comprenoit bien qu'il n'ébranleroit perſonne. Que ſi, ſous le prétexte ſpécieux d'épouſer leur querelle commune, il pouvoit une fois les déterminer à l'élire pour Chef, il eſpéroit de les entraîner plus facilement ou par la perſuaſion, ou par la fraude.

Voila quel étoit ſon but & ſon deſſein, dont il lui importoit infiniment de ne laiſſer entrevoir aucune trace, & de ne point faire naître contre lui le plus léger ſoupçon. Il avoit dans toutes les villes des penſionnaires à gages, qui lui donnoient avis de tout, & qui le ſervoient fort utilement: auſſi les paioit-il bien. Par leur moien il ſuſcita une querelle aux Locriens Ozoles, appellés autrement

Les Locriens d'Amphiſſe, du nom de la ville d'Amphiſſe leur capitale. Leur pays étoit entre l'Etolie & la Phocide. On les accuſa d'avoir profané une terre ſacrée, en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui étoit tout près du temple de Delphes. Nous avons vû qu'un pareil ſujet de plainte avoit donné lieu à la premiére *Guerre ſacrée*. L'affaire devoit être portée au tribunal des Amphictyons. S'il y eût emploié en ſa faveur quelque Agent connu ou ſuſpect, il voioit bien qu'à coup ſûr les Thébains & les Theſſaliens ſoupçonneroient ſa manœuvre, & que tous indubitablement ſe tiendroient ſur leurs gardes.

Il s'y prit d'une maniére plus fine, en conduiſant ſourdement ſon deſſein par des ſouterrains qui en déroboient toute connoiſſance. Par le moien des penſionnaires qu'il avoit à Athénes, il avoit fait nommer pour *Pylagore* Eſchine, qui lui étoit entiérement vendu. On appelloit ainſi ceux que les villes Grecques députoient à l'aſſemblée des Amphictyons. Dès qu'il y fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe, qu'on ſe

défioit moins d'un citoien d'Athénes, ouvertement déclaré contre ce Prince. Sur ſes remontrances, on ordonna une deſcente ſur les lieux, pour viſiter la terre dont les Amphiſſiens avoient été juſques-là regardés comme poſſeſſeurs légitimes, & qu'on les accuſoit maintenant d'avoir uſurpée par un impie ſacrilége.

Pendant que les Amphictyons viſitoient la campagne litigieuſe, les Locriens tombent ſur eux à l'improviſte, les accablent d'une grêle de traits, & les obligent de prendre la fuite. Un attentat ſi déclaré alluma la haine & la guerre contre ces Locriens. Cottyphe, un des Amphictyons, mit en campagne l'armée qu'ils deſtinoient à châtier les mutins. Comme pluſieurs avoient manqué au rendez-vous, elle ſe retira ſans avoir rien fait. Dans l'aſſemblée ſuivante des Amphictyons, l'affaire fut remiſe ſérieuſement en délibération. C'eſt là qu'Eſchine fit uſage de ſon éloquence, & par un diſcours étudié prouva aux Députés qu'il faloit, ou qu'ils ſe cotiſaſſent eux-mêmes pour ſoudoier des étrangers, & châtier les réfractaires; ou qu'ils éluſſent Philippe

pour leur Général. Les Députés, pour épargner à leurs Républiques la dépenſe, les fatigues, & les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un Décret public, *on envoie à Philippe de Macédoine des Ambaſſadeurs, qui, au nom d'Apollon & des Amphictyons, réclament ſon aſſiſtance, le preſſent de ne pas négliger les intérêts de ce dieu, dont ſe jouent les impies Amphiſſiens ; & lui notifient qu'à ce deſſein tous les Grecs, aggrégés au corps des Amphictyons, l'éliſent leur Général, avec plein pouvoir d'agir comme bon lui ſemblera.*

C'étoit à quoi Philippe aſpiroit depuis lontems, & où tendoient tous ſes deſſeins, & toutes les batteries qu'il avoit dreſſées juſques-là. Il ne perd donc point de tems. Il aſſemble incontinent ſes troupes, & ſous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, oubliant & Cyrrhéens & Locriens, qui n'avoient ſervis que de prétexte à ſon voiage, & dont il ſe ſoucioit peu, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, ſur le fleuve Céphiſe, & la mieux ſituée pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencérent à ou-

vrir les yeux, & virent ce qu'ils avoient à craindre.

Demosth. pro Ctesiph. pag. 501-504. Diod. lib. 16. pag. 474-477.

Cette nouvelle étant arrivée à Athénes vers le soir, y répandit la fraieur. Le lendemain dès le matin on convoque l'assemblée. Le Héraut, selon la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter dans la Tribune ?* Personne ne se présente. Il répéte à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se leve, quoique tous les Généraux & tous les Orateurs fussent présens ; & qu'à cris redoublés, la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car, dit Démosthéne de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du Héraut crie au nom des Loix, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général, causé par l'allarme où l'on étoit, Démosthéne, animé par la vûe même d'un danger si pressant, monte dans la Tribune, & travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, & à leur inspirer des sentimens conformes à la conjoncture présente & aux besoins de l'Etat. Aussi habile politique, que grand orateur, il forme sur le champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un

avis qui embraſſe tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans & au-dehors, ſur terre & ſur mer.

Ils étoient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croioient attachés inſéparablement à Philippe d'inclination & d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occaſion pour ſe déclarer contre lui, & que la priſe d'Elatée leur a appris ce qu'ils en doivent attendre. D'un autre côté, ils regardoient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens & leurs plus dangereux ennemis, & ne pouvoient ſe réſoudre à leur donner du ſecours dans l'extrême danger dont ils étoient menacés. Il eſt vrai qu'il y avoit toujours eu une haine déclarée entre les Thébains & les Athéniens ; & elle alloit ſi loin, que Pindare aiant * loué dans un de ſes ouvrages la ville d'Athénes, les Thébains le condannérent à une groſſe amende. Démoſthéne,

* *Il avoit appellé Athénes* une ville floriſſante & célébre, le rampart de la Gréce. Λίπαραι ϗ ἀοίδιμοι, Ἑλλάδος ἔρεισμα, κλειναὶ Ἀθῆναι. *Les Athéniens, non contens de dédommager ce Poéte, & de lui envoier de quoi paier l'amende, lui érigérent une ſtatue.*

malgré des préventions si fortement enracinées dans les esprits, se déclare pourtant en leur faveur, & prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt, & qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Philippe que de lui abandonner Thébes, dont la ruine lui ouvrira un chemin assuré vers Athénes.

Démosthéne leur dévelope ensuite les vûes que Philippe a eues en s'emparant de cette place. » Que veut-il » donc, & pourquoi a-t-il envahi » Elatée ? Il veut, d'un côté, par la » montre d'une armée, & par l'ap- » proche des attirails de guerre autour » de Thébes, encourager sa faction, » lui inspirer plus d'audace ; d'autre » part, fraper du contre-coup la fa- » ction opposée, & l'étourdir telle- » ment, qu'il soit en état de la sub- » juguer, ou par la terreur, ou par la » force. Philippe vous prescrit, par » son exemple, le plan que vous de- » vez suivre. Assemblez sous Eleusis » un corps d'Athéniens en âge de ser- » vir, & soutenez-les par votre ca- » valerie. Par cette démarche, vous » apprendrez à toute la Gréce, que » vous avez les armes à la main ; &

vous inſpirerez aux partiſans que « vous avez à Thébes une égale con- « fiance pour faire valoir leurs rai- « ſons, & pour tenir tête au parti op- « poſé, lorſqu'ils verront, qu'ainſi que « ceux qui vendent leur patrie à Phi- « lippe ont dans Elatée des troupes « toutes prêtes à les appuier au be- « ſoin, de même ceux qui veulent « combattre pour la liberté vous ont « à leur porte tout prêts à les défen- « dre en cas d'attaque. « Démoſthéne ajouta qu'il faloit ſur le champ envoier des Ambaſſadeurs vers les peuples de la Gréce, & ſur-tout vers les Thébains, pour les engager à former une ligue commune contre Philippe.

Un avis ſi ſage, ſi ſalutaire, fut ſuivi dans tous ſes chefs, & en conſéquence on forma un Décret, où, après avoir raporté les différentes entrepriſes par leſquelles Philippe avoit donné atteinte à la paix, on continue ainſi : « C'eſt pourquoi le Sénat & « le peuple d'Athénes, attentifs à la « magnanimité de leurs ancêtres, qui « préféroient la liberté de la Gréce au « ſalut de leur propre patrie, ont ré- « ſolu, qu'après avoir fait des priéres « & des ſacrifices pour invoquer les «

» dieux & les demi-dieux tutélaires
» d'Athénes & de l'Attique, on mette
» en mer deux cens voiles; qu'au plu-
» tôt l'Amiral de leur flote aille croi-
» ser en deça des Thermopyles, tan-
» dis qu'avec un bon corps d'infan-
» terie & de cavalerie les Généraux
» de terre iront camper aux environs
» d'Eleusis: Que l'on envoie aussi des
» Ambassadeurs aux autres Grecs, à
» commencer d'abord par les Thé-
» bains, car ce sont eux que Philippe
» menace de plus près: Qu'on les
» exhorte à ne redouter en aucune
» sorte Philippe, mais à maintenir
» avec courage leur indépendance
» particuliére, & la liberté commune
» de toute la Gréce: Et qu'on leur
» déclare, que si autrefois quelque
» mécontentement a refroidi l'amitié
» réciproque entr'eux & nous, le
» peuple d'Athénes, oubliant le passé,
» les assistera maintenant & d'hom-
» mes, & d'argent, & de traits, & de
» toute sorte d'armes, convaincu que
» les Grecs naturels peuvent avec
» honneur s'entre-disputer la préémi-
» nence; mais qu'ils ne peuvent, sans
» flétrir la gloire des Grecs, & sans
» déroger à la vertu de leurs ancêtres,

se laisser dépouiller de cette préé- «
minence par un étranger, ni con- «
sentir à un si honteux asservissement. «

Démosthéne, qui étoit à la tête de l'ambassade, partit sur le champ pour Thébes ; & il n'y avoit pas de tems à perdre, car en deux jours Philippe pouvoit arriver dans l'Attique. Ce Prince envoia aussi ses Ambassadeurs à Thébes. * Python tenoit parmi eux la premiére place, & se distinguoit tellement par son éloquence vive & persuasive, à laquelle il étoit difficile de résister, qu'auprès de lui les autres Députés ne faisoient que bégaier : mais il trouva ici son maître. Aussi Démosthéne, dans une harangue où il raporte les services qu'il a rendus à la République, fait sonner celui-ci fort haut, & place à la tête de ses exploits politiques l'heureux succès de cette importante négociation.

Plut. in Demosth. p. 853. 854.

Demosth. in orat. pro Coron. p. 509.

Il étoit d'une extrême conséquence pour Athénes d'attirer dans la ligue les Thébains, qui étoient voisins de l'Attique & la couvroient, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui de-

Demosth. ibid.

* *Ce Python étoit de Byzance. Il avoit obtenu le droit de bourgeoisie à Athénes, puis s'étoit tourné du côté de Philippe.* Demosth. pag. 193. & 745.

puis les célébres victoires de Leuctres & de Mantinée tenoient le premier rang parmi les peuples de la Gréce pour la bravoure & la ſcience militaire. La choſe n'étoit pas aiſée, tant à cauſe des grands ſervices qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, qu'à cauſe de l'antipathie ancienne & déclarée entre Thébes & Athénes.

Les Députés de Philippe parlérent les premiers. Ils expoſérent & mirent dans tout leur jour, & les bienfaits dont Philippe avoit comblé les Thébains, & les maux ſans nombre qu'Athénes leur avoit fait ſouffrir. Ils leur repréſentérent vivement les grands avantages qu'ils pouvoient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, & la puiſſance, paſſeroient dans leur ville; au lieu, qu'en ſe liguant avec Athénes, la Béotie deviendroit le théatre de la guerre, & éprouveroit ſeule les pertes, les ravages, les incendies, & tous les autres malheurs qui en ſont une ſuite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joigniſſent leurs armes à celles de Phi-

lippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, & une juste indignation contre la mauvaise foi & les usurpations de Philippe, animoient déja assez Démosthéne : mais la vûe d'un Orateur, qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole, enflamma encore son zêle, & lui préta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnemens captieux de Python les actions mêmes de Philippe, & sur-tout la prise d'Elatée en dernier lieu, qui découvroient clairement ses desseins. Il le représenta comme un Prince inquiet, entreprenant, ambitieux, artificieux, perfide, dont le plan étoit d'envahir toute la Gréce, mais qui, pour y réussir plus sûrement, étoit attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres : dont les prétendus bienfaits étoient des piéges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connoissoient pas, pour desarmer ceux dont le zêle pour la liberté publique pourroit être un obstacle à ses entreprises. Il leur fit comprendre que la conquête de

l'Attique, loin de ſatisfaire l'inſatiable avidité de cet uſurpateur, ne ſerviroit que de degré pour aſſujettir Thébes, & les autres villes de la Gréce. Qu'ainſi l'intérêt des deux Républiques, devenu deſormais inſéparable, demandoit qu'on oubliât parfaitement les anciens ſujets de mécontentement, pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Theopomp. apud Plut. in vit. Demoſth. pag. 854.

Les Thébains n'héſitérent pas lontems à prendre leur parti. La forte éloquence de Démoſthéne, dit un Hiſtorien, ſoufflant dans leurs ames comme un vent impétueux, y ralluma le zêle de la patrie & l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que banniſſant de leur eſprit toute penſée de crainte, de prudence, de reconnoiſſance, ils furent tranſportés & ravis par ſon diſcours comme par une eſpéce d'enthouſiaſme, & uniquement enflammés de l'amour de la belle gloire. On voit ici ce que peut ſur les eſprits le talent de la parole, ſur-tout quand il eſt accompagné d'amour & de zêle pour le bien public. Un ſeul homme régloit tout à ſon gré dans les aſſemblées d'Athénes &

de Thébes, également aimé, respe-ćté, & autorisé dans ces deux villes.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoia des Ambassadeurs à Athénes pour les engager à ne point armer, & à vivre avec lui en bonne intelligence. Mais les esprits étoient trop aigris & trop justement allarmés, pour qu'on écoutât aucune proposition; & l'on ne se fioit point à la parole d'un Prince qui ne cherchoit qu'à tromper. Ainsi tout se prépara à la guerre, & les troupes montroient une ardeur incroiable. Des personnes mal intentionnées essaiérent de l'éteindre ou de la refroidir par le récit de funestes présages, & de terribles prédictions qu'on mettoit dans la bouche de la Prétresse de Delphes. Mais Démosthéne, plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleusement encouragé par le nombre & par la valeur des troupes, qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, ne leur permettoit point de s'amuser à tous ces oracles & à toutes ces frivoles prédictions. C'est pour lors qu'il dit que la Pythie *philippisoit*, faisant entendre par ce mot que c'étoit l'argent

de Philippe qui causoit l'enthousiasme de la Prétresse, qui lui ouvroit la bouche, & qui faisoit parler le dieu à son gré. Il faisoit souvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, qui regardoient ces oracles & ces prédictions comme de vains épouventails, & ne consultoient que la raison. L'armée d'Athénes partit donc sur le champ, & se rendit à Eleusis. Les Thébains, surpris d'une si promte diligence, s'y joignirent, & tous ensemble attendirent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'aiant pu ni empécher les Thébains de se joindre à ceux d'Athénes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec lui, après avoir réuni toutes ses troupes, entra dans la Béotie. Il avoit trente mille hommes de pié, & deux mille chevaux. L'armée des ennemis n'étoit pas tout-à-fait si nombreuse. On peut dire que de part & d'autre le courage des soldats étoit égal : mais le mérite des Chefs ne l'étoit pas. Et qui pouvoit-on alors comparer à Philippe ? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux Chefs des Athéniens, n'étoient plus. Phocion auroit pu lui tenir tête : mais,

outre que cette guerre avoit été engagée contre ſon avis, la faction contraire lui avoit donné l'excluſion, & avoit fait nommer pour Généraux Charès qui étoit abſolument décrié, & Lyſiclès qui ne ſe diſtinguoit que par une téméraire & préſomptueuſe audace. C'eſt par le choix de tels Chefs, auquel la cabale ſeule a part, que ſe prépare la ruine des Etats.

Les deux armées campérent près de Chéronée ville de Béotie. Philippe donna le commandement de ſon aîle gauche à ſon fils Alexandre, âgé pour lors de ſeize ou dix-ſept ans, aiant mis auprès de lui les plus habiles Officiers qu'il eût : & lui, il ſe chargea de la droite. Dans l'autre armée, les Thébains formoient l'aîle droite, & les Athéniens la gauche.

Au lever du ſoleil, on donna de part & d'autre les ſignaux. Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire balança lontems entre les deux partis, chacun faiſant des efforts extraordinaires de courage & de bravoure. Alexandre, qui dès lors animé d'un beau feu cherchoit à ſe ſignaler, pour répondre à la confiance de ſon pere ſous les yeux de qui il combattoit, &

faisoit le premier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux Général, & le courage déterminé d'un jeune Officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue & vigoureuse résistance, *le Bataillon sacré* des Thébains, qui étoit l'élite de leur armée. Le reste des troupes, qui étoit autour d'Alexandre, animé par son exemple, acheva de la mettre en déroute.

A l'aîle droite, Philippe, qui ne vouloit pas céder à son fils, chargea vivement les Athéniens, & commença à les ébranler, & à leur faire perdre du terrain. Mais ils reprirent bientôt courage, & regagnérent leur premier poste. Lysiclès, l'un des deux Généraux, aiant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, se crut déja victorieux, & plein d'une téméraire confiance, il s'écria: *Allons, camarades, poursuivons-les jusques dans la Macédoine.* Philippe s'appercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa Phalange en flanc, suivoient ses troupes avec trop d'ardeur, dit froidement: *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donne ordre à sa

Polian. stratag. lib. 4.

Phalange de ſe replier ſur une petite hauteur ; & voiant que les Athéniens en deſordre s'abandonnoient à la pourſuite de ceux qu'ils avoient enfoncés, il va fondre ſur eux avec ſa Phalange, & les prenant en queue & en flanc, les met en déroute. Démoſthéne, plus grand homme d'Etat que grand homme de guerre, & plus capable de donner dans ſes diſcours de ſalutaires conſeils que de les ſoutenir par un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, & jetta bas ſes armes. On prétend même que pendant qu'il fuioit, ſa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit quelque ennemi qui l'arrétoit, & cria, *Donnez-moi la vie.* Il demeura ſur la place plus de mille Athéniens, & l'on en fit priſonniers plus de deux mille, parmi leſquels ſe trouva l'Orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Plut. in vit. decem orat. pag. 845.

Philippe, après avoir érigé un trophée, & offert aux dieux un ſacrifice en action de graces pour la victoire qu'il venoit de remporter, diſtribua des récompenſes aux Officiers & aux ſoldats, à chacun ſelon ſon mérite & ſon rang.

La maniére dont il ſe conduiſit après le gain de la bataille, montre qu'il eſt bien plus aiſé de vaincre des ennemis armés, que de ſe vaincre ſoi-même, & que de ſurmonter ſes paſſions. Au ſortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux Officiers, enivré également de joie & de vin, il ſe tranſporta ſur le champ de bataille, & là, inſultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un Décret que Démoſthéne avoit dreſſé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la meſure, *Démoſthéne Péanien, fils de Démoſthéne, a dit.* Il n'y eut perſonne qui ne fût choqué de voir le Prince ſe deshonorer lui-même & flétrir ſa gloire par une baſſeſſe ſi indigne d'un Roi & d'un vainqueur: mais tous gardoient le ſilence. L'Orateur Démade, du nombre des priſonniers, mais toujours libre, fut le ſeul qui oſât lui en faire ſentir l'indécence. *Eh Seigneur*, lui dit-il, *la fortune vous aiant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougiſſez-vous point de jouer celui de Therſite?* Cette parole, pleine d'une généreuſe liberté, lui ouvrit les yeux, & le fit rentrer en

lui-même. Loin de ſavoir mauvais gré à Démade, il l'en eſtima encore davantage, lui fit toute ſorte d'amitiés, & le combla d'honneur.

Depuis ce tems-là il parut changer entiérement d'eſprit & de conduite, comme [a] ſi, dit un hiſtorien, la converſation de Démade eût adouci ſon humeur, & l'eût familiariſé avec les graces Attiques. Il renvoia libres tous les priſonniers Athéniens, ſans exiger d'eux aucune rançon, & leur donna à la plûpart des habits, dans la vûe de gagner par ce bon traitement, une République auſſi puiſſante que celle d'Athénes. En quoi, ſelon Polybe, il remporta un ſecond triomphe, plus glorieux pour lui & même plus avantageux que le premier. Car, dans le combat, ſon courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvérent préſens : ici ſa bonté & ſa clémence lui gagnérent la ville entiére, & lui ſoumirent tous les cœurs. Il renouvella avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié & d'alliance, & accorda la paix aux Béotiens, après avoir laiſſé une bonne garniſon dans Thébes. *Polyb. lib. 5. pag. 359.*

a Ὑπὸ τοῦ Δημάδου καθομιληθέντα ταῖς Ἀττικαῖς χάρισι. *Diod.*

Plut. in Isocr. pag. 837. On dit qu'Isocrate, le plus célébre Rhéteur de ce tems-là, qui aimoit tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte & à la honte qu'elle venoit de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant pas comment Philippe useroit de sa victoire, & voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingts dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de son stile & de ses ouvrages.

Démosthéne paroissoit la principale cause du terrible échec qu'Athénes venoit de recevoir, & qui porta un coup mortel à sa puissance dont elle ne se releva jamais. *Demosth. pro Ctesiph. pag. 514. Plut. in Demosth. p. 855.* Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite qui intéressoit tant de familles, lorsqu'il n'auroit pas été surprenant que la multitude, saisie de fraieur & & d'allarme, se fût laissée emporter à quelque mouvement d'une colére aveugle contre celui qu'elle pouvoit regarder en quelque sorte comme l'auteur d'une si affreuse calamité: Dans ce moment-là même, le peuple se livra encore entiérement aux conseils de Démosthéne. Les précautions

qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformément à ses avis. On le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, & de réparer les murs. Il s'acquita de cette derniére commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, & pour laquelle dans la suite on lui décerna une couronne d'or à la requête de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avoit fait don à la République d'une somme assez considérable qu'il avoit fournie de son propre fonds pour achever la réparation des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire après la bataille de Chéronée, les Orateurs qui étoient contraires à Démosthéne, s'étant élevés contre lui de concert, & l'aiant appellé en justice pour lui faire son procès, le peuple ne se contenta pas de le renvoier absous de toutes leurs charges & accusations, mais le combla encore de plus d'honneur qu'il n'avoit jamais fait: tant la vénération qu'on avoit conçue pour son zêle & pour sa fidélité étoit à l'épreuve des plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturelle-

ment léger, inégal, & ſujet à punir ſes fautes & ſes négligences en la perſonne de ceux dont les projets ſouvent ne manquoient de réuſſir que par ſes lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démoſthéne au milieu d'une calamité publique dont il paroiſſoit ſeul l'auteur, rendent un hommage glorieux à ſa capacité & à ſa droiture. Par cette démarche, pleine de ſageſſe & de courage, ils ſemblent en quelque ſorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entiérement ni aſſez tôt déféré à ſes avis, & ſe reconnoître ſeuls coupables de leurs diſgraces.

Plut. ibid. Demoſth. pro Cteſiph. p. 519. 520.

Le peuple ne s'en tint pas là. Les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée aiant été raportés à Athénes pour y être inhumés, il choiſit Démoſthéne pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, preuve autentique qu'il ne lui attribuoit point le mauvais ſuccès de la bataille, mais à la divine providence ſeule, qui diſpoſe des événemens humains comme il lui plait; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'Inſcription gravée ſur le tombeau de ces illuſtres morts.

La

La terre couvre ici ces victimes d'Etat,
Que leur zêle immola dans le fort du combat.
La Gréce, sur le point de se voir asservie,
Ne se sauva du joug qu'aux dépens de leur vie.
Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
Ne peut vous affranchir des volontés du sort.
Aux dieux seuls appartient l'attribut d'impeccable,
Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

C'est la solide réponse que Démosthéne oppose aux reproches qu'Eschine ne cessoit de lui faire sur la perte de cette bataille. « Attaquez-moi, « lui disoit-il, sur les avis que je don- « nai, mais abstenez-vous de me ca- « lomnier sur ce qui arriva. Car c'est « au gré de l'Intelligence suprême que « tout se denoue & se termine; au lieu « que c'est par la nature des avis mê- « mes qu'on doit juger de l'intention « de celui qui les donne. Si donc, « par l'événement, Philippe a vain- « cu, ne m'en faites point un crime, « puisque c'étoit Dieu qui disposoit « de la victoire, & non moi. Mais « qu'avec une droiture, qu'avec une « vigilance, qu'avec une activité infa- « tigable & supérieure à mes forces, je «

Demosth. pro Ctesiph. pag. 505.

» ne cherchai pas, je ne mis pas en » œuvre tous les moiens où la pruden- » ce humaine peut atteindre, & que » je n'inſpirai pas des réſolutions & » nobles, & dignes d'Athénes, & » néceſſaires ; montrez-le moi, & » alors donnez carriére à vos accu- » ſations.

Ibid. p. 508. Il emploie enſuite cette figure noble & hardie, qui eſt regardée comme le plus bel endroit de la harangue, & que Longin a tant fait valoir. *Long. de ſubl. cap. 14.* Démoſthéne veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne ſe contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée. Il en uſe bien d'une autre ſorte, dit ce Rhéteur : & tout d'un coup, comme s'il étoit inſpiré d'un dieu, & poſſédé de l'eſprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenſeurs de la Gréce : *Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu, ſur terre à Marathon & à Platée, ſur mer devant Salamine & Artémiſe ; & tant d'autres :*

qui tous ont reçu de la République les mêmes honneurs de la ſépulture, & non ceux-là ſeulement qui ont réuſſi & remporté la victoire. Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, il déifie en quelque ſorte ces anciens Citoiens, & fait regarder tous ceux qui meurent de la ſorte comme autant de dieux, par le nom deſquels on doit jurer?

J'ai déja remarqué ailleurs combien ces diſcours * prononcés ſolennellement à la gloire de ceux qui étoient morts en combattant pour la liberté, étoient capables d'inſpirer à la Jeuneſſe Athénienne un zêle ardent pour la patrie, & un vif deſir de ſe ſignaler dans les combats. Une autre cérémonie, obſervée à l'égard des enfans de ceux dont les peres étoient morts au lit d'honneur, n'étoit pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une Fête célébre où l'on repréſentoit des ſpectacles en préſence *Æſch. contr. Cteſiph. pag. 452.*

* *Démoſthéne, dans le diſcours contre Leptine,* page 562. *fait obſerver qu'il n'y avoit que la ville d'Athénes qui fit ainſi prononcer des oraiſons funébres à l'honneur de ceux qui étoient morts pour la patrie.*

de tout le peuple un Héraut montoit sur le théâtre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complette, & crioit à haute voix : » Ces jeunes orphelins, à qui » une mort prématurée a ravi au mi- » lieu des hazards leurs peres illustres, » ont retrouvé dans le peuple un pere » qui a pris soin d'eux jusqu'à la fin » de leur enfance. Maintenant il les » renvoie armés de pied en cap, va- » quer sous d'heureux auspices à leurs » affaires ; & les convie de mériter » chacun à l'envi les premiéres places » dans la République. » C'est par de pareils moiens que se perpétuent dans un Etat la bravoure militaire, l'amour pour la patrie, le goût de la vertu & de la solide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, & quatre ans avant la mort de Philippe, qu'Eschine intenta une accusation contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthéne. Mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après, vers la cinquiéme ou sixiéme année du régne d'Alexandre. Je me réserve à en parler pour lors.

§. VIII.

Philippe, dans le Conseil des Amphictyons, se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses, & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, & épouse une autre femme. Il célébre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre roi d'Epire, & est tué au milieu de ces noces.

On peut dire que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Gréce sous le joug. La Macédoine alors, avec trente mille soldats, vint à bout de ce que la Perse, avec des millions d'hommes, avoit tenté inutilement à Platée, à Salamine, & à Marathon. Philippe, dans les premiéres années de son régne, avoit repoussé, divisé, desarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avoit soumis par l'artifice ou par la force les plus puissans peuples de la Gréce, & s'en étoit rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Gréce avoit reçues des Barbares, & ne médite rien moins que de renverser leur empire. Le principal fruit qu'il tira de

An.M. 3667.
Av.J.C. 337.

Diod. lib. 16. pag. 479.

sa derniére victoire, & c'étoit le but qu'il se proposoit depuis lontems, & qu'il n'avoit jamais perdu de vûe, ce fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur Général contre les Perses. En cette qualité il se prépara à aller attaquer ce puissant roiaume. Il désigna pour commander une partie de ses troupes Attalus & Parménion, deux de ses Chefs sur la valeur & la prudence desquels il comptoit le plus, & les fit partir pour l'Asie Mineure.

Plut. in Alex. pag. 669. Autant le dehors étoit heureux & brillant pour Philippe, autant l'intérieur de sa maison étoit pour lui triste & affligeant. La division & le trouble y régnoient. La mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colére, & vindicative, y excitoit continuellement des querelles & des disputes, & rendoit la vie desagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidéle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avoit méritée. Soit juste sujet de plainte, soit légéreté & inconstance de sa part, il en vint jusqu'à la répudier. Alexandre, qui avoit plusieurs autres sujets de mécontentement, fut vive-

ment piqué de l'injure qu'on faiſoit à ſa mere.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épouſa Cléopatre, niéce d'Attalus, laquelle étoit encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux attraits de laquelle il ne put réſiſter. Au milieu des réjouiſſances de la noce, & dans la chaleur du vin, Attalus, oncle maternel de la nouvelle Reine, s'aviſa de dire que les Macédoniens devoient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime ſucceſſeur à leur Roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colére, irrité d'un diſcours ſi offençant : *Quoi miſérable*, lui dit-il, *me prends-tu donc pour un batard?* & en même tems il lui jetta ſa coupe à la tête. Attalus repartit de même. La querelle s'échaufe. Philippe, qui mangeoit à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainſi la fête ; & oubliant qu'il étoit boiteux, il courut l'épée nuë droit à ſon fils. Mais heureuſement le pere tomba, & les conviés eurent le loiſir de ſe jetter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obſtinât point à ſe perdre. Outré de tant d'injures atro-

ces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devoit à son roi & à son pere, il exhala son ressentiment par cette amére raillerie : *Vraiment les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Après cette insulte il sortit, & aiant pris avec lui sa mere Olympias à qui l'on faisoit un si grand affront, il la mena en Epire, & pour lui il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, & qui étoit très familier & très libre avec lui, arriva à sa Cour. Après les premiéres civilités & les premiéres caresses, Philippe lui demanda si les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. *Vraiment, Seigneur,* lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Gréce, vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles & de dissensions.* Le Prince sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, & rappella Alexandre en lui envoiant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

Philippe ne perdoit point de vûe la

conquête de l'Asie. Plein du grand projet qu'il rouloit dans sa tête, il consulte les dieux pour savoir quel succès il auroit. La Pythie lui répond : *Le taureau est déja couronné, sa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Il n'hésite pas un moment, & interpréte en sa faveur un oracle, dont l'ambiguité auroit dû au moins le tenir en suspens. Pour se mettre en état de ne plus penser qu'à son expédition contre les Perses, & de se livrer tout entier à la conquête de l'Asie, il se hâte de finir ses affaires domestiques. Il offre un sacrifice solennel aux dieux, & se prépare à célébrer à Eges ville de Macédoine avec une magnificence incroiable les noces de Cléopatre sa fille, qu'il donnoit en mariage à Alexandre roi d'Epire, & frere d'Olympias sa femme. Il y avoit invité toutes les personnes les plus considérables de la Gréce, & il les combla de toutes sortes de marques d'amitié & d'honneur, pour leur témoigner sa reconnoissance de la qualité de Généralissime des Grecs qu'on lui avoit conférée. Les villes à l'envi s'empressérent de lui faire leur cour en lui envoiant des couronnes d'or, & Athé-

An.M.3668.
Av.J.C.338.

nes se signala parmi toutes les autres par son zêle. Le poéte Néoptoléme avoit composé exprès pour cette fête une * Tragédie intitulée Cinyras, où, sous des noms empruntés, il représentoit le Prince déja vainqueur de Darius, & maître de l'Asie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux présages, & les comparant avec la réponse de l'oracle, il se tenoit assuré de sa conquête. Le lendemain du repas on célébra des Jeux & des Spectacles. Comme ils faisoient partie de la religion, on y porta en pompe & en cérémonie douze images des dieux travaillées avec un art inimitable. Une treiziéme les surpassoit toutes en magnificence : c'étoit celle de Philippe, où il étoit représenté comme un dieu. L'heure venue, il sort de son palais, revêtu d'une robe blanche, & s'avance majestueusement au milieu des cris de joie & des applaudissemens vers le théatre, où une multitude innombrable tant de Macédoniens que d'étrangers l'attendoit avec impatience. Il

* *Suétone, entre les présages de la mort de Caligula, qui mourut à peu près comme Philippe, observe que ce jour-là le Pantomime Mnester joua la piéce qu'avoit représenté Néoptoléme le jour que Philippe fut tué.*

étoit précédé & ſuivi de ſes gardes, qui, par ſon ordre, laiſſoient un aſſez grand intervalle entre eux & lui, afin qu'on le pût conſidérer plus facilement, & pour faire voir auſſi qu'il regardoit l'amour des Grecs à ſon égard comme la plus ſûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces, ſe termina au meurtre du Roi, & ce fut un déni de juſtice qui lui fit perdre la vie. Quelque tems auparavant, Attalus, dans l'ardeur du vin & de la débauche, avoit fait une inſulte ſanglante à Pauſanias, jeune Seigneur de Macédoine. Celui-ci pourſuivoit depuis lontems la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, & ne ceſſoit d'implorer avec chaleur la puiſſance roiale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attalus, oncle de Cléopatre qu'il avoit épouſée depuis la répudiation d'Olympias ſa premiére femme, demeuroit toujours ſourd aux plaintes de Pauſanias. Seulement, pour le conſoler, & lui donner des preuves de ſon eſtime & de ſa confiance, il le mit parmi les premiers Officiers de ſa garde. Ce n'étoit pas ce que de-

mandoit le jeune Macédonien. Sa colére se tourne donc en fureur : il s'en prend à son Juge, & forme le dessein de laver sa honte en se souillant d'un détestable parricide.

Un homme déterminé à mourir, est bien fort & bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie où tous les yeux étoient attachés sur le Prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, & pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avoit reçue, dont il croioit avoir droit de rendre le Roi responsable, après toutes les poursuites inutiles qu'il avoit faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui étoit dûe. Le voiant donc seul dans cet espace vuide que ses gardes laissoient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, & le fait tomber mort à ses piés. Diodore remarque qu'il fut assassiné dans le moment même que sa statue entroit dans le Théatre. L'assassin avoit fait tenir des chevaux tout prêts, & il se seroit sauvé sans un accident qui l'arréta, & laissa le tems de l'atteindre.

Il fut mis en piéces ſur le champ. Ainſi mourut Philippe, âgé de 47 ans, après en avoir régné vingt quatre. Artaxerxe Ochus roi de Perſe mourut auſſi la même année. An.M.3668. Av.J.C.336.

Démoſthéne fut ſecrettement averti de cette mort de Philippe, & pour diſpoſer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au Conſeil avec un viſage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un ſonge qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de tems après on vit arriver les courriers qui apportoient les nouvelles de la mort de Philippe. On ſe livra à des tranſports de joie immodérés, ſans garder aucune meſure ni aucune bienſéance; & c'étoit Démoſthéne ſurtout qui inſpiroit ces ſentimens. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs ſur la tête, & vétu magnifiquement, quoique ce ne fût que le ſeptiéme jour de la mort de ſa fille. Il engagea les Athéniens à faire des ſacrifices pour remercier les dieux d'une ſi bonne nouvelle, & par un Décret il fit décerner une couronne à Pauſanias qui avoit commis le meurtre.

Æſchin. contr. Cteſiph. pag. 440.

On ne reconnoit ici ni Démosthéne, ni les Athéniens; & l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi déteſtable qu'eſt le meurtre d'un Roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sentimens, qui les deshonoroient gratuitement, & qui marquoient en eux une extinction de probité & d'honneur.

§. IX.

Faits & dits mémorables de Philippe. Caractére de ce Prince en bien & en mal.

IL Y A, dans la vie des grands hommes, certains faits & certaines paroles, plus propres souvent à les faire connoître que leurs actions les plus éclatantes; parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, & se donnent en spectacle; au lieu que dans les autres, parlant & agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art & sans fard. Monsieur de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits & dits mémorables de Philippe, & il s'est appliqué particuliérement à peindre le caractére de ce Prince. Il ne faut pas, dans le récit

de ces actions & de ces paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre & de liaison.

Quoique Philippe aimât les flateurs, & les récompensât jusqu'à paier du titre de Roi en Thessalie les adulations de Thrasidée, il aimoit par intervalles la vérité. Il souffroit qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disoit qu'il avoit l'obligation aux Orateurs d'Athénes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Aristot. Epist.

Plut. in Apopht. p. 177.

Ælian. lib. 8, cap. 15.

Il [a] faisoit paroître beaucoup de modération lors même qu'on lui parloit d'une maniére choquante & injurieuse, &, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disoit ses vérités : grande qualité, dit Sénéque, pour bien régner. A la fin d'une audience qu'il donnoit à des Ambassadeurs d'Athénes, venus pour se plaindre de quelque acte d'hostilité, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quel-

Senec. de Ira, l. 3. cap. 23.

a Si quæ alia in Philippo virtus, fuit & contumeliarum patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni.

que ſervice. » Le plus grand ſervice » que tu nous puiſſes rendre, dit Dé-» mocharès, c'eſt de t'aller pendre. » A ces mots, ſans s'émouvoir, quoi qu'il vît tout le monde juſtement indigné : » Dites à vos Maîtres, répliqua-t-il, » que ceux qui oſent dire de » pareilles inſolences, ſont plus hau-» tains & moins pacifiques, que ceux » qui ſavent les pardonner.

Plut. Comme il aſſiſtoit à la vente de quelques captifs en une poſture peu décente, l'un d'eux s'approchant de ſon oreille, l'avertit d'abbattre le pan de ſa robe. *Qu'on mette cet homme-là en liberté*, dit-il; *je ne ſavois pas qu'il fût de mes amis.*

Plut. Toute ſa cour le ſollicitant de punir l'ingratitude des Péloponnéſiens, qui l'avoient publiquement ſifflé dans les Jeux Olympiques : *Que ne feront-ils point*, répondit-il, *ſi je leur fais du mal, puiſqu'ils ſe moquent de moi après en avoir reçu tant de bien?*

Plut. in Apophth. Ses Courtiſans lui conſeillant de chaſſer quelqu'un qui diſoit du mal de lui : *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille médire par tout.* Une autrefois qu'on vouloit l'obliger auſſi de chaſſer un honnête homme qui lui faiſoit

quelque reproche : *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Et aiant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la Cour, il lui fit du bien ; ce qui changea ses reproches en louanges, & fit dire à ce Prince un autre beau mot : *Qu'il est au pouvoir des Rois de se faire aimer ou haïr.*

Comme on le pressoit d'aider de son crédit auprès des Juges un homme que la sentence qui alloit être prononcée contre lui décrieroit absolument : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi.* Plut.

Une femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, & pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea, & la condanna. Elle répond de sang froid : *J'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre Roi ? & à qui ? A Philippe à jeun*, repliqua-t-elle. La maniére dont il reçut cette réponse, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoit l'injustice de son jugement, & se condanne à la réparer. Plut.

Une pauvre femme se présentoit Plut.

ſouvent devant lui pour lui demander audience, & pour le prier de vouloir bien terminer ſon procès. Il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le tems. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle répliqua un jour avec émotion : *Mais, ſi vous n'avez pas le tems de me rendre juſtice, ceſſez donc d'être Roi.* Il ſentit toute la force de cette plainte, qu'une juſte indignation avoit arrachée à cette pauvre femme ; & loin de s'en choquer, il la ſatisfit ſur le champ, & devint dans la ſuite plus exact à donner ſes audiences. Il reconnut qu'en effet être Roi, & être Juge, c'étoit la même choſe : que le trône étoit un tribunal ; que la ſouveraine autorité étoit un pouvoir ſuprême & en même tems une obligation indiſpenſable de rendre juſtice : que de la rendre à ſes ſujets, & leur accorder pour cela tout le tems néceſſaire, n'étoit point une grace, mais un devoir & une dette : qu'il devoit ſe faire aider dans ce miniſtére, mais non s'en décharger abſolument : & qu'il ne pouvoit pas plus renoncer à la qualité de Juge, qu'à celle de Roi. Tout cela eſt renfermé dans ce mot plein de naïveté,

& encore plus de bon ſens : *Ceſſez donc d'être Roi ;* & Philippe le comprit. Καὶ μὴ βασίλευε.

Il entendoit la plaiſanterie, aimoit les bons mots, & en diſoit. Aiant reçu une bleſſure près du goſier, & ſon Chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande : *Prens tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge.* Plut.

On raporte encore, qu'après avoir écouté deux ſcélérats qui s'entr'accuſoient de diverſes crimes, il bannit l'un, & condanna l'autre à le ſuivre. Plut.

Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance alloit juſqu'à ſe croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes : *Ménécrate Jupiter, à Philippe ſalut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, ſanté &* * *bon ſens.* Ce Prince n'en demeura pas là, & pour guérir ſon viſionnaire, il imagina une plaiſante recette. Il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où l'on ne lui ſervit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaiſirs de la bonne chere. Les premiers tranſports de joie qu'il reſſentit de voir ſa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme : Ælian. lib. 12. cap. 51.

* Le mot grec, ὑγιαίνειν, ſignifie également ces deux choſes.

mais, quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégouta d'être Jupiter, & prit brusquement congé de la compagnie.

Plut. Philippe dit un mot bien honorable & bien flateur pour son Ministre. Comme on reprochoit à ce Prince de donner trop de tems au sommeil : *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille.*

Plut. Parménion, voiant un jour les Ambassadeurs de toute la Gréce murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever, & à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort, tandis que vous veillez : car, tandis que vous dormiez, il veilloit.* Par là il leur reprochoit avec esprit l'assoupissement qui les tenoit endormis sur leurs propres intérêts, pendant que Philippe étoit bien éveillé & vigilant sur les siens. Démosthéne ne cessoit de les en avertir avec sa liberté ordinaire.

Plut. in Apophthegm. pag. 177. Chacune des dix Tribus d'Athénes élisoit, toutes les années, un nouveau Général. Ils rouloient, & chaque Général de jour exerçoit la charge de Généralissime. Philippe plaisantoit sur cette multiplicité de Chefs, & disoit : *Je n'ai pu, en toute ma vie, parve-*

nir qu'à trouver un ſeul Général ; (c'étoit Parménion) *mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver à point nommé dix tous les ans.*

La lettre que Philippe écrivit à Ariſtote ſur la naiſſance de ſon fils, marque le cas que ce Prince faiſoit des hommes ſavans, & en même tems le goût que lui-même avoit pour les ſciences & pour les beaux arts. Les autres lettres qui nous reſtent de lui, ne lui font pas moins d'honneur. Mais ſon grand talent étoit celui de la guerre & de la politique où il a eu peu d'égaux : & il eſt tems de le montrer ſous ce double titre. Je prie les Lecteurs de ſe ſouvenir que c'eſt preſque toujours Monſieur de Tourreil qui les entretient, & qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il eſt difficile de décider ſi ce Prince fut plus grand homme de guerre, que grand homme d'Etat. Environné, dès le commencement de ſon régne, & au-dedans & au-dehors, d'ennemis puiſſans & redoutables, il emploie tantôt l'adreſſe, tantôt la force, pour les ſurmonter. Il s'applique & réuſſit à deſunir ſes envieux : pour fraper plus ſûrement, il élude & détourne

les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire : également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modére selon que le point de maturité l'exige : il laisse uniquement aux bizarreries du hazard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit dans la personne de Philippe un Roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, & non moins redoutable dans les traités que dans les combats : un Roi vigilant, actif ; lui-même son Surintendant, son Ministre, son Général. On le voit, avide & insatiable de gloire, la chercher où elle se vend à plus haut prix ; faire ses plus chéres délices de la fatigue & du péril ; former sans relâche ce juste, ce promt accord de soins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent ; & avec tant d'avantages, attaquer des Républiques épuisées par de longues guerres, déchirées par des divisions domestiques, vendues par leurs propres

citoiens, ſervies par une milice étrangére ou ramaſſée, rebelles aux ſages conſeils, & comme réſolues à ſe perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inalliables & incompatibles : un flegme, un ſang froid, qui le rendoit attentif à ſe prévaloir de toutes les conjonctures, & à ſaiſir le moment favorable, ſans que jamais aucun contre-tems le déconcertât ; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connoiſſoit ni momens de repos, ni différence de ſaiſons, ni grandeur de dangers. Jamais Capitaine ne fut ni plus hardi, ni plus intrépide dans les combats. Démoſthéne, qui à ſon égard ne doit point paroître ſuſpect, lui rend ſur cet article un témoignage bien glorieux : je citerai ſes propres paroles. *Je voiois*, dit cet Orateur, *ce même Philippe, avec qui nous diſputions de la ſouveraineté & de l'empire, je le voiois, quoique couvert de bleſſures, œil crevé, clavicule rompue, main & jambe eſtropiées, réſolu pourtant à ſe précipiter encore au milieu des hazards, & prêt de livrer à la fortune telle autre partie de ſon corps qu'elle voudroit, pourvû qu'avec ce qui*

Demoſth. pro Cteſiph. pag. 483.

lui en resteroit il pût vivre avec honneur & gloire.

Philippe n'étoit pas seulement brave pour lui-même, mais il avoit inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, comme on l'a vû, dans le métier de la guerre, il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa maniére, & de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savoit, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, & commandoit plutôt en pere de famille qu'en Général d'armée, dès que la discipline le permettoit. Aussi par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission & de respect qu'elle en exige moins, & qu'elle semble en dispenser, il tiroit de ses troupes des services sans fin, & une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'étoit vû exposé dès sa jeunesse, lui avoient appris la nécessité des précautions, & l'art des ressources. Une sage défiance, qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vûe, le rendoit, non timide

& indécis, mais circonſpect & prudent. Quelque raiſon qu'il eût de préſumer de ſon bonheur, il ne ſe comptoit en ſûreté, & ne ſe croioit ſupérieur à l'ennemi, que par la vigilance. Toujours juſte dans ſes projets, & infini dans les expédiens, il avoit des vûes immenſes, le génie admirable pour diſtribuer dans le tems l'exécution de ſes deſſeins, & toute l'adreſſe pour agir ſans ſe laiſſer apercevoir. Impénétrable à ſes meilleurs amis, il étoit capable de tout entreprendre, & de tout cacher. On a vû que toute ſon attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, & de jetter ſourdement les fondemens de ſa grandeur ſur leur crédule ſécurité, & ſur leur aveugle indolence.

De ſi grandes qualités n'étoient point en lui ſans défauts. Outre l'intempérance & la crapule, à laquelle il s'abandonnoit ſans réſerve & ſans ménagement, on lui a reproché des mœurs abſolument corrompues & déréglées. On en peut juger par ſes liaiſons les plus intimes, & par les compagnies qui fréquentoient le plus ordinairement ſa maiſon. Une troupe de

débauchés & de diſſolus, de boufons, de pantomimes, &, qui pis eſt, de flateurs, que l'avarice & l'ambition amaſſent en foule autour du diſpenſateur des graces, eut la principale part à ſa confidence & à ſes bienfaits. Ce n'eſt pas ſeulement Démoſthéne qui fait ces reproches à Philippe: ils pourroient être ſuſpects dans la bouche d'un ennemi ſi déclaré. Théopompe, Hiſtorien célébre, qui avoit écrit l'hiſtoire de ce Prince en cinquante huit livres, dont malheureuſement il ne nous reſte que quelques légers fragmens, en parle d'une maniére encore plus deſavantageuſe.

Diod. lib. 16. pag. 408.

» Philippe, dit-il, n'avoit que du » mépris pour la modeſtie & pour » les bonnes mœurs. Toute ſon eſtime & toute ſa libéralité ſe réſervoient pour des hommes plongés » dans la crapule, & proſtitués aux » derniers excès d'une vie licentieuſe. » Il aimoit que ſes camarades de plaiſir excellaſſent dans l'art de l'injuſtice & de la malignité, comme » dans la ſcience de la débauche. Eh » quelle ſorte d'infamie, quel genre » de crime ne commettoient-ils » point? &c.

Theopomp. apud. Athen. lib. 6. pag. 260.

Mais ce qui, à mon jugement, doit le plus deshonorer Philippe, c'eſt l'endroit même par lequel il paroit le plus eſtimable à bien des perſonnes, je veux dire ſa politique. Il paſſe, dans ce genre, pour un des plus habiles Princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer dans le récit de ſes actions, que dès le commencement de ſon régne il s'étoit propoſé un but & formé un plan, dont jamais il ne s'écarta: c'étoit de ſe rendre maître de la Gréce. Mal affermi encore ſur ſon trône, & environné de toutes parts d'ennemis puiſſans, quelle apparence y avoit-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet? Il ne le perdit jamais de vûe. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or & l'argent pour ſe faire des créatures. Il avoit des intelligences ſecrettes dans toutes les villes de la Gréce, & par le moien des penſionnaires qu'il tenoit à ſes gages, & qu'il paioit graſſement, il étoit informé exactement de toutes les réſolutions qui s'y prenoient, & venoit preſque toujours à bout de faire tourner les délibérations à ſon gré. Par là

il ſut tromper la prudence, éluder les efforts, & endormir la vigilance des peuples qui juſques-là avoient paſſé pour les plus actifs, les plus ſages, & les plus clairvoians de la Gréce. En ſuivant toutes ſes démarches pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, & s'avancer réguliérement vers ſon but, mais toujours par des détours & des ſouterrains, dont l'iſſue ſeule découvre le deſſein.

Polyan. lib. 4. cap. 19.

Polyen nous marque clairement par quels moiens il s'aſſujettit la Theſſalie, ce qui lui fut d'un grand ſecours pour venir à bout de ſes autres deſſeins. » Il ne fit point la guerre ouvertement aux Theſſaliens, dit-il, » mais il profita des diviſions qui partageoient les villes & tout le pays » en différentes factions. Il donnoit » du ſecours à ceux qui lui en demandoient; & lorſqu'il avoit vaincu, » il ne détruiſoit point ceux qui » avoient eu du deſavantage, il ne les » deſarmoit point, il ne raſoit point » leurs murailles: il protégeoit les » plus foibles, & s'appliquoit à affoiblir & à humilier les plus forts: » en un mot, il nourriſſoit plutôt les » diviſions, qu'il ne les appaiſoit,

tenant par tout à ſes gages les Ora- «
teurs, vrais artiſans de diſcordes, «
& les boutefeux des Républiques. «
Et ce fut par ces artifices, & non par «
les armes, que Philippe ſe rendit «
maître de la Theſſalie. «

Tout cela eſt un chef-d'œuvre & une merveille en fait de politique. Mais quels reſſorts fait-elle jouer, & quels moiens emploie-t-elle pour parvenir à ſes fins ? La fineſſe, la ruſe, la fraude, le menſonge, la perfidie, le parjure. Sont-ce là les armes de la vertu ? On voit dans ce Prince une ambition démeſurée, conduite par un eſprit adroit, inſinuant, fourbe, & artificieux ; mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand ? Philippe étoit ſans foi & ſans honneur. Tout ce qui pouvoit ſervir à augmenter ſa puiſſance, lui paroiſſoit juſte & légitime. Il donnoit des paroles, qu'il étoit bien réſolu de ne point garder. Il faiſoit des promeſſes, qu'il auroit été bien fâché de tenir. Il ſe croioit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, & mettoit ſa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit. En un mot, il ne rougiſſoit pas de dire, *qu'on amuſe les enfans avec des*

Demoſth. Olynth. 2. *p.* 22.

Ælian. lib. 7. *cap.* 12.

jouets, & les hommes avec des sermens.

Quelle idée auroit-on, dans le commerce de la vie, d'un homme qui se feroit un mérite de jouer tous les autres, & qui mettroit au rang des vertus la mauvaise foi & la fourberie? On déteste un tel caractére dans les particuliers, comme la peste & la ruine de la société. Comment peut-il devenir digne d'estime & d'admiration dans des Princes & des Ministres, plus obligés encore que le reste des hommes, par l'éminence de leurs places & par l'importance de leurs emplois, à respecter la bonne foi, la sincérité, la justice, & sur-tout la sainteté des Traités & des sermens, où l'on fait intervenir le nom & la majesté d'un Dieu, vengeur inexorable de la perfidie & de l'impiété. La simple parole, parmi de simples particuliers, doit être sacrée & inviolable s'ils ont quelque sentiment d'honneur : combien plus parmi des Princes? » On doit la vérité au prochain » dès lors qu'on lui parle, dit un » célébre Ecrivain. Car le commerce » de la parole enferme une promesse » tacite de la vérité, la parole ne nous » étant donnée que pour cela. Ce n'est » pas une convention d'un particulier

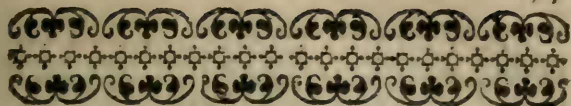
M. Nicole, sur l'Epit. du XIX Diman. après la Pentecôte.

avec un autre particulier. C'eſt une « convention commune de tous les « hommes entre eux, & une eſpéce « de droit des gens : ou plutôt un droit « & une loi de la nature. Cette loi & « cette convention commune ſont « violées par celui qui ment. « Quelle énormité n'ajoute point à ce violement de la parole la ſainteté du ſerment, & le nom de Dieu pris à témoin, comme on le prend toujours dans les Traités ? *Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reſte de la terre*, diſoit Jean I, Roi de France, ſollicité de violer un Traité, *elles devroient ſe retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.* Mezerai.

Ce qui porte les Politiques à en uſer de la ſorte, c'eſt qu'ils ſont perſuadés que c'eſt là le ſeul moien de faire réuſſir une négociation. Quand cela ſeroit, peut-il être jamais permis d'en acheter le ſuccès au prix de la probité, de l'honneur, & de la religion ? *Si votre beau-pere*, (Ferdinand le Catholique) diſoit Louis XII à Philippe, Archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui reſſembler ; & j'aime beaucoup mieux avoir perdu un roiaume*, (le roiaume de Naples) *que* Mezerai.

je ſaurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne ſe peut jamais recouvrer.

Mais, en cela même, ces Politiques ſans honneur & ſans religion ſe trompent. Je n'ai point recours au chriſtianiſme, qui nous fournit des Princes & des Miniſtres bien éloignés d'une telle politique. Sans ſortir de notre Hiſtoire Grecque, combien avons-nous vû de grands hommes réuſſir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les Traités de paix & de guerre, en un mot dans les négociations les plus importantes, ſans jamais emploier le ſecours de l'artifice & de la tromperie? un Ariſtide, un Cimon, un Phocion, & tant d'autres: dont quelques-uns pouſſoient la délicateſſe ſur ce qui regarde la vérité, juſqu'à croire qu'il n'étoit pas permis d'uſer de menſonge même en riant & par maniére de jeu. Cyrus, le plus fameux des Conquérans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un Prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris & la haine, que de mentir & de tromper. Il doit donc demeurer pour conſtant, que nul ſuccès, quelque brillant qu'il ſoit, ne peut & ne doit couvrir la honte & l'infamie de la mauvaiſe foi & du parjure.



LIVRE QUINZIÉME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

J'Ai déja remarqué que l'hiſtoire d'Alexandre, contenue dans ce Livre, renferme l'eſpace de douze ans & huit mois.

§. I.

Naiſſance d'Alexandre. Incendie du temple d'Ephéſe arrivé ce jour-là même. Heureuſes inclinations de ce Prince. Il a pour maître Ariſtote, qui lui inſpire un goût merveilleux pour les ſciences. Il domte Buoéphale.

Alexandre naquit la premiére année de la CVI Olympiade. An.M. 3648. Av.J.C. 356.

Le même jour préciſément qu'il vint au monde, le fameux temple de Diane fut brûlé à Ephéſe. On ſait que ce temple étoit une des ſept merveilles du monde. Il avoit été bâti au nom & aux dépens de toute l'Aſie Mineure, *Plin. lib. 36. cap. 14.*

La conſtruction en avoit duré beaucoup * d'années. Il avoit de longueur quatre cens vingt-cinq piés, ſur deux cens vingt de largeur. Il étoit ſoutenu par cent vingt-ſept colonnes hautes de ſoixante piés, qu'autant de ** Rois avoient fait conſtruire avec de grands frais, & par les plus habiles ouvriers, tâchant d'enchérir les uns ſur les autres. Tout le reſte du temple répondoit à cette magnificence.

Plut. in Alex. pag. 665. Hégéſias *** de Magnéſie, ſelon Plutarque, dit *qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naiſſance d'Alexandre.* Réflexion, ajoute notre Auteur, ſi **** froide, qu'elle auroit ſuffi à éteindre cet embraſement. Cicéron, [a] qui attribue ce mot à Timée, le trouve fort bon. Je m'en étonne. La pente qu'il avoit à la raillerie, le

* *Pline marque deux cens vingt ans, ce qui a peu de vraiſemblance.*

** *Dans les anciens tems chaque ville preſque avoit ſon roi.*

*** *C'étoit un hiſtorien qui vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus.*

**** *Je ne ſai ſi la réflexion de Plutarque n'eſt pas encore plus froide.*

a Concinnè, ut multa, Timæus; qui, cùm in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus Alexander eſſet, eadem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe, adjunxit: Minimè id eſſe mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo. *De Nat. deor. lib. 2. n. 69.*

rendoit peutêtre peu difficile ſur ces ſortes de traits.

Un nommé Héroſtrate avoit mis le feu exprès à ce temple. Quand on lui donna la torture pour lui faire déclarer ce qui l'avoit porté à faire cette action, il avoua que c'étoit pour ſe faire connoître dans la poſtérité, & pour immortaliſer ſon nom, en détruiſant un ſi bel ouvrage. Les Etats Généraux d'Aſie crurent empécher qu'il n'y réuſsît, en faiſant un Décret qui défendoit de le nommer. Leur défenſe ne ſervit qu'à exciter encore davantage la curioſité, preſque aucun des hiſtoriens de ce tems-là n'aiant manqué à raporter une extravagance ſi monſtrueuſe, en appellant le criminel par ſon nom. *Valer. Max. lib. 8. cap. 14.*

La paſſion dominante d'Alexandre, dès ſa plus tendre jeuneſſe, fut l'ambition, & une vive ardeur pour la gloire, mais non pour toute ſorte de gloire. Philippe ſe piquoit, comme un Sophiſte, d'éloquence & de beau langage, & il avoit la vanité de faire graver ſur ſes monnoies les victoires qu'il avoit remportées aux Jeux Olympiques à la courſe des chars. Ce n'étoit pas à quoi ſon fils aſpiroit. *Plut. in vit. Alex. p. 665-668. Id. de fortun. Alex. p. 342.*

Ses amis lui demandant un jour s'il ne se présenteroit pas aux mêmes Jeux pour y disputer le prix, car il étoit très-léger à la course; il répondit *qu'il s'y présenteroit, s'il devoit avoir des Rois pour Antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle que son pere avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, loin de s'en réjouir avec tout le roiaume, il disoit d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étoient élevés avec lui: *Mes amis, mon pere prendra tout, & ne nous laissera rien à faire.*

Un jour, des Ambassadeurs du Roi de Perse étant arrivés à la Cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêteté & de politesse, & leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés. Mais, ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit & le jugement qu'il fit paroître dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puérile ni qui ressentît son âge, comme auroit été de savoir ce que c'étoit que ces jardins suspendus en l'air, qui étoient si vantés; ces richesses & ce superbe

appareil du Palais & de la Cour du Roi de Perſe, qui faiſoient l'admiration de tout le monde ; ce platane d'or *Athen. lib. 12. pag. 739.* dont on parloit tant, & cette vigne d'or dont les grapes étoient faites d'émeraudes, d'eſcarboucles, de rubis, & de toutes ſortes de pierres précieuſes, ſous laquelle on dit que le Roi de Perſe donnoit ſouvent ſes audiences aux Ambaſſadeurs. Il leur fit des queſtions toutes différentes : quel chemin il faloit tenir pour arriver dans la haute Aſie ; quelle étoit la diſtance des lieux ; en quoi conſiſtoit la force & la puiſſance des Perſes ; quelle place le Roi prenoit dans une bataille ; comment il ſe conduiſoit à l'égard de ſes ennemis, & comment il gouvernoit ſes peuples. Ces Ambaſſadeurs ne ſe laſſoient point de l'admirer, & ſentant dès lors ce qu'il pouvoit devenir un jour, ils marquérent en un mot la différence qu'ils mettoient entre Alexandre & Artaxerxe, en ſe diſant les *C'étoit Artaxerxe Ochus.* uns aux autres : [a] *Ce jeune Prince eſt grand, le nôtre eſt riche.* C'eſt être réduit à bien peu de choſe, que de l'être uniquement à ſes richeſſes, ſans avoir d'autre mérite !

a Ὁ παῖς οὗτος, βασιλεὺς μέγας· ὁ δὲ ἡμέτερος πλούσιος.

Un jugement si prématuré dans ce jeune Prince, n'étoit pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Il avoit auprès de lui plusieurs Maîtres chargés de lui apprendre tout ce qui convient à l'héritier d'un grand roiaume: au-dessus desquels étoit Léonidas, parent de la Reine, & d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même raportoit dans la suite, que ce Léonidas, dans les voiages qu'il faisoit avec lui, alloit souvent visiter les coffres & les males où l'on serroit ses lits & ses habits, pour voir si sa mere Olympias n'y auroit fait rien mettre de superflu, & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils, fut de lui attacher Aristote, le plus célébre & le plus savant des philosophes de son tems, à qui il confia pleinement le soin de son instruction. Une des raisons qui le portérent à lui donner un Maître de ce mérite & de cette réputation, fut, disoit-il, pour faire éviter à son fils bien des fautes, où lui-même étoit tombé.

Plut. in Apophthegm. pag. 178.

Philippe connut tout le prix du tré-

ſor qu'il avoit dans la perſonne d'Ariſtote. Il lui établit de gros appointemens, & lui paia un autre ſalaire de ſes peines encore plus glorieux. Car, aiant ruiné & détruit la ville de Stagire, * qui étoit la patrie de ce Philoſophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient retirés, ou qui avoient été réduits en ſervitude, & leur donna pour le lieu de leurs études & de leurs aſſemblées un beau parc au fauxbourg de Stagire. On y voioit encore, du tems de Plutarque, des ſiéges de pierre qu'Ariſtote y fit faire, & de grandes allées d'arbres pour ſe promener à l'ombre.

* *Ville de Macédoine, pres du bord de la mer.*

Alexandre, de ſon côté, ne marqua pas moins d'eſtime pour ſon Maître, qu'il ſe croioit obligé d'aimer comme ſon propre pere. *Car*, [a] diſoit-il, *il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de vivre bien.* Les progrès du diſciple répondirent aux ſoins & à l'habileté du Maître. Il conçut une grande ardeur pour la philoſophie, & en embraſſa toutes les parties, mais avec la diſcrétion qui con-

Retinuit ex ſapientia modum. Tacit.

a Ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν.

venoit à ſon rang. Ariſtote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des régles ſûres pour diſcerner un raiſonnement juſte & exact, d'un autre qui n'en auroit que l'apparence, & en l'accoutumant à ſéparer tout ce qui peut éblouir dans un diſcours, du fond réel & ſolide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça auſſi dans les connoiſſances qu'on appelle métaphyſiques, qui peuvent être fort utiles à un Prince s'il s'y applique avec meſure, & qui lui apprennent ce qu'eſt l'eſprit de l'homme, combien il eſt diſtingué de la matiére, comment il voit les choſes ſpirituelles, comment il ſent l'impreſſion de celles qui l'environnent, & beaucoup d'autres queſtions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laiſſa ignorer, ni les mathématiques ſi propres à donner à l'eſprit de la juſteſſe & de l'exactitude, ni les merveilles de la nature, dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes ſont incapables d'arriver juſqu'aux principes ſecrets des choſes dont ils ſont tous les jours témoins. Mais la grande application d'Alexandre fut la Morale,

qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, parce qu'elle eſt la connoiſſance des hommes, & de tous leurs devoirs. Il en fit une étude ſérieuſe & profonde, & la regarda dès lors comme le fondement de la prudence, & d'une ſage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un Prince en état de ſe bien conduire lui-même, & de bien conduire ſes peuples !

Il n'y eut pas juſqu'à la Médecine, dont il ne voulût s'inſtruire. Il n'en étudia pas la théorie ſeulement, mais auſſi la pratique ; & il marquoit lui-même dans quelques lettres, qu'il avoit ſecouru pluſieurs de ſes amis dans leurs maladies, & leur avoit ordonné les remédes & les régimes dont ils avoient beſoin.

Le plus habile maître de Rhétorique qu'ait eu l'antiquité, & qui nous en a laiſſé une ſi excellente, ne manqua pas d'y former ſon Eléve ; & nous voions qu'Alexandre, dans le plus fort de ſes guerres, le preſſa pluſieurs fois de lui envoier un traité ſur cette matiére. C'eſt ce qui a donné lieu au livre intitulé *La Rhétorique à Alexandre* : dans l'exorde duquel Ari-

Ariſtot. in Rhetor. ad Alex. pag. 608. 609.

ſtote lui fait ſentir de quel ſecours eſt pour un Prince le talent de la parole, qui le fait régner ſur les eſprits par ſes diſcours, comme il doit le faire par ſa ſageſſe & par ſon autorité. Quelques répliques & quelques lettres qui nous reſtent d'Alexandre, montrent qu'il poſſédoit parfaitement cette éloquence mâle & forte, pleine de ſens & de choſes, où tout eſt néceſſaire, & dont tous les mots portent, qui eſt, à proprement parler, l'éloquence des Princes.

Imperatoria brevitate. Tacit.

Son eſtime, ou, pour mieux dire, ſa paſſion pour Homére, nous fait voir, non ſeulement avec quelle ardeur & quel ſuccès il s'appliquoit aux belles lettres, mais l'uſage ſenſé qu'il en faiſoit, & le fruit ſolide qu'il ſe propoſoit d'en tirer. Ce n'étoit pas ſimplement curioſité, ou délaſſement du travail, ou délicateſſe de goût pour la poéſie, qui le portoient à lire ce Poéte : c'étoit pour y puiſer des ſentimens dignes d'un grand Roi & d'un grand Conquérant ; le courage, l'intrépidité, la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre & de bien gouverner. Auſſi, entre tous les vers d'Homére, il don-

tnoit la préférence à celui [a] qui repré-ſente Agamemnon *comme un bon Roi, & comme un courageux Guerrier.*

Il n'eſt pas étonnant, après tout cela, qu'Alexandre ait fait un ſi grand cas de ce Poéte. Quand, après la bataille d'Arbelles, on eut trouvé parmi les dépouilles de Darius une caſſette d'or, enrichie de pierreries, où étoient enfermés les parfums exquis dont uſoit le Prince; ce Héros, tout couvert de pouſſiére, & peu curieux d'eſſences & de parfums, deſtina cette riche caſſette à recevoir en dépôt les Livres d'Homére, qu'il regardoit [b] comme la production de l'eſprit humain la plus parfaite & la plus précieuſe qui eût jamais été. Il admiroit ſur-tout l'Iliade, qu'il appelloit *La* [c] meilleure *proviſion d'un homme de guerre.* Il eut toujours avec lui l'édition qui avoit été revûe & corrigée par Ariſtote, qu'on nommoit *L'Edition*

a Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής. *Iliad. III. v.* 179.

b Pretioſiſſimum humani animi opus. *Plin. lib. 7. cap.* 29.

c Τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον. *Ce mot, que je n'ai pu mieux traduire, ſignifie qu'on trouve dans l'Iliade tout ce qui a raport à la ſcience militaire & aux qualités d'un Général, en un mot tout ce qui eſt néceſſaire pour former un bon Commandant.*

de la cassette; & il la mettoit toutes les nuits avec son épée sous son chevet.

Aul. Gell. lib. 20. cap. 5. Avide de toute sorte de gloire jusqu'à la jalousie, il sut mauvais gré à Aristote son maître d'avoir publié en son absence certains livres de Métaphysique qu'il auroit voulu posséder seul; & dans le tems même qu'il étoit occupé à la conquête de l'Asie & à la poursuite de Darius, il lui écrivit, pour s'en plaindre, une lettre que l'on a encore, où il lui marque, » Qu'il [a] aimeroit beaucoup mieux » être au-dessus des autres hommes » par la science des choses sublimes » & excellentes, que par la grandeur » & l'étendue de son pouvoir. » Il lui recommanda de même, par raport au *Arist. p. 609.* Livre de Rhétorique dont j'ai parlé, de ne le communiquer à qui que ce fût. Il y a de l'excès, je l'avoue, dans cet avide desir de gloire, qui le porte à vouloir étoufer le mérite d'autrui, pour ne faire paroître que le sien: mais on y voit au moins une ardeur pour l'étude bien louable dans un Prince, & bien éloignée de l'in-

a Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν ταῖς περὶ τὰ ἄριστα ἐμπειρίαις, ἢ ταῖς δυνάμεσι, διαφέρειν.

différence, pour ne pas dire du mépris & de l'averſion, que la plupart de nos jeunes Seigneurs témoignent pour tout ce qui a raport à l'étude & à la ſcience.

Plutarque nous fait obſerver en trois mots l'utilité infinie qu'Alexandre tira de ce goût, que ſon Maître, habile, s'il en fut jamais, en matiére d'éducation, avoit pris ſoin de lui inſpirer dès ſa plus tendre jeuneſſe. *Il* [a] *aimoit*, dit-il, *à converſer avec les gens de Lettres, à s'inſtruire, à lire :* trois ſources du bonheur d'un Prince, capables de lui faire éviter mille écueils; trois moiens ſûrs d'apprendre à régner par lui-même. La converſation des gens d'eſprit l'inſtruit en l'amuſant, & lui apprend mille choſes curieuſes & utiles, ſans qu'il lui en coute aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres ſur les ſciences les plus relevées, & principalement ſur la politique, lui forment merveilleuſement l'eſprit, & lui apprennent les régles d'un ſage gouvernement. Enfin la lecture, ſurtout celle de l'hiſtoire, met le comble à tout le reſte, & eſt à ſon égard un Maître de toutes les ſaiſons & de

a Ἦν φιλόλογος, καὶ φιλομαθὴς, καὶ φιλαναγνώστης.

toutes les heures, qui ſans ſe rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oſeroit lui dire, & ſous des noms étrangers le montre à lui-même, & lui apprend à ſe connoître, & à connoître les hommes, qui dans tous les ſiécles ſont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Ariſtote.

Plut. de Fortun. Alex. ſerm. 2. pag. 333.

Il eut auſſi du goût pour tous les Arts, mais comme il convient à un Prince, c'eſt-à-dire pour en connoître l'utilité & le prix. La muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture fleurirent ſous ſon régne, parce [a] qu'elles trouvérent en lui un juge habile, & en même tems un rémunérateur libéral, qui ſavoit, en tout genre, diſcerner & récompenſer le mérite.

Quintil. lib. 2. cap. 21.

Il n'avoit que du mépris pour certaines adreſſes frivoles, & qui n'étoient d'aucune utilité. On admiroit beaucoup un homme qui s'exerçoit fort ſérieuſement à faire paſſer par le trou d'une * éguille de petits pois qu'il jettoit d'aſſez loin, & qui n'en

a Μάρτυρα ἔλαβον καὶ θεατὴν, τὸν ἄριστα κρῖναι τὸ κατορθούμενον, καὶ μάλιστα ἀμείψασθαι δυνάμενον.

* *On conçoit aſſez que c'étoit quelque inſtrument en forme d'éguille.*

manquoit pas un. Alexandre le vit un jour, & on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation; c'étoit un boisseau de pois.

Alexandre étoit d'un caractére vif, ferme, arrété à son sentiment, qui ne cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité. Aussi Philippe, malgré sa double autorité de pere & de roi, croioit devoir emploier à son égard la persuasion plutôt que la contrainte, & cherchoit plus à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexandre. On avoit amené de Thessalie à Philippe un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il se nommoit * Bucéphale. On vouloit le vendre treize talens, c'est-à-dire, treize mille écus de notre monnoie. Le Roi, avec ses Courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essaier. Personne ne put le monter, tant il étoit ombrageux & se cabroit dès

* *Quelques-uns croient qu'il fut ainsi appellé, parce qu'il étoit marqué de la tête d'un beuf.*

qu'on vouloit l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui préſentât un cheval ſi farouche & ſi indomtable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre étoit préſent. *Quel cheval ils perdent-là*, dit-il, *faute d'adreſſe & de hardieſſe!* Philippe traita d'abord ce diſcours de folie & de témérité de jeune homme. Mais, comme il inſiſtoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoiât ce cheval, ſon pere lui permit d'en faire l'eſſai. Le jeune Prince alors, plein de joie & de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, & lui tourne la tête au ſoleil, aiant remarqué ſans doute que ce qui l'effraioit & l'effarouchoit, c'étoit ſon ombre qu'il voioit tomber devant lui, & ſe remuer à meſure qu'il s'agitoit. Il commença par le careſſer doucement de la voix & de la main : puis, voiant ſon ardeur calmée, & prenant adroitement ſon tems, il laiſſe tomber ſon manteau à terre, & s'élançant légérement il ſaute deſſus; lui lâche d'abord la bride ſans le fraper ni le tourmenter: & quand il vit que ſa férocité étoit adoucie, qu'il n'étoit plus ſi furieux ni ſi menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baiſſa

la

la main, & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuiant les talons. Philippe cependant, aussi bien que toute la Cour, trembloit de crainte, & gardoit un profond silence. Mais quand le Prince, après avoir fourni sa carriére, revint tout fier & plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avoit paru si indomtable, tous les Courtisans à l'envi lui applaudirent & le félicitérent; & l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, & que l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit: *Mon fils, cherche un autre roiaume qui soit plus digne de toi; la Macédoine ne te suffit pas.*

On raconte des choses extraordinaires de ce Bucéphale: car tout ce qui appartenoit à Alexandre, devoit tenir du merveilleux. Quand il étoit sellé & équipé pour le combat, il ne se laissoit monter que par son Maître, & il n'auroit pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abbaissoit, en fléchissant les piés de devant, pour le recevoir sur son dos. Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'étoit jetté trop

Aul. Gell. lib. 5. cap. 2.

imprudemment dans un gros d'ennemis, ſon cheval, tout percé de coups qu'il étoit, lui ſauva la vie, & que malgré ſes bleſſures, n'en pouvant plus, & aiant perdu preſque tout ſon ſang, il tira ſon Maître de la mélée, & l'emporta avec une extrême vigueur juſques dans un lieu où il fut hors de danger; & que là, n'aiant[a] plus rien à craindre pour le Roi, & joieux en quelque ſorte de mourir après le ſervice qu'il venoit de lui rendre, il expira. Voila une belle fin de cheval. D'autres diſent qu'il mourut de vieilleſſe & de fatigue, après avoir vécu trente ans. Alexandre pleura amérement ſa mort, & crut, en le perdant, avoir perdu un ami fidéle & affectionné. Il fit bâtir en ſon honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré près de l'Hydaſpe, & l'appella *Bucéphalie.*

J'ai marqué ailleurs qu'Aléxandre, à l'âge de ſeize ans, fut laiſſé dans la Macédoine pendant l'abſence de Philippe avec une entiére autorité, qu'il s'y comporta avec beaucoup de pru-

a Et Domini jam ſuperſtitis ſecurus, quaſi cum ſenſus humani ſolatio, animam expiravit. *Aul. Gell.*

dence & de courage, & qu'il se distingua ensuite d'une maniére particuliére à la bataille de Chéronée.

§. II.

Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trône, âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient revoltés. Il passe en Gréce, pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thébes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diéte de Corinthe, Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, & se prépare à porter la guerre en Asie.

DARIUS & Alexandre commencérent à régner la même année. Celui-ci n'avoit que vingt ans quand il parvint à l'empire. Son premier soin fut de célébrer les obséques de son pere avec toute la magnificence possible, & de venger sa mort.

An. M. 3668. Av. J.C. 336. *Plut. in Alex. pag.* 670-672. *Diod. lib.* 17 *pag* 486-489. *Arrian. lib.* 1. *de expedit. Alex. pag.* 2-13.

En montant sur le trône, il le trouva environné d'extrêmes dangers de tous côtés. Les nations barbares, à qui Philippe, pendant tout son régne, avoit fait la guerre, sur lesquelles il

avoit fait des conquêtes, qu'il avoit unies à ſa couronne, & à qui il avoit ôté leurs Rois naturels, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau régne, & d'un Prince encore jeune, pour ſe remettre dans leur liberté, & pour s'unir enſemble contre le commun uſurpateur. Il n'avoit pas moins à craindre du côté de la Gréce. Philippe, en laiſſant en apparence dans chaque ville, dans chaque république, l'ancien gouvernement, l'avoit changé entiérement dans le fond, & s'en étoit rendu maître abſolu. Quoi qu'abſent, il dominoit dans toutes les aſſemblées, & nulle réſolution ne s'y prenoit que dépendamment de lui. Après s'être ainſi ſoumis la Gréce, ſoit par la terreur des armes, ſoit par les ſourdes menées de ſa politique, il n'avoit pas eu le tems de l'apprivoiſer & de l'accoutumer à ſa domination, mais y avoit laiſſé toutes choſes dans un grand mouvement, les eſprits n'étant pas encore calmés, ni pliés à la ſervitude.

Dans une conjoncture ſi délicate, les Macédoniens conſeilloient à Alexandre d'abandonner la Gréce, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par

la force ; de faire revenir par la douceur les Barbares qui avoient pris les armes, & de flater, pour ainsi dire, ces commencemens de revoltes & de nouveautés, en usant de ménagemens, de complaisance, & d'insinuations, pour gagner les esprits. Alexandre n'écouta point ces conseils timides. Au contraire, il prit le parti de tirer la sûreté & le salut de ses affaires de l'audace & de la magnanimité, persuadé que si dans les commencemens il mollissoit en la moindre chose, tout le monde lui tomberoit sur les bras ; & que s'il entroit en composition, il lui faudroit rendre tout ce que Philippe avoit conquis, & se réduire aux bornes étroites de la Macédoine. Il se hâte donc d'arrêter les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence son armée jusques sur les bords du Danube, qu'il traverse en une seule nuit. Il défait dans un grand combat le Roi des Triballiens ; met en fuite les Getes, qui n'osent l'attendre ; subjugue divers peuples Barbares, les uns par la terreur de son nom, les autres par la force de ses armes ; & malgré

θεραπεύειν τὰς ἀρχὰς τῶν νεωτερισμῶν.

l'arrogante * réponse de leurs Ambassadeurs, il leur apprend à connoître un péril plus prochain que la chute du ciel & des astres.

Pendant qu'Alexandre étoit ainsi occupé au loin contre les Barbares, toutes les villes de la Gréce, animées sur-tout par Démosthéne, formérent une ligue puissante contre ce Prince. Un faux bruit de sa mort inspira aux Thébains une audace qui les perdit. Ils égorgérent une partie de la garnison Macédonienne qu'ils avoient dans leur citadelle. D'un autre côté Démosthéne étoit tous les jours à la Tribune haranguant le peuple, & plein de mépris pour Alexandre qu'il appelloit *un enfant* & ** un jeune étourdi, il assuroit d'un ton décisif qu'on n'avoit rien à craindre du nouveau Roi de Macédoine, qui n'étoit point en état de mettre le pié hors de son roiaume, & qui se trouveroit trop heureux de pouvoir s'y maintenir en paix & en sûreté. En même tems il écrivoit let-

Æschin. contr. Ctesiph. p. 453.

* *Alexandre, s'imaginant que le bruit de son nom avoit jetté la terreur parmi ces peuples, demanda à leurs Ambassadeurs ce qu'ils craignoient le plus au monde. Ils répondirent fiérement qu'ils ne craignoient rien que la chute du ciel & des astres.*

** *Le grec porte* μαργίτης, *nom auquel on donne différentes significations.*

tres ſur lettres à Attalus, l'un des Lieutenans que Philippe avoit envoiés dans l'Aſie Mineure, pour le porter à la revolte. Attalus étoit oncle de Cléopatre, ſeconde femme de Philippe. Il étoit fort diſpoſé à écouter les propoſitions de Démoſthéne. Néanmoins, comme il étoit devenu très ſuſpect à Alexandre, & il ſavoit bien que ce n'étoit point ſans raiſon; pour effacer de ſon eſprit tous les ſoupçons qu'il pouvoit avoir conçus contre lui, & pour mieux couvrir ſes deſſeins, il envoia à ce Prince les lettres de Démoſthéne. Il ne put pas néanmoins ſi bien cacher ſes intrigues, qu'il n'en tranſpirât encore quelque choſe au-dehors. Hécatée, l'un des Commandans d'Alexandre, qu'il avoit envoié exprès en Aſie, le fit aſſaſſiner par ſon ordre. Sa mort rétablit le calme dans l'armée, & étoufa toute ſemence de diviſion.

Quand Alexandre eut mis ſon roiaume en ſûreté du côté des Barbares, il marcha à grandes journées vers la Gréce, & paſſa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnoient: *Démoſthéne, dans ſes harangues, m'a appellé enfant pendant que j'ai*

An.M. 3670.
Av.J.C. 334.

été en Illyrie & dans le pays des Triballes ; il m'a appellé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer aux piés des murailles d'Athénes que je suis homme fait. Il entra en Béotie avec tant de diligence, que les Thébains n'en croioient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le tems de se repentir, & demanda seulement qu'on lui livrât Phénix & Prothute, les deux principaux auteurs de la revolte, & fit publier à son de trompe une amnistie & une sûreté entiére pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains, comme pour lui insulter, demandérent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater, & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Gréce, vinssent se joindre à eux.

Alexandre, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propositions qu'il leur faisoit, vit avec douleur qu'il en faloit venir aux mains, & décider l'affaire par la voie des armes. Il se donna une grande bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de

leurs forces: car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais, après une longue & vigoureuse résistance, ce qui étoit resté de la garnison Macédonienne dans la citadelle en étant descendu, & les aiant chargés par derriére, alors envelopés de tous côtés, ils furent presque tous taillés en piéces, & la ville fut prise & pillée.

On ne sauroit exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuier dans ce saccagement. Il y eut des Thraces, qui aiant abbattu la maison d'une Dame de qualité & de vertu, nommée Timocléa, pillérent tous ses meubles & tous ses trésors; & leur Capitaine l'aiant prise elle-même par force, & assouvi sur elle sa brutale passion, lui demanda si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui aiant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit que dès qu'elle avoit vû la ville forcée, elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'Officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa,

qui étoit derriére, le poussà de toute sa force, le précipita dans le puits, & jetta dessus quantité de pierres dont elle l'assomma. En même tems elle fut prise par les Thraces, & on la mena à Alexandre les fers aux mains. A sa contenance & à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage : car elle suivoit fiérement ces brutaux, sans témoigner aucun étonnement, ni faire paroître la moindre crainte. Le Roi lui aiant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagéne, qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Gréce, & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée où il commandoit. Alexandre admira la réponse généreuse de cette Dame, & encore plus l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

Alexandre alors délibera dans son Conseil sur le parti qu'il faloit prendre à l'égard de Thébes. Les Phocéens, & ceux de Platée, de Thespies, d'Orchoméne, qui étoient alliés d'Alexandre, & avoient eu part

à la victoire, repréſentérent la maniére cruelle dont les Thébains avoient traité & détruit leurs villes ; & leur reprochérent le zêle conſtant qu'ils avoient témoigné dans tous les tems pour les Perſes contre l'intérêt des Grecs, dont ils étoient devenus l'horreur & l'exécration : & la preuve en étoit que tous s'étoient engagés par ſerment à détruire Thébes quand on auroit vaincu les Perſes.

Cléade, l'un des priſonniers, aiant eu permiſſion de parler, eſſaia d'excuſer en partie la rebellion des Thébains ; faute, ſelon lui, qu'on devoit plutôt imputer à une crédule & téméraire imprudence, qu'à une mauvaiſe volonté, & à une perfidie déclarée. Il remontra, que ſur le faux bruit de la mort d'Alexandre, ſaiſi avec trop d'avidité, ils s'étoient revoltés, non contre le Roi, mais contre ſes ſucceſſeurs. Que quelle que fût leur faute, ils en avoient été rigoureuſement punis par les maux extrêmes qu'ils avoient ſoufferts. Qu'il ne reſtoit dans la ville qu'une foible troupe de femmes, d'enfans, & de vieillards, dont on n'avoit rien à craindre, & qui étoit d'autant plus digne de compaſſion,

qu'elle n'avoit point eu de part à la revolte. Il finissoit, en faisant ressouvenir Alexandre que Thébes, qui avoit donné naissance à tant de dieux & à tant de héros dont il comptoit plusieurs au nombre de ses ancêtres, avoit été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son pere, & lui avoit tenu lieu comme d'une seconde patrie.

Ces motifs étoient puissans, mais la colére du vainqueur prévalut, & la ville fut détruite. Il conserva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit d'hospitalité avec les Macédoniens, aux descendans de Pindare célébre Poéte qui avoit fait tant d'honneur à la Gréce, & à ceux qui s'étoient opposés à la rebellion, & vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille; & il y avoit eu un peu plus de six mille hommes tués dans le combat. Le desastre de Thébes toucha vivement les Athéniens, de sorte qu'étant sur le point de célébrer la fête des grands Mystéres, ils y renoncérent à cause du grand deuil où ils étoient, & reçurent avec toute sorte d'humanité tous ceux qui s'étant sauvés de la bataille & du

ſac de Thébes, s'étoient réfugiés dans leur ville.

La promte arrivée d'Alexandre dans la Gréce avoit bien rabbattu de la fierté des Athéniens, & avoit amorti tout-à-coup la véhémence de Démosthéne. La ruine de Thébes, encore plus promte, acheva de les consterner. Ils eurent recours aux priéres, & députérent vers Alexandre pour implorer sa clémence. Démosthéne étoit du nombre des Députés. Mais il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cythéron, que redoutant la colére de ce Prince, il s'en retourna, & abandonna l'Ambassade.

Incontinent Alexandre envoie à Athénes demander qu'on lui livre dix des Orateurs, qu'il regardoit comme auteurs de la ligue que son pere avoit vaincue à Chéronée. Ce fut en cette occasion que Démosthéne conta au peuple la fable des loups & des chiens, dans laquelle on suppose *que les loups demandérent un jour aux brebis, que pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les chiens qui les gardoient*. L'application étoit aisée & naturelle, surtout par raport aux Orateurs, justement comparés aux chiens, dont le

devoir eſt de veiller, d'aboier, & de combattre pour ſauver le troupeau.

Dans l'extrême embarras où ſe trouvoient les Athéniens, qui ne pouvoient ſe résoudre à livrer eux-mêmes à la mort leurs Orateurs, & qui n'avoient cependant d'autre reſſource pour ſauver leur ville, Démade, qu'Alexandre honoroit de ſon amitié, offrit de ſe charger ſeul de l'ambaſſade, & d'aller intercéder pour eux. Le Prince, ſoit qu'il fût raſſaſié de vengeance, ſoit qu'il cherchât à effacer, s'il étoit poſſible, par un acte de douceur, l'action atroce & barbare qu'il venoit de faire; ou plutôt voulant lever les obſtacles qui pouvoient retarder ſon grand deſſein, & ne laiſſer en ſon abſence ni ſujet ni prétexte de mécontentement, ſe relâcha ſur la demande qu'il avoit faite des Orateurs, & ſe contenta du banniſſement de Caridéme, qui, étant * Oritain de naiſſance, avoit mérité par ſes ſervices le droit de bourgeoiſie dans Athénes. Il étoit gendre de Cherſoblepte roi de Thrace. Il avoit appris le métier de la guerre ſous Iphicrate, & avoit commandé pluſieurs fois les armées des Athéniens. Pour-

* *Orée, ville d'Eubée.*

ſuivi par Alexandre, il ſe réfugia chez le Roi de Perſe.

Pour ce qui regarde les Athéniens, non-ſeulement il leur remit tous les ſujets de plainte qu'il avoit contr'eux, mais encore leur témoigna une bonté particuliére, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit, parce que, s'il venoit à manquer, c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Gréce. On dit que, lontems après cette expédition, le malheur des Thébains lui cauſa de cuiſans repentirs, & que cette penſée le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de ſévérité exercée contre une ville auſſi puiſſante que Thébes, répandit dans toute la Gréce la terreur de ſes armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une * Diette de tous les Etats & de toutes les villes libres de la Gréce, pour ſe faire donner le même Commandement en chef contre la Perſe, qui avoit été accordé à ſon Pere un

* *Plutarque place ici cette Diette. D'autres la placent plutôt : ce qui a donné lieu à Monſieur Prideaux de ſuppoſer qu'elle fut convoquée deux fois.*

peu avant sa mort. Jamais Diette ne fournit une plus magnifique matiére de délibération. C'est l'Occident qui délibére sur la ruine de l'Orient, & sur les moiens d'exécuter une vengeance suspendue depuis trois cens ans. L'assemblée qui se tient ici va donner lieu à des événemens dont le récit étonne & paroit presque incroiable, & à des révolutions qui feront changer la face de presque tout le monde.

Pour former un tel dessein, il faloit un Prince hardi, entreprenant, aguerri, qui eût de grandes vûes, qui se fût déja fait un grand nom par ses exploits, qui ne fût ni intimidé par les périls, ni arrété par les obstacles, mais surtout qui réunît sous son autorité tous les Etats de la Gréce, dont aucun séparément n'étoit capable d'une entreprise si hardie, & qui avoient besoin, pour agir de concert, d'être soumis à un seul Chef, qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand Corps, en les faisant toutes concourir à un même but & à une même fin. Or Alexandre étoit ce Prince. Il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'esprit des peuples la haine ancienne contre

les Perſes, leurs ennemis perpétuels & irréconciliables, dont ils avoient juré plus d'une fois la perte, & qu'ils étoient bien réſolus de détruire, ſi jamais l'occaſion s'en préſentoit : haine, à laquelle les diſſenſions domeſtiques avoient bien pu donner comme une tréve, mais qu'elles n'avoient point éteinte. La glorieuſe retraite des Dix mille Grecs malgré l'oppoſition de l'armée nombreuſe des Perſes, la terreur qu'Agéſilas, avec une poignée de ſoldats, avoit jettée juſques dans Suſe, faiſoient voir clairement ce qu'on devoit attendre d'une armée, compoſée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Gréce, & de celles de Macédoine, commandée par des Généraux & des Officiers que Philippe avoit formés, &, pour tout dire, qui avoit Alexandre pour Chef. On n'héſita donc point dans la Diette, & d'un commun accord il y fut nommé Généraliſſime contre les Perſes.

Auſſitôt pluſieurs Officiers & Gouverneurs de villes, & pluſieurs Philoſophes, ſe rendirent auprès de lui pour le congratuler ſur cette élection. Il ſe flatoit que Diogéne de Sinope, qui étoit alors à Corinthe, y viendroit

comme les autres. Ce Philosophe, qui faisoit peu de cas des grandeurs, croioit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place, mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les devoirs. Il ne sortit donc point de chez lui. Alexandre alla lui-même avec toute sa Cour pour le voir. Il étoit alors couché au soleil : mais, voiant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant, & attacha sa vûe sur Alexandre. Ce Prince, étonné de voir un philosophe d'une si grande réputation réduit à une entiére indigence, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit Diogéne, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.* Cette réponse excita le mépris & l'indignation des Courtisans. Mais le Roi, frapé d'une telle grandeur d'ame, *Si je n'étois Alexandre*, dit-il, *je voudrois être Diogéne*. Ce mot cache un sens profond, & découvre parfaitement le fond du cœur humain. Alexandre sent qu'il est fait pour tout avoir : voila sa destinée, & en quoi il met son bonheur. Mais, s'il

ne pouvoit parvenir à ce but, il ſent auſſi, que pour être heureux, il faudroit s'étudier à ſe paſſer de tout. En un mot, *tout ou rien*, c'eſt Alexandre & Diogéne. Quelque [a] grand & quelque puiſſant que ſe crût ce Prince, il dut ici ſe reconnoître inférieur à un homme, à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Avant que de partir pour l'Aſie, il voulut conſulter Apollon ſur cette guerre. Il alla donc à Delphes: mais il arriva par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans leſquels il n'étoit pas permis de conſulter l'Oracle; & la Prêtreſſe refuſoit de ſe rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvoit ſouffrir de réſiſtance à ſes volontés, l'aiant priſe bruſquement par le bras, & la conduiſant au temple, elle s'écria: *O mon fils, on ne te peut réſiſter.* Il n'en demanda pas davantage, & ſaiſiſſant cette parole, qui lui tenoit lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine pour ſe préparer à ſa grande expédition. Ἀνίκητος εἶ ὦ παῖ.

a Homo ſupra menſuram humanæ ſuperbiæ tumens, vidit aliquem, cui nec dare quidquam poſſet, nec eripere. *Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.*

§. III.

Procès intenté à Démosthéne par Eschine. Celui-ci est condanné, & se retire en exil à Rhodes.

An.M. 3674.
Av.J.C. 330.

A PEU PRES dans le tems dont nous parlons fut terminé le célébre procès entre Eschine & Démosthéne. Celui-ci aiant rebâti à ses frais les murailles d'Athénes, le peuple, pour lui témoigner sa reconnoissance, l'honora d'une couronne d'or, sur le Décret qu'en dressa Ctésiphon. Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua ce Décret de Ctésiphon. Cette affaire avoit été intentée l'année même de la bataille de Chéronée, un peu avant cette action.

Elle ne fut jugée que huit années après. Jamais cause n'excita tant de curiosité, & ne fut plaidée avec tant d'appareil. On [a] accourut de toutes parts, dit Cicéron, & l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle, que de voir aux mains deux Ora-

a Ad quod judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum, in gravissima causa, accurata & inimicitiis incensa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

teurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par d'éternelles dissensions & par une haine implacable !

Ces deux discours ont toujours été regardés comme les chef-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits, sur-tout celui de Démosthéne. Cicéron l'avoit traduit tout entier, preuve éclatante du cas qu'il en faisoit. Malheureusement, de tout son ouvrage, il ne nous reste que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reste. *De opt. gen. Orat.*

A travers les beautés sans nombre qui se montrent de toutes parts dans ces deux harangues, on y voit ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable, qui en peut ternir beaucoup l'éclat, & qui me paroit contraire aux régles de la saine & bonne éloquence : ce sont les injures grossiéres que ces deux Orateurs se disent de part & d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce stile & ce tissu d'injures grossiéres étoit contraire à la bonne éloquence. En effet tout discours dicté

par la paſſion & par la vengeance ; devient infailliblement ſuſpect aux Juges : au lieu qu'un diſcours, fort & invincible du côté des raiſons, mais retenu & modéré pour les maniéres, gagne les cœurs en même tems qu'il éclaire les eſprits, & perſuade autant par l'eſtime qu'il inſpire pour l'Orateur, que par la force des raiſons qu'il emploie.

La conjoncture du tems paroiſſoit fort favorable à Eſchine. Le parti des Macédoniens, qu'il avoit toujours favoriſé, étoit très-puiſſant à Athénes, ſur-tout depuis la ruine de Thébes. Cependant Eſchine ſuccomba, & paia de la juſte peine de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiécles. Il commença ſes leçons par lire à ſes auditeurs les deux harangues qui avoient cauſé ſon banniſſement. On donna de grands éloges à la ſienne : mais, quand ce vint à celle de Démoſthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublérent ; & ce fut alors qu'il dit ce mot, ſi louable dans la bouche d'un ennemi & d'un

rival : *Eh que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !*

Au reste, le Vainqueur usa bien de la victoire. Car au moment qu'Eschine sortit d'Athénes pour aller à Rhodes, Démosthéne, la bourse à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine * s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie, où je laisse un ennemi si généreux, que je desespére de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent !*

NOTE pour ce qui suit.

J'AUROIS souhaité, & j'en avois eu la pensée, de mettre à la tête du récit des exploits d'Alexandre une Carte gèographique, comme je l'ai fait pour Cyrus le Jeune, ce qui est d'un grand secours pour le Lecteur, & le met en état de suivre des yeux son Héros dans toutes ses conquêtes. Mais ici je n'ai pu le faire, la Carte des expéditions d'Alexandre étant d'une

* *Quelques Auteurs attribuent ce mot à Démosthéne, lorsque trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine, & fut à son tour banni d'Athénes.*

trop grande étendue pour pouvoir être inférée commodément dans un *in*-12. On peut acheter celle qu'a fait sur ce sujet feu Monsieur Guillaume de Lisle, dont le nom est connu de tous les Savans. Cette Carte se vend chez sa Veuve sur le Quai de l'Horloge. Pour y suppléer en quelque sorte, je mettrai ici, sous un même point de vûe, une suite abrégée des pays qu'Alexandre a parcourus jusqu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait partie de la Turquie en Europe, & passe l'Hellespont ou Détroit des Dardanelles.

Il traverse l'Asie Mineure, (la Natolie) où il donne deux batailles : la premiére au passage du Granique, & la seconde près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il entre dans la Syrie & la Palestine, passe en Egypte où il bâtit Alexandrie sur l'un des bras du Nil, pénétre jusques dans la Libye au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne sur ses pas, jusqu'à Tyr, (Sour) & de là il s'avance vers l'Euphrate.

Il passe ce fleuve, puis le Tigre, & remporte la fameuse victoire d'Arbelles.

belles. Prend Babylone, capitale de la Babylonie ; & Ecbatane, de la Médie.

De là il passe dans l'Hyrcanie, jusqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite la mer Caspienne : dans la Parthie, la Drangiane, le pays de Paropamise.

Il remonte dans la Bactriane, & dans la Sogdiane ; s'avance jusqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte Curce le Tanaïs, au-dela duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en deça du Gange, & qui forment l'Empire du Grand Mogol, & s'avance assez près du Gange, qu'il avoit aussi dessein de passer : mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, & descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, il y a dans la Carte des expéditions de ce Prince environ cinquante cinq degrés, qui, sur le pié de vingt-cinq lieues communes de Fran-

ce pour chaque degré, ſont près de quatorze cens lieues.

Ajoutez à cela les différens détours que fit Alexandre, premiérement pour aller de l'extrémité de la Cilicie où ſe donna la bataille d'Iſſus juſqu'au temple d'Ammon dans la Libye, & pour revenir de là à Tyr, voiage qui ne peut pas être moins de trois cens lieues ; & autant tout au moins pour les autres détours en différens endroits : il ſe trouvera qu'Alexandre, dans l'eſpace de moins de huit ans, aura fait avec ſon armée plus de deux mille lieues, ſans parler de ſon retour à Babylone.



§. IV.

Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une premiére bataille aux Perses au Granique, & remporte une célébre victoire.

QUAND Alexandre fut arrivé dans son roiaume, il tint Conseil avec les principaux Officiers de l'armée, & les Grands de sa Cour, sur l'expédition qu'il méditoit contre la Perse, & sur les mesures qu'il faloit prendre pour la faire réussir. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater & Parménion croioient que le Roi, avant que de s'engager dans une entreprise qui ne pouvoit manquer d'être de longue haleine, devoit choisir une épouse, & s'assurer un successeur. Mais, vif & bouillant comme il étoit, il ne put goûter cet avis; & il crut, qu'après avoir été nommé Généralissime des Grecs, & avoir reçu de son pere des troupes invincibles, il lui seroit honteux de perdre le tems à célébrer des noces, & à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu.

An. M. 3670.
Av. J.C. 334.
Diod. lib. 17. p. 499-503.
Arrian. lib. 1. p. 23-36.
Plut. in Alex. pag. 672. 673.
Justin. l. 11. cap. 5. & 6.

Il offrit aux dieux de magnifiques ſacrifices, & fit célébrer à Die, ville de Macédoine, des Jeux * Scéniques, établis par l'un de ſes ancêtres en l'honneur de Jupiter & des Muſes. La fête dura neuf jours, ſelon le nombre de ces déeſſes. Il dreſſa pour le feſtin une tente qui contenoit cent tables, & où par conſéquent il pouvoit y avoir neuf cens couverts. Tous les Princes de ſa famille, tous les Ambaſſadeurs, tous les Généraux, tous les Officiers y furent invités. Il régala auſſi toute l'armée. Ce fut pour lors qu'il eut une célébre viſion dont il ſera parlé dans la ſuite, dans laquelle on l'exhortoit à paſſer promtement dans l'Aſie.

* *On appelloit ainſi les repréſentations de theatre.*

Joſeph. Antiquit. l. b. 11.

Avant que de partir pour cette expédition, il mit ordre aux affaires de la Macédoine, où il laiſſa Antipater pour gouverner en qualité de Viceroi, avec douze mille hommes de pié, & preſque autant de cavalerie.

Il voulut auſſi examiner les affaires domeſtiques de ſes amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de ſon domaine étoient déja emploiés & conſumés par

ces largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous?* Et Alexandre aiant répondu, *L'espérance; Eh bien*, lui repartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire;* & il refusa généreusement le don que le Roi lui avoit assigné.

C'est une connoissance bien importante à un Prince que celle du cœur de l'homme, & le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, & à ne faire sentir aux autres sa puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du Prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; & on lui est autant de fois attaché, & par des liens aussi étroits, qu'il y a de choses qu'on aime, & qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croioit n'être Roi que pour faire du bien, & dont la libéralité vraiment roiale n'étoit ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre, après avoir tout réglé dans la Macédoine, & avoir pris les

précautions néceſſaires pour prévenir les troubles & les mouvemens qui pourroient s'y élever en ſon abſence, partit pour l'Aſie au commencement du printems. Son armée n'étoit guéres que de trente mille hommes de pié, & de quatre ou cinq mille chevaux: mais c'étoient tous hommes braves, aguerris, diſciplinés, qui avoient fait pluſieurs campagnes ſous Philippe, & [a] qui, dans le beſoin, auroient pu commander. La plupart des Officiers n'avoient guéres moins de ſoixante ans, & [b] quand ils étoient aſſemblés, ou rangés à la tête du camp, on croioit voir un Sénat reſpectable. Parménion commandoit l'infanterie; Philotas ſon fils avoit ſous lui dix-huit cens chevaux de Macédoine, & Callas fils d'Harpalus autant de chevaux de Theſſalie. Le reſte de la cavalerie, tiré de différens peuples de la Gréce, & qui montoit à ſix cens, avoit un Commandant particulier. Les Thraces & les Péoniens, qui prenoient toujours les devants, avoient pour Chef Caſſandre. Ale-

a Ut non tam milites, quàm magiſtros militiæ electos putares. *Juſtin.*

b Ut, ſi principia caſtrorum cerneres, ſenatum te alicujus priſcæ reip. videre diceres. *Id.*

xandre prit ſa marche le long du Lac de Cercine vers Amphipolis ; paſſa le Strymon vers ſon embouchure, puis l'Hébre ; & arriva enfin à Seſte après vingt jours de marche. Il ordonna à Parménion de paſſer ſa cavalerie, & une partie de ſon infanterie, de Seſte à Abyde; ce qu'il fit avec cent ſoixante galéres & pluſieurs vaiſſeaux ronds. Pour lui, il paſſa d'Eléonte au port des Achéens, conduiſant lui-même ſa galére ; & quand il fut au milieu de l'Helleſpont, il ſacrifia un taureau à Neptune & aux Néréides, & fit des effuſions dans la mer avec une coupe d'or. On dit auſſi, qu'après avoir lancé un javelot ſur la terre comme pour en prendre poſſeſſion, il deſcendit le premier en Aſie, & que ſautant tout armé & plein de joie hors du navire, il dreſſa des autels ſur le rivage à Jupiter, à Minerve, à Hercule, qui lui avoient procuré une deſcente ſi favorable. Il avoit fait la même choſe en quittant l'Europe.

Il comptoit ſi fort ſur l'heureux ſuccès de ſes armes, & ſur les riches dépouilles qu'il trouveroit en Aſie, qu'il n'avoit fait preſque aucun fonds pour une ſi grande expédition, per-

ſuadé que la guerre, quand on la fait heureuſement, fournit aux beſoins de la guerre. Sa caiſſe militaire n'étoit que de ſoixante & dix talens, & il n'avoit de vivres que pour un mois. En ſortant de Macédoine, il avoit diſtribué, comme je l'ai dit, tout ſon patrimoine à ſes Généraux & à ſes Officiers; &, ce qui eſt bien plus important, il leur avoit inſpiré à tous un tel courage & une telle confiance, qu'ils croioient marcher, non à une guerre douteuſe, mais à une victoire aſſurée.

Soixante & dix mille é us.

Val. Max. lib. 7. cap. 3.

Quand il fut près de Lampſaque, qu'il avoit réſolu de ruiner pour punir la rebellion de ſes habitans, il vit venir à lui Anaximéne, qui étoit de cette ville, célébre Hiſtorien, fort connu de Philippe ſon pere, & pour qui lui-même il avoit beaucoup de conſidération, l'aiant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venoit trouver, il le prévint, & lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point ſa demande. *Ce que j'ai à vous demander, Seigneur,* lui dit Anaximéne, *c'eſt qu'il vous plaiſe de détruire Lampſaque.* Par cet ingénieux détour il ſauva ſa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, & fit célébrer des Jeux autour de son tombeau. Il admira & envia le double bonheur qu'il avoit eu, de trouver pendant sa vie un ami fidéle dans la personne de Patrocle, & après sa mort un digne héraut de son courage dans Homére. En [a] effet, sans l'admirable poéme de l'Iliade, le corps & le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, riviére de Phrygie. Les Satrapes l'attendoient de l'autre côté, résolus de lui en disputer le passage. Leur armée étoit * de cent mille hommes de pié, & de plus de dix mille chevaux. Memnon, qui étoit de Rhodes, & qui commandoit sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avoit con-

a Cùm in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset; O fortunate, inquit, adolescens, cui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et verè. Nam, nisi Ilias illa extitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, etiam nomen obruisset. *Cic. pro Arch. n.* 24.

* *Justin donne à cette armée six cens mille hommes de pié, & Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un & l'autre est sans vraisemblance, & il y a sans doute quelque faute dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.*

ſeillé aux Généraux de ne point riſquer un combat, mais de ruiner le plat pays ſans excepter les villes, à deſſein d'affamer l'armée d'Alexandre, & de la contraindre à retourner ſur ſes pas. Memnon étoit le plus habile des Généraux de Darius, & le plus ſûr inſtrument de ſes victoires. On ne ſait ce qu'on devoit le plus eſtimer en lui, ou ſa profonde ſageſſe dans les conſeils, ou ſon courage & ſa capacité dans la conduite des armées, ou ſon attachement & ſon zéle pour les intérêts de ſon Maître. Le conſeil qu'il donnoit dans la conjoncture préſente, étoit excellent par raport à un ennemi vif & impétueux; qui étoit ſans villes, ſans magazins, ſans retraite; qui entroit dans un pays inconnu & ennemi; que les retardemens ſeuls pouvoient affoiblir & ruiner; & qui n'avoit de reſſource & d'eſpérance que dans le promt ſuccès d'une bataille. Arſite, Satrape de Phrygie, s'y oppoſa, & proteſta qu'il ne ſouffriroit pas qu'on déſolât ainſi les terres de ſon Gouvernement. Le mauvais avis du Satrape prévalut ſur le ſage conſeil de l'Etranger, que les Perſes, à leur grand dommage,

ſoupçonnérent de vouloir tirer la guerre en longueur, & ſe rendre par là néceſſaire.

Alexandre cependant marchoit avec ſon infanterie peſamment armée, rangée ſur deux lignes, & la cavalerie ſur les aîles: le bagage venoit à la queue des troupes. Quand il fut arrivé au bord du Granique, Parménion lui conſeilloit de camper dans cet endroit en ordre de bataille, pour laiſſer aux troupes le tems de ſe repoſer; & d'attendre au lendemain à paſſer la riviére, de grand matin & même avant le jour, parce qu'alors les ennemis ſeroient moins en état de l'en empêcher. Il ajoutoit qu'il étoit dangereux de hazarder le paſſage d'une riviére à la vûe de l'ennemi, d'autant plus que celle-ci étoit profonde, & les bords eſcarpés, de ſorte qu'il ſeroit aiſé à la cavalerie Perſane, qui les attendoit de l'autre côté en bataille, de les défaire avant qu'ils fuſſent formés. Qu'outre la perte qu'on y feroit, cette entrepriſe, ſi elle réuſſiſſoit mal, ſeroit d'une dangereuſe conſéquence pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencemens.

Ces raiſons ne firent point d'impreſſion ſur l'eſprit d'Alexandre. Il répondit qu'il rougiroit de honte, ſi, après avoir paſſé l'Helleſpont, il s'arrêtoit devant un ruiſſeau: car c'eſt ainſi que par mépris il appelloit le Granique. Qu'il faloit profiter de la terreur qu'avoit répandu parmi les Perſes la promtitude de ſon arrivée, & la hardieſſe de ſon deſſein, & répondre dignement à l'idée qu'on avoit conçue de ſon courage, & de la valeur des Macédoniens. La cavalerie ennemie, qui étoit fort nombreuſe, bordoit tout le rivage, & faiſoit un grand front pour occuper le paſſage dans toute ſa longueur. L'infanterie, compoſée principalement des Grecs qui étoient à la ſolde de Darius, étoit derriére, placée dans un lieu qui alloit en montant.

Les deux armées demeurérent lontems en préſence chacune ſur le bord de la riviére, comme ſi elles euſſent redouté l'événement. Les Perſes attendoient que les Macédoniens entraſſent dans l'eau pour les charger à leur avantage, lorſqu'ils voudroient prendre terre; & ceux-ci ſembloient choiſir de l'œil l'endroit le plus propre

pour paſſer, & épier la contenance des ennemis. Alors Alexandre, s'étant fait amener ſon cheval, ordonna aux Seigneurs de ſa Cour de le ſuivre, & de ſe comporter en gens de cœur. Il commandoit la droite, & Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la riviére un gros détachement, & le ſuivit de près avec le reſte des troupes au ſon des trompettes & des cris de joie de toute l'armée. Il fit enſuite avancer l'aile gauche que commandoit Parménion. Pour lui, menant l'aile droite, il entra dans le fleuve, ſuivi du reſte des troupes, au ſon des trompettes & des cris de joie de toute l'armée.

Les Perſes voiant approcher ce détachement, commencérent à tirer deſſus, & deſcendirent en bas où la pente étoit plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquérent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empécher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie, outre le deſavantage du lieu, étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'enhaut. D'ailleurs la fleur de la cavalerie Perſane s'étoit ramaſ-

ſce en cet endroit, & Memnon y combattoit avec ſes fils. Les Macédoniens donc pliérent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs qui avoient fait une vigoureuſe défenſe. Alexandre, qui les avoit ſuivis de près, & les ſoutenoit avec ſes meilleures troupes, ſe met à leur tête, les ranime par ſa préſence, renverſe les Perſes, & les met en déroute. Toutes les troupes le ſuivent, paſſent la riviére, & attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les Généraux. Il étoit remarquable à ſon bouclier, & au pannache qui ombrageoit ſon caſque, aux deux côtés duquel s'élevoient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuſe, & d'une blancheur qui éblouiſſoit. Le choc fut des plus rudes autour de ſa perſonne ; & quoiqu'on ſe battît à cheval, le combat étoit de pié ferme, & d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repouſſer ſon adverſaire, & de gagner du terrain ſur lui. Spithrobate, Satrape de l'Ionie, & gendre de Darius, ſe diſtinguoit par ſa valeur

entre tous les Généraux. Environné de quarante Seigneurs Perſans, tous ſes parens, & tous d'une bravoure connue, qui ne le quittoient point, il portoit par tout la terreur. Alexandre pique contre lui. Les voila tous deux aux mains. Aiant lancé chacun un javelot, ils ſe bleſſent l'un l'autre, mais légérement. Le Satrape en fureur ſe jette l'épée à la main contre Alexandre. Mais celui-ci le prévient, & d'un coup de lance dans le viſage le porte mort par terre. Dans l'inſtant même Roſacès, frere du Satrape, l'attaquant de côté, lui décharge ſur la tête un grand coup de hache, qui lui abbat le pannache, & pénétre juſqu'aux cheveux ſeulement. Comme il alloit fraper un ſecond coup ſur ſa tête que l'armet briſé faiſoit voir à nud, Clitus, d'un coup de ſabre lui coupe la main, & ſauve la vie à ſon Maître. Le danger où avoit été Alexandre, redoubla le courage des ſiens: ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Les Perſes qui étoient au centre de la cavalerie, accablés d'une grêle de traits par les ſoldats armés à la légére qu'on avoit entremêlés parmi les cavaliers, & ne pouvant ſou-

tenir plus lontems l'attaque des Macédoniens qui les frapoient tous dans le visage, commencérent à plier, & les deux ailes aussitôt se renversérent, & prirent la fuite. Les ennemis n'y perdirent que mille chevaux : car ils ne furent pas poursuivis, parce qu'Alexandre tourna tout court sur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans son poste, plutôt par étonnement, dit l'historien, que par résolution. Mais quand elle se vit attaquée en même tems par la cavalerie, & par la phalange Macédonienne qui avoit passé la riviére, & que les bataillons en furent venus aux mains, ceux des Perses ne firent ni une forte ni une longue résistance, & furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie Grecque qui étoit à la solde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée sur une colline, demandoit qu'Alexandre lui donnât sa parole qu'il la laisseroit aller : mais ce Prince, suivant plutôt l'impétuosité de sa colére que sa raison, se jetta au milieu de cette infanterie, & perdit d'abord son cheval, qui fut percé d'un coup d'épée ; c'étoit un autre cheval que Bu-

céphale. La mélée fut si rude autour de lui, que tous ceux qui furent tués ou blessés de son côté, le furent en cet endroit : car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très-braves, & qui se battoient en desespérés. Ils furent tous taillés en piéces, à la réserve de deux mille qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre de Généraux Persans des plus considérables restérent sur la place. Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua lui-même de regret d'avoir été cause de la bataille. Il seroit mort plus glorieusement les armes à la main. Il resta, dans cette bataille, du côté des Barbares vingt mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. Du côté des Macédoniens il demeura d'abord sur la place vingt-cinq cavaliers des compagnies roiales, qui furent tués à la premiére attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe : elles furent placées dans une ville de Macédoine, appellée Die ; d'où, lontems après, Q. Métellus les fit toutes porter à Rome. Du reste de la cavalerie, il en fut tué un peu plus de

ſoixante, & quelque trente fantaſſins, qui furent tous enfermés dès le lendemain dans un même tombeau avec leurs armes & leur équipage, & le Prince donna exemption de toute ſorte de tributs & de ſervices à leurs enfans & à leurs peres.

Il eut auſſi un très-grand ſoin des bleſſés, les viſita lui-même, & voulut les voir penſer. Il parut curieux de ſavoir leur avanture, & permit à chacun de lui conter ſes proueſſes, & de vanter ſa bravoure. Un Prince gagne beaucoup, en s'abaiſſant & ſe familiariſant de la ſorte. Il donna auſſi la ſépulture aux Grands de Perſe, & ne la refuſa pas même aux Grecs qui étoient morts à leur ſervice: mais tous ceux d'entr'eux qu'il fit priſonniers, il les mit à la chaîne, & les envoia travailler en Macédoine, pour avoir porté les armes pour les Barbares contre leur patrie, malgré la défenſe expreſſe qu'en avoit fait la Gréce.

Alexandre, par une grandeur d'ame qui eſt rare, affecta d'aſſocier les Grecs à l'honneur de ſa victoire; & en particulier il envoia aux Athéniens trois cens boucliers des dépouilles ennemies, & voulut que ſur le reſte du

butin on mît cette inscription glorieuse : *Alexandre fils de Philippe, & les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Et pour la vaisselle d'or & d'argent, les tapis de pourpre, & autres meubles du luxe des Perses, il les envoia à sa mere, au moins pour la plus grande partie.

§. V.

Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie Mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le médecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchoit. Libre réponse de Caridéme à ce Prince, qui lui coute la vie. Description de la marche de Darius.

L'HEUREUX succès de la bataille du Granique eut toutes les suites qu'on en pouvoit attendre. Sardes, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Barbares du côté de la mer, se rendit à Alexandre. Il laissa à cette ville sa liberté, & l'usage de ses loix. Quatre jours après il arrive à Ephése, ra-

An. M. 3671. Av. J.C. 333. *Diod. l. 17. p. 503-511. Arrian. lib. 1. p. g. 36-59. & lib. 2. pag. 60-66. Plut. in Alex. pag. 673-674. Q. Curt. lib. 3. cap. 1-3.*

Justin. lib. 11. c. 7. & 8. menant avec soi les bannis qui en avoient été chassés à son occasion, & y rétablit le gouvernement populaire. Pour les tributs qu'on paioit aux Rois de Perse, il les assigna au temple de Diane. Il offrit beaucoup de sacrifices à cette déesse, célébra ses mystéres avec grande pompe, & conduisit la cérémonie avec toute son armée rangée en bataille. *Strab. l. 14. pag. 640. Solin. cap. 40.* Les Ephésiens avoient commencé à rebâtir le temple de Diane, qui avoit été brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre, & l'ouvrage étoit déja fort avancé. Dinocrate, célébre architecte, qui avoit l'intendance de la construction de ce temple, étoit le même que ce Prince emploia depuis pour bâtir Alexandrie en Egypte. Alexandre offrit aux Ephésiens de leur paier tous les frais qu'ils avoient déja faits, & de fournir le reste, pourvû qu'on inscrivît son nom sur l'édifice, & qu'on lui en fît honneur: car il étoit avide, ou plutôt insatiable, de toute espéce de gloire. Quelque avantageuse que fût cette offre, les Ephésiens la refusérent. Avant qu'il sortît d'Ephése, les Députés de Tralles & de Magnésie vinrent lui apporter les clés de leurs villes.

Il marcha enſuite vers Milet, qui, dans l'eſpérance d'un promt & puiſſant ſecours, lui ferma ſes portes. En effet la flote des Perſes fort nombreuſe fit mine de la vouloir ſecourir : mais, après avoir tenté inutilement à pluſieurs repriſes d'engager celle des ennemis à combattre, elle fut obligée de ſe retirer. Memnon s'étoit jetté dans cette place avec un grand nombre des ſiens échapés de la défaite, réſolu de s'y bien défendre. Alexandre, qui ne vouloit point perdre de tems, la fit inſulter de toutes parts, & planter par tout des échelles. L'eſcalade fut des plus vigoureuſes, & fut également bien ſoutenue, quoiqu'Alexandre y envoiât des troupes fraîches, qui ſe ſuccédoient ſans interruption les unes aux autres ; & cela dura pluſieurs jours. Mais comme il vit ſes ſoldats repouſſés de quelque côté qu'ils donnaſſent, & que la place ne manquoit d'aucune choſe pour un long ſiége, il mit toutes ſes machines en œuvre, de ſorte qu'il ouvrit la place en pluſieurs endroits, & à l'attaque des bréches il ajouta en même tems une nouvelle eſcalade. Les aſſiégés, après avoir ſoutenu tous

ces efforts avec une bravoure extraordinaire, craignant d'être enfin emportés d'assaut, capitulérent. Alexandre traita humainement les Miléſiens, & vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers. L'Hiſtorien ne parle point de Memnon. Il ſortit ſans doute avec la garniſon.

An.M. 3671. Av.J.C. 333. Alexandre, voiant que la flote ennemie s'étoit retirée, réſolut de rompre la ſienne, dont l'entretien entraînoit beaucoup de dépenſes, & il avoit beſoin d'argent pour d'autres uſages plus preſſans. Quelques-uns même croient, que, près de donner contre Darius un combat qui décideroit du ſort des deux Empires, il vouloit ôter à ſes troupes toute eſpérance de retraite, & ne leur laiſſer de reſſource que dans la victoire. Il ne retint donc de ſa flote que les vaiſſeaux qui lui étoient néceſſaires pour le tranſport des machines de guerre, & un petit nombre d'autres galéres.

Après la priſe de Milet, il paſſa dans la Carie, pour y former le ſiége d'Halicarnaſſe. Cette place étoit d'un très-difficile accès à cauſe de ſon heureuſe ſituation, & avoit été extrêmement fortifiée. D'ailleurs Memnon,

le plus habile & le plus brave de tous les Officiers qui combattoient pour Darius, s'y étoit jetté avec de bonnes troupes, dans le dessein d'y signaler son courage, & sa fidélité pour son Maître. Aussi fit-il une très-belle défense. Il étoit secondé par un autre Officier d'un rare mérite, qui s'appelloit Ephialte. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure la plus intrépide, & de la science de la guerre la plus consommée, fut mis en usage de part & d'autre. Après que les assiégeans, avec beaucoup de peine & de fatigue, avoient comblé une partie des fossés, & fait approcher des murs leurs machines, ils avoient la douleur de voir leurs travaux ruinés en un moment, & leurs machines brûlées, par les sorties vives & fréquentes que faisoient les assiégés. Quand à coups réitérés de bélier ils étoient venus à bout de renverser quelques pans de murailles, ils étoient tout étonnés d'en voir de nouvelles qu'on avoit construites derriére, & qui sembloient sortir tout-à-coup de terre. L'attaque de ces nouvelles murailles, construites en demi cercle, coutoit infiniment de monde, parce que les assiégés, du

haut des tours qui étoient de côté & d'autre, battoient les ennemis en flanc. On vit en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre que la valeur & le courage de ceux qui la défendent. Le siége fût long, & tout autre qu'Alexandre se seroit rebuté des difficultés qui s'y rencontrérent. Mais les dangers ne servoient qu'a animer ses troupes. Leur constance enfin l'emporta. Memnon, se voiant hors d'état de résister plus lontems, fut obligé d'abandonner la place. Comme il étoit maître de la communication de la mer, après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle qui étoit bien munie de vivres, il emmena avec lui ce qui restoit d'habitans avec toutes leurs richesses, & les transporta dans l'île de Cos, qui n'étoit pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos d'assiéger la citadelle, qui n'étoit pas de grande importance depuis la ruine de la ville qu'il rasa jusqu'aux fondemens. Il se contenta de l'environner de bons murs, & de laisser quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémise reine de Carie,

Carie, Idriée ſon frere régna à ſa place. Ada, ſœur & femme d'Idriée, étoit demeurée en poſſeſſion de cet Etat, ſelon la coutume du pays. Mais elle fut dépoſſédée par Pexodore, à qui ſuccéda ſon gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conſerva néanmoins une place forte, nommée Alinde, dont elle avoit porté les clés à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie, & l'avoit adopté pour ſon fils. Le Prince, ſans mépriſer cet honneur, lui laiſſa la garde de ſa ville; & après la priſe d'Halicarnaſſe, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement.

Cette Dame, pour témoigner à Alexandre la vive reconnoiſſance dont elle étoit pénétrée, lui envoioit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes ſortes de patiſſeries les plus délicieuſes; & enfin elle lui fit préſent des plus excellens cuiſiniers, boulangers, & patiſſiers. Mais il lui répondit, » que tout cet attirail » lui étoit inutile, & [a] qu'il avoit de » bien meilleurs cuiſiniers, qui lui *Plut. in Alex. pag. 677.*

a Βελτίστους γὰρ ὀψοποιοὺς ἔχειν ὑπὸ τοῦ παιδαγωγοῦ Λεωνίδου δεδομένους αὐτῷ· πρὸς μὲν τὸ ἄριστον νυκτοπορίαν, πρὸς δὲ τὸ δεῖπνον ὀλιγαριστίαν.

» avoient été donnés par ſon Gou-
» verneur Léonidas : dont l'un, qui
» lui préparoit un bon diner, c'étoit
» de beaucoup marcher dès le matin
» avant le point du jour ; & l'autre,
» qui lui apprétoit un excellent ſou-
» per, c'étoit un diner fort ſobre.

Pluſieurs Rois de l'Aſie Mineure ſe ſoumirent volontairement à Alexandre, entr'autres Mithridate Roi du Pont, qui dans la ſuite s'attacha à ce Prince, & le ſuivit dans ſes expéditions. Il étoit fils d'Ariobarzane, Satrape de Phrygie, & Roi du Pont, dont il a été parlé ailleurs. On le compte pour le ſixiéme Roi depuis Artabaze, qui eſt regardé comme le fondateur de ce roiaume, en poſſeſſion duquel il fut mis par Darius fils d'Hiſtaſpe ſon pere. Le fameux Mithridate, qui donna tant d'exercice aux Romains, eſt un de ſes ſucceſſeurs.

Florus, lib. 3. cap 5.

Alexandre, avant que d'entrer dans les quartiers d'hiver, permit à tous ceux de ſon armée qui s'étoient mariés cette année-là, de retourner en Macédoine paſſer l'hiver avec leurs femmes, à condition qu'ils reviendroient au printems. Il leur donna trois Officiers Généraux pour les conduire &

pour les ramener. C'eſt préciſément ce qu'ordonnoit la Loi de Moyſe. Et comme on ne trouve cette loi, ou cette coutume, chez aucune autre nation du monde, il y a beaucoup d'apparence qu'Ariſtote l'avoit appriſe d'un Juif avec qui il avoit eu commerce en Aſie; & que l'approuvant comme une pratique fort ſage & fort raiſonnable, il l'avoit conſeillée à ſon Eleve, qui s'en ſouvint dans cette occaſion.

Deuter. 24. 5.

L'année ſuivante Alexandre entra de bonne heure en campagne. Il avoit délibéré s'il marcheroit droit contre Darius, ou s'il acheveroit de ſubjuguer le reſte des provinces maritimes. Le dernier parti lui parut le plus ſûr, pour ne rien laiſſer derriére lui qui pût l'inquiéter. Il fut d'abord un peu arrété dans ſa courſe. Près de Phaſélis, ville ſituée entre la Lycie & la Pamphylie, eſt un défilé le long de la mer, qui eſt à ſec pendant que l'eau eſt baſſe, & qui laiſſe un paſſage libre aux voiageurs: mais, quand la mer eſt haute, il eſt tout couvert d'eau. Comme on étoit alors en hiver, Alexandre, que rien ne rebutoit, voulut partir avant que les eaux ſe fuſſent

Strab. l. 14. *pag.* 666.

retirées. Ainſi il falut que ſes troupes marchaſſent tout un jour dans l'eau juſqu'à la ceinture. Quelques hiſtoriens, pour embellir ce récit, ont écrit que la mer, par une faveur divine, s'étoit volontairement ſoumiſe à Alexandre, & que, contre le cours ordinaire de la nature, elle lui avoit laiſſé un libre paſſage : Quinte-Curce eſt de ce nombre. Il eſt étonnant que l'hiſtorien Joſéphe, pour affoiblir l'autorité du miracle qui fit paſſer aux Juifs la mer rouge à ſec, ait apporté en exemple ce fait, dont Alexandre même avoit réfuté la fauſſeté. Car, au raport de Plutarque, il avoit écrit ſimplement dans une lettre, *qu'étant parti de la ville de Phaſélis, il paſſa à pié le pas de la montagne appellée Climax.* Et l'on ſait que ce Prince, avide du merveilleux, ne manquoit aucune occaſion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeoient d'une maniére toute ſinguliére.

Pendant qu'il étoit aux environs de Phaſélis, il decouvrit une trahiſon qu'avoit tramé contre lui Alexandre fil d'Erope, qu'il venoit de nommer G néral de la cavalerie Theſſalienne à la place de Calas, à qui il avoit

donné un Gouvernement. Darius, sur une lettre qu'il avoit reçue de ce traitre, lui promettoit mille * talens d'or avec le roiaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne croiant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du Roi aiant été arrêté, avoua tout, & le coupable fut puni comme il le méritoit.

* *Plus de trente millions.*

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires de la Cilicie & de la Pamphylie, conduisit son armée à Célénes, ville de la Phrygie, arrosée par la riviére Marsyas, que les fables des poétes ont rendu célébre. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitans s'étoient retirés, de se rendre. Comme ils la croioient imprenable, ils répondirent fiérement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie. Mais se voiant fort pressés, ils demandérent soixante jours de tréve, au bout desquels ils promirent de se rendre, s'ils n'étoient secourus. En effet, le secours ne venant point, ils se rendirent au jour marqué.

De là le Roi passa dans la Phrygie, dont la capitale s'appelloit Gordion,

ancien & fameux séjour du roi Midas, située sur la riviére de Sangare. Aiant pris la ville, il eut envie de voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. Ce nœud, qui attachoit le joug au timon, étoit fait si adroitement, & le lien faisoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir ni où il commençoit, ni où il finissoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'empire de l'Asie. Alexandre se persuada aisément que cette promesse le regardoit. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal : *Il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue* ; & l'aiant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle, dit l'historien.

Sortem oraculi vel elusit, vel implevit. *Quint. Curt.*

Darius cependant ne négligeoit rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseilloit de porter la guerre en Macédoine : & ce parti paroissoit le plus sûr pour se tirer de l'embarras où il étoit. Il eût trouvé les Lacédémoniens, & plusieurs autres Etats de la Gréce qui n'aimoient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui ; & Alexandre, pour défendre son pro-

pre pays, eût été obligé de repasser promtement la mer, & d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis, &, résolu de le suivre, il chargea de l'exécution celui qui le lui avoit donné. Memnon fut déclaré Amiral de la flote, & Capitaine Général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce Prince ne pouvoit faire un meilleur choix. C'étoit le plus habile homme & le meilleur Général qu'il eût, & depuis plusieurs années il avoit servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avoit été suivi, on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son Maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée, & se retira, premiérement à Milet, de là à Halicarnasse, & enfin dans l'île de Cos, où il étoit quand il reçut sa nouvelle commission. La flote s'y rendit, & il ne songeoit plus qu'à exécuter son plan. Il prit l'île de Chios, & celle de Lesbos toute entiére, excepté la ville de Mityléne. De là il se disposoit à passer en Eubée, & à faire de la Gréce même & de la Macédoine le théatre de la

guerre. Mais il mourut devant Mitylène, qu'il avoit été obligé d'assiéger. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à la Perse. On voit ici de quel prix est un seul homme de mérite, dont la perte entraîne quelquefois celle de l'Etat. La mort de Memnon fit échouer le dessein qu'il avoit formé: car Darius n'aiant pas de Général d'une assez grande capacité à mettre à sa place, abandonna tout-à-fait une entreprise, qui seule pouvoit sauver l'Empire. Il n'y avoit donc plus de ressource que dans les armées d'Orient. Darius, mécontent de tous ses Généraux, résolut de commander en personne, & marqua le rendez-vous des troupes à Babylone, où il en fit le dénombrement, qui se trouva monter à quatre, ou cinq, ou six cens mille hommes, car les Historiens varient fort sur ce nombre.

Alexandre étant parti de Gordion, alla soumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les provinces de la haute Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, & arriva dans

la contrée qu'on appelloit le * camp de Cyrus. Il n'y a de là que cinquante ſtades (deux lieues & demie) juſqu'au Pas de la Cilicie, qui eſt un défilé fort étroit, par lequel il faut paſſer pour venir de la Cappadoce à Tarſe. Celui qui en avoit la garde au nom de Darius, y avoit laiſſé peu de ſoldats, leſquels à la premiére nouvelle de l'arrivée des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce paſſage, & après avoir conſidéré attentivement la ſituation des lieux, il admira ſa bonne fortune, & avoua qu'il auroit pu être arrété là tout court, & défait aiſément à coups de pierres. Car, outre que c'étoit un défilé où quatre hommes armés pouvoient à peine marcher de front, le haut de la montagne répondoit ſur le chemin, qui n'étoit pas ſeulement étroit, mais rompu en pluſieurs endroits par la chute des torrens qui deſcendent des montagnes.

Alexandre fit paſſer toute ſon armée juſqu'à la ville de Tarſe, où elle arriva préciſément dans le tems que

* *Quinte Curce l'entend du grand Cyrus, Arrien du Jeune Cyrus. Ce dernier ſentiment paroit plus vraiſemblable.*

les Perſes y mettoient le feu, de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville ſi opulente. Mais Parménion, que le Roi y avoit envoié avec quelque cavalerie, y arriva fort à propos pour empécher l'embraſement, & entra dans la ville qu'il avoit ſauvée, les Barbares aiant pris la fuite au premier bruit de ſon arrivée.

A travers cette ville paſſe le Cydne, riviére moins renommée pour la grandeur de ſon canal, que pour la beauté de ſes eaux, qui ſont extrêmement claires, mais auſſi extrêmement froides, à cauſe de l'ombrage dont ſes rives ſont couvertes. On étoit alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs ſont très-grandes en Cilicie. C'étoit encore au plus chaud du jour; & comme le Roi arrivoit tout couvert de ſueur & de pouſſiére, voiant cette eau ſi claire & ſi belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas ſitôt entré, qu'il ſe ſentit ſaiſi d'un friſſon ſi grand, qu'on crut qu'il alloit mourir. On l'emmena dans ſa tente, aiant perdu toute connoiſſance. La conſternation fut générale dans tout le camp. Ils fondoient tous en larmes, & ſe plaignoient » de ce que le

plus grand Roi qui eût jamais été «
leur étoit ravi au milieu de ſes proſ- «
pérités & de ſes conquêtes, non «
dans une bataille ou dans un aſſaut «
de ville, mais pour s'être baigné «
dans une riviére. Que Darius, prêt «
d'arriver, ſe trouveroit vainqueur «
avant que d'avoir vû l'ennemi. «
Qu'ils ſeroient contraints de ſe re- «
tirer comme fugitifs par les mêmes «
pays, par où ils étoient venus «
triomphans, & que rencontrant «
par tout des lieux ravagés ou de- «
ſerts, la faim ſeule, quand ils «
n'auroient point d'autre ennemi à «
combattre, ſuffiroit pour les faire «
périr. Qui les conduiroit dans leur «
fuite, & qui oſeroit ſuccéder à Ale- «
xandre? Mais, quand ils ſeroient «
aſſez heureux pour gagner l'Hel- «
leſpont, qui leur donneroit des «
vaiſſeaux pour le paſſer? « Puis tour-
nant toutes leurs penſées vers le
Prince, & s'oubliant eux-mêmes, ce
n'étoient que regrets & que plaintes,
de ce que dans la fleur de ſa jeu- «
neſſe, & dans le cours de ſes plus «
grandes proſpérités, celui qui étoit «
leur Roi & leur compagnon de «
guerre tout enſemble, leur étoit «

» ainſi enlevé & comme arraché d'entre les bras.

Cependant il reprenoit ſes eſprits, & peu à peu revenant à ſoi, il reconnoiſſoit ceux qui étoient autour de lui; quoique ſon mal ne ſemblât s'être relâché, qu'en ce qu'il commençoit à le ſentir. Mais l'eſprit étoit encore plus agité que le corps n'étoit malade: car il avoit nouvelles que Darius pourroit bientôt arriver. Il ne ceſſoit de ſe plaindre de ſa deſtinée, qui le livroit ſans défenſe à ſon ennemi, & lui déroboit une ſi belle victoire, le réduiſant à mourir dans une tente d'une mort obſcure, & bien éloignée de cette gloire qu'il s'étoit promiſe. Aiant fait entrer ſes confidens & ſes médecins: » Vous voiez, » mes amis, leur dit-il, dans quelle » extrémité preſſante la fortune me » réduit. Il me ſemble entendre déja » le bruit des armes ennemies, & voir » arriver Darius. Il étoit ſans doute » d'intelligence avec ma mauvaiſe » fortune, quand il écrivoit à ſes * » Satrapes des lettres ſi pleines de

* *Darius, qui ſe croioit ſûr de remporter la victoire contre Alexandre, avoit écrit à ſes Satrapes des lettres, portant qu'ils châtiaſſent ce jeune fou, & qu'après l'avoir revêtu de pourpre par dériſion, ils le lui envoiaſſent piés & mains liées.* Freinshem. in Q. Curt.

hauteur & de fierté à mon égard. «
Mais il n'en eſt pas où il penſe, «
pourvû que l'on me traite à mon «
gré. L'état de mes affaires ne ſouf- «
fre pas des remédes lents, ni des «
médecins timides. Une promte mort «
m'eſt meilleure, qu'une guériſon «
tardive. Si les médecins croient «
avoir quelque reſſource pour moi «
dans leurs remédes, qu'ils ſachent «
que je ne cherche pas tant à vivre «
qu'à combattre. »

Cette impatience précipitée du Roi allarmoit tout le monde. Les médecins, qui ſavoient qu'on les rendroit reſponſables de l'événement, n'oſoient hazarder un remède violent & extraordinaire, d'autant moins que Darius avoit fait publier qu'il donneroit mille talens à quiconque tueroit Alexandre. *Trois millions.* Philippe, un des médecins d'Alexandre, Acarnanien de nation, qui, l'aiant toujours ſervi dès ſon bas âge, l'aimoit tendrement, non ſeulement comme ſon Roi, mais comme ſon nourriſſon, s'élevant, par affection pour ſon Maître, au-deſſus de toutes les conſidérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un remède, qui ne ſeroit pas

fort violent, & qui ne laisseroit pas de faire un promt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeoit dans l'impatience où il étoit de paroître à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit resté en Cappadoce, celui de tous les Grands de sa Cour en qui il se fioit le plus, par laquelle il lui mandoit de se garder de Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens, & sa sœur en mariage. Cette [a] lettre le jetta dans une grande perplexité, aiant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa premiére enfance le tendre & fidéle attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne.

a Ingentem animo sollicitudinem literæ incusserant; & quicquid in utramque partem aut metus aut spes subjecerat, secreta æstimatione pensabat. *Q. Curt.*

Le jour venu, Philippe entre avec ſon remède. Alexandre, tirant la lettre de deſſous ſon chevet, la donne à lire à Philippe : en même tems il prend la coupe, & les yeux attachés ſur lui, il l'avale ſans héſiter, & ſans témoigner ni le moindre ſoupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe, en liſant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de ſurpriſe & de crainte, & la jettant ſur le lit du Roi : *Seigneur*, lui dit-il, d'un ton ferme & aſſuré, *votre guériſon me juſtifiera bientôt du parricide dont on m'accuſe. La ſeule grace que je vous demande, eſt que vous mettiez votre eſprit en repos, & que vous laiſſiez opérer le remède, ſans ſonger à ces avis que vous ont donné des ſerviteurs pleins de zêle à la vérité, mais d'un zêle peu diſcret, & tout-à-fait hors de ſaiſon.* Ces paroles ne raſſurérent pas ſeulement le Roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'eſpérance ; & prenant Philippe par la main : *Soiez vous-même en repos*, lui dit-il ; *car je vous croi doublement inquiet : ſur ma guériſon d'abord, puis ſur votre juſtification.*

Cependant la médecine le travailla de telle ſorte, que les accidens qui s'enſuivirent, fortifiérent l'accuſation

de Parménion. Le Roi perdit la parole, & tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avoit presque plus de poux, ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art pour le secourir. Et quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mere & de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la médecine s'étant rendue maîtresse, & aiant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire & vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, & le corps ensuite, beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvoit se lasser de le contempler, & qui avoit peine à croire ce qu'elle voioit, tant la grandeur du danger l'avoit consternée & abbattue. Il n'y eut point de caresse qu'elle ne fit au Médecin, chacun venant l'embrasser, & lui rendre graces comme à un dieu qui avoit sauvé la vie au Prince.

Outre la vénération que ces peuples ont naturellement pour leurs

Rois, il n'eſt pas imaginable combien ils avoient celui-ci en admiration par deſſus les autres, & combien étoit grande l'affection qu'ils lui portoient. Ils étoient perſuadés qu'il n'entreprēnoit rien ſans une aſſiſtance particuliére des dieux, & comme le ſuccès répondoit toujours à ſes deſſeins, ſa témérité lui tournoit à gloire, & ſembloit avoir je ne ſai quoi de divin. Son âge, qui paroiſſoit incapable de ſi hautes entrepriſes, & qui cependant venoit à bout de tout, ajoutoit à ſes actions un nouveau prix & un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages, dont [a] pour l'ordinaire on ne fait pas grand cas, mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre, relevoient beaucoup ſon mérite; ſe plaire aux exercices du corps, y montrer de l'adreſſe & y exceller, être vétu comme les autres, ſavoir ſe familiariſer ſans rien perdre de ſa dignité, partager avec les plus laborieux & les plus braves la fatigue & le danger : qualités, qui, ſoit qu'il les dût à la nature, ou qu'elles fuſſent le fruit de

a Quæ leviora haberi ſolent, plerumque in re militari gratiora vulgo ſunt. *Q. Curt.*

ſes réflexions, le faiſoient également aimer & reſpecter des ſoldats.

Pendant que tout ce que je viens de raporter ſe paſſoit, Darius s'étoit mis en marche, plein d'une folle confiance dans la multitude immenſe de ſes troupes, & jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Les plaines d'Aſſyrie où il étoit campé, lui permettoient d'étendre librement ſa cavalerie, & de ſe prévaloir de l'avantage du nombre. Séduit par ſa préſomption, il ſonge à s'engager dans des défilés, où ſa cavalerie & ſes troupes innombrables, devenues inutiles, ne feront plus que l'embarraſſer. Il va chercher l'ennemi, qu'il devoit attendre, & court viſiblement à ſa perte. Mais les Satrapes, accoutumés à le flater & à lui applaudir en tout, le félicitoient par avance ſur la victoire qu'il alloit remporter, comme ſi elle eût été aſſurée & immanquable. Il avoit dans ſes troupes un Athénien, nommé Cariděme, homme fort habile dans le métier de la guerre, & qui haïſſoit perſonnellement Alexandre, parce que c'étoit lui qui l'avoit fait chaſſer d'Athénes. Darius ſe tournant de ſon côté, & lui adreſſant la

parole, lui demanda s'il le trouvoit aſſez puiſſant pour paſſer ſur le ventre à ſon ennemi. Cariděme nourri & élevé dans le ſein de la liberté, & oubliant qu'il étoit dans un pays de ſervitude, où il étoit dangereux de heurter l'inclination des Princes, lui répondit en ces termes. » Peutêtre, « Seigneur, que vous ne ſerez pas « bien aiſe que je vous diſe la vérité : « mais, ſi je ne le fais maintenant, « il n'en ſera plus tems une autre fois. « Ce ſuperbe appareil de guerre, ce « prodigieux nombre d'hommes qui a « épuiſé tout l'Orient, pourroit être « formidable à vos voiſins. L'or & la « pourpre y brillent de toutes parts, « & tout y eſt ſi plein de pompe & de « magnificence, qu'à moins que de « l'avoir vû, on ne ſauroit ſe l'imaginer. Mais l'armée des Macédoniens, affreuſe à voir, & toute hériſſée d'armes, ne s'amuſe point à « cette vaine parade. Elle n'a ſoin que « de bien former ſes bataillons, & « de ſe bien couvrir de ſes boucliers « & de ſes piques. Leur Phalange eſt « un corps d'infanterie, qui combat « de pié ferme, & ſe tient ſi ſerré « dans ſes rangs, que les hommes & «

» les armes font comme une haie im-
» pénétrable. Au reste, ils sont tous,
» les soldats comme les Officiers, si
» bien dressés & si attentifs aux com-
» mandemens de leurs Chefs, que
» soit qu'il faille se ranger sous ses
» drapeaux, ou tourner à droit & à
» gauche, ou doubler ses rangs, &
» faire front à l'ennemi de tous côtés,
» on les voit, au moindre signal,
» faire tous les mouvemens & toutes
» les évolutions de l'art militaire. Et
» [a] afin que vous ne croyez pas que
» ce soit l'or ou l'argent qui les mene,
» cette discipline jusqu'ici n'a subsisté
» qu'à l'aide & par les leçons de la
» pauvreté. Ont-ils faim ? toute nour-
» riture leur est bonne. Sont-ils fa-
» tigués ? ils couchent sur la terre,
» & jamais le jour ne les trouve que
» debout. Pensez-vous que la cava-
» lerie Thessalienne, & celle des
» Acarnaniens & des Etoliens, peu-
» ples invincibles, armés de toutes
» piéces, soient gens à être repoussés
» à coups de fronde, & avec des bâ-
» tons brulés par le bout ? Il faut des

a Et, ne auri argentique studio teneri putes, adhuc illa disciplina paupertate magistra stetit. *Q. Curt.*

forces pareilles aux leurs pour les « arréter ; & c'eſt dans leurs pays qu'il « faut chercher du ſecours contre eux. « Faites-y paſſer tout cet or & cet ar- « gent inutile que je voi ici, & ache- « tez-en de bonnes troupes. « Darius [a] étoit par lui-même d'un caractére doux & traitable. Mais quel naturel la fortune ne corromp-t-elle point? Il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions, & pour faire cas d'un homme qui les aime aſſez pour les contredire & leur déplaire en leur repréſentant la vérité. Darius ne pouvant la ſouffrir, fait trainer au ſupplice un homme qui s'étoit mis ſous ſa protection, qui étoit devenu ſon hôte, & qui lui donnoit alors le meilleur conſeil qu'il eût pu prendre. Caridéme ne rabatant rien pour cela de ſa liberté accoutumée, s'écria : « J'ai « un vengeur tout prêt dans la per- « ſonne de celui-là même contre qui « je vous ai donné conſeil, qui vous «

a Erat Dario mite ac tractabile ingenium, niſi etiam ſuam naturam plerumque fortuna corrumperet. *Q. Curt.* ſuam, *me paroit ſuſpect.*

» punira bientôt du mépris que vous » en faites. Pour [a] vous, en qui la » puiſſance ſouveraine a fait un ſi » promt changement, vous appren» drez à la poſtérité, que quand les » hommes s'abandonnent une fois à » la fortune, elle étoufe en eux tou» tes les bonnes ſemences de la na» ture. « Darius ſe repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, & reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit.

Le Roi fit avancer ſes troupes vers l'Euphrate. C'étoit une ancienne coutume des Perſes de ne faire marcher leur armée qu'après que le ſoleil étoit levé ; & alors on donnoit, de la tente du Roi, le ſignal avec la trompette. Au-deſſus de cette tente on expoſoit à la vûe de tout le monde l'image du ſoleil, enchaſſée dans du cryſtal. Voici en quel ordre ils marchoient.

Premiérement, on portoit des autels d'argent, ſur leſquels il y avoit du feu, qu'ils appelloient éternel, & ſacré ; & les Mages ſuivoient, chantant des hymnes à la façon du pays.

a Tu quidem, licentia regni ſubitò mutatus, documentum eris poſteris, homines, cùm ſe permiſere fortunæ, etiam naturam dediſcere. *Q. Curt.*

Ils étoient accompagnés de trois cens ſoixante-cinq jeunes garçons, ſelon le nombre des jours de l'année, vétus de robes de pourpre. Après venoit un char conſacré à Jupiter, traîné par des chevaux blancs, & ſuivi d'un courſier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelloient le cheval du ſoleil; & les Ecuiers étoient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravûres d'or & d'argent, ſuivoient. Puis marchoit un corps de cavalerie, compoſé de douze nations, différentes d'armes & de mœurs. Enſuite ceux que les Perſes appellent Immortels au nombre de dix mille, paſſant en ſumptuoſité tout le reſte des barbares. Ils avoient des coliers d'or, des robes de drap d'or friſé, avec des caſaques à manches toutes couvertes de pierreries.

A trente pas de là, ſuivoient ceux qu'ils appellent les Couſins * ou Parens du Roi, juſqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, & plus remarquables

* *C'étoit un titre de dignité. Il pouvoit s'y trouver un grand nombre des parens du Roi.*

par le luxe des habits, que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient les * Doryphores, venoient après: ils portoient le manteau du Roi, & marchoient devant ſon char, dans lequel il paroiſſoit aſſis comme ſur un tróne élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de dieux d'or & d'argent; & du milieu du joug, qui étoit tout ſemé de pierreries, s'élevoient deux ſtatues de la hauteur d'une coudée, dont l'une repréſentoit la Guerre, & l'autre la Paix; avec un aigle d'or entre-deux, qui déploioit les aîles comme pour prendre ſon vol.

* *C'étoient des gardes, qui portoient des demi-piques.*

Mais rien n'égaloit la magnificence du Roi. Il étoit vétu d'une caſaque de pourpre raiée d'argent; & par deſſus il avoit une longue robbe, toute brillante d'or & de pierreries, ou deux éperviers ſembloient fondre des nues, & s'entrebecqueter. Il portoit une ceinture d'or a la façon des femmes, d'ou pendoit ſon cimetére, qui avoit un foureau tout d'une pierre précieuſe. Il avoit ſur la tête une tiare, ceinte d'un bandeau de couleur bleue, mêlée de blanc.

Cidaris.

A ſes côtés marchoient deux cens de

de ſes plus proches parens, & dix mille piquiers le ſuivoient, aiant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; & enfin trente mille hommes de pié, qui faiſoient l'arriére-garde. Ils étoient ſuivis des chevaux du Roi, au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou ſix vingts pas de là, venoit Syſigambis, mere de Darius, ſur un char, & ſa femme ſur un autre, & toutes les femmes des deux Reines ſuivoient à cheval. Il y avoit enſuite quinze grands chariots, où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient ſoin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui ne ſont pas en petite conſidération parmi ces peuples. Puis marchoient les concubines, juſqu'au nombre de trois cens ſoixante, en équipage de Reines, ſuivies de ſix cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient eſcortés d'une nombreuſe garde d'archers.

Après, venoient les femmes des Officiers de la Couronne, & des plus grands Seigneurs de la Cour: puis les vivandiers & les valets d'armée, montés auſſi ſur des chariots.

A la queue étoient quelques Compagnies armées à la légére, avec leurs Chefs, qui fermoient toute la marche.

Ne croiroit-on pas que c'eſt ici une deſcription de tournoi, & non d'une marche d'armée ? Conçoit-on que des Princes ſenſés aient été capables d'une telle folie, de mener avec leurs troupes un attirail ſi incommode de Femmes, de Princeſſes, de Concubines, d'Eunuques, de Serviteurs, & de Servantes ? La coutume du pays l'exigeoit : c'en étoit aſſez. Darius à la tête de ſix cens mille hommes, & au milieu de ce ſuperbe appareil qui étoit pour lui ſeul, ſe jugeoit grand, & enfloit par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avoit de lui-même. Réduit à ſa juſte meſure, & à ſon mérite perſonnel, qu'il étoit petit ! Il n'eſt pas le ſeul qui ait penſé de la ſorte, & de qui l'on puiſſe porter le même jugement. Mais il eſt tems de mettre aux mains les deux Rois.



3672.
.332.
lib.17.
518.
n. lib.
-82.
in A-
675.

t. lib.
4 12.
lib.
9. &

vis a vis la page 267.



CARTE
Des Environs d'Issus
Pour l'Intelligence des Marches
d'Alexandre et de Darius
vers ce lieu.

§. VI.

Célèbre victoire remportée par Alexandre sur Darius près de la ville d'Issus. Suites de cette victoire.

Pour bien entendre ici la marche d'Alexandre, & celle de Darius, & pour mieux fixer la situation du lieu où se donna la seconde bataille, il est nécessaire de distinguer trois défilés, ou trois passages, que j'appellerai quelquefois du nom de *Pas*. Le premier défilé se rencontre d'abord en descendant du mont Taurus, pour aller à la ville de Tarse, par lequel nous avons vû qu'Alexandre passa de Cappadoce en Cilicie. Le second est le Pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel on entre de la Cilicie dans la Syrie. Le troisiéme est le Pas Amanique, ainsi appellé du mont Amanus. Ce défilé, par lequel on entre de l'Assyrie dans la Cilicie, est beaucoup au-dessus du Pas de Syrie, vers le Septentrion.

AN. M. 3672. AV. J.C. 332. *Diod. lib.* 17. *p.* 512 518. *Arrian. lib.* 2. *p.* 66-82. *Plut. in Alex. p.* 675. 676. *Q. Curt. lib.* 3. *cap.* 4 12. *Justin. lib.* 11. *cap.* 9. & 10.

Alexandre avoit envoié Parménion avec une partie de l'armée, se saisir du Pas de Syrie, afin d'avoir un débouché sûr pour ses troupes. Pour

lui, étant parti de Tarſe, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voioit encore, avec cette inſcription : *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en un jour.* VA, PASSANT : BOI, MANGE, ET TE REJOUI; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là, il vint à Soles, où il offrit des ſacrifices à Eſculape, en reconnoiſſance du rétabliſſement de ſa ſanté, & conduiſit la cérémonie les cierges allumés, ſuivi de toute l'armée, & y fit célébrer des Jeux. Il retourna à Tarſe. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aleie, vers le fleuve Pyrame, il alla avec ſon infanterie & ſa compagnie des Gardes à cheval à Magarſe, & de là gagna Malles, puis Caſtabale. Il avoit appris que Darius, avec toute ſon armée, étoit campé à Soques, lieu de l'Aſſyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint Conſeil de guerre ſur la nouvelle qu'il avoit reçue. Tous les Généraux & les Officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perſes. Parménion s'étoit rendu maître de la petite ville d'Iſſus,

& après s'être saisi du défilé de Syrie, y avoit laissé des troupes pour le garder. Le Roi laissa les malades dans Issus, passa le défilé avec toute l'armée, & campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais tems le contraignit de s'arréter.

Cependant Darius étoit dans une plaine de l'Assyrie, qui avoit beaucoup d'étendue. Les Commandans des Grecs qui étoient à sa solde, & qui faisoient la principale force de l'armée, lui conseillérent d'y attendre l'ennemi. Car, outre que le lieu étoit découvert de tous côtés, & très-avantageux pour sa cavalerie, il étoit capable de contenir le grand nombre de ses troupes, avec tout le bagage & l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejettoit ce conseil, ils étoient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, & qu'il ne mît point toutes ses forces au hazard d'être abbattues d'un seul coup & en une seule journée. Les Courtisans, dont les Cours des Rois, dit Arrien, sont toujours pleines, traitoient ces Grecs de nation infidéle & d'ames venales. Ils firent entendre au Roi qu'ils ne lui proposoient de diviser ses troupes,

qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui seroit en leur pouvoir ; & que le plus sûr étoit de les investir avec toute l'armée, & de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui étoit naturellement doux, & plein d'humanité. Il répondit » qu'il étoit » bien éloigné de commettre un cri- » me si horrible : que nulle nation » desormais ne se fieroit à sa parole : » qu'il [a] étoit inoui qu'un conseil, qui » pouvoit n'être pas prudent, eût ja- » mais été puni de mort : qu'il ne se » trouveroit plus personne qui vou- » lût donner son avis, s'il étoit dan- » gereux de le faire, ce qui étoit le » plus grand malheur qui pût arriver » à un Prince. « Il fit remercier les Grecs de leur zêle & de leur bonne volonté, & voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portoient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avoient proposé.

Les Courtisans avoient persuadé à

a Neminem stolidum consilium capite luere debere: defuturos qui suaderent, si suasisse periculum esset. *Q. Curt.*

Darius que les longs délais d'Alexandre étoient une preuve & un effet de la terreur que l'approche des troupes Persannes lui avoient inspirée, (ils n'avoient rien sû de sa maladie :) que leur bonne fortune l'avoit conduit dans des détroits & des défilés, dont il ne lui seroit pas possible de se tirer, si on l'attaquoit promtement : qu'il faloit profiter du moment favorable, parce qu'il étoit à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échapât. Il fut donc arrété dans le Conseil qu'on iroit le chercher ; les dieux, dit un historien, aveuglant ce Prince, pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avoient creusé, & préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie Persanne. *Arrian.*

Darius, aiant envoié son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux, à Damas ville de Syrie, sous une légére escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie, & y entra par le Pas Amanique, situé beaucoup audessus des défilés de Syrie. Sa femme & sa mere, avec les Princesses ses filles & le petit Prince son fils, étoient, selon la coutume de la nation, à la

ſuite de l'armée. Mais pendant le combat elles demeurérent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'orient en occident, il ſe rabbattit vers Iſſus, ne ſachant pas qu'il étoit derriére Alexandre. On lui avoit fait croire que ce Prince fuioit devant lui, & qu'il ſe retiroit en deſordre dans la Syrie. Il ne ſongea donc plus qu'à le pourſuivre. Il fit mourir cruellement tous les malades qui ſe trouvérent dans la petite ville d'Iſſus, excepté quelques ſoldats, qu'il renvoia après les avoir fait promener dans tout le camp pour faire montre de ſes troupes. Ils portérent la nouvelle à Alexandre que Darius approchoit. Il n'en vouloit rien croire d'abord, tant la choſe lui paroiſſoit incroiable, & tant d'ailleurs il la ſouhaitoit. Mais il en fut bientôt aſſuré par ſes propres yeux, & il ſongea ſérieuſement à ſe préparer au combat.

Alexandre, dans la crainte d'être inſulté dans ſon camp par le grand nombre des Barbares, le fortifia de foſſés & de paliſſades, témoignant une joie incroiable de voir ſon deſir accompli, qui étoit de combattre dans

ces défilés, où les dieux ſembloient avoir amené Darius, pour le livrer entre ſes mains.

En effet le lieu qui ne laiſſoit d'eſpace qu'autant qu'il en faloit à une armée médiocre pour agir & pour ſe mouvoir avec liberté, réduiſoit à une ſorte d'égalité les forces des deux Rois. Ainſi les Macédoniens avoient aſſez de terrain pour emploier toutes leurs troupes, au lieu que les Perſes ne pourroient pas faire agir la vingtiéme partie des leurs.

Néanmoins, comme cela eſt aſſez ordinaire même aux plus grands Capitaines, Alexandre ſe voiant ſur le point de tout hazarder, ſentit quelque émotion. Plus, juſques-là, les ſuccès lui avoient été favorables, plus il craignoit quelque revers de fortune, touchant preſque au moment qui devoit décider de ſon ſort. D'un autre côté, il s'animoit par la vûe de la récompenſe plus grande que le péril; & s'il étoit incertain de la victoire, du moins il ſe flatoit de mourir glorieuſement & en Alexandre. Il retenoit tous ces ſentimens dans ſon cœur, ſachant bien qu'aux approches d'une bataille le Général ne doit jamais laiſ-

ſer paroître ſur ſon rivage ni triſteſſe, ni perplexité, & que l'armée ne doit voir que de la fermeté & de la réſolution dans celui qui la commande.

Aiant fait prendre de la nourriture à ſes ſoldats, & leur aiant ordonné de ſe tenir prêts pour la troiſiéme veille de la nuit, qui commençoit à minuit, il monta ſur le * ſommet d'une montagne, & à la lueur des flambeaux il y ſacrifia à la façon de ſon pays aux dieux du lieu. Quand on eut donné le ſignal, ſes troupes, qui étoient prêtes à marcher & à combattre, aiant ordre de doubler le pas, arrivérent au point du jour dans les poſtes qu'elles vouloient occuper. Cependant les coureurs raportérent que Darius n'étoit plus qu'à trente ſtades de là. Le Roi fit faire alte, & rangea ſon armée en bataille. Les payſans effraiés avertirent auſſi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qu'il ne put croire d'abord, s'étant imaginé qu'Alexandre fuioit devant lui, & cherchoit à lui échaper. Cette nouvelle cauſa un grand trouble & une grande confuſion parmi ſes troupes,

Une lieue & demie.

* *Les anciens avoient coutume de choiſir des lieux élevés pour y offrir des ſacrifices.*

qui se trouvant surprises, couroient avec précipitation & en desordre prendre leurs armes.

Le lieu où se donna la bataille étoit près de la ville d'Issus, fermé d'un côté par les montagnes, & de l'autre par la mer. La plaine, qui étoit entre deux, devoit avoir un espace considérable, puisque les deux armées y campérent; & j'ai déja marqué que celle de Darius étoit fort nombreuse. La riviére de Pinare couloit au milieu de cette plaine depuis la montagne jusqu'à la mer, & la partageoit en deux portions a peu près égales. La montagne formoit un enfoncement semblable à un golfe, dont l'extrémité venant à se recourber, embrassoit une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainsi son armée. Il mit à la pointe de l'aile droite qui étoit près des montagnes, les * Argyraspides commandés par Nicanor, ensuite la phalange de Coenus, puis celle de Perdiccas, qui finissoit au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas, puis celle de Ptolémée,

* *C'étoit un Corps d'infanterie, distingué par ses boucliers d'argent, & encore plus par sa rare valeur.*

& enfin celle de Méléagre. Voila ce qui formoit la fameuſe Phalange Macédonienne, compoſée ici, comme on voit, de ſix corps diſtingués, ou de ſix brigades. D'habiles Généraux étoient à la tête de ces Corps différens, mais Alexandre en étoit toujours le premier Général, & en régloit toutes les opérations. La cavalerie fut placée ſur les deux ailes: les Macédoniens avec les Theſſaliens à la droite, ceux du Péloponnéſe & les autres Alliés à la gauche. Cratére commandoit toute l'infanterie de l'aile gauche, & Parménion l'aile toute entiére. Alexandre s'étoit réſervé le commandement de la droite. Il avoit recommandé à Parménion de ſe tenir le plus près qu'il pourroit de la mer, pour ſe mettre hors d'état d'être envelopé par les Barbares; & à Nicanor au contraire, de ſe tenir aſſez éloigné des montagnes, pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en ſeroient ſaiſis. Il couvrit la cavalerie de ſon aile droite des coureurs de Protomaque, & des Péoniens; & ſon infanterie, des archers d'Antiochus. Il réſerva les * Agriens commandés par

* Agria *étoit une ville entre le mont Hoemus & le mot Rhodope.*

Attale, qui étoient fort eſtimés, & quelques troupes nouvellement arrivées de Gréce, pour les oppoſer à celles que Darius avoit poſées ſur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici quelle étoit ſa diſpoſition. Aiant eu avis qu'Alexandre marchoit à lui en bataille, il fit paſſer la riviére de Pinare à trente mille chevaux, & à vingt mille hommes de trait, afin de pouvoir ranger commodément ſes troupes en deça. Il plaça au centre, les trente mille Grecs qu'il avoit à ſa ſolde, qui étoient ſans contredit la fleur & la force de ſon armée, & qui ne le cédoient en rien pour le courage à la Phalange Macédonienne ; & trente mille Cardaques ſur leur droite, avec autant ſur leur gauche, le lieu n'en pouvant pas tenir davantage. Ils étoient tous peſamment armés. Le reſte de l'infanterie, diſtingué par nations, étoit placé derriére la premiére ligne. Il ſeroit à ſouhaiter qu'Arrien eût marqué combien ces deux lignes avoient chacune de profondeur. Elle devoit être extraordinaire dans un terrain tel que celui de ce défilé, ſur tout par raport au grand nombre des

troupes Perſanes. Sur la montagne qui étoit à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, diſpoſés de telle ſorte, qu'a la faveur des ſinuoſités de la montagne, les uns étoient derriére l'armée d'Alexandre, & les autres l'avoient en tête.

Darius, après avoir rangé ſon armée, fit repaſſer la riviére a ſa cavalerie, & en envoia la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'étoit le lieu où elle pouvoit le mieux combattre; & jetta le reſte ſur la gauche, du côté de la montagne. Mais, comme il vit qu'elle ſeroit inutile de ce côté-là, à cauſe que le lieu étoit trop étroit, il en fit repaſſer encore une grande partie ſur la droite. Pour lui, il ſe plaça au centre de ſon armée, ſelon la coutume des Rois de Perſe.

Alexandre, voiant preſque toute la cavalerie de l'ennemi contre ſon aile gauche, où il n'y avoit que celle du Péloponnéſe, & celle de quelques autres Alliés, y envoia en diligence la cavalerie Theſſalienne, & la fit paſſer derriére ſes bataillons pour n'être point aperçue des Barbares. A la même gau-

che il plaça devant ſon infanterie les archers de Créte, & les Thraces de * Sitalce, qui étoient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la ſolde étoient derriére tous les autres.

* C'étoit un roi de Thrace.

Comme il s'aperçut que ſon aile droite n'avoit pas tant de front que la gauche des Perſes, laquelle auroit pu l'enveloper, & la prendre en flanc,, il tira du centre de ſon armée deux Régimens d'infanterie qu'il y envoia, avec ordre de paſſer par derriére pour ne point attirer l'attention des ennemis. Il renforça auſſi cette aile des troupes qu'il avoit oppoſées aux Barbares de la montagne. Car comme il vit qu'ils ne deſcendoient point, il les fit attaquer par les Agriens & quelques archers, & les chaſſa vers le ſommet; de ſorte qu'il ſe contenta de laiſſer là trois cens chevaux pour les contenir, & envoia le reſte, comme j'ai dit, pour fortifier ſon aile droite, qu'il étendit par ce moien au dela de celle des Perſes.

Les deux armées étant ainſi rangées en bataille, Alexandre marchoit lentement pour laiſſer reprendre haleine à ſes troupes, de ſorte que l'on crut que l'on ne ſe battroit que fort tard.

Car Darius contenoit les ſiennes au deça de la riviére, pour ne point perdre l'avantage de ſon poſte ; & il fit même paliſſader les endroits de la rive qui n'étoient point aſſez eſcarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignoit déja d'être battu. Quand les armées furent en préſence, Alexandre paſſant à cheval le long des rangs, appelloit par leurs noms les principaux Officiers tant des Macédoniens que des étrangers, & exhortoit les troupes à bien faire, leur parlant à chacune ſelon le génie & l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens, » il repréſentoit les ancien-
» nes batailles qu'ils avoient gagnées
» en Europe, la gloire encore récente
» de la journée du Granique, le grand
» nombre de villes & de provinces
» qu'ils avoient laiſſées derriére eux,
» après les avoir ſoumiſes à leur obéiſ-
» ſance. Il ajoutoit qu'une ſeule vi-
» ctoire alloit les rendre maîtres de
» l'empire des Perſes, & que les dé-
» pouilles de l'orient ſeroient le prix
» de leur valeur & de leurs fatigues.
» Il animoit les Grecs, par le ſouve-
» nir de tous les maux que les Perſes,
» ennemis irréconciliables de la Gré-

ce, lui avoient fait souffrir, & leur « remettoit devant les yeux les fa- « meuses journées de Marathon, des « Thermopyles, de Salamine, de Platée, & tant d'autres, qui leur avoient « acquis une gloire immortelle. « Aux Illyriens & aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapines, « il « montroit l'armée des ennemis, tou- « te éclatante d'or & de pourpre, & « moins chargée d'armes que de bu- « tin. Qu'ils allassent donc, eux qui « étoient des hommes, ravir tous ces « ornemens à ces femmes, & qu'ils « fissent un échange de leurs monta- « gnes toujours couvertes de neiges « & de frimats, avec les belles plai- « nes & les riches campagnes de la « Perse. » Il s'éleva alors un cri de toute l'armée, qui demandoit qu'on ne tardât plus à la mener au combat.

Alexandre s'étoit avancé d'abord au petit pas, pour ne point rompre ses rangs, ni le front de sa phalange, & faisoit des altes de tems en tems. Mais quand il fut à la portée du trait, il ordonna à toute sa droite de se jetter avec impétuosité dans la riviére, pour étonner les Barbares, & pour en venir plutôt aux mains, & avoir moins de

traits à eſſuier : ce qui lui réuſſit. L'action fut des plus rudes & des plus opiniâtres. Etant forcés de combattre de près, ils mirent tous l'épée à la main, & alors il ſe fit un grand carnage. Car on ſe battoit corps à corps, & l'on ſe portoit la pointe de l'épée contre le viſage les uns des autres. Alexandre, faiſant devoir de ſoldat & de Capitaine, ne cherchoit rien tant que la gloire de tuer de ſa main Darius, qui monté ſur un haut char paroiſſoit à la vûe de tous; puiſſant objet pour animer, & les ſiens à le défendre, & les ennemis à l'attaquer. La mélée devint encore plus furieuſe & plus meurtriére qu'auparavant. Grand nombre de Seigneurs Perſans furent tués. Il ſe fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès, frere de Darius, voiant qu'Alexandre preſſoit vivement ce Prince, ſe jetta devant ſon chariot avec la cavalerie qu'il commandoit, & ſe diſtingua parmi tous les autres. Les chevaux qui traînoient le chariot de Darius, étant tout percés de coup, commencérent à ſe cabrer, & à ſecouer le joug avec tant de violence, qu'ils alloient renverſer le Prince, lorſque craignant

de tomber vif en la puiſſance des ennemis, il ſe jetta en bas, & monta ſur un autre char. Alors tous les autres ſe mirent à fuir, & jettant bas leurs armes ſe ſauvérent comme ils purent. Alexandre avoit été bleſſé légérement à la cuiſſe, mais ſa bleſſure n'eut point de ſuite.

Pendant qu'une partie de l'infanterie Macédonienne de la droite pouſſoit ainſi ſon avantage contre les Perſes, le reſte, qui avoit à combattre contre les Grecs, trouva plus de réſiſtance. Ceux-ci remarquant que cette infanterie n'étoit plus couverte par la droite de l'armée d'Alexandre qui pourſuivoit l'ennemi, vinrent l'attaquer en flanc. Le combat fut ſanglant, & la victoire demeura lontems douteuſe. Les Grecs tâchoient de repouſſer les Macédoniens dans la riviére, & de réparer le deſordre de leur gauche: les Macédoniens auſſi faiſoient tous leurs efforts pour conſerver l'avantage qu'Alexandre venoit de remporter, & pour maintenir l'honneur de la Phalange Macédonienne, eſtimée juſqu'alors invincible. D'ailleurs, il y avoit une jalouſie perpétuelle entre ces deux nations,

Grecs & Macédoniens, qui animoit extrêmement leur courage, & qui rendoit de part & d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Séleucus, y mourut du côté d'Alexandre, & avec lui six vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite, victorieuse sous la conduite du Prince, après avoir défait tout ce qui étoit devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs qui en étoient aux mains avec le reste de la phalange Macédonienne, & la poussoient vivement; & les aiant chargés en flanc, elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie Persanne qui étoit à l'aile droite, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avoit passé la riviére, & étoit allée fondre sur celle de Thessalie qui lui étoit opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste, pour éviter l'impétuosité de ce prémier choc, & engager les ennemis à se rompre, fit mine de se retirer avec une fraieur apparente, comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses, pleins d'audace & de confiance, &

marchant la plupart ſans ordre & ſans précaution comme à une victoire certaine, ne ſongent qu'à les pourſuivre. Alors les Theſſaliens les voiant en deſordre, firent tout d'un coup volte face, & recommencérent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perſes, de leur côté, ſe défendirent avec courage, juſqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite, & les Grecs taillés en piéces par la phalange.

La défaite de la cavalerie Perſanne acheva la déroute de l'armée. Les chevaux Perſans eurent beaucoup à ſouffrir dans la retraite, à cauſe de la peſanteur des armes des cavaliers ; outre que ſe retirant en deſordre, & venant à paſſer en foule par des défilés, ils s'écraſoient les uns les autres, & étoient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis. D'ailleurs la cavalerie Theſſalienne les pourſuivoit vivement de ſorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie, & qu'il n'en reſta pas moins ſur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déja dit, auſſitôt qu'il avoit vû ſon aile gauche rompue, il s'étoit enfui des premiers ſur ſon char. Mais lorſqu'il

fut parvenu en des lieux raboteux & inégaux, il monta à cheval, quittant ſon arc, ſon bouclier, & ſon manteau roial. Alexandre ne ſongea à le pourſuivre, qu'après qu'il eut vû ſa Phalange victorieuſe des Grecs, & la cavalerie Perſanne miſe en fuite, ce qui donna beaucoup d'avance au Prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenoit à ſa ſolde, ſoutenus par leurs Officiers qui étoient fort braves, ſe retirérent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes vers Tripoli de Syrie; & y aiant trouvé à ſec les navires qui les avoient amenés de Leſbos, ils en équipérent ce qu'il leur en faloit, & brulérent le reſte, afin qu'on ne pût point les pourſuivre.

Pour ce qui regarde les Barbares, après avoir montré aſſez de courage dans les premiéres attaques, ils lâchérent honteuſement le pié, & ne ſongeant qu'à ſe ſauver ils prirent des routes différentes. Les uns ſuivirent le chemin qui méne droit en Perſe: les autres gagnérent les bois & les montagnes écartées: un petit nombre retournérent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en étoit déja rendu

maître, & l'avoit ſaccagé. La mere de Darius, nommée Syſigambis, & ſa femme, qui étoit auſſi ſa ſœur, y étoient reſtées avec deux filles du Roi, & un fils encore enfant, & quelques Dames de Perſe. Car les autres avoient été ménées à Damas, avec une partie de l'argent de Darius, & tout ce qui ne ſervoit qu'au luxe & à la magnificence de ſa Cour. Il ne ſe trouva dans ſon camp que trois mille talens : *Neuf millions.* le reſte tomba enſuite entre les mains de Parménion, à la priſe de Damas.

Alexandre, las de pourſuivre Darius, voiant que la nuit approchoit, & qu'il ne le pouvoit atteindre, retourna au camp des ennemis, que ſes gens venoient de piller. Telle fut l'iſſue de An.M. 3672. Av.J.C. 332. cette mémorable bataille, qui ſe donna la quatriéme année du régne d'Alexandre. Les * Perſes, ſoit dans le combat, ſoit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes, tant de pié que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très médiocre.

* *Quinte-Curce & Arrien font monter la perte des Perſes à cent mille hommes de pié, & à dix mille chevaux. Et Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, & trois cens fantaſſins : ce qui paroit peu vraiſemblable.*

Le ſoir même, il fit aux Grands de la Cour & aux principaux Officiers un feſtin, où ſa bleſſure qui n'avoit fait qu'effleurer la peau, ne l'empécha pas d'aſſiſter. Mais il ne furent pas plutôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mélé de gémiſſemens, qui effraiérent toute la compagnie ; de ſorte que ceux même qui étoient en garde devant le logis du Roi, coururent aux armes, appréhendant une émeute. Ce tumulte venoit de la mere & de la femme de Darius, & des autres Dames captives, qui croiant ce Prince mort, le pleuroient, à la façon des Barbares, avec des cris & des heurlemens épouvantables. Un Eunuque, qui avoit vû le manteau du Roi entre les mains d'un ſoldat, jugeant qu'il le lui avoit pris après l'avoir tué, leur avoit porté cette fauſſe nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du ſujet qui avoit cauſé cette fauſſe allarme, ne put retenir ſes larmes en conſidérant l'infortune de Darius, & le bon naturel de ces Princeſſes, uniquement attentives & ſenſibles à ſon malheur. Il envoia Léonatus, l'un des principaux de ſa Cour, pour les

aſſurer

aſſurer que celui qu'elles pleuroient comme mort, étoit plein de vie. Léonatus aiant pris quelques ſoldats avec lui, vint au pavillon des Princeſſes, & leur fit dire qu'il étoit là de la part du Roi. Mais ceux qui ſe trouvérent à l'entrée, voiant des hommes armés, crurent que c'étoit fait de leurs Maîtreſſes, & coururent dans la tente, criant que leur derniére heure étoit venue, & qu'on avoit envoié des gens pour les faire mourir : de ſorte que ces Princeſſes, ne ſachant à quoi ſe réſoudre, ne faiſoient point de réponſe, mais attendoient en ſilence l'ordre du Vainqueur. Enfin Léonatus, après avoir lontems attendu, & voiant que perſonne ne paroiſſoit, laiſſa ſes ſoldats à la porte, & entra dans la tente : ce qui les effraia encore davantage, ſur ce qu'il étoit ainſi entré ſans que perſonne l'eût introduit. Elles ſe jettérent donc à ſes piés, & le priérent, « qu'avant qu'on les fît « mourir, il leur fût permis d'enſe- « velir le corps de Darius à la manié- « re de leur pays ; & qu'après avoir « rendu ce dernier devoir à leur Roi, « elles mourroient contentes. » Léonatus leur répondit, « que Darius «

» étoit vivant ; & que loin qu'on leur » voulût faire aucun déplaisir, elles » seroient traitées en Reines, avec » tout l'éclat de leur premiére fortu- » ne. « Alors Sysigambis, commençant à reprendre courage, souffrit que Léonatus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des plus qualifiés d'entre les Perses, & permit à la mere de Darius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairoit suivant la coutume & les cérémonies de son pays. Cette sage Princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques-uns de ses plus proches, & ce fut encore avec une réserve & une modestie qu'elle croioit convenir à son état présent. Le Roi témoigna sa joie & sa reconnoissance à toute l'armée, & sur-tout aux principaux Officiers, dont il fit valoir les belles actions, tant celles dont il avoit été témoin par lui-même, que celles qu'on lui avoit raportées ; & il fit des largesses à tous selon leur mérite & leur rang.

Après qu'Alexandre ſe fut acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand Roi, il envoia avertir les Reines qu'il alloit les viſiter; & aiant fait retirer toute ſa ſuite, il entra ſeul dans la tente avec Epheſtion. C'étoit ſon Favori, & comme ils avoient été élevés enſemble, le Roi lui faiſoit part de tous ſes ſecrets, & [a] perſonne n'oſoit lui parler ſi librement que lui: mais il uſoit de cette liberté avec tant de diſcrétion & de réſerve, qu'il paroiſſoit le faire moins par inclination & par goût, que pour obéir au Roi qui le vouloit ainſi. Ils étoient de même âge, mais Epheſtion avoit ſur lui l'avantage de la taille; de ſorte que les Reines le prirent pour le Roi, & lui rendirent leurs reſpects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Syſigambis ſe jetta à ſes piés, & lui demanda pardon, s'excuſant ſur ce qu'elles ne l'avoient jamais vû. Le Roi la relevant, lui dit: *Non, ma Mere, vous ne vous êtes point trompée;*

a Libertatis quoque in admonendo eo non alius jus habebat: quod tamen ita uſurpabat, ut magis à Rege permiſſum, quàm vindicatum ab eo videretur. *Q. Curt.*

car celui-ci est aussi Alexandre. Belle [a] parole, & qui fait beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre ! Si Alexandre eût toujours pensé & agi de la sorte, il auroit véritablement mérité le surnom de Grand : mais [b] la fortune ne s'étoit pas encore saisie de son esprit. Il en porta les commencemens avec modération & sagesse : mais à la fin elle devint plus forte que lui, & il ne put lui résister.

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empécher de lui en marquer sa reconnoissance. » Grand Prince, lui dit-elle, » quelles actions de graces puis-je » vous rendre, qui répondent à vo» tre générosité ? Vous m'appellez » votre Mere, & m'honorez encore » du nom de Reine : & moi je con» fesse que je suis votre captive. Je [c] » sai & ce que j'ai été, & ce que je » suis. Je comprens toute l'étendue » de ma grandeur passée, & je me

a O donum inclitæ vocis, danti pariter atque accipienti speciosum ! *Val. Max. lib. 4. cap. 7.*

b Sed nondum fortuna se animo ejus infuderat. Itaque orientem eam moderatè & prudenter tulit : ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. *Q. Curt.*

c Et præteritæ fortunæ fastigium capio, & præsentis jugum pati possum. *Q. Curt.*

ſens en état de porter tout le poids «
de ma fortune préſente. Mais il eſt «
de l'intérêt de votre gloire, que «
pouvant tout ſur nous, vous ne «
nous faſſiez ſentir ce pouvoir que «
par votre clémence, & non par de «
mauvais traitemens. »

Le Roi, après avoir raſſuré les Princeſſes, prit le fils de Darius entre ſes bras. Ce petit enfant, ſans s'étonner, l'embraſſa, de ſorte qu'Alexandre, touché de ſon aſſurance, & ſe tournant vers Epheſtion, lui dit: *Que je ſouhaiterois que Darius eût eu quelque choſe de ce bon naturel!*

Il eſt certain que dans ces premiéres années il ſe gouverna de telle ſorte, qu'il ſurpaſſa en bonté tous les Rois qui avoient été avant lui, & ſe montra ſupérieur à une paſſion qui domte & entraîne les plus forts. La femme de Darius étoit la plus belle Princeſſe du monde, comme Darius étoit le plus beau de tous les Princes, & de la taille la plus grande & la plus majeſtueuſe; & les Princeſſes leurs filles leur reſſembloient. Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un ſaint temple,

& comme dans un lieu ſacré deſtiné à être l'aſyle de la pudeur & de la modeſtie, où toutes ces Princeſſes vivoient retirées ſans être vûes de perſonne, & ſans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartemens.

Il paroit même qu'après la premiére viſite dont j'ai parlé, qui étoit une viſite de devoir & de cérémonie, Alexandre, pour ne point expoſer ſa foibleſſe, s'impoſa la loi de ne plus voir la femme de Darius. C'eſt lui-même qui nous apprend cette mémorable circonſtance de ſa vie dans une lettre qu'il écrivit à Parménion, pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens, qui avoient fait violence à quelques femmes de ſoldats étrangers. Dans cette lettre on liſoit ces propres paroles : *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie ſeulement vû ni voulu voir la femme de Darius, ni même que j'aie ſouffert que l'on parlât de ſa beauté devant moi.* Il faut ſe ſouvenir qu'Alexandre étoit jeune, vainqueur, & libre, c'eſt-à-dire qu'il n'étoit point encore engagé dans les liens du mariage, comme on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis, & cælebs, & victor.*

Plut. in Alex.

Val. Max. lib. 4. cap. 3.

Enfin, il en uſa avec tant d'humanité à l'égard de ces Princeſſes, qu'à leur captivité près elles ne pouvoient s'apercevoir de leur infortune ; & de tous les avantages qu'elles avoient auparavant, rien ne leur manqua avec lui que la confiance, qu'on ne ſauroit prendre en ſon ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§. VII.

Alexandre vainqueur paſſe en Syrie. Les tréſors renfermés à Damas lui ſont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ſes portes: Abdalonyme eſt placé malgré lui ſur le trône. Alexandre met le ſiége devant Tyr, qui eſt priſe d'aſſaut après ſept mois d'une vigoureuſe réſiſtance. Accompliſſement de différentes prophéties ſur Tyr.

ALEXANDRE prit le chemin de la Syrie, après avoir conſacré trois autels ſur la riviére de Pinare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, & le troiſiéme à Minerve, comme autant de monumens de ſa victoire. Il avoit envoié Parménion à Damas, où étoit le

An.M. 3672. Av.J.C. 332. *Diod. lib.* 17. *p.* 517. 518. *Arrian. lib.* 2. *p.* 83-86. *Plut. in Alex. pag.* 678. *Q. Curt. lib.* 4. *cap.* 1. *Juſtin. lib.* 11. *cap.* 10.

trésor de Darius. Le Gouverneur de la place, trahissant son Maître de qui il n'espéroit plus rien, écrivit à Alexandre qu'il étoit prêt de lui remettre entre les mains tout l'argent & tous les meubles de Darius. Mais voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte, il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place, fit charger dès le point du jour sur des porte-faix tout l'argent, avec ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville, & se mit en fuite avec ses richesses, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en étoit convenu avec Parménion, qui avoit ouvert la lettre écrite au Roi. A la premiére vûe des troupes que conduisoit ce Général, ceux qui portoient ces fardeaux prenant l'épouvante, les jettérent, & se mirent à fuir, aussi bien que les soldats qui les escortoient, & le Gouverneur même, qui parut plus effraié que tous les autres. On voioit des richesses immenses éparses çà & là dans la campagne; tout l'or & l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée; les superbes équipages de tant de grands Seigneurs & de tant de Dames; les

vaſes d'or, les freins d'or, les tentes magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot, tout ce que la longue proſpérité & l'épargne de tant de Rois avoient amaſſé depuis pluſieurs ſiécles, étoit abandonné au Vainqueur.

Mais ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce deſaſtre, étoit de voir les femmes des Satrapes & des grands Seigneurs de Perſe, dont la plupart traînoient leurs petits enfans par la main, d'autant plus dignes de compaſſion, qu'ils ſentoient moins leur malheur. De ce nombre étoient trois jeunes Princeſſes, filles d'Ochus qui avoit régné avant Darius: la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès frere de Darius, la femme d'Artabaze le plus grand Seigneur de la Cour, & ſon fils Ilionée. On y prit encore la femme & le fils de Pharnabaze, que le Roi avoit fait Amiral de toutes les côtes, trois filles de Mentor, la femme & le fils de Memnon ce grand Capitaine: & à peine y eut-il une maiſon illuſtre dans toute la Perſe, qui n'eût part à cette calamité.

On trouva auſſi à Damas les Ambaſſadeurs des villes Grecques, ſur-

tout de Lacédémone & d'Athénes, que Darius avoit cru mettre dans un asyle assuré, en les confiant à la bonne foi de ce traître.

L'argent monnoié monta à * deux cens mille six cens talens, & l'argent mis en œuvre à ** cinq cens mille. Outre cela il y fut pris jusqu'à trente mille personnes, & sept mille bêtes chargées de bagage. Parménion, dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre, marque qu'il avoit trouvé à Damas trois cens vingt-neuf concubines de Darius, qui savoient toutes la musique en perfection, & une grande multitude d'Officiers chargés de différens soins qui regardent la table & les repas, pour faire des couronnes, préparer des parfums & des essences, apprêter les viandes & les mets, travailler à la patisserie, gouverner les celliers & dispenser le vin, & pour d'autres ministéres pareils. Le nombre de ces Officiers montoit à quatre cens quatre-vingts douze. Digne cortége d'un Roi qui court à sa perte !

Athen. lib. 13. pag. 607.

Darius, qui s'étoit vû, peu d'heures auparavant, une si nombreuse &

* *Six cens un million huit cens mille livres.*

** *Quinze cens millions.*

ſi floriſſante armée, & qui étoit venu à la bataille élevé ſur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, s'enfuioit à travers les campagnes, couvertes auparavant du nombre infini de ſes troupes, mais qui n'avoient plus que la face d'un deſert & d'une vaſte ſolitude. Ce miſérable Prince courut toute la nuit avec peu de ſuite: car tous n'avoient pas pris la même route, & la plupart de ceux qui l'accompagnoient n'avoient pu le ſuivre, parce qu'il changeoit ſouvent de chevaux. Enfin il arriva à * Soque, où il ramaſſa les débris de ſon armée qui ne montoient qu'à quatre mille hommes, tant Perſes, qu'étrangers: & de là il gagna Thapſaque en diligence, pour mettre l'Euphrate entre Alexandre & lui.

Cependant, Parménion aiant fait entrer tout le butin dans Damas, le Roi lui commanda d'en avoir ſoin, & de garder auſſi les priſonniers. La plupart des villes de Syrie ſe rendirent aux premiéres approches du Vainqueur. Lorſqu'il étoit à Marathe, il

* *Cette ville étoit à deux ou trois journees du lieu où la bataille s'étoit donnée.*

reçut une lettre de Darius, où il prenoit le titre de Roi, sans le donner à Alexandre. Il le sommoit plutôt qu'il ne le prioit, » de recevoir autant » d'argent qu'il voudroit, à condition » qu'il lui rendroit sa mere, sa fem» me, & ses enfans. Que pour ce qui » étoit de l'Empire, il ne tiendroit » qu'à lui de vuider le différent dans » une action générale où l'on se battît » à forces égales. Mais que, s'il étoit » encore capable de recevoir des avis, » il lui conseilloit de se contenter du » roiaume de ses ancêtres, sans en» vahir celui d'autrui : qu'à l'avenir » ils vécussent en bons amis & en » fidéles alliés. Qu'il étoit prêt à lui » en donner sa foi, & à recevoir la » sienne.

Cette lettre, pleine d'une fierté & d'une hauteur si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il lui répondit en ces termes : » Le Roi Ale» xandre à Darius. Cet ancien Darius, » dont vous avez pris le nom, ruina » autrefois de fond en comble les » Grecs qui tiennent la côte de l'Hel» lespont, & les Ioniens nos ancien» nes colonies. Depuis, aiant traver» sé la mer avec une puissante armée,

il porta la guerre jusques dans le « sein de la Macédoine & de la Gréce. « Après lui, Xerxès descendit encore « avec une multitude effroiable de « Barbares pour nous combattre ; & « aiant été vaincu en une bataille na- « vale, laissa, en se retirant, Mardo- « nius en Gréce, pour saccager nos « villes, & désoler nos campagnes. « Mais qui ne sait que Philippe mon « pere a été assassiné par ceux que les « vôtres ont subornés sous de grandes « espérances? Car, vous autres Perses, « vous entreprenez des guerres im- « pies ; & aiant les armes à la main, « vous mettez la tête de vos ennemis « à prix. Et vous-même tout récem- « ment, quoique suivi d'une grande « armée, vous avez promis mille ta- « lens à quiconque me tueroit. Je ne « fais donc que me défendre, & « ne suis point l'aggresseur. Aussi les « dieux, qui sont pour la bonne cause, « ont favorisé mes armes ; & à l'aide « de leur protection j'ai réduit une « grande partie de l'Asie sous mon « obéissance, & vous ai défait vous- « même en bataille rangée. Au reste, « quoique je ne vous dûsse rien accor- « der de tout ce que vous me deman- «

» dez, parce que vous ne m'avez pas » fait bonne guerre ; néanmoins, ſi » vous venez vous préſenter à moi » comme ſuppliant, je vous donne » ma parole que je vous rendrai ſans » rançon votre mere, votre femme, » & vos enfans. Je veux vous mon- » trer que je ſai vaincre, & obliger » les vaincus. Que ſi vous craignez » de vous mettre entre mes mains, » je vous donnerai ma foi que vous » pourrez venir en aſſurance. Mais » ſouvenez-vous une autre fois quand » vous m'écrirez, que vous écrivez, » non-ſeulement à un Roi, mais à » votre Roi. » Therſippe fut chargé de cette lettre.

Et vincere, & conſulere victis ſcio.

Alexandre, paſſant de là dans la Phénicie, reçut la ville de Biblos dans dans ſon obéiſſance. Tout ſe rendoit à ſon approche, mais perſonne ne le fit avec plus de plaiſir que les Sidoniens. On a vû comment, dix-huit ans auparavant, Ochus avoit détruit leur ville, & fait périr tous ſes habitans. Quand il fut retourné en Perſe, ceux qui à cauſe de leur trafic, ou par quelque autre hazard, s'étoient trouvés abſens, & avoient échapé au maſſacre, y retournérent, & rebâtirent

la ville. Mais ils avoient conſervé tant d'horreur pour les Perſes depuis cette barbarie, qu'ils furent ravis de trouver cette occaſion de ſecouer leur joug : auſſi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoiérent faire leurs ſoumiſſions au Vainqueur malgré Straton leur Roi, qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta la couronne, & permit à Epheſtion de mettre en ſa place celui des Sidoniens qu'il jugeroit le plus digne d'une ſi haute fortune.

Ce Favori étoit logé chez deux jeunes freres des plus conſidérables du pays, auſquels il offrit le ſceptre : mais ils le refuſérent, apportant pour raiſon de leur refus, que par les loix de l'Etat nul ne pouvoit monter ſur le trône, qu'il ne fût du ſang roial. Epheſtion, admirant cette grandeur d'ame, qui mépriſoit ce que les autres cherchent par le fer & par le feu: Continuez, leur dit-il, « de penſer « ainſi, vous qui les premiers avez « compris combien il eſt plus glorieux « de refuſer un roiaume, que de le « poſſéder. Mais, au moins, donnez- « moi quelqu'un de la race roiale, qui « ſe ſouvienne, quand il ſera Roi, «

» que vous lui avez mis la couronne » ſur la tête. « Ces deux freres voiant que pluſieurs, dévorés d'ambition, aſpiroient à ce haut rang, & que, pour y parvenir, ils faiſoient ſervilement la cour aux Favoris d'Alexandre, déclarérent qu'ils ne connoiſſoient perſonne plus digne du diadéme, qu'un certain Abdalonyme, deſcendu, quoi que de loin, de la tige roiale, mais ſi pauvre qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit, comme beaucoup d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de ſon travail, il n'entendoit point le bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Aſie.

Les deux freres auſſitôt, l'étant allé chercher avec les habits roiaux, le trouvent qui arrachoit les mauvaiſes herbes de ſon jardin. Ils le ſaluent Roi; & l'un deux portant la parole: » Il s'agit, lui dit-il, de changer ces » vieux haillons avec l'habit que je » vous apporte. Quittez cet extérieur » vil & bas dans lequel vous avez » vieilli: [a] prenez un cœur de Roi:

a Cape Regis animum, & in eam fortunam, qua dignus es, iſtam continentiam perfer. Et, cùm

mais portez & conſervez ſur le trô- « ne cette vertu qui vous en a rendu « digne. Et quand vous y ſerez mon- « té, devenu le ſouverain arbitre de « la vie & de la mort de tous vos ci- « toiens, gardez-vous bien d'oublier « l'état dans lequel, ou plutôt pour « lequel vous avez été choiſi. » Il ſembloit à Abdalonyme que c'étoit un ſonge, & ne comprenant rien à tous ces diſcours, il leur demandoit s'ils n'avoient pas honte de ſe mocquer ainſi de lui. Mais comme il tardoit trop à leur gré, ils le nettoient eux-mêmes, & lui jettent ſur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; & après lui avoir fait mille ſermens qu'ils ne ſe moquoient point, ils le conduiſent au palais.

La renommée incontinent porta cette nouvelle dans toute la ville. Le plus grand nombre en fut ravi de joie: quelques-uns en murmurérent, principalement les riches, qui, pleins de mépris pour la baſſeſſe de ſa fortune précédente & pour ſa pauvreté, ne purent s'empécher d'en marquer

in regali ſolio reſidebis, vitæ neciſque omnium civium dominus, cave obliviſcaris hujus ſtatus in quo accipis regnum, imò hercule, propter quem. *Q. Curt.*

leur mécontentement dans la Cour du Prince. Alexandre commanda qu'on le fît venir ; &, après l'avoir lontems considéré, il lui dit : » [a] Ton air ne » dément point ce qu'on dit de ton » origine. Mais je voudrois bien savoir avec quelle patience tu as porté ta misére. Plaise aux dieux, répondit-il, que je puisse porter cette » Couronne avec autant de force. » Ces bras ont fourni à tous mes desirs, & tandis que je n'ai rien eu, » rien ne m'a manqué. « Cette réponse fit concevoir au Roi une grande opinion de sa vertu, de sorte qu'il lui fit donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses ; & de plus, il ajouta à son Etat une des contrées voisines.

Diod. lib. 17. p. 518-525. Arrian. lib. 2 p. 87-100. Plut. in Alex. pag. 678. & 667. Q. Curt. lib. 4. cap. 2. 3. 4. Justin. l. 11. cap. 10.

LA SYRIE & la Phénicie étoient déja au pouvoir des Macédoniens, excepté la seule ville de Tyr. Ce n'étoit point sans raison que cette ville

a Corporis, *inquit*, habitus, famæ generis non repugnat. Sed libet scire, inopiam qua patientia tuleris. *Tum ille :* Utinam, *inquit*, eodem animo regnum * pati possim ! Hæ manus suffecere desiderio meo. Nihil habenti, nihil defuit. *Q. Curt.* * *La pensée est belle & juste. Il regarde la royauté comme un poids, plus difficile à porter que la pauvreté :* regnum pati.

s'appelloit la Reine de la mer, qui lui apportoit en effet le tribut de tous les peuples de la terre. Elle se vantoit d'avoir la premiére inventé la navigation, & enseigné aux hommes l'art d'affronter les vagues & les tempêtes par le secours d'un frêle vaisseau. L'heureuse situation de Tyr, la commodité & l'étendue de ses ports, le caractére de ses habitans, industrieux, laborieux, patiens, & pleins d'honnêteté pour les étrangers, y attiroient les Marchands de toutes les parties du monde; de sorte qu'on pouvoit la regarder, non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, que comme la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha, les Tyriens lui envoiérent une ambassade avec des présens pour lui, & des rafraîchissemens pour son armée. Ils vouloient bien l'avoir pour ami, mais non pour maître: de sorte que quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un sacrifice à Hercule qui en étoit le dieu tutélaire, on lui en refusa l'entrée. Ce Conquérant, après tant de victoires, avoit le cœur trop

haut, pour ſouffrir un pareil affront. Il réſolut de les forcer par un ſiége, & eux de leur côté ſe diſpoſérent à ſe bien défendre. Le printems approchoit. Tyr étoit alors dans une île de la mer, à un quart de lieue à peu près du continent. Elle avoit une forte muraille de cent cinquante piés de haut, que les flots de la mer baignoient: & les Carthaginois, colonie de Tyr, fort puiſſans, & maîtres de la mer, dont les Ambaſſadeurs ſe trouvérent alors dans cette ville pour y offrir à Hercule, ſelon la coutume ancienne, un ſacrifice annuel, s'étoient engagés de leur envoier du ſecours. C'eſt ce qui les rendoit ſi fiers. Déterminés à ne ſe point rendre, ils rangent les machines ſur les rempars & ſur les tours, arment la Jeuneſſe, dreſſent des atteliers pour emploier des ouvriers qui étoient en grand nombre dans la ville, de ſorte que tout retentiſſoit du bruit & des préparatifs de la guerre. Ils faiſoient auſſi forger des mains de fer pour jetter ſur les ouvrages des ennemis & les arracher, des crampons, & autres ſemblables inſtrumens inventés pour la défenſe des villes.

Quatre ſtades.

Alexandre croioit avoir des raiſons eſſentielles de ſe rendre maître de Tyr. Il ſentoit bien qu'il ne pourroit ni attaquer aiſément l'Egypte, tandis que les Perſes ſeroient maîtres de la mer; ni pourſuivre en ſûreté Darius, s'il laiſſoit derriére lui tant de pays ſuſpect ou ennemi. Il craignoit auſſi qu'il ne s'élevât quelque mouvement dans la Gréce, & que ſes ennemis, après avoir repris en ſon abſence les villes maritimes de l'Aſie Mineure, & groſſi leur armée navale, ne portaſſent la guerre dans ſon pays, tandis qu'il ſeroit occupé à pourſuivre Darius dans les plaines de Babylone. Ces craintes étoient d'autant mieux fondées, que les Lacédémoniens étoient ouvertement déclarés contre lui, & que les Athéniens demeuroient dans ſon parti plutôt par crainte que par affection. Mais, s'il venoit à bout de ſoumettre Tyr, toute la Phénicie étant ſous ſon pouvoir, il ôteroit aux Perſes la moitié de leur armée navale, qui étoit compoſée de la flote de cette province; & réduiroit bientôt l'île de Cypre & l'Egypte, qui ne pourroient lui réſiſter, dès qu'il ſeroit devenu maître de la mer.

D'un autre côté, il ſemble que, ſelon toutes les régles de la guerre, Alexandre, après la bataille d'Iſſus, devoit pourſuivre vivement Darius, ſans lui donner lieu de revenir de la fraieur où ſa défaite l'avoit jetté, & ſans lui laiſſer le tems de mettre ſur pié une nouvelle armée; le ſuccès de cette entrepriſe, qui paroiſſoit immanquable, devant ſeul le rendre formidable & ſupérieur à tous ſes ennemis. Ajoutez que, s'il venoit à manquer cette place, comme cela paroiſſoit aſſez vraiſemblable, il décrioit lui-même ſes armes, perdoit le fruit de ſes victoires, & apprenoit à ſes ennemis qu'on pouvoit le vaincre. Mais Dieu, qui vouloit par ſon miniſtére punir l'orgueil de Tyr, comme la ſuite le ſera connoître, lui ôta toutes ces penſées, & le détermina au ſiége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'oppoſoient à un deſſein ſi hazardeux, & malgré toutes les raiſons qui devoient le porter à ſuivre un parti contraire.

Il étoit impoſſible d'approcher de la ville pour y donner aſſaut, à moins de faire une chauſſée qui allât du continent à l'île: & cette entrepriſe

avoit des difficultés qui paroiſſoient inſurmontables. Le petit bras de mer qui ſéparoit l'île de la terre ferme, étoit expoſé au vent du couchant, lequel y excitoit de fréquentes & d'horribles tempêtes, de ſorte que la violence des vagues entraînoit en un moment tous les ouvrages, & ruinoit tous les travaux. D'ailleurs la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvoit ni y planter des échelles, ni y dreſſer des batteries que de loin ſur des navires, & le mur qui s'avançoit dans la mer par la partie inférieure, empéchoit qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'on eût pu mettre ſur les galéres, n'euſſent pas fait grand effet à cauſe de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté du courage d'Alexandre, qui étoit réſolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avoit de vaiſſeaux étoit éloigné, & que le ſiége d'une ſi forte ville pouvoit traîner en longueur, & différer pour lontems ſes autres entrepriſes, il crut devoir tenter d'abord des voies d'accommodement. Il envoia donc d'a-

bord des Hérauts, pour convier les habitans à la paix. Les Tyriens les tuérent tous contre le droit des gens, & les jettérent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un ſi ſanglant affront, ne délibéra plus, & donna toute ſon application à conſtruire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui étoit ſur le continent, & qu'on appelloit Palæ-Tyros, des matériaux, qui lui ſervirent à faire ſes jettées : car il en prit toutes les pierres & tous les décombres. Le mont Liban qui n'étoit pas éloigné, ſi fameux dans l'Ecriture Sainte pour ſes cédres, lui fournit le bois pour la charpente & pour le pilotage.

Les ſoldats ſe portoient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la préſence du Prince qui donnoit ordre à tout lui-même, & qui, [a] habile dans l'art de manier & de gagner l'eſprit des ſoldats, excitoit les uns par des louanges, les autres par de légéres réprimandes qu'il aſſaiſonnoit de bonté, & qu'il accompagnoit de promeſſes. On avança aſſez vite d'abord,

a Haud-quaquam rudis tractandi militares animos. *Q. Curt.*

parce

parce qu'il n'étoit pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servoit aux pierres de mortier & de ciment; & que l'endroit où l'on travailloit étant encore éloigné de la ville, le travail se continuoit sans interruption. Mais à mesure qu'on s'éloignoit du rivage, la difficulté augmentoit, parce que la mer se trouvoit plus profonde, & que les ouvriers étoient fort incommodés des traits qu'on leur tiroit du haut des murs. Les ennemis, qui étoient maîtres de la mer, s'avançant sur des chaloupes, & rasant de côté & d'autre la digue, empéchoient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils crioient aux Macédoniens, « Qu'il « faisoit beau voir ces Conquérans si « renommés par tout le monde, por- « ter des fardeaux sur leur dos comme « des bêtes de charge; & ils leur de- « mandoient d'un ton railleur, si Ale- « xandre étoit plus grand que Neptu- « ne, & s'il prétendoit l'emporter sur « lui. »

Ces traits piquans ne faisoient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau,

& commença à s'applanir sur une largeur assez considérable, & à s'approcher de la ville. Alors les assiégés voiant avec effroi la grandeur du travail, dont la mer leur avoit dérobé la connoissance, venoient avec des esquifs reconnoître la digue, qui n'étoit pas encore bien liée. Ces esquifs étoient chargés de frondeurs, d'archers, & de gens qui lançoient des javelots, & même du feu; &, répandus à droit & à gauche autour de la digue, ils tiroient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce qu'il étoit facile d'avancer & de retirer ces esquifs comme on vouloit; tellement qu'ils furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux & des voiles pour couvrir les ouvriers, & de faire deux tours de bois à la tête du travail pour empécher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté, les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vûe du camp, où ils mirent à terre quelques soldats, qui taillérent en piéces ceux qui portoient la pierre; &, sur le mont Liban, il y eut aussi

des payſans Arabes, qui trouvant les Macédoniens écartés, en tuérent près de trente, & n'en firent guére moins de priſonniers. Ces petites pertes obligérent Alexandre de ſéparer ſes troupes en différens corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions & de ſtratagémes dont les aſſiégés ne s'aviſaſſent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaiſſeau de charge, & l'aiant rempli de ſarmens & d'autre matiére ſéche & légére, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermérent toutes ces choſes avec du ſouffre & de la poix, & d'autres matiéres qui prennent aiſément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantérent deux mâts, à chacun deſquels ils attachérent deux antennes où pendoient des chaudrons pleins d'huile & d'autres choſes ſemblables. Ils chargérent enſuite le derriére du navire de pierre & de ſable pour faire lever la proue, & aiant choiſi un vent propre, le trainérent en mer avec leurs galéres. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot, & le tirérent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans ſe

ſauvent à la nage. La flamme ſe prend aux tours avec grande violence, auſſi bien qu'aux autres ouvrages qui étoient a la tête de la chauſſée; & les antennes pouſſées avec violence de côté & d'autre, verſent l'huile dans le feu, & accroiſſent l'embraſement. Et de peur que les Macédoniens n'accouruſſent pour l'éteindre, les galéres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours des dards enflammés, & des torches ardentes, de ſorte qu'on n'oſoit en approcher. Pluſieurs des Macédoniens périrent miſérablement ſur la digue, percés de traits, ou brulés par le feu: les autres, quittant leurs armes, ſe précipitérent dans la mer. Mais, comme ils nageoient, les Tyriens, qui aimoient mieux les prendre vifs que de les tuer, leur eſtropioient les mains à grands coups de pierres & de gros bâtons, & les enlevoient après les avoir mis hors de défenſe. Les aſſiégés, en même tems, ſortant de la ville avec de petits bateaux, raſoient les bords de la digue, & en arrachérent les pieux: ils brulérent auſſi le reſte des machines.

Alexandre, qui voioit tous ſes deſſeins preſque entiérement renver-

ſés, ne ſe laiſſa point décourager ni abbattre par tous ces contretems & par toutes ces pertes. On travailla avec une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la digue; & il fit conſtruire & placer de nouvelles machines avec une promtitude incroiable qui étonna les ennemis. Il ſe trouvoit par tout, & conduiſoit les différens travaux. Sa préſence & ſa capacité les avançoient encore plus que ne faiſoient tant de mains qui y étoient emploiées. L'ouvrage approchoit beaucoup de ſa fin, & touchoit preſque au mur de la ville, lorſqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux, qui pouſſa les vagues contre la digue avec tant de violence, que tout ce qui lioit ſe lâcha, & le flot paſſant à travers les pierres, la rompit par le milieu. Quand cet amas de pierres qui ſoutenoit la terre fut renverſé, le reſte fondit comme dans un abyme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entrepriſe; & il délibéra en effet s'il ne leveroit point le ſiége. Mais un Maître ſupérieur qui avoit prédit & juré la ruine de Tyr, & dont ce Prince ne faiſoit qu'exécuter les ordres ſans les connoître, le retint

à ce ſiége, & diſſipant ſes inquiétudes & ſes craintes, le remplit de courage & de confiance, & inſpira les mêmes ſentimens à toute l'armée. Les ſoldats, comme s'ils ne faiſoient qu'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient déja eſſuiées, ſe mirent à recommencer une nouvelle digue, & y travaillérent ſans relâche.

Villes de Phénicie.

Alexandre ſentoit bien qu'il ne pourroit ni achever ſa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens ſeroient maîtres de la mer. Il ſongea donc à raſſembler à Sidon le peu de galéres qui lui étoient reſtées. Dans ce tems-là même les Rois d'Arade & de Byblos, qui avoient appris que leurs villes étoient au pouvoir d'Alexandre, aiant quitté l'armée navale des Perſes, vinrent le trouver avec leur flote, & celle des Sidoniens, qui faiſoient en tout quatre-vingts voiles. Il y arriva auſſi, preſque en même-tems, dix galéres de Rhodes, trois de Soles & de Malles, dix de Lycie, & une de Macédoine à cinquante rames. Peu de tems après, les Rois de Cypre voiant que l'armée des Perſes avoit été battue près de la ville d'Iſſus, & qu'Alexandre étoit maître de la Phé-

nicie, vinrent ſe joindre à lui avec plus de ſix vingts galéres.

Le Prince, tandis qu'on préparoit les vaiſſeaux & les machines, prit avec lui quelques compagnies de cavalerie, avec ſon régiment des gardes, & marcha vers une montagne de l'Arabie, qu'on nomme l'Antiliban. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien Maître qui avoit voulu abſolument le ſuivre, l'expoſérent à un grand danger. C'étoit Lyſimaque, qui donnoit à ſon Eleve le nom d'Achille, & ſe diſoit ſon * Phénix. Quand le Roi fut au pié de la montagne, il quitta les chevaux, & commença à monter à pié. Ses troupes le devancérent conſidérablement. Il étoit déja tard. Ne voulant pas abandonner ſon Maître qui étoit peſant, & qui ne marchoit qu'à peine, il ſe trouva ſéparé de ſa petite armée avec très-peu de gens auprès de lui, & paſſa ainſi la nuit tout près de l'ennemi, qui auroit pu aiſément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire & ſon courage le tirérent de ce péril. Quand il eut rejoint ſes troupes, il avança dans le pays, ſe rendit maître de toutes les places ou par force, ou

* *On ſait que Phénix avoit été Gouverneur d'Achille.*

par composition ; & revint l'onziéme jour à Sidon, où il trouva Alexandre fils de Polémocrate, qui lui avoit amené quatre mille Grecs du Péloponnése.

L'armée navale étant prête, il prit quelques soldats des gardes qu'il fit embarquer avec lui pour s'en servir en un combat de main, & fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il étoit à la pointe de l'aile droite qui s'étendoit en pleine mer, & avec lui les Rois de Cypre & de Phénicie ; Cratére commandoit la gauche. Les Tyriens d'abord avoient résolu de livrer bataille : mais lorsqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, & qu'ils virent paroître l'armée en un superbe appareil, car il avoit fait alte pour attendre son aile gauche, ils renfermérent toutes leurs galéres dans leurs ports pour en empécher l'abord. Le Prince, ne voiant paroître personne, s'avança plus près de la ville ; & comme il vit qu'il ne pouvoit forcer le port qui étoit du côté de Sidon, parce que l'entrée en étoit trop étroite, & défendue par un grand nombre de galéres qui avoient toutes la proue tournée en haute mer, il se contenta d'en couler

à fond trois qui étoient dehors, & vint après mouiller l'ancre avec toute ſa flote aſſez près de la digue, le long du rivage où il y avoit un abri pour ſes navires.

Pendant tous ces mouvemens la nouvelle digue avançoit beaucoup. Les travailleurs jettoient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, & les chargeoient après de groſſes pierres, ſur leſquelles ils mettoient d'autres arbres qu'ils couvroient d'une terre graſſe qui leur ſervoit de mortier: puis là deſſus entaſſant encore des arbres & des pierres, le tout venoit à ſe lier en un corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premiéres, afin que les tours qui étoient bâties au milieu fuſſent hors de la portée des traits lancés de deſſus les vaiſſeaux qui viendroient raſer les bords de la digue. D'autre côté les aſſiégés faiſoient des efforts extraordinaires & mettoient tout en uſage pour empécher le travail. Mais ce qui leur ſervoit le plus, c'étoit leurs plongeurs, qui nageant entre deux eaux venoient ſans être aperçus juſqu'à la digue, & avec des crocs amenoient à eux les branches qui

ſortoient en dehors, & les tirant de force, elles entraînoient avec elles tout ce qu'il y avoit deſſus. Par là l'ouvrage fut encore retardé: mais, après bien des délais, la patience des ouvriers aiant ſurmonté tous les obſtacles, il fut enfin achevé, & conduit à ſa derniére perfection. On plaça ſur la digue des machines de toutes ſortes, pour battre les murs à coups de bélier, & lancer ſur les aſſiégés des traits, des pierres, & des torches enflammées.

En même tems Alexandre envoia la flote de Cypre commandée par Andromaque ſe camper devant le port qui regarde Sidon; & celle de Phénicie devant le port qui étoit au dela de la digue du côté de l'Egypte, vers l'endroit où ſa tente étoit dreſſée; & il ſe mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Du côté de la digue ils avoient dreſſé des tours ſur le mur qui étoit d'une hauteur extraordinaire, & large à proportion, tout bâti de grandes pierres liées enſemble avec du platre. L'approche n'étoit guére plus facile aux autres endroits, parce qu'ils

avoient remparé le pié de la muraille de grosses pierres pour en empécher l'abord. Il fut donc question de les tirer auparavant, ce qu'on ne put faire qu'a grande peine, parce qu'on ne travailloit pas de pié ferme dans un vaisseau. D'ailleurs les Tyriens venoient avec des galéres couvertes couper les cables des ancres qui tenoient attachés les navires; de sorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même plusieurs vaisseaux à trente rames, & de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galéres Tyriennes. Ils ne laissoient pas encore de les venir couper subtilement par le moien de leurs plongeurs; ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer. Après on tira ces pierres avec des cables, & les aiant enlevées avec des machines, on les jettoit au fond de la mer où elles ne pouvoient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoié, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, & on les attaquoit tout à la fois par mer & par terre.

Les Macédoniens avoient joint deux

à deux des galéres à quatre rangs, en telle ſorte que les proues tenoient enſemble, & que les poupes étoient éloignées l'une de l'autre autant qu'il faloit pour faire que les piéces de bois qui ſeroient entre deux n'euſſent pas trop de portée. Après on jettoit d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachoient enſemble avec des ais en travers pour placer les ſoldats dans cet eſpace. Puis avec des galéres ainſi équipées, ils voguoient à force de rames vers la ville, & tiroient à couvert contre ceux qui défendoient la muraille, parce que les proues leur ſervoient de parapet. Le Roi les fit avancer ſur le minuit pour environner les murs, & donner un aſſaut général. Les Tyriens deſeſpérés ne ſavoient plus que faire, quand tout-à-coup le ciel ſe couvrit de nuées ſi épaiſſes, qu'elles dérobérent le peu de clarté qui reſtoit au milieu des ténébres. La mer émue s'enfle peu-à-peu, & les vagues agitées par la violence des vens excitent une horrible tempête. Les vaiſſeaux s'entrechoquent ſi rudement, que les cables qui les tenoient attachés enſemble ſe lâchent ou ſe briſent, les planches viennent à

fondre, & avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles. Car il n'étoit pas possible, dans une si furieuse tourmente, de gouverner des galéres ainsi liées l'une à l'autre. Le soldat empéchoit le matelot, & le matelot le soldat : &, comme il arrive dans ces sortes d'accident, tel obéissoit qui devoit commander, la crainte & le trouble causant un désordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui sembloient lui arracher de vive force leurs vaisseaux ; & ils les ramenérent enfin sur le bord, mais la plupart fracassés.

En ce même tems arrivérent à Tyr trente Ambassadeurs de Carthage : mais ils n'amenérent rien moins aux assiégés que ce grand secours qu'on leur avoit fait espérer. Car ils n'apportoient que des excuses, alléguant que les Carthaginois se voioient avec douleur hors d'état de les secourir, aiant à combattre eux-mêmes, non plus pour l'empire, mais pour leur propre pays. En effet ceux de Syracuse ravageoient alors toute l'Afrique avec une puissante armée, & s'étoient campés assez près des murs de Carthage.

Voiez le premier Tome dans l'histoire de Carthage.

Les Tyriens, quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance, ne perdirent point courage. Ils prirent seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes & de leurs enfans à Carthage, pour se mettre en état de se défendre en desespérés, & de souffrir plus courageusement tout ce qui pourroit arriver, quand ils auroient mis en sûreté ce qu'ils avoient au monde de plus cher.

Il y avoit dans la ville une statue de bronze d'Apollon, qui étoit d'une grandeur énorme. Ce Colosse avoit été autrefois dans la ville de Géla en Sicile. Les Carthaginois l'aiant prise environ l'an 412 avant Jesus-Christ, en avoient fait présent à la ville de Tyr, qu'ils regardoient toujours comme la mere de Carthage. Les Tyriens l'avoient placée dans leur ville, & elle y étoit adorée. Pendant le siége, sur un songe qu'eut un des habitans, ils s'imaginérent qu'Apollon les vouloit quitter, & aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, pour empécher ce dieu de s'enfuir. Car ces bonnes gens

Diod. lib. 13. pag. 226.

croioient, que, sa statue étant ainsi enchaînée, il ne lui seroit pas possible de se sauver, & qu'Hercule, dieu tutélaire de la ville, l'empécheroit de s'enfuir. Quelle idée les payens avoient de leurs dieux !

Quelques-uns proposérent aussi de rétablir un sacrifice discontinué depuis plusieurs siécles; qui étoit d'immoler un enfant de condition libre à Saturne. Carthage, qui avoit reçu de ses fondateurs cette sacrilége coutume, l'a gardée jusqu'à sa destruction; & si les anciens, qui avoient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fussent opposés, cette cruelle superstition alloit l'emporter sur l'humanité.

Les Tyriens, qui se voioient toujours à la veille d'être forcés, résolurent d'attaquer la flote de Cypre qui étoit à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le tems que les matelots des ennemis étoient écartés çà & là, & qu'Alexandre étoit retiré dans sa tente sur le bord de la mer. Ils sortirent sur le midi avec treize galéres, remplies de soldats choisis & exercés aux combats de mer; & vinrent, à force de rames, fondre sur les vaisseaux ennemis. Ils en trouvérent une partie

vuide, & l'autre qu'on avoit remplie à la hâte. Ils en coulérent quelques-uns à fond, & en firent échouer plusieurs contre le rivage. La perte auroit été plus considérable, si Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la sortie des Tyriens, n'étoit promtement accouru avec sa flote. Ils ne l'attendirent pas, & se retirérent dans le port, après avoir aussi perdu quelques-uns de leurs vaisseaux.

Les machines aiant été mises en mouvement, la ville étoit vivement attaquée de toutes parts, & non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits & animés par le danger pressant & l'extrême nécessité, inventoient tous les jours de nouveaux moiens de se défendre, & de repousser l'ennemi. Ils rendoient inutiles les traits que les balistes lançoient contre eux, par des roues tournantes qui les brisoient ou les détournoient ailleurs. Ils amortissoient la violence des pierres, en leur opposant des espéces de voiles & de rideaux d'une matiére molasse, & qui cédoit aisément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des corbeaux, des grap-

pins, des faulx, des mains de fer, à des solives, ou à des poutres : puis aiant bandé leurs machines faites comme des arbalêtes, & ajusté dessus au lieu de fleches ces grosses piéces de bois, ils les décochoient tout-à-coup contre les ennemis. Elles écrasoient les uns par leur poids ; & les crocs ou les faulx pendantes dont elles étoient garnies déchiroient les autres, & endommageoient même considérablement les vaisseaux. Ils avoient aussi des boucliers d'airain, qu'ils tiroient tout rouges du feu, & les remplissoient de sable embrasé, & les jettoient promtement de dessus la muraille sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignoient rien tant que cette derniére invention. Car, dès que ce sable ardent avoit atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénétroit jusqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne le pouvoit tirer : de sorte que les soldats, jettant leurs armes & déchirant leurs habits, demeuroient sans défense exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une si vigoureuse défense, délibéra sérieusement s'il ne devoit point le-

ver le siége, & passer en Egypte. Car, après avoir couru toute l'Asie avec une rapidité incroiable, il se voioit là malheureusement arrété, & perdoit autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté, il considéroit que ce seroit une grande bréche à sa réputation qui lui avoit plus servi que ses armes, de laisser Tyr derriére lui comme une marque qu'on pouvoit lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval, où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés de se retirer vers la ville avec toute leur flote. Le Roi les suivit en queue, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, étant repoussé à coup de traits qu'on lui tiroit du haut des murs : mais il prit, ou coula à fond, un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre, après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer, fit avancer sa flote & ses machines pour l'assaut général. L'attaque & la dé-

fenſe furent encore plus vives qu'elles ne l'avoient été juſques-là. Le courage croiſſoit à proportion du danger. Animés de part & d'autre par les motifs les plus puiſſans, ils ſe battoient comme des lions. Quand les béliers eurent abbattu quelques pans de murailles, & qu'on eut jetté les ponts, les Argyraſpides montent courageuſement à la brêche, aiant à leur tête Admète, l'un des plus braves Officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de pertuiſane pendant qu'il encourageoit les ſiens. La préſence du Prince, & encore plus ſon exemple, animoient les troupes. Il monta lui-même ſur une des tours qui étoit fort haute, & s'expoſa au plus grand péril où jamais ſon courage l'eût porté. Car étant d'abord reconnu aux marques roiales & à la richeſſe de ſes armes, il ſervit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coup de javelot pluſieurs de ceux qui défendoient la muraille : puis les joignant de plus près, il renverſa dans la ville ou dans la mer les uns à coups d'épée, les autres avec ſon bouclier, parce que la tour d'où il combattoit touchoit preſque

au mur. Il y passa bientôt par le moien des pontons, & suivi de sa Noblesse, il se rendit maître de deux tours, & de l'espace qui étoit entre-deux. Déja les béliers avoient fait bréche en plusieurs endroits, l'armée navale avoit forcé le port, & quelques-uns des Macédoniens s'étoient saisis des tours qu'ils trouvérent abandonnées. Les Tyriens, voiant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirérent vers la place d'Agénor, où ils firent ferme: mais Alexandre, survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie, & chassa l'autre. En même tems, la ville étant prise du côté du port, les Macédoniens couroient par tout, & n'épargnoient personne, irrités de la longue résistance des assiégés, & du mauvais traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs compagnons qui avoient été pris au retour de Sidon, & jettés en bas du mur après avoir été égorgés à la vûe de toute l'armée.

Les Tyriens se voiant accablés de tous côtés, les uns s'enfuient au temple implorant le secours des dieux, les autres s'enfermant dans leurs maisons préviennent le vainqueur par une

mort volontaire, d'autres enfin se lancent sur l'ennemi résolus de vendre chérement leur vie. La plupart étoient montés sur les toits, & jettoient des pierres, & tout ce qui leur venoit à la main, sur ceux qui avançoient dans la ville. Le Roi commanda qu'on fît main-basse sur tous les habitans, à la réserve de ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples, & qu'on mît le feu par tout. Quoique cet ordre eût été publié a son de trompe, aucun de ceux qui portoient les armes n'eut recours aux asyles. Les temples n'étoient pleins que des filles & des enfans qui étoient restés dans la ville. Les vieillards se tenoient à l'entrée de leurs maisons, n'attendant que l'heure d'être immolés à la fureur du soldat. Il est vrai que les Sidoniens qui se trouvérent dans le camp d'Alexandre, en sauvérent beaucoup. Car étant entrés dans la ville pêle-mêle avec les victorieux, & se ressouvenant de l'affinité qu'ils avoient avec les Tyriens, parce qu'on tenoit qu'Agénor avoit fondé les villes de Sidon & de Tyr, ils en menérent plusieurs sécrettement dans leurs vaisseaux, & les transportérent à Sidon,

Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent, par cette officieuse tromperie, dérobés a la rage du vainqueur ; & l'on peut juger combien le carnage fut grand, puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats tailles en piéces sur le rempart de la ville. Mais la colére du Roi n'étant pas encore assouvie, il fit voir un spectacle horrible aux yeux mêmes des vainqueurs. Car deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer. Il pardonna aux Ambassadeurs de Carthage qui étoient venus dans leur métropole, selon l'ancienne coutume, pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers, tant habitans qu'étrangers, monta à trente mille personnes : ils furent tous vendus. La perte, du côté des Macédoniens, fut très médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule, & conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes : & la flote
An.M. 3672. en fit autant de son côté. Il célébra
Av.J.C. 332. aussi des Jeux Gymniques en l'honneur du même dieu, & dans son temple. Pour ce qui regarde la statue d'Apollon dont on a parlé, il lui fit

ôter ſes chaînes, lui rendit ſa premiére liberté, & ordonna que ce Dieu ſeroit honoré deſormais ſous le ſurnom de *Philalexander*, c'eſt-à-dire *Ami d'Alexandre.* Si l'on en croit Timée, les Grecs commencérent à lui rendre ce culte ſolennel comme à l'auteur de la priſe de Tyr, arrivée le jour & l'heure même que les Carthaginois avoient enlevé cette ſtatue à ceux de Géle. La ville de Tyr fut priſe après ſept mois de ſiége, vers la fin de Septembre.

C'eſt ainſi qu'achevérent de s'accomplir les menaces que Dieu avoit prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de ſes Prophétes. Nabucodonoſor en avoit commencé l'exécution par le ſiége & la priſe de cette ville. Alexandre y mit le comble par la déſolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement eſt un des faits de l'hiſtoire les plus conſidérables, & que l'Ecriture Sainte nous en a marqué des circonſtances très-ſinguliéres, j'eſſaierai de réunir ici ſous un même point de vûe tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr : ſa puiſſance, ſes richeſſes, ſa fierté, ſon irréligion ; les différentes

punitions dont Dieu châtie ſon orgueil & ſes autres vices ; enfin un dernier rétabliſſement, mais d'une eſpéce toute différente des autres. Il me ſemble que je reſpire, lorſqu'à travers cette foule d'hiſtoires profanes que me fournit le paganiſme, & où régne par tout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus ; l'Ecriture Sainte ſe préſente a moi, & me dévoile les ſecrets deſſeins de Dieu ſur les roiaumes & ſur les empires, & m'apprend ce qu'on doit penſer de ce qui paroit le plus grand & le plus eſtimable aux yeux des hommes.

Mais, avant que de raporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'hiſtoire de cette fameuſe ville, qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

AN.M.2992. AV.J.C.1712. *Joſeph. Antiq. lib. 8. cap. 2.*

Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la conſtruction du temple de Jéruſalem. C'eſt pour cela qu'elle eſt appellée dans Iſaïe *la fille de Sidon.* Elle ſurpaſſa bientôt ſa mere en grandeur, en puiſſance, & en richeſſes.

AN.M.3285. AV.J.C.719. *Joſeph. Antiq. l. 9. c. 14.*

Elle fut aſſiégée par Salmanaſar, & réſiſta, quoique ſeule, aux flotes combinées

combinées des Assyriens & des Phéniciens ; ce qui augmenta beaucoup son orgueil.

Nabucodonosor mit le siége devant Tyr lorsqu'Ithobale en étoit roi. Il ne la prit que treize ans après. Mais avant sa prise, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondemens, & n'a plus été depuis qu'un simple village, connu sous le nom de *Palæ-Tyrus*, ou l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

An. M. 3432. Av. J.C. 572. *Joseph. Antiq. lib.* 10. c. 11.

Elle étoit dans cet état de grandeur & de puissance, lorsqu'Alexandre l'assiégea & la prit. Et là commencent les 70 années d'obscurité & d'oubli où elle devoit demeurer selon Isaïe. Il est vrai qu'elle fut bientôt rétablie, parce que les Sidoniens qui entrérent dans la ville avec les troupes d'Alexandre, sauvérent dans leurs vaisseaux quinze mille de ses citoiens, qui après leur retour s'appliquérent au commerce, & relevérent avec un soin infatigable les ruines de leur patrie ; outre que les femmes & les enfans, qui avoient été envoiés à Carthage, &

mis en ſûreté, y revinrent auſſitôt. Mais Tyr alors étoit réduite à ſon île. Son commerce ne s'étendoit qu'aux villes voiſines, & elle avoit perdu l'empire de la mer. Et lorſque, dix-huit ans après, Antigonus en fit le ſiége avec une nombreuſe flote, il ne paroit pas que les Tyriens lui aient oppoſé aucunes forces maritimes. Ce ſecond ſiége, qui la mit une ſeconde fois en ſervitude, la fit retomber dans l'oubli dont elle s'efforçoit de ſortir; & cet oubli dura auſſi lontems qu'il avoit été prédit par Iſaïe.

Quand ce terme fut expiré, Tyr reprit ſon ancien crédit, & en même tems ſes anciens vices; juſqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Evangile, elle devint une ville ſainte & religieuſe. L'Ecriture Sainte nous apprend une partie de ces changemens; & c'eſt ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Avant la captivité des Juifs à Babylone, Tyr paſſoit pour une des plus anciennes & des plus floriſſantes villes du monde. Son induſtrie, & l'avantage de ſa ſituation, l'avoient rendu maitreſſe de la mer, & le centre du commerce de tout l'univers. Depuis

Ezech. chap. 26. & 27. entiers.

Ezech. chap 27. v. 4-25.

les extrémités de l'Arabie, de la Perſe, & des Indes, juſques aux côtes les plus reculées de l'Occident; depuis la Scythie & les contrées ſeptentrionales juſqu'à l'Egypte, l'Ethiopie, & les pays méridionaux; toutes les nations contribuoient à augmenter ſes richeſſes, ſon éclat, & ſa puiſſance. Non-ſeulement tout ce qui ſe trouvoit dans ces diverſes régions de néceſſaire & d'utile à la ſociété, mais ce qu'on y voioit de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, & de plus propre à nourrir les délices & le faſte, tout ſe portoit à ſes marchés. Et elle de ſon côté, comme d'une ſource commune, le répandoit dans tous les roiaumes, & leur communiquoit l'air contagieux de ſa corruption, en leur inſpirant l'amour des commodités, de la vanité, du luxe, & des délices.

Un long cours de tant de proſpérités avoit fortifié l'orgueil de Tyr. Elle ſe regardoit avec complaiſance comme la Reine des villes, qui porte ſur le front le diadéme, qui a pour correſpondans les plus illuſtres Princes, dont les riches négocians diſputent le rang aux têtes couronnées, qui voit dans ſon alliance ou ſous ſa dépen-

Ezech. chap. 26. v. 17. ch. 27. v. 3. 4. 25. 32. 33.

dance toutes les puissances maritimes, & qui s'est rendu nécessaire ou redoutable à tous les peuples.

A des dispositions si criminelles Tyr venoit de mettre le comble par son impiété contre Dieu, & par son
Ibid. v. 2. inhumanité contre son peuple. Elle s'étoit réjouie de la ruine de Jérusalem, en s'écriant d'un ton d'insulte : [a] *Voila donc les portes de cette ville si pleine de peuples brisées ; ses habitans viendront à moi, & je m'aggrandirai de ses*
Joel. c. 3. v. 2 8. *ruines maintenant qu'elle est déserte.* Elle ne s'étoit pas contentée de réduire
Amos. c. 1. v. 9. 10. les Juifs en servitude malgré l'alliance qu'elle avoit avec eux, de les vendre aux nations, & de les livrer à leurs plus cruels ennemis. Elle [b] s'étoit encore emparée de l'héritage du Seigneur, & avoit enlevé de son temple ce qu'il y avoit de plus précieux pour en enrichir les temples de ses idoles.

Joel. c. 3. v. 2. 4. 7. C'est cette irréligion & cette dureté qui attireront sur Tyr la vengeance
Amos. c. 1. v. 9. 10. divine. C'est à cause de la confiance qu'elle a en ses forces, en sa sagesse,

a Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me : implebor, deserta est.

b Argentum meum & aurum tulistis ; & desiderabilia mea & pulcherrima intulistis in delubra vestra. *Joel.*

en ses richesses, en ses alliances, que Dieu a résolu de l'abbattre. Il [a] aménera contre elle Nabucodonosor, ce Roi des Rois, pour l'inonder par ses troupes nombreuses comme par des eaux débordées, pour renverser ses remparts, pour ruiner ses superbes palais, pour livrer au pillage ses marchandises & ses trésors, & pour la raser jusqu'aux fondemens, après y avoir fait mettre le feu, & en avoir exterminé ou dispersé les habitans. *Jerem. c. 47. v. 2 6. Ezech. c. 26. v. 3-12. & 19. c. 27. v. 27-34.*

Par cette chute si imprévûe il apprendra à toutes les nations étonnées, que c'est par les révolutions les plus incroiables des Etats qu'il manifeste plus clairement sa Providence, & que sa volonté seule régle les entreprises des hommes, & les tourne où il lui plait pour humilier les superbes. *Ezech. c. 26. v. 15 18. & c. 27. v. 33-36. Isai. c. 23. v. 8. 9.*

MAIS TYR, après avoir réparé ses pertes & relevé ses ruines, avoit oublié sa premiére humiliation, & les crimes qui la lui avoient attirée. Elle continuoit d'être flatée de la gloire de *Isai. c. 23. v. 3. 4. 7. 8. 12.*

a Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, & curribus, & equitibus, & cœtu populoque magno.... Et dissipabunt muros Tyri, & destruent turres ejus. *Ezech. 26. v. 7. & 4.*

posséder l'empire de la mer ; d'être le siége du trafic de toutes les nations ; d'avoir donné naissance aux plus célébres colonies ; de porter dans son sein [a] des marchands, qui par leur crédit, leur opulence, & leur splendeur, égaloient les Princes & les Grands de la terre ; d'avoir [b] un Roi qu'on pouvoit justement appeller le dieu de la mer ; de remonter par son antiquité jusqu'aux tems les plus reculés ; d'avoir acquis par une longue suite de siécles une espéce d'éternité, & d'être en droit de s'en promettre une égale pour l'avenir.

Isai. 23. 13. Mais puisque cette ville, corrompue par l'orgueil, par l'avarice, par le luxe, n'a pas profité de la premiére leçon que Dieu lui avoit donnée par le Roi de Babylone, & qu'accablée de toutes les forces de l'Orient elle n'a pas appris à ne plus mettre sa confiance dans les faux appuis de sa
Isai. c. 23. v. 11. 12. grandeur : Dieu lui prédit un autre châtiment, qu'il lui envoiera de l'Occident près de quatre cens ans après
Isai. 23. 1. 1. *Maccab.* c. 1. v. 1. le premier. Sa perte viendra de la terre

a Cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ. *Isai.* 23. 8.

b Elevatum est cor tuum, & dixisti : Deus ego sum . . . Sedi in corde maris. *Ezech.* c. 28. v. 2.

de Céthim, c'est-à-dire de la Macédoine, d'un roiaume foible, obscur, méprisé peu d'années auparavant, & d'où elle ne l'auroit jamais attendue. *Pleine* [a] *de sa haute sagesse, fiére* de ses forces navales, *de ses richesses immenses qu'elle a amassées par monceaux comme on fait la boue des rues*, & protégée par toute la puissance de l'Empire des Perses, elle ne voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur situation, sans argent, sans force, sans réputation; n'aiant ni ports sur leurs côtes, ni vaisseaux, ni science de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre. Elle se croit imprenable, parce qu'elle est défendue par de hautes fortifications, & qu'elle est environnée de toute part de la mer comme d'un fossé & d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la sépare de la terre ferme, lui [b] enlevera sa ceinture, & renversera les

Zachar. c. 9. v. 2 5.

Isai. c. 23. v. 10. 11. 13.

a Tyrus & Sidon assumpserunt sibi sapientiam valde, & ædificavit Tyrus munitionem suam, & coacervavit argentum quasi humum, & aurum ut lutum platearum. Ecce Dominus possidebit eam, & percutiet in mari fortitudinem ejus: & hæc igni devorabitur. *Zachar.*

b Non est cingulum ultra tibi. *Isai.*

remparts qui lui servoient de seconde enceinte.

Tyr, ainsi dégradée de sa dignité de Reine & de ville libre, n'aiant plus ni diadéme ni ceinture, sera réduite pendant 70 ans à l'humiliation

Isai. 23. 9. d'une esclave. *C'est* [a] *le Seigneur des armées qui en a prononcé l'arrêt*, & qui l'exécutera, *pour flétrir toute la gloire des superbes, & pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui brilloient dans le*

Isai. c. 23. v. 1. 11. & 14. *monde avec le plus d'éclat*. Sa chute entrainera celle du commerce général; & elle deviendra pour toutes les villes maritimes un sujet de douleur & de gémissemens, en leur faisant perdre les moiens présens & les espérances futures de s'enrichir.

Isai. c. 23. v. 13. & 14. Pour prouver sensiblement à Tyr que la prédiction de sa ruine n'a rien d'incroiable, & que toute la force & toute la sagesse des hommes ne peuvent rien pour détourner ou pour arréter les châtimens que Dieu a préparés à l'orgueil & à l'abus des richesses: Isaïe lui présente l'exemple de Babylone, dont le renversement

a Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ.

auroit dû lui ſervir d'inſtruction. Cette * ville où Nemrod a jetté les fondemens de ſon empire, étoit la plus ancienne du monde, la plus peuplée, la plus embellie d'édifices publics & particuliers. Elle étoit la capitale du premier Empire qui ait jamais été, & née pour commander à toute la terre, qui ne paroiſſoit habitée que par les familles ſorties de ſon ſein comme autant de colonies dont elle étoit la mere. Cependant elle n'eſt plus, dit le Prophéte, ni elle, ni ſon Empire. On y avoit multiplié les rempars & les citadelles, pour en rendre l'attaque même impoſſible. On y avoit bâti de ſuperbes palais, pour éterniſer les noms de ſes citoiens. Mais toutes ces fortifications, dans les deſſeins de Dieu, n'étoient que des mazures préparées aux bêtes ſauvages; & ces édifices étoient condannés à tomber en poudre, ou à être réduits à de ſimples cabanes.

* *Voila la terre des Caldéens expoſée à vos yeux. Ce peuple n'eſt déja plus. Aſſur en avoit été le fondateur. On y avoit élevé des fortereſſes, mais pour ſervir de retraite aux bêtes ſauvages. On y avoit bâti des palais, mais Dieu les a ruinés.* Autrem. *les a réduits à des cabanes. Criez, hurlez, vaiſſeaux de la mer, parce que toute votre force eſt détruite.* Iſai. c. 23. v. 13. & 14. traduit ſelon l'hébreu.

Après un tel exemple, continûe le Prophéte, Tyr, qui est une ville si inférieure en tant de maniéres à Babylone, osera-t-elle espérer que les menaces de Dieu contre elle seront moins réelles pour lui ôter l'Empire de la mer, & briser ses forces navales ?

Isai. c. 23. v. 15. Pour [a] lui faire mieux sentir l'abus qu'elle a fait de la prospérité, Dieu la tiendra dans l'humiliation & l'oubli pendant soixante-dix ans. Mais après ce tems d'obscurité, elle cherchera à reparoître dans le monde
v. 16. comme une courtisanne pleine d'attraits & d'artifices, [b] qui ne pense qu'à corrompre la jeunesse, & qu'à flater les passions. Elle emploiera les fraudes, la séduction, les appas, pour relever son commerce. Elle fera le tour du monde pour amasser ce qui est rare & délicieux en chaque pays ; pour enchanter les nations par l'amour & l'admiration du superflu, du magnifique ; pour leur inspirer l'aver-

a Et erit in die illa : In oblivione eris, ô Tyre, septuaginta annis... Post septuaginta autem annos erit Tyro quasi canticum meretricis.

b Sume citharam, circui civitatem, meretrix oblivioni tradita : bene cane, frequenta canticum, ut memoria sit tui.

ſion de la ſimplicité, de la frugalité, des anciennes mœurs. Et elle mettra tout en uſage pour renouer ſes anciennes liaiſons, pour regagner la confiance de ſes premiers correſpondans, & pour récompenſer par une promte abondance la ſtérilité de ſoixante-dix ans.

Ainſi [a] à proportion que Dieu don- v 17.
nera à Tyr des facilités pour rétablir ſon négoce & ſon crédit, elle retournera à ſon trafic honteux, qu'il avoit voulu faire ceſſer, en lui ôtant tous les biens dont elle faiſoit un ſi pernicieux uſage.

Mais [b] enfin Tyr, convertie par v. 18.
l'Evangile, ne ſera plus le ſcandale de l'univers. Elle ne ſacrifiera plus ſon travail à l'idolatrie des richeſſes, mais au culte du Seigneur, & au ſoulagement de ceux qui le ſervent. Elle ne les rendra plus ſtériles en les retenant, mais elle les répandra comme

a Et erit poſt ſeptuaginta annos, viſitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes ſuas: & rurſum fornicabitur cum univerſis regnis terræ ſuper faciem terræ.

b Et erunt negotiationes ejus & mercedes ejus ſanctificatæ Domino. Non condentur, neque reponentur, quia his qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent in ſaturitatem, & veſtiantur uſque ad vetuſtatem.

une ſemence féconde dans les mains des fidéles & des Miniſtres de l'Evangile.

Un des deſſeins de Dieu dans les prophéties que nous venons de raporter, eſt de nous donner une juſte idée d'un commerce, dont l'avarice eſt l'unique motif, & dont les délices, la vanité, & la corruption des mœurs ſont le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit, (& il en eſt de même des particuliers) comme plus heureuſes que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant par leur induſtrie, par leur travail, & par le ſuccès de leurs ſoins & de leur conduite, d'être propoſées aux autres comme des modéles. Mais Dieu nous les repréſente au contraire ſous l'idée honteuſe d'une femme ſans vertu & ſans pudeur, qui ne penſe qu'à ſéduire & qu'à corrompre la jeuneſſe, qui ne flate que les paſſions & les ſens, qui eſt ennemie de la modeſtie & de tout ſentiment d'honneur, & qui effaçant de ſon front tout veſtige de honte, fait gloire de ſon ignominie. Il ne s'enſuit pas de là que le trafic ſoit mauvais en lui-même. On doit ſéparer du fonds eſſentiel du

commerce, juste & légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mêlent, & qui en pervertissent l'ordre & la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux Négocians la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, & l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

§. VIII.

Secondes Lettres de Darius à Alexandre. Voiage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au grand Prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardoient. Le Roi accorde de grands priviléges aux Juifs: en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége & prend Gaza: entre en Egypte, & s'en rend maître: commence à y bâtir Alexandrie: passe en Libye, visite le temple de Jupiter Ammon, & se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Egypte.

PENDANT qu'Alexandre étoit encore occupé au siége de Tyr, il avoit reçu une seconde lettre de Darius, qui enfin le traitoit de Roi, » Il « lui offroit dix mille talens (trente « millions) pour la rançon des Prin- «

Plut. in Alex. pag. 681. Q. Curt. lib. 4. cap. 5. Arrian. lib. 2. pag. 101.

» cesses captives, avec sa fille Statira » en mariage, & tout le pays qu'il » avoit conquis jusqu'à l'Euphrate. Il » le faisoit souvenir de l'inconstance » de la fortune, & étaloit avec pom- » pe les forces immenses qui lui re- » stoient. Croioit-il que ce fût une » chose aisée de passer l'Euphrate, le » Tigre, l'Araxe, & l'Hydaspe, qui » étoient comme autant de rempars » de son empire ? Qu'il ne seroit pas » toujours enfermé dans des rochers » & des défilés : qu'il faloit se voir en » rase campagne, où Alexandre au- » roit honte de paroître devant lui » avec une poignée de gens. « Le Prince aiant mis l'affaire en délibération, Parménion étoit d'avis d'accepter ces offres, & dit que pour lui il le feroit, s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étois Parménion.* Il répondit, » Qu'il n'avoit » pas besoin de l'argent de Darius. » Qu'il avoit mauvaise grace d'offrir » ce qui n'étoit plus à lui, & de vou- » loir partager ce qu'il avoit entiére- » ment perdu. Que s'il étoit le seul » qui ignorât qui d'eux étoit le Maî- » tre, il s'en pouvoit éclaircir par une » bataille. Qu'il n'espérât pas épou-

vanter par le nom de ſes fleuves « celui qui avoit paſſé tant de mers. « Qu'en quelque lieu qu'il pût s'en- « fuir, il ſauroit bien le ſuivre à la « trace. « Darius aiant reçu cette réponſe, perdit toute eſpérance d'accommodement, & ſe prépara tout de nouveau à la guerre.

De Tyr Alexandre marcha à Jéruſalem, dans le deſſein de ne la pas mieux traiter que Tyr; & voici ce qui lui fit prendre cette réſolution. Les Tyriens étoient tellement occupés du commerce, qu'ils négligeoient tout-à-fait l'agriculture, & tiroient preſque tout leur blé & les autres denrées de leur voiſinage. La Galilée, la Samarie, & la Judée, étoient les pays qui leur en fourniſſoient le plus. Quand Alexandre forma le ſiége de leur ville, il fut obligé de tirer des vivres des mêmes lieux. Il envoia donc des Commiſſaires ſommer les habitans de ces pays-là de ſe ſoumettre, & de fournir aux beſoins de ſon armée. Les Juifs s'en excuſérent, ſur ce qu'ils avoient prété ſerment de fidélité à Darius; & perſiſtérent à répondre, que tandis qu'il vivroit, ils ne pouvoient pas reconnoitre d'autre

Joſeph. Antiq. 11. 8.

Act. 12. 20.

maître. Rare exemple de fidélité, & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu ! Les Samaritains ne firent pas comme eux. Ils se soumirent de bonne grace à Alexandre, & lui envoiérent même huit mille hommes, pour le servir au siége de Tyr, & ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit, il paroit nécessaire d'exposer ici en peu de mots l'état où étoient pour lors les Samaritains, & la cause de l'extrême aversion qui étoit entre eux & les Juifs.

Tome II. hist. des Assyr.

J'ai marqué ailleurs que les Samaritains ne descendoient point des Israélites, mais que c'étoit une colonie de peuples idolatres, tirés des pays au-dela de l'Euphrate, qu'Asarraddon roi des Assyriens, après la ruine du roiaume des dix Tribus, avoit envoiés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appellés *Cuthéens*, mélérent le culte du Dieu d'Israel à celui de leurs idoles; & se montrérent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata sur tout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant & depuis le rétablissement du temple.

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avoit établie à Jé-

rusalem au sujet des mariages avec des filles étrangéres, le mal avoit si fort gagné, que la maison Pontificale, qui devoit être la plus pure de ces mélanges criminels, s'en trouva elle-même souillée. Un des fils de Joiada le souverain Sacrificateur, que Joséphe nomme Manassé, avoit épousé la fille de Sanaballat l'Horonite; & son exemple avoit été suivi par beaucoup d'autres. Néhémie, plein de zéle pour la loi du Seigneur si indignement violée, condanna sans exception tous ceux qui avoient pris des femmes étrangéres à les répudier sans délai, ou à quitter le pays. Manassé aima mieux prendre le parti de l'exil, que de se séparer de sa femme. Il se retira à Samarie, où il fut suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rébellion; & il les y établit sous la protection de Sanaballat son beau-pere, qui en étoit Gouverneur.

2. Esdr. 13. 28.

Joseph. Antiquit.

Ce dernier obtint de Darius Nothus, que la guerre entre l'Egypte & la Perse obligea apparemment de venir en Phénicie, la permission de bâtir sur le mont Garizim près de Samarie un temple semblable à celui de Jérusalem, & d'en donner la sacrifica-

ture à ſon gendre Manaſſé. Depuis ce tems-là, Samarie devint le refuge & l'aſyle de tous les mécontens de Judée. Et c'eſt ce qui mit le comble à l'animoſité des Juifs contre les Samaritains, quand ils virent que ceux-ci, malgré la défenſe expreſſe de la Loi, qui fixoit à Jéruſalem le culte ſolennel du Dieu d'Iſrael, avoient élevé autel contre autel & temple contre temple, & qu'ils donnoient retraite à tous ceux qui quittoient Jéruſalem pour éviter les pourſuites qu'on faiſoit contr'eux à cauſe des violemens de la Loi dont ils s'étoient rendu coupables.

Voila quel étoit l'état de la Judée, quand Alexandre forma le ſiége de Tyr. Les Samaritains alors, comme on l'a dit, lui envoiérent un corps de troupes aſſez conſidérable : les Juifs ne crurent pas pouvoir ſe ſoumettre à lui tant que Darius, à qui ils avoient juré fidélité, ſeroit en vie.

Alexandre, peu accoutumé à un tel langage, ſur-tout depuis ſes victoires, & croiant que tout devoit plier devant lui, réſolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur deſobéiſſance avec au-

tant de rigueur, qu'il avoit puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus le Grand Prêtre qui gouvernoit sous les Perses, se voiant exposé avec tout le peuple à la colére du Vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des priéres publiques pour implorer son secours, & lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, & lui dit de « faire répandre des fleurs dans la « ville, de faire ouvrir toutes les « portes, & d'aller revétu de ses ha- « bits pontificaux avec tous les Sacrifi- « cateurs aussi revétus des leurs, & « tous les autres vétus de blanc, au- « devant d'Alexandre sans rien ap- « préhender de ce Prince, parce qu'il « les protégeroit. Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Cette auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelloit * *Sapha*, d'où l'on découvroit tout le plat pays, aussi bien que le temple & la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

* *Le mot hébreu* Sapha *signifie découvrir de loin, comme on fait de dessus une tour ou une guérite.*

Les Syriens & les Phéniciens qui étoient dans ſon armée, ne doutoient point que dans la colére où étoit ce Prince, il ne fît une punition exemplaire du Grand Sacrificateur, & qu'il n'allât pour détruire cette ville, comme il avoit détruit celle de Tyr; & pleins de joie, ils s'attendoient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïſſoient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le Roi étoit proche, ils allérent au-devant de lui de la maniére pompeuſe qui a été décrite. Alexandre fut frapé à la vûe du Souverain Sacrificateur, qui portoit ſur la tiare & ſur le front une lame d'or ſur laquelle le nom de Dieu étoit écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond reſpect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguſte, & ſalua le Grand Prêtre avec une vénération religieuſe. Les Juifs s'étant aſſemblés autour d'Alexandre, élevérent leur voix pour lui ſouhaiter toute ſorte de proſpérités. La ſurpriſe de tous les aſſiſtans fut inexprimable. A peine en croioient-ils le témoignage de leurs propres yeux, & ils ne comprenoient rien à un ſpectacle qui renverſoit toutes leurs idées, & qui étoit contre toute vraiſemblance.

Parménion, qui ne pouvoit revenir de ſon étonnement, demanda au Roi d'où venoit donc que lui, qui étoit adoré de tout le monde, adoroit le Grand Sacrificateur des Juifs. » Ce n'eſt pas, lui répondit Alexandre, le Grand Sacri- « ficateur que j'adore, mais c'eſt le « Dieu de qui il eſt le miniſtre. Car, lorſ- « que j'étois encore à Die en Macé- « doine, & que l'eſprit plein du grand « deſſein de la guerre contre la Perſe, je « délibérois par quel moien je pourrois « conquérir l'Aſie, ce même homme, « & avec les mêmes habits, m'appa- « rut en ſonge, m'exhorta à ne rien « craindre, me dit de paſſer hardi- « ment le détroit de l'Helleſpont, & « m'aſſura que ſon Dieu marcheroit « à la tête de mon armée, & me feroit « vaincre l'armée des Perſes. » Alexandre ajouta, qu'il n'avoit pas plutôt aperçu ce Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à ſon habit, auſſi bien qu'à ſa taille, à ſon air, & à ſon viſage, pour la même perſonne qui lui étoit apparue à Die : qu'il ne pouvoit douter que ce ne fût par les ordres & ſous la conduite de Dieu qu'il avoit entrepris cette guerre : qu'il ſe tenoit aſſuré deſormais de vaincre Darius, & de dé-

truire l'empire des Perſes ; & que c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu en la perſonne de ſon Prêtre. Alexandre, après avoir ainſi répondu à Parménion, embraſſa le Grand Sacrificateur & les autres Prêtres, marcha enſuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jéruſalem, monta au temple, & offrit des ſacrifices à Dieu en la maniére que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le faloit faire.

Le Grand Prêtre lui fit voir enſuite les endroits de la prophétie de Daniel qui le regardoient. J'en raporterai ici un précis, qui fera voir combien les événemens les plus reculés ſont préſens à Dieu.

Dan. c. 2. v. 20. 21. 37. Dieu manifeſte par le prophéte Daniel, Que [a] la grandeur, l'empire, & la gloire, ſont à lui ; qu'il les communique à qui bon lui ſemble, & les retire de même pour en punir l'abus : Que ſa ſageſſe & ſa puiſſance préſident ſeules au cours des événemens de tous les ſiécles : Qu'il change, ſelon ſon bon plaiſir, la face du monde :

a Sapientia & fortitudo ejus ſunt. Et ipſe mutat tempora, & ætates: transfert regna atque conſtituit... Tu rex regum es ; & Deus cœli regnum, & fortitudinem, & imperium, & gloriam dedit tibi.

Qu'il y établit de nouveaux roiaumes, & qu'il briſe les anciens, & [a] en fait diſparoître juſqu'aux traces, avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'air. *Ibid. 2. 35.*

Le deſſein de Dieu, en ſoumettant les Etats à ces éclatantes révolutions, eſt d'apprendre aux hommes, Qu'ils [b] ne ſont tous devant lui que comme un néant: Qu'il eſt ſeul le Très-haut, le Roi éternel, l'arbitre ſuprême, qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & ſur la terre avec une ſouveraine liberté. Pour l'exécution de ce deſſein, le Prophéte [c] voit un Conſeil auguſte, où les Anges établis ſurveillans & inſpecteurs ſur les Etats & ſur les Rois, examinent quel uſage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ſes Miniſtres; & quand ils en abuſent, ces * Eſprits, *Ibid. 4. 32. 34. 3. 100.* *Dan. 4. 14.*

a Tunc contrita ſunt... & redacta quaſi in favillam æſtivæ areæ, quæ rapta ſunt vento; nulluſque locus inventus eſt in eis.

b Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati ſunt: juxta voluntatem enim ſuam facit tam in virtutibus cœli quàm in habitatoribus terræ; & non eſt qui reſiſtat manui ejus, & dicat: Quare feciſti?

c In ſententia vigilum decretum eſt, & ſermo ſanctorum, & petitio: donec cognoſcant viventes, quoniam dominatur Excelſus in regno hominum, & cuicumque voluerit dabit illud, & humillimum hominem conſtituet ſuper eum.

* *C'eſt à la requête de ces Anges que Nabucodonoſor fut chaſſé de la compagnie des hommes, & relegué parmi les bêtes.*

Zélateurs de la gloire de leur Maître, demandent que Dieu puniſſe leur injuſtice & leur ingratitude, & qu'il humilie leur orgueil, en les précipitant du trône, & y faiſant monter à leur place les derniers d'entre les hommes.

Dan. 7. 2. 3. Afin de rendre plus ſenſibles ces importantes vérités, Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles qui montent hors d'une vaſte mer, où les quatre vents ſe combattent l'un l'autre avec furie; & ſous ces ſymboles, il repréſente au Prophéte l'origine, les caractéres, & la décadence des quatre grands Empires, qui doivent ſucceſſivement dominer ſur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image! Les Empires naiſſent de la confuſion & du tumulte: ils vivent de carnage & de ſang: ils exercent leur pouvoir avec violence & cruauté: ils mettent leur gloire à porter par tout la terreur & les ravages: & malgré tous leurs efforts ils ſont ſujets à des viciſſitudes continuelles, & à des renverſemens inopinés.

Le Prophéte entre enſuite dans un plus grand détail ſur le caractére particulier de chacun de ces Empires.

Après

Après avoir représenté l'Empire des Babyloniens sous la figure d'une lionne, & celui des Perses & des Médes sous la forme d'un ours avide de proie, il caractérise la Monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un [a] léopard marqué de taches, & portant sur lui quatre ailes & quatre têtes, il dépeint Alexandre, mélé de bonnes & de mauvaises qualités ; promt & impétueux dans ses résolutions ; rapide dans ses conquêtes ; volant plutôt avec la légéreté d'un oiseau de proie, que marchant avec la pesanteur d'une armée chargée de tous les attirails de la guerre ; soutenu par la valeur & la capacité de ses Généraux, dont quatre partagérent entr'eux son Empire, après l'avoir aidé à le conquerir. *Dan.* 7. 4. 5. 6.

A ce tableau le Prophéte ajoute ailleurs de nouveaux traits. Il [b] compte par ordre la succession des Rois de Perse. Il déclare précisément qu'après les trois premiers Rois, (c'est-à-dire après Cyrus, Cambyse, & Da- *Dan.* 11. 2.

a Ecce alia quasi pardus, & alas habebat quasi avis quatuor super se, & quatuor capita erant in bestia ; & potestas data est ei.

b Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, & quartus ditabitur opibus nimiis super omnes ; &, cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes gentes adversùm regnum Græciæ.

rius) il s'élévera un quatriéme Roi, qui n'est autre que Xerxès, lequel surpassera en puissance & en richesses tous ses prédécesseurs. Que ce Prince, enflé de l'idée de sa grandeur qui sera montée à son comble, rassemblera tous les peuples de ses Etats immenses, pour les mener à la conquête de la Gréce. Mais le Prophéte ne parlant que de la marche de cette multitude, sans rien dire du succès, donne assez clairement à entendre, que Xerxès, Prince mou, sans capacité & sans vigueur, n'exécutera rien de ses vastes projets.

Dan. 11. 3. 4. Au contraire, [a] parmi ces mêmes Grecs, attaqués sans succès par les Perses, il s'élévera un Roi fort différent de Xerxès : c'est Alexandre le Grand. Il sera plein de valeur & de hardiesse : il réussira dans toutes ses entreprises : il étendra fort loin sa domination, & sur les ruines des peuples vaincus il établira une puissance à qui rien ne pourra résister. Mais, dans le tems qu'il se croira le mieux af-

a Surget verò rex fortis, & dominabitur potestate multa, & faciet quod placuerit ei. Et, cùm steterit, conteretur regnum ejus, & dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius, qua dominatus est.

fermi, il perdra avec la vie le ſouverain pouvoir, ſans laiſſer de poſtérité à qui il le puiſſe tranſmettre. Cette nouvelle Monarchie, perdant tout d'un coup l'éclat & la puiſſance qu'elle avoit ſous Alexandre, ſe partagera vers les quatre vents du ciel. De ſes démembremens, non-ſeulement ſe formeront les quatre grands Roiaumes de l'Egypte, de la Syrie, de l'Aſie Mineure, & de la Macédoine ; mais encore pluſieurs étrangers ou Barbares en uſurperont des provinces pour en compoſer des Etats.

Enfin, au chapitre huitiéme, le Prophéte acheve de peindre par des couleurs encore plus vives le caractére, les combats, la ſuite des progrès, l'élévation & la décadence de ces deux Empires rivaux. Par la deſcription qu'il fait d'un Bélier puiſſant qui a deux cornes inégales, il annonce que le premier de ces Empires ſera compoſé des Perſes & des Médes ; que ſa force conſiſtera dans l'union de ces deux peuples ; que l'autorité des Perſes néanmoins ſera ſupérieure à celle des Médes ; qu'ils étendront de proche en proche leurs conquêtes, ſans trouver de réſiſtance ; *Daniel. c. 8.*

qu'ils commenceront par les pouſſer vers l'Occident, en ſubjuguant les Lydiens, les provinces de l'Aſie Mineure, & la Thrace; qu'ils tourneront enſuite leurs armes vers le ſeptentrion, pour ſoumettre une partie des Scythes, & les nations voiſines de la mer Caſpienne; qu'enfin ils chercheront à s'aggrandir vers le Midi, en ſoumettant l'Egypte & l'Arabie; mais qu'ils n'entreprendront rien contre les peuples de l'Orient.

La Monarchie des Grecs eſt enſuite montrée à Daniel ſous le ſymbole d'un Bouc extraordinaire. Il voit que l'armée des Macédoniens partira de l'Occident pour venir attaquer l'Empire des Perſes: Qu'elle ſera conduite par un Chef plein de force & de gloire: Qu'elle traverſera des eſpaces immenſes de pays pour chercher l'ennemi juſques dans le cœur de ſes Etats; Qu'elle s'avancera contre lui avec tant de rapidité, qu'elle ne paroitra pas toucher à terre: Qu'elle lui portera des coups mortels, qu'elle l'abbattra par des victoires réitérées, & qu'elle détruira la double puiſſance des Perſes & des Médes, ſans qu'aucun Prince, ou allié ou voiſin, ſe mette en peine de venir à leur ſecours.

Mais auſſitôt que cette Monarchie ſera parvenue au comble de la grandeur, Alexandre, qui faiſoit ſa principale force, lui ſera enlevé, & il ſe formera vers les quatre parties du monde quatre Monarchies Grecques, qui ſeront conſidérables, ſans approcher néanmoins de celle qu'Alexandre avoit fondée.

Eſt-il rien de plus admirable & de plus divin que des prédictions ſi claires, ſi préciſes, ſi détaillées, & qui vont juſqu'à marquer qu'un Prince mourra ſans laiſſer dans ſa maiſon de ſucceſſeurs, & que quatre de ſes Généraux partageront entr'eux ſon Empire? Mais il faut voir ces prédictions dans l'Ecriture même. La Vulgate eſt aſſez conforme à l'hébreu, excepté en quelques endroits que je traduirai ſelon le texte original.

Etant, dit Daniel, *au chateau de Suſe, au pays d'Elam, la troiſiéme année de Baltazar, je vis un* Belier *qui ſe tenoit devant le marais. Il avoit les deux cornes élevées; & l'une l'étoit plus que l'autre, & croiſſoit peu à peu. Après cela je vis que ce Bélier donnoit des coups de corne contre l'Occident, contre l'Aquilon, & contre le Midi, & toutes les bêtes ne* Daniel. cap. 8. v. 1-8.

pouvoient lui résister, ni se délivrer de sa puissance. Il fit tout ce qu'il voulut, & devint fort puissant. J'étois attentif à ce que je voiois : & en même tems un BOUC *vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre : & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Bélier qui avoit deux cornes, & qui se tenoit devant la porte ; & s'élançant avec une grande impétuosité, il courut à lui de toute sa force. Lorsqu'il fut venu près du Bélier, il l'attaqua avec furie, & le perça de coups. Il lui rompit les deux cornes, sans que le Bélier pût lui résister ; & l'aiant jetté par terre, il le foula aux piés, & il ne se trouva personne qui délivrât le Bélier de sa puissance. Le Bouc ensuite devint extraordinairement grand ; & étant cru, sa grande corne se rompit ; & il se forma quatre cornes considérables au-dessous, vers les quatre vents du ciel.*

Il y auroit beaucoup de réflexions importantes à faire sur les prophéties que je viens de raporter. Je les laisse à l'intelligence & à la religion des Lecteurs, & je me contente d'une seule observation, sur laquelle même je n'insisterai pas autant qu'elle le mériteroit.

Dieu préside généralement à tout ce qui arrive dans l'univers, & régle en maître absolu le sort de tous les particuliers, de toutes les villes, de tous les empires: mais il cache les ressorts de sa Sagesse & les merveilles de sa Providence sous le voile des causes naturelles & des événemens ordinaires. Dans tout ce que présente à nos yeux l'histoire profane, siéges & prises de villes, batailles gagnées ou perdues, établissemens ou renversemens d'empires, il ne nous paroit rien que d'humain & de naturel: Dieu ce semble n'y entre pour rien, & l'on seroit tenté de croire qu'il abandonne entiérement les hommes & les peuples à leurs vûes, à leurs talens, & à leurs passions; à l'exception peutêtre de la nation Juive, qu'il considéroit comme son peuple & comme son propre domaine.

Pour nous épargner une tentation si contraire à la religion & à la raison même, Dieu rompt de tems en tems son silence, dissipe les nuages qui le cachent, & veut bien nous découvrir les ressorts secrets de sa Providence, en faisant prédire par ses Prophétes, lontems avant l'événement, le sort

qu'il a préparé aux différens peuples de la terre. Il montre à Daniel l'ordre, la succeſſion, & les différens caractéres des quatre grands Empires auſquels il a réſolu de ſoumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perſes & des Médes, celui des Grecs, & enfin celui des Romains.

C'eſt dans la même vûe qu'il inſiſte fortement ſur les deux plus fameux Conquérans qui aient jamais été, Cyrus & Alexandre, l'un fondateur, l'autre deſtructeur du puiſſant Empire des Perſes. Il fait nommer le premier par ſon nom deux cens ans avant ſa naiſſance, prédit par la bouche d'Iſaïe ſes victoires, & marque en détail toutes les circonſtances de la priſe de Babylone, auſquelles on n'avoit encore rien vû de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il déſigne Alexandre, & lui attribue des qualités & des caractéres qui ne conviennent qu'à lui ſeul, & qui le font connoitre auſſi clairement que s'il avoit été nommé.

Ces endroits de l'Ecriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paroitre bien précieux, & nous ſervir comme de clés pour entrer dans

l'intelligence des voies ſecrettes par leſquelles il conduit le monde. A la lueur de ces raions de lumiére, un homme raiſonnable & religieux doit ouvrir les yeux ſur tout le reſte, & conclure de tout ce qui eſt dit des quatre grands Empires, de Cyrus & d'Alexandre, de Babylone & de Tyr, qu'il faut reconnoitre & admirer dans tous les événemens de l'hiſtoire profane l'attention continuelle de Dieu ſur tous les hommes & ſur tous les Etats, dont la deſtinée dépend uniquement de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, & de ſa liberté.

On conçoit aiſément quelle joie & quelle admiration cauſérent à Alexandre des prophéties ſi claires, ſi détaillées, ſi avantageuſes. Avant que de ſortir de Jéruſalem, il fit aſſembler les Juifs, & leur ordonna de lui déclarer quelle grace ils ſouhaitoient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le prioient de leur permettre de vivre ſelon les loix de leurs peres, & de les exemter en la ſeptiéme année du tribut ordinaire; parce que cette année-là, ſelon leurs loix, il ne leur étoit pas permis de ſemer leurs terres, ni de faire par conſéquent de recolte.

Alexandre leur accorda leur requête. Et sur ce que le Grand Prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs qui étoient dans Babylone & dans la Médie pussent vivre de même selon leurs loix, il le promit avec beaucoup de bonté, & dit que si quelques-uns vouloient le servir dans ses armées, il leur permettoit d'y vivre selon leur religion, & d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi plusieurs s'enrollérent.

A peine étoit-il sorti de Jérusalem, que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe, & le supplier de faire aussi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étoient soumis de bonne grace à Alexandre, & qu'ils lui avoient envoié du secours, ils crurent, après un tel service, mériter bien mieux ses faveurs que les Juifs; & ils se flatoient d'obtenir les mêmes graces qu'eux, & de plus grandes encore. Ce fut dans cette vûe qu'ils firent cette procession pompeuse pour l'inviter à passer dans leur ville; & les huit mille hommes de leurs troupes qui étoient dans son armée, joignirent leurs priéres à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligeamment, & leur dit qu'il étoit

obligé de se rendre en Egypte, qu'il n'avoit point de tems à perdre, & qu'à son retour, si ses affaires le lui permettoient, il y passeroit. Alors ils le priérent de leur accorder l'exemtion du tribut chaque septiéme année. Alexandre leur demanda s'ils étoient Juifs. Sur la réponse ambigue qu'ils lui firent, le Prince, n'aiant pas alors le tems d'examiner à fond leur exposé, remit aussi cette affaire à son retour; & il continua sa marche vers Gaza.

En arrivant devant cette place, il la trouva pourvûe d'une bonne garnison, commandée par Bétis un des Eunuques de Darius. Ce Gouverneur, brave homme & très-fidéle à son Maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il faloit absolument emporter cette ville pour entrer en Egypte, car il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi ce Prince fut obligé de l'assiéger; & quoique tout l'art militaire, & toute la viguеur & l'application possibles fussent emploiés à ce siége, il en couta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrété si lontems, & deux blessures qu'il y reçut, le portérent à traiter le Commandant, & tout le reste des habi-

Diod. lib. 17. pag. 526. Arrian. lib. 2. p. 101-103. Q. Curt. lib. 4. cap. 6. Plut. in Alex. pag. 679.

tans & des ſoldats, avec une cruauté que rien n'eſt capable d'excuſer. Il fit paſſer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans. Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier aſſaut, au lieu de le traiter comme ſa valeur & ſa fidélité le méritoient, ce jeune Prince, qui d'ailleurs eſtimoit la bravoure même dans ſes ennemis, alors, plein d'une joie inſolente, lui dit : *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as ſouhaité. Réſous-toi de ſouffrir tous les tourmens que la vengeance peut inventer.* Bétis regardant le Roi d'un viſage, non ſeulement aſſuré, mais fier, ne répondit rien à ces menaces. Le Roi, encore plus outré par ce ſilence dédaigneux : *Voiez, je vous prie*, s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou? a-t-il dit une parole de ſoumiſſion? Je vaincrai ce ſilence obſtiné, & ſi je n'en tire autre choſe, j'en tirerai pour le moins des gémiſſemens.* Enfin [a] ſa colére ſe tourna en rage, ſes mœurs commençant à changer avec ſa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit paſſer une corde,

[a] Iram deinde vertit in rabiem, jam tum peregrinos ritus nova ſubeunte fortuna. *Q. Curt.*

& la faiſant enſuite attacher à un char, il le fit trainer ainſi autour de la ville juſqu'à ce qu'il en mourut. Il ſe vantoit d'imiter en cela Achille dont il étoit deſcendu, qui, ſelon Homére, fit la même choſe au corps mort d'Hector autour des murailles de Troie: comme ſi l'on devoit jamais ſe piquer de ſuivre un mauvais exemple. Action barbare de côté & d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit trainer Bétis tout en vie; & cela pour avoir ſervi fidélement & vaillament ſon Maître en défendant une place qu'il lui avoit confiée: fidélité, qui méritoit d'être admirée & récompenſée même par un ennemi, plutôt que d'être punie ſi cruellement.

Decipit exemplar vitiis imitabile. *Horat.*

Il envoia la plus grande partie du butin qu'il avoit fait à Gaza, à Olympias, à Cléopatre ſa ſœur, & à ſes amis. Il fit auſſi préſent à ſon Gouverneur Léonidas de cinq cens quintaux d'encens, & de cent quintaux de myrrhe, ſe ſouvenant d'un avertiſſement qu'il en avoit reçu autrefois étant encore enfant, & qui lui ſembloit alors un préſage des conquêtes qu'il venoit de faire. Car Léoni-

das aiant vû un jour Alexandre à un ſacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jetter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne proviſion d'encens & de myrrhe, afin que vous ceſſiez d'être ſi réſervé & ſi épargnant envers les dieux.*

AN.M.3673. Av.J.C.331. *Diod. lib. 17. pag. 526-529. Arrian. lib. 3. p. 104-110. Plut. in Alex. pag. 679-681. Q. Curt. lib. 4. c. 7. & 8. Justin. lib. 11. cap. 11.*

Dès qu'Alexandre eut mis fin au ſiége de Gaza, il y laiſſa une garniſon, & tourna ſes efforts du côté de l'Egypte. En ſept jours de marche il arriva devant Péluſe. Un grand nombre d'Egyptiens s'y étoit rendu, ſe hâtant de venir le reconnoitre pour leur Souverain, & ſe ſoumettre à lui.

La haine qu'ils portoient aux Perſes étoit ſi forte, qu'il ne leur importoit guére qui ſeroit leur nouveau maître, pourvû qu'ils trouvaſſent un vengeur qui les délivrât de l'inſolence & de l'indignité avec laquelle eux & leur religion étoient traités. Car quelque fauſſe que ſoit une religion, & aſſurément il ne s'en peut guére imaginer de plus abſurde que l'étoit celle des Egy-

ptiens, tant que c'eſt la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laiſſe outrager impunément, ni rien qui touche ſi ſenſiblement ni qui ſouleve davantage les eſprits. Ochus avoit fait égorger leur dieu Apis de la maniére la plus inſultante pour eux & pour leur religion. Les Perſans, à qui il avoit laiſſé le Gouvernement, continuoient à s'en divertir comme lui. Tout cela avoit aliéné les eſprits à un point, que quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée de gens, il les trouva tout prêts à ſe déclarer pour lui, & à lui aider à chaſſer les Perſes.

Cet Amyntas étoit un déſerteur qui avoit quitté Alexandre, & étoit entré au ſervice de Darius. Il avoit commandé les troupes Grecques à la bataille d'Iſſus, & s'étant ſauvé du côté de Tripoli en Syrie avec un corps de quatre mille hommes, il y prit le nombre de vaiſſeaux dont il avoit beſoin, mit le feu au reſte, & fit voile d'abord vers l'île de Cypre, & enſuite vers Péluſe, qu'il ſurprit en faiſant croire qu'il avoit une Commiſſion de Darius qui l'établiſſoit Gouverneur de l'Egypte à la place de

Sabacès tué à la bataille d'Iſſus. Quand il ſe vit maître de cette place importante, il leva le maſque, & prétendit ouvertement à la Couronne d'Egypte, déclarant qu'il venoit pour en chaſſer les Perſes. Un grand nombre d'Egyptiens, qui ne ſongeoient qu'à ſe défaire de ces maîtres devenus inſupportables, ſe joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis capitale du Roiaume, & dans un combat qui ſe donna il remporta la victoire, & renferma les Perſes dans la ville. Mais, après cette victoire, n'aiant pas eu ſoin d'empécher le ſoldat de ſe débander pour aller au pillage, l'ennemi fit ſur ceux qui reſtoient une ſortie, où ils les taillérent tous en piéces avec Amyntas leur Chef.

Cet événement, bien loin d'arréter l'averſion des Egyptiens pour les Perſes, ne ſervit qu'à l'augmenter: de ſorte que dès qu'Alexandre parut ſur la frontiére, le peuple, tout diſpoſé à le recevoir, accourut en foule lui tendre les bras, & ſe ſoumettre à lui. Sa venue, avec une armée victorieuſe, leur montroit une protection aſſurée, qu'Amyntas n'avoit pas été en état de leur donner: ainſi tous ſe

déclarérent ouvertement pour lui. Mazée qui commandoit à Memphis, voiant lui-même qu'il étoit inutile de faire des efforts pour se défendre contre une si grande puissance, & que Darius son Maître n'étoit pas à portée de le secourir, se soumit, ouvrit les portes de la capitale au vainqueur, & lui mit entre les mains huit cens talens, c'est-à-dire deux millions quatre cens mille livres, & tous les meubles du Roi. Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Egypte.

A MEMPHIS il fit le projet du voiage au temple de Jupiter-Ammon, Ce temple étoit situé au milieu des deserts sabloneux de la Libye, à douze journées de Memphis. Cham, fils de Noé, commença après le déluge, à peupler l'Egypte & la Libye; & lorsque l'idolatrie s'introduisit dans le monde quelque tems après, il fut la grande divinité de ces deux pays où sa postérité étoit demeurée. On lui bâtit un temple au milieu de ces deserts, dans un espace d'assez bonne terre d'environ deux lieues de large, qui faisoit comme une espéce d'île dans une mer de sable. C'est lui que

Plin. lib. 5. cap. 9.

40. stades.

les Grecs appelloient *Ζεὺς*, *Jupiter*, * & les Egyptiens *Ammon*. Dans la ſuite on joignit ces deux noms, & on l'appella *Jupiter-Ammon*.

Le deſſein de ce voiage, auſſi périlleux qu'inſenſé, naiſſoit d'une vanité pitoiable. Alexandre, voiant dans Homére, & dans les autres Auteurs fabuleux des anciens, que la plupart de leurs Héros étoient repréſentés comme fils de quelque divinité, & cherchant à paſſer pour Héros, il voulut auſſi avoir un dieu pour pere. Il choiſit pour cela Jupiter Ammon, & commença par envoier corrompre les Prêtres, & les inſtruire du rôle qu'ils devoient jouer.

C'eſt en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce deſſein, qui n'avoit rien de grand que l'orgueil & l'extravagance qui l'avoit conçu. Enflé par ſes victoires, il avoit déja commencé à prendre, comme l'obſerve Plutarque, ce caractére de roideur & d'inflexibilité, qui ne ſait que commander ; qui ne peut ſouffrir

* *De là vient que la ville d'Egypte que l'Ecriture* * *nomme* No-Ammon (la ville de Cham *ou* d'Ammon) *eſt appellée par les Grecs* Διόσπολις, *ou* la ville de Jupiter. * *Jeremie*. 46 25. *Ezech*. 30. 15. *Nahum*. 3. 8.

d'avis, & encore moins de résistance; qui ne connoit ni obstacles, ni dangers; qui fait consister le beau dans ce qui paroit impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer, non seulement les ennemis, mais les lieux, les saisons, & l'ordre entier de la nature: effet ordinaire d'une longue suite de prospérités, qui renverse les plus forts, & fait enfin oublier qu'on est homme. Nous avons vû de nos jours un fameux Conquérant, qui se piquoit de marcher sur les traces d'Alexandre, pousser encore plus loin que lui cette sorte d'héroisme féroce, & se faire un principe de ne jamais reculer.

Charles XII. roi de Suede.

Alexandre se met donc en chemin, & de Memphis descendant le long du fleuve jusqu'à la mer, il la cotoie, & après avoir passé Canope, il remarque sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dressa lui-même le plan, & désigna les lieux où devoient être les temples & les places publiques. Pour la bâtir, il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Ephése le temple de Diane brûlé par Hérostrate.

An. M. 3673.
Av. J. C. 331.

Il appella cette ville de ſon nom Alexandrie, & elle devint la capitale du roiaume. Son port, qui étoit des plus commodes, aiant la Méditerranée d'un côté, le Nil & la Mer Rouge dans le voiſinage, y attira le commerce du Levant & du Couchant, & la rendit en fort peu de tems une des villes les plus floriſſantes du monde.

Il y avoit ſeize cens ſtades de chemin à faire pour ſe rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'eſt-à-dire quatre-vingts de nos lieues ; & preſque toute cette route n'étoit que des deſerts ſabloneux. Les deux premiéres journées furent ſupportables pour les ſoldats, parce qu'ils n'étoient point encore entrés dans ces grandes & affreuſes ſolitudes. Mais quand ils ſe virent dans de vaſtes campagnes couvertes de ſable d'une hauteur exceſſive, la fraieur les ſaiſit. Enfermés comme dans une mer, ils portoient le plus loin qu'ils pouvoient les yeux pour voir s'il ne découvriroient point quelque endroit habité. Il n'y paroiſſoit pas un arbre, ni aucune marque de terre cultivée. Pour ſurcroit de malheur, l'eau même qu'on portoit ſur des chameaux dans des peaux de boucs

avoit manqué, & il n'y en avoit pas une goute dans tout ce terroir ſablonneux. Ils étoient donc réduits à mourir de ſoif, ſans parler du danger d'être enſevelis ſous des montagnes de ſable que le vent y éleve quelquefois, & qui firent autrefois périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyſe. Tout étoit ſi brûlé, & l'air ſi ardent, qu'on avoit peine à reſpirer: lorſque tout-à-coup, ſoit que ce fût par hazard, diſent les Hiſtoriens, ou par une faveur particuliére de Dieu, le ciel ſe couvrit de nuages épais qui cachérent le ſoleil, ce qui fut déja un grand ſoulagement à l'armée, quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais l'orage s'étant déchargé par une groſſe pluie, chacun fit ſa proviſion; & il y en eut de ſi preſſés de la ſoif, que tenant leur bouche ouverte, ils recevoient l'eau comme elle tomboit. Le Lecteur judicieux ſent aſſez par lui-même ce qu'il faut penſer de ces faits merveilleux, dont il a plu aux Hiſtoriens d'embellir ce récit.

On fut pluſieurs journées à traverſer ces deſerts. Comme ils approchérent du lieu de l'Oracle, ils virent

quantité de corbeaux qui voloient devant les premiéres enseignes, & qui tantôt se posoient en terre quand l'armée marchoit lentement, tantôt s'avançoient comme pour lui servir de guides, jusqu'a ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'est une chose étonnante, qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, il est environné d'un bois si touffu, qu'a peine le soleil le peut-il percer avec ses raions; & il y a aussi plusieurs fontaines d'eau douce qui arrosent ce bois, & en conservent la verdure. On dit que, près de ce bois, il y en a encore un autre, au milieu duquel est une fontaine qu'ils appellent *l'eau* ou *la fontaine du soleil*. Au point du jour elle est tiéde, à midi froide, vers le soir elle s'échaufe peu-à-peu, & à minuit elle est toute bouillante. Puis, à mesure que le jour approche, sa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même vicissitude.

Le dieu qu'on adore dans ce temple, n'a point la figure que les peintres & les sculpteurs ont accoutumé de donner aux dieux. Il est fait d'émeraudes & d'autres pierres précieu-

ſes, & depuis la tête juſqu'au * nombril il reſſemble à un bélier. Le Roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des Prêtres le déclara fils de Jupiter, & l'aſſura que le dieu lui-même lui donnoit ce nom. Il l'accepta avec joie, & reconnut Jupiter pour ſon pere. Il lui demanda enſuite ſi Jupiter ſon pere ne lui avoit pas deſtiné l'empire de tout le monde. Et le Prêtre, porté à la flaterie autant que le Roi à la vanité, lui répondit qu'il ſeroit Monarque de l'univers. Enfin il s'enquit ſi tous les meurtriers de ſon pere avoient été punis. Sur quoi le Prêtre s'écria qu'il blaſphémoit; que ſon pere étoit immortel: mais que pour les meurtriers de Philippe, ils étoient tous exterminés, ajoutant qu'il ſeroit invincible juſqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux. Quand il eut achevé ſon ſacrifice, il fit de magnifiques préſens au dieu; & n'oublia pas les Prêtres qui l'avoient ſi bien ſervi.

Orné du titre ſuperbe de fils de Jupiter, & ſe croiant élevé au-deſſus de la nature & de la condition humai-

* *Cet endroit de Quinte-Curce ſouffre quelque difficulté, & eſt différemment expliqué par les Interprétes.*

ne, il revint de ſon voiage comme en triomphe. Depuis ce tems-là, dans toutes ſes lettres, ſes ordres, ſes décrets, il prenoit toujours cette qualité: ALEXANDRE, ROI, FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi ſa mere Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien ſpirituelle, en lui mandant qu'il ceſſât de la brouiller avec Junon.

Varro apud A. Gell. l. 13. c. 4.

Pendant qu'il ſe repaiſſoit de ces chiméres, & goûtoit tout le plaiſir que ſa vanité lui faiſoit trouver dans ce titre faſtueux, tout le monde ſe moquoit de lui en ſecret, & quelques-uns même, qui n'avoient pas encore entiérement ſubi le joug d'une baſſe flaterie, oſérent lui en faire des reproches: liberté, qui leur couta cher, comme la ſuite le fera connoitre. Non content de vouloir paſſer pour fils d'un dieu, & de ſe le perſuader à lui-même, ſi pourtant cela étoit poſſible; il voulut paſſer auſſi lui-même pour dieu; juſqu'à ce qu'enfin la Providence aiant fait par lui tout ce qu'elle vouloit, l'égala par la mort au reſte des hommes.

Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, étant arrivé aux Palus

Palus Maréotides qui ſont aſſez proche de l'île de Phare, viſita ſa nouvelle ville qui commençoit déja à s'avancer. Il pourvut aux moiens de la peupler, en y invitant ſous de favorables conditions des habitans de pluſieurs endroits. Il y attira entr'autres un grand nombre de Juifs, en leur accordant de grands priviléges. Car, non-ſeulement il leur laiſſa le libre exercice de leur religion & de leurs loix, mais il les mit ſur le même pié, à tous égards, que les Macédoniens mêmes qu'il y établit. De là il s'en alla paſſer l'hiver à Memphis.

Joseph. contra Appion.

Varron remarque que ce fut dans le tems que ce Prince bâtit Alexandrie, que l'on trouva en Egypte l'uſage du *Papyrus* pour écrire deſſus. J'en parlerai ailleurs.

Pendant le ſéjour qu'Alexandre fit à Memphis, il régla les affaires de l'Egypte. Il ne confia qu'à des Macédoniens le commandement des troupes. Il partagea le pays en départemens, dans chacun deſquels il établit un Lieutenant de Roi qui ne recevoit ſes ordres que de lui-même; ne croiant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de

Arrian. lib. 3. pag. 108-110. Q. Curt. lib. 4. cap. 8.

toutes les troupes à une ſeule perſonne dans un pays ſi grand & ſi peuplé. Pour le gouvernement civil, il le mit tout entier entre les mains d'un Egyptien, nommé Doloaſpe. Car, voulant que l'Egypte continuât à être gouvernée ſelon les anciennes loix & les coutumes reçues, il crut qu'un Egyptien naturel qui les connoiſſoit de longue main, étoit plus propre à cet emploi qu'un étranger quel qu'il fût.

Afin de faire avancer plus promtement l'ouvrage de ſa nouvelle ville, il nomma Cléoméne pour y veiller; & le chargea auſſi du ſoin de lever le tribut que devoit paier l'Arabie. Comme c'étoit un fort méchant homme, il abuſa étrangement de ſon autorité pour opprimer cruellement les peuples.



§. IX.

Alexandre, de retour d'Egypte, songe à aller chercher Darius. En partant, il apprend la mort de la femme de ce Prince. Il lui fait rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il passe l'Euphrate & le Tigre, & atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbéles.

ALEXANDRE, après avoir mis ordre aux affaires d'Egypte, en partit vers le printems, pour aller en Orient chercher Darius. En passant par la Palestine, il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Il avoit laissé, en allant en Egypte, le gouvernement de la Syrie & de la Palestine à Andromaque, pour qui il avoit une grande considération. Ce Gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires, les Samaritains se mutinérent; &, dans un tumulte, ils mirent le feu à la maison où il étoit, & l'y brulérent. Apparemment que ce fut un effet de la rage où ce peuple étoit de voir qu'on lui refusoit les priviléges qu'on venoit d'accorder aux Juifs ses ennemis. Cette action irrita extrêmement Alexandre contre eux. Il

Diod. lib. 17. p. 530-536. Arrian. lib. 3. pag. 111-127. Plut. in Alex. p. 681. 685. Q. Curt. lib. 4. cap. 9-16. Justin. l. 11. cap. 12-14.

fit mourir tous ceux qui y avoient eu part, chaſſa tous les autres de la ville de Samarie, y mit à leur place une colonie de Macédoniens, & donna le reſte de leurs terres aux Juifs.

Il s'arréta quelque tems à Tyr, pour régler toutes les affaires des pays qu'il laiſſoit derriére lui en s'avançant à de nouvelles conquêtes.

An.M.3674. Av.J.C.330. A peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un Eunuque que la femme de Darius venoit de mourir en travail d'enfant. Il retourna ſur ſes pas, & alla au pavillon de Syſigambis, qu'il trouva baignée de larmes, & couchée par terre, au milieu des jeunes Princeſſes éplorées comme elle, & près du fils de Darius encore enfant, d'autant [a] plus digne de compaſſion qu'il reſſentoit moins des maux qui le regardoient plus que tout autre. Alexandre les conſola avec une bonté & une tendreſſe, qui marquoient aſſez qu'il étoit lui-même pénétré d'une vive & ſincére douleur. Il fit à la Reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des Eunuques qui

a Ob idipſum miſerabilis, quòd nondum ſentiebat calamitatem, maxima ex parte ad ipſum redundantem. *Q. Curt.*

gardoient la chambre, & qui avoient été pris avec les Princesses, s'enfuit du camp, & courut apprendre à Darius la mort de sa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triste nouvelle, sur-tout parce qu'il la croioit privée des obséques dûes à son rang. L'Eunuque le détrompa, en lui raportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après sa mort, & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot, de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit, & ne lui laissérent point de repos.

Aiant tiré l'Eunuque à part, il lui tint ce discours. » Si tu reconnois « encore Darius pour ton Maître & « ton Roi, di moi par le respect que « tu dois à cette grande lumiére de « * Mithrès qui nous éclaire, & à cette « main que le Roi te tend, di moi si « en pleurant la mort de Statira, je ne « pleure pas le moindre de ses maux; « & si, étant tombée entre les mains « d'un jeune vainqueur, la perte de « son honneur n'a pas précédé celle de « sa vie. « Alors l'Eunuque se jettant à

* *Les Perses adoroient le soleil sous le nom de* Mithrès, *& la lune sous celui de* Mithra.

ſes piés, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer ainſi ſa femme & ſa ſœur après ſa mort, & de ne pas ſe priver lui-même de la plus grande des conſolations qu'il pouvoit avoir dans ſes malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un Prince fort au-deſſus des foibleſſes des autres hommes. Qu'il devoit plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perſes de plus grandes preuves de ſa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perſes mêmes de ſa valeur. Et avec des ſermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de dépoſer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la ſageſſe, de la tempérance, & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius rentrant dans la ſalle où étoient ſes Courtiſans, & levant les mains au ciel, fit aux dieux cette priére. » Dieux, qui préſidez à la » naiſſance des hommes, & qui diſ» poſez des Rois & des Empires, fai» tes-moi la grace qu'après avoir ré» tabli la fortune des Perſes, je la » tranſmette à mes deſcendans dans » le même éclat que je l'ai reçue, afin

que, vainqueur de mes ennemis, «
je puiſſe reconnoitre les graces dont «
Alexandre m'a prévenu dans mon «
malheur envers les perſonnes du «
monde qui me ſont les plus cheres. «
Ou, ſi le tems ordonné par les de- «
ſtinées eſt enfin venu, où il faut «
néceſſairement que par la colére des «
dieux, ou par la viciſſitude ordinai- «
re des choſes humaines, cet Empire «
des Perſes finiſſe; faites, grands «
dieux, qu'il n'y ait que le ſeul Ale- «
xandre aſſis ſur le trône de Cyrus.

Cependant Alexandre s'étant remis en marche, arriva avec toute ſon armée à Thapſaque, y paſſa l'Euphrate ſur un pont, & pourſuivit ſa route vers le Tigre, où il eſpéroit trouver l'ennemi. Darius lui avoit déja fait faire deux fois des ouvertures de paix: mais voiant enfin qu'il n'y en avoit point à eſpérer à moins de lui céder tout l'Empire, il ſe prépara à une nouvelle bataille. Il aſſembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuſe de la moitié que celle qu'il avoit eue à Iſſus, & la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvroient toutes les plaines de la Méſopotamie. Aiant eu avis que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit

avancer Satropate Colonel de la cavalerie avec mille chevaux d'élite, & en donna ſix mille à Mazée Gouverneur de la province, pour empécher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, & pour faire le dégât par tout où il devoit paſſer : mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves d'Orient, celui-ci eſt le plus rapide ; & il ne roule pas ſeulement les eaux de pluſieurs torrens, mais traîne encore avec lui de groſſes pierres, de ſorte que pour ſon extrême viteſſe on l'appelle Tigre, qui veut dire fléche en langue Perſanne. Alexandre envoia ſonder le gué de la riviére, où il ſe trouva que les chevaux en avoient à l'entrée juſqu'au flanc, & au milieu juſqu'au poitrail. Aiant diſpoſé l'infanterie en forme de croiſſant, & mis la cavalerie ſur les ailes, ils vinrent juſqu'au fil de l'eau ſans beaucoup de peine, portant leurs armes ſur leur tête. Le Roi paſſa à pié parmi l'infanterie, & fut le premier qui parut à l'autre bord, où il montroit de la main le gué aux ſoldats, ne pouvant leur faire entendre ſa voix. Mais ils ne pouvoient ſe ſoutenir qu'à grande peine, tant à cauſe

des pierres qui les faiſoient gliſſer, que de l'impétuoſité du courant qui les entraînoit. Ceux qui portoient leurs hardes avec leurs armes, avoient encore plus de peine, parce que ne pouvant ſe conduire, ils étoient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitoient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Cependant les monceaux de hardes flotant çà & là, en faiſoient tomber pluſieurs: & comme chacun tâchoit de reprendre ce qui lui appartenoit, ils ſe cauſoient plus d'embarras les uns aux autres, que ne leur en cauſoit le fleuve. Le Roi avoit beau crier qu'on ſauvât ſeulement les armes, & qu'il rendroit tout le reſte, on n'entendoit ni ſon conſeil, ni ſes ordres, tant on faiſoit de bruit, & tant le tumulte étoit grand. Enfin ils paſſérent par l'endroit où le gué étoit plus aiſé, & l'eau moins impétueuſe; & l'on ne trouva à dire en tout qu'un peu de bagage.

Il eſt certain que cette armée pouvoit être taillée en piéces, s'il y eût eu quelqu'un qui eût oſé vaincre; c'eſt-à-dire qui eût oſé apporter la moindre réſiſtance à leur paſſage. Mais Mazée, qui pouvoit les défaire

aisément, s'il fût survenu lorsqu'ils passoient la riviére en désordre, n'arriva qu'après qu'ils se furent mis en bataille. Un pareil bonheur avoit toujours accompagné ce Prince jusques-là, & lorsqu'il traversa le Granique à la vûe de tant de milliers d'hommes de cheval & de pié qui l'attendoient sur le rivage, & lorsque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts & sans défense des défilés, où un petit nombre de troupes pouvoit l'arréter tout court. Et [a] c'est ce qui rend moins étonnant cet excès de hardiesse qui étoit son caractére particulier, & qui lui faisoit affronter aveuglément les plus grands dangers; puisqu'étant toujours heureux, il n'eut jamais lieu de soupçonner qu'il eût été téméraire.

Le Roi aiant campé deux jours près du fleuve, commanda que le lendemain on se tînt prêt pour la marche. Mais environ les neuf ou dix heures du soir, le ciel étant clair & sérein, la lune perdit premiérement sa lumiére, & parut après toute souillée

a Audaciæ quoque, quâ maximè viguit, ratio minui potest: quia nunquam in discrimen venit, an temere fecisset. *Q. Curt.*

& comme teinte de ſang. Et parce que cela arrivoit ſur le point d'une ſi grande bataille, dont l'événement donnoit déja aſſez d'inquiétude, l'armée fut touchée d'un ſentiment de religion, & enſuite ſaiſie de fraieur. Ils crioient, » Que le ciel leur faiſoit paroître les marques de ſon « courroux, & qu'on les traînoit, con- « tre la volonté des dieux, aux extré- « mités de la terre. Que les riviéres « s'oppoſoient à leur paſſage, que les « aſtres leur refuſoient leur clarté ac- « coutumée, & qu'ils ne voioient plus « que des deſerts & des ſolitudes. Que « pour l'ambition d'un ſeul homme, « tant de milliers d'hommes répan- « doient leur ſang, & encore pour un « homme qui dédaignoit ſa patrie, « qui deſavouoit ſon pere, & qui pré- « tendoit ſe faire paſſer pour un dieu. «

Ces murmures alloient à une ſédition toute ouverte, lorſqu'Alexandre, qui ne s'étonnoit de rien, fit appeller dans ſa tente les Officiers de l'armée, & commanda aux Devins Egyptiens, qui étoient les plus verſés en la ſcience des aſtres, de dire ce qu'ils en croioient. Ils ſavoient bien quelle étoit la cauſe naturelle des éclipſes

de la lune : mais , ſans entrer dans ces raiſonnemens de phyſique, ils ſe contentérent de dire, Que le ſoleil étoit pour les Grecs , & la lune pour les Perſes ; & qu'elle ne s'éclipſoit jamais ſans les menacer de quelque grande calamité, dont ils raportoient pluſieurs exemples , qu'ils donnoient pour certains & indubitables. La ſuperſtition a une force merveilleuſe pour remuer les eſprits de la populace. Quelque emportée & inconſtante qu'elle ſoit , ſi elle a une fois l'eſprit frapé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à des Devins qu'à ſes Chefs. La réponſe des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur eſpérance & leur courage.

Le Roi, pour profiter de cette ardeur, décampa après minuit. Il avoit à ſa droite le Tigre , & à ſa gauche les montagnes appellées Gordiennes. Au point du jour les partis qu'il avoit envoiés pour reconnoitre les ennemis, lui raportérent que Darius marchoit à lui. Auſſitôt aiant rangé ſes troupes en bataille, il ſe mit à leur tête. Mais il ſe trouva que ce n'étoit qu'un détachement de mille chevaux qui alloient à la découverte , & qui ſe reti-

rérent bientôt vers ſe gros de l'armée. Cependant le Roi eut nouvelles que Darius n'étoit plus qu'à cent cinquante ſtades.

Sept ou huit lieues.

On avoit ſurpris, quelque tems auparavant, des lettres de Darius, par leſquelles il ſollicitoit les ſoldats Grecs à tuer le Roi, ou à le trahir. Rien n'eſt plus capable de faire déteſter la mémoire de ce Prince, qu'une tentative de cette ſorte, ſi pleine de lâcheté & de noirceur, & réitérée plus d'une fois. Alexandre fut en doute s'il devoit lire ces lettres en pleine aſſemblée, ne comptant pas moins ſur l'affection & la fidélité des Grecs, que ſur celle des Macédoniens. Mais Parménion l'en diſſuada, en lui repréſentant qu'il étoit dangereux de faire naître de telles penſées aux ſoldats; qu'il n'en faloit qu'un pour faire un mauvais coup, & qu'il n'y avoit rien dont l'avarice ne fût capable. Il ſuivit un ſi ſage conſeil, & fit marcher ſon armée.

Quoique Darius eût déja demandé deux fois la paix en vain, & qu'il crût n'avoir plus de reſſource que dans les armes; cependant, vaincu par tout ce qu'il avoit appris de la bonté d'Ale-

xandre à l'égard de sa famille, il lui envoia dix des principaux de ses parens, pour lui proposer de nouvelles conditions de paix, encore plus avantageuses que les premiéres, & pour le remercier des bons traitemens qu'il avoit faits à sa famille. Il lui avoit d'abord abandonné toutes les provinces jusqu'au fleuve Halys: il y ajoutoit maintenant tout ce qui est entre l'Hellespont & l'Euphrate, c'est-à-dire tout ce qu'il possédoit déja. Alexandre leur fit cette réponse. » Dites à » votre Maître que les remercimens » sont superflus entre gens qui se font » la guerre; & que si j'ai usé de clémence & de bonté envers les siens, » ç'a été pour moi-même & non pour » lui, pour suivre mon inclination, » & non pour lui plaire. Je ne sai ce » que c'est que d'insulter aux misérables. Je ne m'attaque ni aux prisonniers, ni aux femmes. Je n'en » veux qu'à ceux qui ont les armes à » la main. Si c'étoit de bonne foi » qu'il me demandât la paix, je délibérerois sur ce que j'aurois à faire. » Mais puisqu'il ne cesse par lettres & » par argent de solliciter mes soldats » à me trahir, & mes amis à me tuer,

. je suis résolu de le poursuivre à toute « outrance, non plus comme un en- « nemi, mais comme un empoison- « neur & un assassin. Il a bonne grace « de m'offrir ce que j'ai déja entre les « mains. S'il se contentoit d'être le « second après moi, sans vouloir aller « de pair, peutêtre l'écouterois-je. « Dites-lui que le monde ne peut « souffrir ni deux soleils, ni deux maî- « tres : qu'ainsi il choisisse, ou de se « rendre aujourd'hui, ou de combat- « tre demain ; & qu'il ne se promette « pas un meilleur succès que par le « passé. « Les propositions de Darius ne paroissent pas certainement raisonnables : mais la réponse d'Alexandre l'est-elle beaucoup plus ? On voit dans le premier un Prince qui ne sent point encore sa foiblesse, ou du moins qui ne peut se résoudre à l'avouer ; & dans l'autre on en voit un enivré de sa fortune, & qui porte l'orgueil jusqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple : *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres.* Si c'est là grandeur, & non enflure, je ne sai pas ce qui pourra jamais mériter ce dernier nom. Les Ambassadeurs aiant eu leur congé, s'en retournérent, & déclarérent

à Darius qu'il faloit ſe préparer à la bataille. Celui-ci ſe campa avec toutes ſes forces près du village de Gaugaméle & de la riviére de Boumelle, dans une raſe campagne, à une aſſez grande diſtance d'Arbelles. Il avoit fait applanir auparavant le terrain qu'il avoit choiſi pour le champ de bataille, afin que ſes chariots & ſa cavalerie puſſent agir plus librement, ſe ſouvenant que les défilés de Cilicie avoient été cauſe de la perte du combat qu'il y donna ; & en même tems il avoit fait préparer des * chauſſetrapes contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre ſéjourna quatre jours au lieu où il étoit, pour laiſſer repoſer ſon armée, & ferma ſon camp de foſſés & de paliſſades. Car il avoit réſolu d'y laiſſer tout le bagage & l'attirail, avec les ſoldats inutiles, & de mener le reſte contre l'ennemi ſans autre équipage que leurs armes. Il partit donc ſur les neuf heures du ſoir, pour combattre

* Chauſſetrape *eſt un inſtrument garni de pointes de fer. On en ſéme pluſieurs dans un champ où la cavalerie doit paſſer, afin qu'elles ſe fichent dans les piés des chevaux, & les enclouent.* Diction. de Trévoux.

au point du jour Darius, qui ſur ces nouvelles avoit rangé ſes troupes en bataille. Alexandre marchoit auſſi en bataille rangée; car les armées n'étoient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé juſqu'aux montagnes d'où il pouvoit découvrir toute l'armée des ennemis, il fit alte, & aiant aſſemblé ſes Officiers Généraux, tant Macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donneroit ſur l'heure la bataille, ou s'il camperoit à cet endroit. Ce dernier avis aiant été ſuivi, parce qu'on jugea néceſſaire de reconnoitre le champ de bataille, & l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle étoit; & cependant Alexandre prit ſon infanterie légére avec ſes compagnies Roiales, & fit le tour de la plaine où ſe devoit donner le combat.

Quand il fut de retour, il aſſembla une ſeconde fois ſes Officiers Généraux, & leur dit qu'ils n'avoient pas beſoin de harangue, parce que leur courage & leurs belles actions étoient pour eux un aſſez puiſſant éguillon de gloire. Qu'ils repréſentaſſent ſeulement aux troupes, qu'il n'étoit pas

ici queſtion de la Phénicie, ou de l'Egypte, mais de toute l'Aſie, à qui cette bataille donneroit un maître; & qu'après avoir traverſé tant de provinces, & laiſſé derriére eux tant de fleuves & de montagnes, ils ne pouvoient s'aſſurer le retour dans leur pays que par une victoire complette. Il leur donna ordre enſuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conſeilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il ſeroit aiſé de le défaire dans la ſurpriſe, & à la faveur des ténébres. Il répondit, de ſorte que tous les aſſiſtans purent l'entendre, qu'il ne convenoit point à Alexandre de dérober la victoire, & qu'il vouloit combattre & vaincre en plein jour. Cette réponſe étoit fiére, mais en même tems elle marquoit de la prudence. Car c'étoit beaucoup hazarder, que d'attaquer de nuit une armée ſi nombreuſe, & dans un pays inconnu. Darius, qui craignoit une ſurpriſe, parce qu'il n'avoit pas retranché ſon camp, demeura toute la nuit avec ſon armée ſous les armes, ce qui lui nuiſit le plus dans le combat.

Alexandre, qui, dans les grandes

crises des affaires, avoit toujours coutume de consulter les Devins, & de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnoient pour se rendre les dieux favorables, se voiant prêt de donner un combat qui alloit décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avoit une confiance entiére, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, & immola des victimes à la * Peur, sans doute afin qu'elle empéchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vûe de l'armée formidable des ennemis. Le Devin, en habit de cérémonie, portant des vervaines à la main, & la tête voilée, prononçoit le premier les priéres que le Roi devoit adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit. Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui alloit se donner, il ne put reposer d'abord. Mais le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit contre sa coutume le reste de la nuit d'un profond sommeil, de sorte que les Généraux s'étant assemblés à la pointe du jour devant son

** Il faut lire dans Plutarque φόβῳ au lieu de φοίβῳ.*

pavillon pour prendre ſes ordres, ils furent fort ſurpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé; & d'eux-mêmes ils donnérent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'aiant éveillé, & lui témoignant ſa ſurpriſe de ce qu'il dormoit ſi tranquillement ſur le point d'une bataille où il s'agiſſoit de tout pour lui: *Hé comment ne ſerions-nous pas tranquilles,* dit-il, *l'ennemi venant ſe livrer lui-même entre nos mains?* Il prit auſſitôt ſes armes, monta à cheval, & parcourut les rangs, exhortant les troupes à ſoutenir, & même, s'il ſe pouvoit, à ſurpaſſer leur ancienne réputation, & la gloire qu'ils s'étoient acquiſe juſques-là. Dans un jour d'action les ſoldats croient lire ſur le viſage du Général le ſort du combat. Jamais Alexandre n'avoit paru ſi tranquille, ſi gai, ni ſi réſolu. La ſérénité & l'aſſurance qu'on remarquoit en lui, étoient comme des garands ſurs de la victoire.

Les deux armées étoient bien différentes pour le nombre, & encore plus pour le courage. Celle de Darius étoit compoſée au * moins de ſix cens mille

* *Pluſieurs hiſtoriens la font monter à plus d'un million d'hommes.*

hommes de pié, & de quarante mille chevaux; l'autre, de quarante mille hommes de pié, & de ſept à huit mille chevaux. Mais ici tout étoit force & nerf; au lieu que du côté des Perſes c'étoit un grand aſſemblage d'hommes non de ſoldats, vain épouvantail plutôt qu'une véritable armée. Nomina veriùs quàm auxilia. *Q. Curt.*

L'ordre de bataille étoit à peu près le même de part & d'autre. Les troupes furent rangées ſur deux lignes, la cavalerie ſur les ailes, & l'infanterie au milieu, l'une & l'autre ſous la conduite particuliére des Chefs de chacune des différentes nations qui les compoſoient, & commandées en général par les principaux Officiers de la couronne. Le front de la bataille des Perſes étoit couvert de deux cens chariots armés de faux, & de quinze éléphans. Darius ſe plaça au centre de la premiére ligne. Outre ſes Gardes, qui étoient l'élite de ſes troupes, il s'étoit fortifié encore de l'infanterie Grecque qu'il avoit rangée près de lui, la jugeant ſeule capable de tenir tête à la Phalange Macédonienne. Comme ſon armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, ſon deſſein étoit de les enveloper, &

de les attaquer en même tems de front & par les flancs.

Alexandre avoit pourvu à cet inconvénient, en donnant ordre aux Commandans de la seconde ligne, s'ils étoient attaqués par derriére, de faire tête de ce côté-là; ou de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs ailes, en cas que les ennemis vinssent les prendre en flanc. Il avoit placé devant le front de sa premiére ligne la plus grande partie des Archers, des frondeurs, des gens de trait, pour s'opposer aux chariots armés de faux, & pour épouvanter les chevaux en lançant sur eux une grêle de fléches, de traits, & de pierres. Ceux qui conduisoient les ailes avoient ordre de les étendre le plus qu'ils pourroient, sans trop affoiblir le corps de bataille. Pour le bagage & les prisonniers, entre lesquels étoient la mere & les enfans de Darius, on les laissa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandoit la gauche comme il avoit accoutumé, & Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en présence, Alexandre, à qui l'on avoit montré les endroits où les ennemis

avoient caché des chaussetrapes, s'allongeoit toujours sur sa droite pour les éviter, & les Perses de leur côté s'avançoient aussi à proportion. Darius craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avoit fait applanir, & qu'on ne le conduisît dans un autre inégal & raboteux où ses chariots armés ne pourroient agir, ordonna à la cavalerie de son aile gauche, qui débordoit de beaucoup la droite des ennemis, de marcher en avant, & de se replier sur le flanc des Macédoniens, pour les empécher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoia contre eux la cavalerie qui étoit à sa solde commandée par Ménidas : mais comme elle n'étoit pas en état de résister à l'effort des ennemis qui l'emportoient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens que commandoit Arétas, & par la cavalerie étrangére. Les Barbares pliérent d'abord, mais ils revinrent bientôt à la charge, & rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avoient celui de l'armure, qui les mettoit eux & leurs chevaux bien plus en sureté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir, mais elle soutint avec

courage leur choc, & vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perſes lâchérent leurs chariots armés de faux contre la phalange des Macédoniens, pour la mettre en deſordre : mais ce fut avec peu de ſuccès. Le bruit que firent les ſoldats armés à la légére en frapant leurs boucliers de leurs épées, & les traits qui voloient de toutes parts, effarouchérent les chevaux, & en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, ſaiſiſſant les rênes des chevaux, tiroient à bas ceux qui étoient montés deſſus, & les égorgeoient. Une partie des chars perça entre les bataillons, qui s'ouvrirent pour leur faire place, comme il leur avoit été commandé, & par ce moien n'en ſouffrirent preſque aucun dommage.

Alexandre, voiant que Darius ébranloit toute ſa bataille pour tomber ſur lui, emploia la ruſe pour encourager ſes ſoldats. Dans le plus fort de la mélée, & lorſque les Macédoniens étoient expoſés au plus grand danger, le Devin Ariſtandre, revétu de ſa robe blanche, & un laurier à la main, s'avance dans les troupes,
de

de concert avec le Roi & par ſon ordre, & s'écriant qu'il voioit voltiger un aigle au-deſſus de la tête d'Alexandre, préſage certain de la victoire, il montre de la main l'oiſeau prétendu aux ſoldats, qui s'en raportant à la bonne foi du Devin crurent auſſi le voir, & retournérent à la charge avec plus d'ardeur & de gaieté que jamais. Alors le Roi s'apercevant qu'Arétas, après avoir chargé & mis en deſordre la cavalerie qui venoit pour enveloper ſon aile droite, avoit commencé à faire jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des Barbares, ſe mit en marche pour ſuivre Arétas avec l'élite de ſes troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis, & ſans s'abandonner à la pourſuite des troupes qu'il avoit miſes en deſordre, il ſe replia ſur ſa gauche pour tomber ſur le corps où étoit Darius. La préſence des deux Rois inſpira une nouvelle ardeur de part & d'autre. Darius étoit ſur un chariot, & Alexandre à cheval, tous deux environnés d'Officiers & de ſoldats d'élite, qui ne ſongeoient qu'à ſauver chacun leur Prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre

& ſanglant. Alexandre aiant percé d'un coup de javeline l'Ecuier de Darius, & Perſes & Macédoniens tous crurent que c'étoit le Roi qui avoit été tué. Les cris & les hurlemens des Perſes jettérent la conſternation dans toute leur armée. Les parens de Darius qui étoient à ſa gauche s'enfuirent avec ſes gardes, abandonnant le chariot : mais ceux qui étoient à ſa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce Prince, aiant tiré ſon cimetére, délibéra s'il ne devoit point éviter une fuite honteuſe par une mort volontaire. Mais voiant de deſſus ſon chariot que les ſiens ſoutenoient encore le combat, il eut honte de les abandonner : & comme il balançoit entre l'eſpérance & le deſeſpoir, les Perſes lâchérent le pié peu à peu, & éclaircirent leurs rangs. Ce n'étoit plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant ſon chariot, prit la fuite comme les autres ; & le vainqueur ne ſongea plus qu'à le pourſuivre.

Pendant que tout cela ſe paſſoit à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'étoit pas douteuſe, l'aile gauche, où commandoit Parménion,

étoit en grand danger. Un détachement de la cavalerie des Perſes, des Indiens, & des Parthes, qui étoit la meilleure de toute l'armée Perſanne, aiant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança juſqu'au bagage. Dès que les priſonniers les virent arriver dans le camp, ils s'armérent de tout ce qui ſe rencontra ſous leur main, & joints à leur cavalerie ſe jettérent ſur les Macédoniens qui ſe trouvoient attaqués en même tems par devant & par derriére. Ils firent ſavoir en même tems à Syſigambis que Darius avoit gagné la bataille, (car ils le croioient ainſi) que tout le bagage étoit pillé, & qu'elle alloit recouvrer ſa liberté. Cette ſage Princeſſe, quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçoit, n'y ajoutant pas foi légérement, & ne voulant pas irriter par une joie prématurée ſon Vainqueur qui l'avoit ſi bien traitée, ne fit paroître aucune émotion, ne changea point de viſage, & ne laiſſa échaper aucune parole: mais demeurant tranquille, & dans ſa ſituation ordinaire, elle attendit en repos que l'événement lui apprît ſon ſort.

Parménion, au premier bruit de cette attaque, avoit envoié vers Alexandre, pour l'avertir du danger où étoit le camp, & pour recevoir ses » ordres. » Qu'il se donne bien de » garde, dit le Prince, d'affoiblir son » corps de bataille ; qu'il laisse là le » bagage, & qu'il ne songe qu'à bien » combattre. La victoire, non seule- » ment nous restituera ce qui est à » nous, mais nous rendra maîtres de » tout ce qui est à l'ennemi. » Les Officiers Généraux qui commandoient l'infanterie du centre de la seconde ligne, voiant que les ennemis alloient s'emparer du camp & des bagages, firent demi tour à droite comme il leur avoit été commandé, & donnérent à dos aux Perses, dont plusieurs furent tués, & le reste obligé de se retirer : mais comme c'étoit toute cavalerie, l'infanterie Macédonienne ne put pas les suivre.

Bientôt après, Parménion lui-même se trouva exposé à un bien plus grand danger. Mazée étant venu fondre sur lui avec toute sa cavalerie, prit les Macédoniens en flanc, & commençoit à les enveloper. Parménion aussitôt fit savoir à Alexandre

l'état où il se trouvoit, & que s'il n'étoit promtement secouru, il ne pouvoit plus contenir ses troupes. Ce Prince étoit actuellement à la poursuite de Darius, & se croiant tout près de le prendre, faisoit une diligence extraordinaire. Il se flatoit de terminer absolument la guerre, s'il pouvoit se rendre maître de sa personne. Sur cette nouvelle, il tourna tout court pour aller au secours de son aile gauche, frémissant de colére de se voir ainsi arracher des mains sa proie & la victoire, & se plaignant que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir, que lui ne l'avoit pour le poursuivre.

Alexandre, dans sa marche, rencontra la cavalerie ennemie qui avoit pillé le bagage, laquelle revenoit en bon ordre, & faisoit sa retraite, non comme vaincue, mais presque comme victorieuse. Le combat fut opiniâtre, & plus rude qu'il n'avoit encore été. Car les Barbares marchant serrés en colonne, en ordre de marche & non pas de combat, il étoit difficile de les percer & de les rompre; & ils ne s'amusoient pas à lancer le javelot, ni à faire des caracoles selon

leur maniére ordinaire, mais combattant d'homme à homme, ils faisoient effort chacun pour renverser son adversaire de dessus le cheval. Alexandre y perdit environ soixante de ses gardes. Epheſtion, Coenus, & Ménidas y furent blessés : mais il demeura le maître, & il ne se sauva des Barbares que ceux qui se firent jour à travers ses escadrons.

Pendant ce tems-là, Mazée avoit appris la défaite de Darius. Allarmé de cette nouvelle, & abbatu par le malheur de son parti, quoique de son côté il eût tout l'avantage, il ne pressoit plus si vivement l'ennemi qui étoit en desordre. Parménion ne pouvoit concevoir pourquoi le combat s'étoit rallenti tout-à-coup : mais en habile Capitaine qui sait profiter de tout, uniquement occupé à ranimer ses troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un signe avant-coureur de leur défaite, & leur fit sentir quelle gloire ce seroit pour elles de mettre la derniére main à la victoire. Ce discours leur rendit l'espérance & le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils poussérent leurs chevaux à toute

bride, & chargérent les ennemis avec une fureur qui les mit entiérement en desordre, & les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même; & ravi de trouver tout rétabli, & l'ennemi entiérement vaincu, il se remit à poursuivre Darius, & Parménion l'accompagna. Il courut jusqu'à Arbelles, où il pensoit le trouver avec tout son équipage: mais il n'avoit fait que passer, laissant ses trésors à la merci de son ennemi, avec son arc & son bouclier.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille, qui décida de l'Empire. Arrien dit que les Perses y perdirent près de trois cens mille hommes, sans compter les prisonniers; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très considérable. Elle fut très médiocre du côté d'Alexandre, &, selon le même Arrien, ne monta pas à douze cens hommes, dont la plus grande partie fut de la cavalerie. Cette bataille se donna au mois * d'Octobre, à peu près au même tems que s'étoit donnée deux ans auparavant celle d'Issus. Comme Gaugaméle AN.M.3674. AV.J.C.330.

* *Le mois appellé chez les Grecs* Boedromion, *répond en partie à notre mois d'Octobre.*

en Assyrie, où elle s'étoit donnée, étoit un trop petit lieu & trop peu connu, on l'appella la bataille d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille.

§. X.

Alexandre se rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Suse, de Persépolis, & trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brule le palais de la dernière dans une partie de débauche.

Diod. lib. 17. p. 538-540. Arrian. lib. 3. p. 127-133. Plut. in Alex. pag. 685-688. Q. Curt lib. 5. cap. 1-7. Justin. l. 11. cap. 14.

LE PREMIER SOIN d'Alexandre après la victoire, fut d'en rendre graces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étoient le plus distingués dans le combat, les combla de richesses, & leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur tout de reconnoissance envers les Grecs, qui l'avoient nommé Généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les Tyrannies qui s'étoient élevées en Gréce seroient abolies, les villes remises en liberté, & rétablies dans tous leurs droits & priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur

ville fût rebâtie, en considération du zêle que leurs ancêtres avoient autrefois témoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoia aussi aux Crotoniates en Italie une partie des dépouilles, pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de l'Athléte Phaylle leur citoien, qui du tems des guerres des Médes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs les croiant entiérement perdus, équipa lui-même une galére à ses frais, & se rendit à Salamine pour partager le péril avec ceux de sa nation. Tant, dit Plutarque, Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & se regardoit chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de toutes les belles actions, pour en faire revivre le mérite, & les proposer en exemple à la postérité !

Hérodote touche cette histoire en deux mots, liv. 8. chap. 47.

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avoit pris le chemin de la riviére Lycus. L'aiant passée, plusieurs lui conseilloient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivoit. Mais il répondit géné-

reuſement, [a] qu'il n'eſtimoit point aſſez ſa vie pour la vouloir conſerver au prix de celle de tant de milliers de ſujets & d'alliés fidéles, qui demeureroient à la merci des ennemis: qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce paſſage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traverſé aſſez de pays toujours en fuiant, il arriva ſur le minuit à Arbelles. De là il prit ſa route vers la Médie à travers les montagnes d'Arménie, ſuivi de ſa Nobleſſe, & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent auſſi bientôt dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suſe, pour y jouir du fruit de ſa victoire. D'ailleurs c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le ſuivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aiſé pour les chevaux & les chariots, & dans un pays fertile.

Peu de jours après Arbelles ſe rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la Couronne, de

a Non ita ſe ſaluti ſuæ velle conſultum, ut tot millia ſociorum hoſti objiciat: debere & aliis fugæ viam patere, quæ patuerit ſibi? *Juſtin.*

riches habits, & d'autres choſes précieuſes, avec quatre mille talens, (douze millions) & toutes les richeſſes de l'armée, que Darius, comme on la dit, en marchant contre Alexandre, y avoit laiſſées. Il en falut bientôt ſortir à cauſe des maladies qui ſe mirent dans le camp, par l'infection des corps morts dont toute la campagne étoit couverte. Ce Prince s'avança par les plaines vers Babylone, & en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuſe fontaine qui jette le bitume en ſi grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira ſur tout un gouffre, d'où couloient continuellement des ruiſſeaux de feu comme d'une ſource inépuiſable, & un torrent de naphte, qui ſe débordant à cauſe de ſa grande abondance, faiſoit un grand lac aſſez près de ce gouffre. Cette naphte reſſemble parfaitement au bitume, mais elle a cela de plus, qu'elle eſt ſi promte & ſi facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme, elle prend feu à la ſimple lueur qui environne cette flamme, & embraſe tout l'air

qui eſt entre deux. Les Barbares, voulant faire voir au Roi la force & la ſubtilité de cette matiére, en répandirent des goutes çà & là après qu'il fut arrivé à Babylone, dans la rue qui conduiſoit à ſon logement. Enſuite, ſe tenant au bout de la rue, ils approchérent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces goutes, car il étoit déja nuit. Ces premiéres goutes aiant d'abord pris feu, en un clin d'œil la flamme eut gagné l'autre bout, de ſorte que la rue entiére parut un embraſement continu.

Quand Alexandre fut près de Babylone, Mazée, qui s'y étoit retiré après la bataille d'Arbelles, ſe vint rendre à lui avec ſes enfans déja grands, & lui mit la ville entre les mains. Le Roi fut bien aiſe de ſa venue : car ce n'auroit pas été une petite entrepriſe que le ſiége d'une ville de cette conſéquence, & ſi bien pourvûe de tout. Outre qu'il étoit homme de condition & vaillant, il avoit encore acquis beaucoup d'honneur dans la derniére journée, & il pouvoit, par ſon exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de ſon armée, comme s'il alloit au com-

bat. Les murs de Babylone étoient tout bordés de monde, quoique la plûpart fussent sortis au-devant de lui impatiens de voir leur nouveau Maître, dont la réputation l'avoit précédé de beaucoup. Bagophane, Gouverneur de la forteresse, & gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zêle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, & dresser des deux côtés des autels d'argent, qui ne fumoient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de bonnes odeurs. Après lui, suivoient les présens qu'il devoit faire au Roi, savoir des troupeaux de bêtes, & un grand nombre de chevaux, avec des lions & des panthéres qu'on portoit dans leurs cages. Les Mages marchoient ensuite, entonnant des hymnes à leur mode : puis les Caldéens, & avec eux les Devins & les Musiciens de Babylone. Ceux-ci avoient accoutumé de chanter les louanges du Roi sur leurs instrumens, & les Caldéens d'observer le mouvement des astres, & la vicissitude des saisons. La cavalerie Babylonienne venoit la derniére, en un si pompeux appareil, hommes & chevaux, qu'il passoit toute magnificence. Le Roi

fit marcher le peuple à la queue de ſon infanterie, & au milieu de ſes gardes entra ſur un char dans la ville, & de là au palais, comme en triomphe. Le lendemain il ſe fit repréſenter tous les meubles & tout l'argent de Darius. De l'argent qu'il trouva à Babylone, il fit compter, pour récompenſe extraordinaire, à chaque cavalier Macédonien ſix mines, (trois cens livres) à chaque cavalier étranger deux mines, (cent livres) à chaque fantaſſin de Macédoine deux mines, & à chacun des autres deux mois de leur paie ordinaire. Il ordonna, ſelon l'avis des Mages avec qui il eut pluſieurs conférences, qu'on rebâtît les temples que Xerxès avoit démolis, & entr'autres celui de Bélus, qui eſt le dieu le plus reſpecté à Babylone. Il donna le gouvernement de la province à Mazée, & le commandement des troupes qu'il y laiſſoit à Appollodore d'Amphipolis.

Alexandre, au milieu du tumulte des guerres, conſervoit toujours du goût & de la curioſité pour les ſciences. Il s'entretint ſouvent avec les Caldéens, adonnés de tout tems à l'étude de l'aſtronomie, & qui s'é-

toient acquis dans cette matiére une grande réputation. Ils lui présentérent des observations astronomiques que leurs prédécesseurs avoient faites, qui renfermoient l'espace de 1903 ans, & remontoient par conséquent jusqu'au tems de Nemrod. Callisthéne, qui accompagnoit Alexandre, les envoia à Aristote.

Porphyr. apud simplic. in lib. 2. de cælo.

Le Roi demeura plus lontems à Babylone qu'en aucun autre lieu; & ce séjour fit un tort considérable à la discipline militaire de ses troupes. Le peuple, par principe même de religion, s'y livroit aux plaisirs, aux voluptés, aux débauches les plus infames, sans que les Dames, même les plus qualifiées, gardassent aucune mesure ni aucune réserve dans leurs déréglemens, dont elles faisoient gloire, loin d'en rougir ou de les cacher. Il faut avouer que cette armée victorieuse de l'Asie, après s'être amollie de la sorte & comme détrempée dans les délices de Babylone l'espace de trente-quatre jours, se seroit trouvée bien affoiblie pour fournir au reste de ses exploits, si elle eût eu un ennemi en tête. Mais les recrues qui lui venoient de tems en tems, faisoient

qu'elle ſe ſentoit moins de ces deſordres. Car Amyntas amena ſix mille hommes de pié, & cinq cens chevaux Macédoniens, envoiés par Antipater; & ſix cens chevaux Thraces, avec trois mille cinq cens fantaſſins de la même nation, ſans compter quatre mille hommes ſoudoiés venus du Péloponnéſe avec près de quatre cens chevaux.

Le même Amyntas avoit encore amené au Roi cinquante jeunes Macédoniens, enfans des plus grands Seigneurs du pays, pour la garde du Corps. Ce ſont ceux qui le ſervoient à table, qui lui menoient ſes chevaux dans les armées, qui l'accompagnoient à la chaſſe, & qui faiſoient garde tour à tour à la porte de ſa chambre. Et c'étoient là comme les premiers degrés pour monter aux plus hautes charges de la milice & de l'Etat.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province de Sitacéne, pays fertile & abondant en toutes ſortes de biens, ce qui fit qu'il y ſéjourna plus lontems. Et de peur que l'oiſiveté ne ramollît le courage de ſes gens, il propoſa des prix pour les plus vaillans d'entr'eux; & pour

décider ſur les actions de ceux qui diſputeroient cet honneur, il nomma des Juges, témoins des preuves de bravoure que chacun avoit données dans les batailles précédentes : car c'eſt ſur quoi l'on devoit adjuger les prix. Aux huit qui ſe trouveroient les plus braves, il donna à chacun un régiment de mille hommes, & de là on les appelloit *Chiliarques*. C'étoit la premiére fois qu'on avoit fait les régimens ſi forts : auparavant ils n'étoient que de cinq cens hommes, & n'avoient point encore été le prix de la valeur. Les ſoldats accoururent pour aſſiſter à cet illuſtre ſpectacle, non ſeulement comme témoins des faits des uns & des autres, mais comme juges des Juges mêmes ; parce qu'il ſeroit aiſé de voir ſi les récompenſes ſeroient données au mérite ou à la faveur : diſcernement ſur lequel il n'eſt pas poſſible de tromper les ſoldats. Il paroit que la diſtribution ſe fit avec beaucoup d'équité.

Il changea auſſi très utilement dans la diſcipline militaire pluſieurs choſes établies par ſes prédéceſſeurs Car il réduiſit toute ſa cavalerie en un corps, ſans conſidérer la différence des na-

tions, & lui donna des Commandans tels qu'il les voulut choisir: au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeoit sous sa cornette à part, & n'étoit commandée que par un Colonel de son pays. Le signal de la marche étoit de sonner de la trompette. Mais, parce qu'on avoit souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on éléveroit sur sa tente un étendart qui seroit vû de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, & la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, & y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en étoit proche, Abutite, Gouverneur de la province, envoia son fils au-devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville; soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le Roi fit grand accueil à ce jeune Seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si célébre pour être exquise & délicieuse à boire.

Herod. lib. 1. cap. 188.

Les Rois de Perse n'en bûvoient point d'autre; & quelque part qu'ils allassent, ou en portoit toujours à leur

ſuite dans des vaſes d'argent après l'avoir miſe ſur le feu. Ce fut là qu'Abutite le vint trouver avec des préſens dignes d'un Roi : entre leſquels il y avoit des dromadaires d'une viteſſe incroiable, & douze éléphans que Darius avoit fait venir des Indes. Etant entré dans la ville, il tira du tréſor des ſommes immenſes, & pour cinquante mille talens d'argent en maſſe & en lingots, ſans compter les meubles, & mille autres choſes d'un prix infini. Ces richeſſes étoient le fruit de bien des vexations qui avoient été faites aux peuples depuis pluſieurs ſiecles, pour tirer de leurs ſueurs & de leur indigence des revenus énormes. Les Rois croioient les avoir amaſſées pour leurs enfans & pour leur poſtérité : une ſeule heure les mit au pouvoir dun Prince étranger, qui en ſût faire un bon uſage. Car il ſembloit qu'il ne fût que le dépoſitaire des richeſſes immenſes qu'il trouvoit dans les tréſors de Perſe, & qu'il ne les conſervât que pour en faire le prix de la valeur, & la récompenſe du mérite.

Cent cinquante millions.

Entre autres choſes on y trouva

cinq * mille quintaux de pourpre ** d'Hermione qui étoit la plus précieuse, qu'on y avoit amaſſée pendant l'eſpace de cent quatre-vingts dix ans, & qui conſervoit encore toute ſa fleur & tout ſon luſtre.

On y trouva auſſi une partie des raretés que Xerxès avoit emportées de la Gréce ; & , entr'autres, les ſtatues d'airain d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qu'Alexandre renvoia depuis à Athénes, où elles ſe voioient encore du tems d'Arrien.

Ce Prince voulant paſſer dans la Perſe, établit pour Gouverneur de la ville de Suſe Archélaus, avec une garniſon de trois mille hommes ; pour Gouverneur de la citadelle Mazare l'un des Seigneurs de ſa Cour, avec mille vieux ſoldats Macédoniens, qui étoient trop peſans pour le ſuivre. Il donna le gouvernement de la Suſiane à Abutite.

Il laiſſa à Suſe la mere & les enfans de Darius ; & aiant reçu de Macédoine

** On comprendra quelle immenſe richeſſe c'étoit, quand on ſaura que cette pourpre ſe vendoit juſqu'à cent écus la livre. Le quintal eſt le poids de cent livres de Paris.*

*** Hermione, ville d'Argolide, où ſe faiſoit la meilleure tinture de la pourpre.*

quantité d'étofes de pourpre, & de riches vétemens à la mode du pays, il les donna à Syſigambis, avec les ouvriers qui les avoient faits : car il lui rendoit toutes ſortes d'honneurs, & ne l'aimoit pas moins tendrement que s'il eût été ſon fils. Il lui fit dire auſſi, que ſi elle trouvoit ces ouvrages à ſon gré, elle pouvoit faire apprendre à ſes petites filles à en travailler de pareils pour ſe divertir, & pour en faire des préſens. A ces mots, les larmes qui lui tombérent des yeux, firent aſſez connoître combien ce préſent lui étoit deſagréable, & ce compliment injurieux : parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perſe tiennent à plus grande honte, que de travailler en laine. Ceux qui portérent ces préſens aiant fait entendre au Roi que Syſigambis n'en étoit pas contente, il ſe crut obligé de lui en faire des excuſes, & de l'aller conſoler. Il fut donc la voir, & lui dit : » Ma mere, cette étofe dont vous me voiez vé- « tu, n'eſt pas ſeulement un préſent « de mes ſœurs, mais c'eſt l'ouvrage « de leurs mains. Par là jugez, s'il « vous plait, que la coutume de no- « tre pays m'a trompé, & n'imputez «

» point mon ignorance à outrage. Je » ne penſe pas, juſqu'ici, avoir manqué en rien de ce que j'ai ſû être de » vos mœurs & de vos coutumes. J'ai » appris que parmi vous c'eſt une » eſpéce de crime à un fils de s'aſſeoir » en la préſence de ſa mere ſans ſa » permiſſion. Vous ſavez comme j'en » ai uſé, & ſi je l'ai jamais fait, » que vous ne me l'ayez commandé. » Et toutes les fois que vous avez » voulu vous proſterner devant moi, » vous ſavez encore ſi je l'ai ſouffert. » Pour derniére marque de mon reſpect, je vous ai toujours donné le » doux nom de mere, qui n'appartient » qu'à Olympias ſeule à qui je dois la » naiſſance.

Le récit que je viens de faire donne lieu à deux réflexions, bien naturelles ce me ſemble, mais bien importantes.

En premier lieu, nous voions juſqu'où les Perſes, nation d'ailleurs ſi fiére & ſi vaine, portoient le reſpect pour les peres & les meres. On ſe ſouvient ſans doute que le grand Cyrus, au milieu de ſes conquêtes & dans le tems le plus brillant de ſa fortune, ne voulut point accepter

l'offre avantageuſe que lui faiſoit ſon oncle Cyaxare de lui donner ſa fille en mariage, & la Médie pour dot, ſans avoir auparavant conſulté ſon pere & ſa mere, & ſans avoir obtenu leur conſentement. Ici, l'hiſtoire nous apprend [a] que chez les mêmes Perſes, un fils, quelque grand & quelque puiſſant qu'il fût, n'oſoit s'aſſeoir en préſence de ſa mere ſans une permiſſion expreſſe; & qu'en uſer autrement, eût été regardé comme un crime. Combien ſommes-nous éloignés de telles mœurs!

Je remarque, en ſecond lieu, dans ce même récit des traces précieuſes de l'heureuſe ſimplicité des tems anciens, où les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Perſonne n'ignore ce que nous dit ſur cela l'Ecriture Sainte au ſujet de Rébecca, de Rachel, & de pluſieurs autres. On voit, dans Homére, des Princeſſes aller puiſer de l'eau aux fontaines, & laver elles-mêmes le linge de la maiſon. Ici [b] les ſœurs

a Scio apud vos, filium in conſpectu matris nefas eſſe conſidere, niſi cùm illa permiſit. *Q. Curt.*

b Mater, hanc veſtem, qua indutus ſum, ſororum non ſolùm donum, ſed etiam opus vides. *Q. Curt.*

d'Alexandre, c'est-à-dire les filles d'un puissant Prince, paroissent occupées du soin de faire de leurs mains des habits à leur frere. La fameuse Lucréce travailloit à filer de la laine au milieu de ses femmes. Auguste, le maître du monde, pendant un assez long tems, ne porta point d'autres habits que ceux que sa femme & sa sœur lui avoient faits de leurs propres mains. C'étoit une coutume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas il y eût toujours plusieurs mêts préparés par la Princesse régnante. En un mot, l'occupation, le travail, les soins domestiques, une vie sérieuse & retirée, c'est le partage des femmes; & c'est à quoi la Providence les a destinées. La corruption du siécle a attaché à ces usages, presque aussi anciens que le monde, une idée de bassesse & de mépris. Mais qu'a-t-elle substitué à ces durs & vigoureux exercices dont une saine éducation rendoit le sexe capable, à cette vie laborieuse & utilement occupée dans l'intérieur de la maison? une molle indolence, une stupide oisiveté, de frivoles conversations, de vains amusemens, une passion

passion pour les spectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare ensemble ces deux sortes de caractéres, & que l'on juge de quel côté se trouve le bon esprit, le solide jugement, & le goût du vrai & du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du sexe & de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de Dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir & un plaisir de travailler de leurs mains à des ouvrages non frivoles mais solides, & de se préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Je pourrois ajouter qu'il y en a aussi un grand nombre attentives à cultiver leur esprit par des lectures agréables, & en même tems sérieuses & utiles.

Alexandre, aiant laissé Sysigambis extrêmement satisfaite, arriva sur le bord d'une riviére que ceux du pays appellent Pasi-tigre. L'aiant passée avec neuf mille hommes de pié, & trois mille chevaux, tant des Agriens que des Grecs soudoiés, & un renfort de trois mille Thraces, il vint à la contrée des Uxiens. Elle est voisine de Suse, & s'étend jusqu'à la frontiére de la Perse, ne laissant qu'un petit

C'est une riviére differente du Tigre.

défilé entre elle & les Susiens. Madate commandoit dans cette province. Ce [a] n'étoit point un homme qui réglât son zêle sur les tems, ni qui suivît la fortune : fidéle à son Maître, il étoit résolu de tenir jusqu'à l'extrémité. Il s'étoit retiré dans sa ville située sur des rochers escarpés, & environnée de précipices. Y aiant été forcé, il se réfugia dans la citadelle : d'où les assiégés envoiérent trente Députés au Roi, pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremise de Sysigambis qu'ils l'obtinrent. Il ne se contenta pas de pardonner à Madate, qui étoit allié de près à cette Princesse : il donna la liberté à tous les prisonniers, & à tous ceux qui s'étoient rendus, les maintint en leurs priviléges, sauva la ville du sac, & leur laissa labourer leurs terres sans taille & sans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de son propre fils, s'il eût été victorieux ?

Après que les Uxiens furent subjugués, Alexandre, aiant donné une partie de son armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine :

a Haud sanè temporum homo : quippe ultima pro fide experiri decreverat. *Q. Curt.*

pour lui, avec les troupes armées à la légére, il traversa les montagnes qui régnent jusques dans la Perse. Il arriva le cinquiéme jour au Pas de Suse. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pié, & sept cens chevaux, avoit occupé ces rochers escarpés de toutes parts, & posté les Barbares au sommet hors de la portée du trait. Il avoit aussi élevé un mur dans ces défilés, & s'étoit campé au pié avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les Barbares se mirent à rouler du haut de la montagne des pierres d'une grosseur énorme, qui faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tomboient avec plus de violence, & écrasoient des bandes entiéres. Le Roi, effraié d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voioit avec douleur arrété tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moien ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, & promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratére le soin du camp & de l'armée, lui

commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux Barbares que le Roi y étoit en personne ; & aiant pris avec lui des troupes d'élite, il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montroit. Mais, outre que ces routes étoient très difficiles, & les rochers si glissans qu'on pouvoit à peine y asseoir le pié, on étoit encore fort incommodé des neiges que le vent avoit amassées, & qui étoient si hautes, que les soldats tomboient, & enfonçoient dedans comme dans des fosses : & quand leurs compagnons entreprenoient de les en retirer, ils étoient bien souvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, & un guide dont la fidélité n'étoit pas trop assurée, redoubloient leur appréhension. Après beaucoup de peines & de dangers, ils gagnérent enfin le haut de la montagne. Puis en étant descendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, & parurent armés à leur dos lorsqu'ils s'en doutoient le moins, Ceux qui se mirent en défense, & il y en eut peu, furent taillés en piéces : de sorte que d'un côté les cris des

mourans, & de l'autre l'effroi des fuiards qui regagnoient leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit Cratére s'avance, comme Alexandre en partant le lui avoit recommandé, & se saisit du défilé qu'il n'avoit pu auparavant emporter : & en même tems Philotas, donnant par un autre endroit avec Amyntas, Cœnus, & Polysperchon, acheva de rompre les Barbares, qui se voioient attaqués de tous côtés. Ils furent presque tous taillés en piéces : le reste, cherchant à se sauver, tomba dans des précipices. Ariobarzane se sauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre, par un effet du bonheur qui le suivoit par tout, s'étant tiré heureusement du danger qu'il venoit de courir, marcha vers la Perse sans perdre de tems. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate, Gouverneur de Persépolis, par lesquelles il lui mandoit que les habitans de cette ville, sur le bruit de sa venue, vouloient piller les trésors de Darius dont il avoit la garde, & qu'il se hâtât pour s'en saisir : qu'il n'avoit que * l'Araxe

** C'est un autre fleuve que celui de l'Arménie.*

à paſſer, & que du reſte c'étoit tout chemin aiſé. Aiant laiſſé ſes gens de pié, il marcha toute la nuit avec ſa cavalerie haraſſée d'une ſi longue traite, & paſſa l'Araxe ſur le pont qu'il avoit eu la précaution de faire conſtruire quelques jours auparavant.

Mais, comme il approchoit de la ville, il vit paroitre une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême miſére. C'étoit environ quatre mille Grecs priſonniers de guerre, déja fort âgés, ſur qui les Perſes avoient exercé leur cruauté par diverſes ſortes de ſupplices. Aux uns ils avoient coupé les mains, aux autres les piés, aux autres le nez & les oreilles : puis leur aiant imprimé ſur le viſage avec le feu des caractéres barbares, ils les avoient gardés pour un objet de riſée, dont ils repaiſſoient leurs yeux & leur cruauté. Ils reſſembloient plutôt à des phantômes qu'à des hommes, ne leur étant preſque reſté que la parole à quoi on pût les reconnoitre. Alexandre, à cette vûe, ne put retenir ſes pleurs : & comme ils s'écriérent tous enſemble pour implorer ſa miſéricorde, ils les exhorta d'avoir bon courage, les aſſurant qu'ils rever-

roient encore leurs femmes & leur patrie. Cette propoſition, qui devoit ce ſemble les remplir de joie, les jetta dans le trouble & l'embarras, les ſentimens ſe trouvant partagés. « Quelle « apparence, diſoient les uns, d'aller « nous montrer en ſpectacle à la Gréce « dans l'horrible état où nous ſom- « mes, dont nous devons avoir en- « core plus de honte que de déplaiſir? « Le meilleur moien de ſupporter ſa « miſére, c'eſt de la cacher; & il n'eſt « point de patrie ſi douce pour les « malheureux que la ſolitude, & que « l'oubli de leur félicité paſſée. D'ail- « leurs nous eſt-il poſſible de faire un « ſi long voiage? Loin de l'Europe, « confinés aux extrémités de l'Orient, « caſſés de vieilleſſe, & tronqués de « la plupart de nos membres, ſup- « porterons-nous des travaux qui ont « laſſé une armée même triomphan- « te? Le ſeul parti qui nous reſte eſt « de cacher notre miſére, & d'ache- « ver notre vie parmi ceux qui ſont « déja tout accoutumés à nos mal- « heurs & à nos diſgraces. » D'autres, en qui l'amour du pays natal étoufoit tout autre ſentiment, repréſentoient » Que les dieux leur of- «

» froient ce qu'ils n'eussent pas même
» osé souhaiter, leur patrie, leurs
» femmes, leurs enfans, & toutes les
» choses pour lesquelles les hommes
» estiment la vie, & méprisent la
» mort. Qu'ils avoient assez lontems
» porté le triste joug de la servitude,
» & qu'il ne pouvoit leur arriver rien
» de plus heureux que d'aller enfin
» respirer un air libre, reprendre leurs
» anciennes mœurs, leurs loix, &
» leurs sacrifices, & mourir sous les
» yeux de leurs femmes & de leurs
» enfans.

Le premier sentiment prévalut. Ils demandérent par grace au Roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avoient déja passé plusieurs années. Il y consentit, & leur fit distribuer à chacun trois mille dragmes; cinq habits pour hommes, & autant pour femmes; deux couples de bœufs pour labourer leurs terres, du blé pour les ensemencer. Il ordonna au Gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien, & voulut qu'ils fussent exemts de tout tribut & de toute imposition. C'est là véritablement être Roi. Alexandre ne pouvoit pas leur rendre les

Quinze cens livres.

membres dont la cruauté des Perſes les avoit privés : mais il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance. Heureux les Princes qui ſont ſenſibles au plaiſir de faire du bien, & qui ont des entrailles de compaſſion pour les malheureux !

Alexandre, le lendemain, aiant aſſemblé les Généraux de ſon armée, leur repréſenta » qu'il n'y avoit jamais eu de ville plus fatale aux « Grecs que Perſepolis, l'ancien ſiége « des Rois de Perſe, & la capitale « de leur Empire. Que c'étoit de là « qu'étoient venus tous ces déluges « d'armées qui avoient inondé la « Gréce, & d'où premiérement Da- « rius, & Xerxès enſuite, avoient « apporté le flambeau de la plus dé- « teſtable guerre qui eût déſolé l'Eu- « rope. Qu'il faloit venger les manes « de leurs ancêtres. » Déja les Perſes l'avoient abandonnée, chacun s'étant retiré où ſa peur l'avoit conduit. Alexandre y entra avec ſa phalange. Le ſoldat vainqueur trouva de quoi aſſouvir ſon avarice, & fit main-baſſe d'abord ſur tout ce qui étoit reſté. Mais bientôt le Roi fit ceſſer le maſſacre, & défendit d'attenter à la pudicité des

femmes. Il avoit pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroiable : mais ce n'étoit rien en comparaison des trésors qui se trouvérent ici. Les Barbares y avoient assemblé comme en un magazin toutes les richesses de la Perse. L'or & l'argent n'y étoient que par monceau, sans parler des habits & des meubles qui montoient à un prix infini : car c'étoit là le régne du luxe. Il se trouva dans le trésor six vingts mille talens, qui furent destinés aux frais de la guerre. A une somme si considérable il ajouta encore six mille talens de la prise de Pasargade. C'étoit une ville que Cyrus avoit bâtie, & où, dans la suite, se faisoit le sacre des Rois de Perse.

Trois cens soixante millions.

Dix huit millions.

Pendant qu'Alexandre étoit encore à Persépolis, & lorsqu'il étoit sur le point d'en partir pour marcher contre Darius, il fit un grand festin à ses amis, où l'on but avec excès. Parmi les femmes qui y furent admises en masque, étoit la courtisanne Thaïs, née dans l'Attique, & pour lors maîtresse de Ptolémée, qui dans la suite fut roi d'Egypte. Sur la fin du repas, pendant lequel elle avoit pris à tâche

de louer le Roi d'une maniére fine & délicate, (adresse assez ordinaire à ces sortes de personnes) elle dit, d'un ton gai & plaisant, « qu'elle auroit « une joie infinie, si, en masque com- « me elle étoit, & pour finir noble- « ment cette fête, elle pouvoit bruler « le magnifique palais de Xerxès qui « avoit brulé Athénes, & le flambeau « à la main y mettre elle-même le « feu en sa présence, afin qu'on dît « par toute la terre que les femmes, « qui avoient suivi Alexandre à son « expédition d'Asie, avoient bien « mieux vengé la Gréce de tous les « maux que les Perses lui avoient faits, « que tous les Généraux qui avoient « combattu pour elle & par terre & « par mer. « Les convives applaudissent à ce discours. Le Roi se leve de table une couronne de fleurs sur la tête, & le flambeau à la main s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute sa troupe le suit avec de grands cris en dansant & en sautant, & environne le palais. Tous les autres Macédoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés, & y mettent le feu de tous côtés. Alexandre s'en repentit bientôt,

& donna ordre qu'on éteignît le feu : mais il n'en étoit plus tems.

Comme il étoit naturellement très libéral, ſes grands ſuccès augmentérent encore en lui cette inclination bienfaiſante : & il accompagnoit ſes préſens de marques de bonté & de maniéres obligeantes, qui en augmentoient infiniment le prix. Il en uſoit ainſi ſur tout à l'égard de ces cinquante jeunes Seigneurs de Macédoine qui lui ſervoient de gardes. Sa mere Olympias trouvoit que ſes libéralités alloient trop loin, & elle lui écrivit ſur ce ſujet. » Je ne vous blâme pas, » diſoit-elle, de faire du bien à vos » amis : c'eſt agir véritablement en » Roi. Mais il y a des bornes qu'il faut » garder. Vous les faites tous égaux à » des Rois, & en les enrichiſſant, » vous leur donnez les moiens de faire » beaucoup d'amis, que vous vous » ôtez à vous-même. « Et comme elle lui écrivoit ſouvent la même choſe, il tenoit ſes lettres ſecrettes, & ne les montroit à perſonne ; hors un jour, qu'en aiant ouvert une, & s'étant mis à la lire, Epheſtion s'approcha, & liſoit avec lui par deſſus ſon épaule. Il ne l'empécha point, mais tirant ſeu-

lement ſon anneau de ſon doit, il en mit le cachet à la bouche de ſon favori, pour lui recommander le ſecret.

Il envoioit de magnifiques préſens à ſa mere, mais il ne voulut jamais ſouffrir, ni qu'elle ſe mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune ſorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il ſupporta ſa mauvaiſe humeur avec beaucoup de douceur & de patience. Antipater lui aiant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue, il dit: *Antipater ignore qu'une ſeule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite, & cette réponſe, font voir qu'Alexandre étoit en même tems bon fils & bon politique, & qu'il comprenoit parfaitement combien il eſt dangereux d'abandonner l'autorité roiale à une femme du caractére d'Olympias.



§. XI.

Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à Sysigambis.

Diod. lib. 17. p. 540. 546. Arrian. lib. 3. p. 133-137. Plut. in Alex. pag. 689. Q. Curt. lib. 5. cap. 8-14. Justin. lib. 11. cap. 15.

APRES la prise de Persépolis & de Pasargade, Alexandre résolut de poursuivre Darius, qui étoit déja arrivé à Ecbatane, capitale de la Médie. Il restoit encore à ce Prince fugitif trente mille hommes de pié, entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui furent fidéles jusqu'à la fin. Il avoit outre cela quatre mille frondeurs ou gens de trait, & plus de trois mille chevaux presque tous Bactriens, que commandoit Bessus Satrape de la Bactriane. Darius, avec ses troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faisant passer devant le bagage ; & aiant assemblé ses principaux Officiers, il leur parla en ces termes. « Chers » compagnons, de tant de milliers » d'hommes qui composoient mon ar-

mée, vous êtes les ſeuls qui ne m'a- «
vez point abandonné dans tout le «
cours de ma mauvaiſe fortune ; & il «
n'y a bientôt plus que votre fidélité «
& votre conſtance qui me faſſe croi- «
re que je ſuis Roi. Les transfuges & «
les traîtres régnent dans mes villes, «
non qu'on les juge dignes de l'hon- «
neur qu'on leur fait, mais afin que «
leur récompenſe vous tente, & «
ébranle vos courages. Vous avez «
pourtant mieux aimé ſuivre ma for- «
tune, que celle du vainqueur : en «
quoi vous avez mérité que les dieux «
vous en récompenſent; & ne doutez «
point qu'ils ne le faſſent, ſi je ne «
puis moi-même le faire. Avec de «
telles troupes & de tels Officiers, «
j'affronterai ſans crainte l'ennemi, «
quelque redoutable qu'il paroiſſe. «
Quoi ! voudroit-on que je m'aban- «
donnaſſe à la diſcrétion du vain- «
queur, & que j'attendiſſe de lui, «
pour prix de ma lâcheté & de ma «
baſſeſſe, le gouvernement de quel- «
que province qu'il voudroit bien «
me laiſſer ? Non, non : il ne ſera ja- «
mais au pouvoir de perſonne ni de «
m'ôter ni de me donner le diadême «
que je porte. Une même heure verra «

» la fin de mon régne & de ma vie. Si » vous avez tous ce même courage » & cette même résolution, comme » je n'en puis douter, je vous réponds » de votre liberté, & que vous n'au» rez point à souffrir le faste & les in» sultes des Macédoniens. Vous avez » dans vos mains de quoi venger ou » terminer tous vos maux. « Tous répondirent, avec de grands cris, qu'ils étoient prêts à le suivre par tout, & à répandre leur sang pour sa defense.

C'étoit le sentiment des troupes. Mais Nabarzane, l'un des plus grands Seigneurs de Perse & Général de la cavalerie, avoit tramé avec Bessus, Général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes ; aiant résolu d'arréter le Roi, & de l'enchaîner : ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moien des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur dessein étoit, s'ils se voioient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie ; &, s'ils échapoient à sa poursuite, de s'emparer du roiaume après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner

les troupes, en leur représentant qu'on les traînoit au précipice; qu'ils se verroient bientôt accablés sous les ruines d'un empire tout prêt à tomber, pendant que la Bactriane leur étoit ouverte, & leur tendoit les mains, en leur offrant des richesses immenses. Quelque sourdes que fussent ces menées, Darius en fut averti, mais ne put les croire. Patron qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, & à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il étoit sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses, & répondit » qu'il auroit « moins de peine à en être trompé, « qu'à les condanner: qu'il aimoit « mieux souffrir parmi les siens tout « ce que la fortune lui préparoit, que « de chercher sa sûreté parmi des « étrangers, quelque fidéles & bien « affectionnés qu'il les crût: qu'aussi « bien il ne pouvoit plus mourir que « trop tard, si les soldats qui étoient « de sa nation le jugeoient indigne de « vivre. « Il ne fut pas lontems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traî-

tres le saisirent, le liérent avec des chaînes d'or comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le Roi de Perse en étoit parti il y avoit cinq jours. Il commanda à Parménion de mettre tous les trésors de la Perse dans le chateau d'Ecbatane, sous une bonne garde qu'il y laissa. Ces trésors montoient, selon Strabon, à cent quatre-vingts mille talens; (cinq cens quarante millions) & selon Justin à dix mille talens de plus. (trente millions.) Il lui ordonna de marcher ensuite vers l'Hyrcanie par la contrée des Cadusiens, avec les Thraces, les étrangers, & le reste de la cavalerie, à la réserve des compagnies roiales. Il écrivit à Clitus, qui étoit demeuré malade à Suse, qu'aussitôt qu'il seroit arrivé à Ecbatane, il prît les troupes qu'on y avoit laissées, & qu'il vînt le trouver dans le pays des Parthes.

Strab. l. 15. pag. 741.

Justin. l. 12. cap. 1.

Alexandre, avec le reste de ses troupes, se mit à la poursuite de Darius, & arriva l'onziéme jour à * Rhagues, qui est à une grande jour-

* *C'est la ville dont il est parlé dans Tobie.* 3. 7

née des portes Caſpiennes. Mais Darius avoit déja paſſé les défilés. Alexandre, deſeſpérant de le pouvoir atteindre quelque diligence qu'il pût faire, ſéjourna là cinq jours, pour donner haleine à ſes troupes. Enſuite il marcha vers les Parthes, & le premier jour campa vers les portes Caſpiennes, & les paſſa le lendemain. Il apprit bientôt que Darius avoit été arrété par les traîtres, que Beſſus le faiſoit traîner ſur un chariot, & lui avoit fait prendre les devants pour être plus ſûr de ſa perſonne ; que toute l'armée lui obéiſſoit à la réſerve d'Artabaze & des Grecs, qui ne pouvant approuver une ſi noire perfidie, & n'étant pas aſſez forts pour l'empécher, avoient quitté le grand chemin, & s'étoient retirés vers les montagnes.

Ce fut pour lui une nouvelle raiſon de hâter ſa marche. Les Barbares, à ſon arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale, ſi Beſſus eût eu autant de réſolution pour le combat que pour le parricide. Car ils ſurpaſſoient les ennemis en nombre & en force, & étoient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche. Mais le nom & la

réputation d'Alexandre, motif tout puiſſant à la guerre, les étonna tellement, qu'ils prirent la fuite. Beſſus & ſes complices aiant atteint Darius, l'exhortérent de monter à cheval, & de ſe ſauver des mains de ſon ennemi. Il leur répondit que les dieux étoient prêts de le venger, & implorant la juſtice d'Alexandre, il refuſa de ſuivre des parricides. Ils entrérent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui, ils le laiſſérent tout couvert de bleſſures. Après un parricide ſi déteſtable, ils ſe ſéparérent, pour laiſſer en divers lieux des veſtiges de leur fuite, & tromper par ce moien l'ennemi s'il vouloit les ſuivre, ou l'obliger du moins à diviſer ſes forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, & Beſſus vers la Bactriane, ſuivis tous deux de peu de gens de cheval. Les Barbares, deſtitués de Chefs, ſe diſperſérent çà & là, ſelon que la peur ou l'eſpérance les guidoit.

Après pluſieurs recherches, on trouva Darius par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché ſur ſon char, & touchant à ſa fin. Cependant, avant que d'expirer,

il eut encore la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé Polystrate, lui en apporta. Il avoit avec lui un prisonnier Persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bû, dit, en se tournant vers le Macédonien: « Que dans l'état déplorable « de sa fortune, il avoit au moins « cette consolation de parler à une « personne qui l'entendroit, & que ses « derniéres paroles ne seroient point « perdues. Qu'il le chargeoit de dire à « Alexandre, que, sans l'avoir jamais « obligé, il mouroit son redevable. « Qu'il lui rendoit mille graces de tant « de bontés qu'il avoit eues pour sa « mere, pour sa femme, & pour ses « enfans, ne s'étant pas contenté de « leur sauver la vie, mais leur aiant « laissé tout l'éclat de leur premiére « grandeur. Qu'il prioit les dieux de « rendre ses armes victorieuses, & de « le faire Monarque de l'univers. « Qu'il ne croioit pas avoir besoin de « lui demander qu'il vengeât l'exé- « crable parricide commis sur sa per- « sonne, parce que c'étoit la cause « commune des Rois. »

Puis, prenant la main de Polystrate, Touche-lui pour moi dans la main, «

» lui dit-il, comme je touche dans la » tienne ; & porte-lui de ma part ce » seul gage que je puis lui donner de » mon affection & de ma reconnois- » sance. « En finissant ces mots, il expira. Alexandre arrive auprès de lui dans ce moment, & voiant le corps de Darius, il pleure amérement, & par les marques de la douleur la plus sensible, fait voir combien il étoit touché de l'infortune de ce Prince, qui méritoit un meilleur sort. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jetta sur le corps de Darius, & l'aiant fait embaûmer, & orné son cercueil avec une magnificence roiale, il l'envoia à Sysigambis, pour le faire ensevelir à la façon des Rois de Perse, & le mettre au tombeau de ses ancêtres.

AN.M.3674. AV.J.C.330. Ainsi mourut Darius, la troisiéme année de l'Olympiade CXII, après avoir vécu près de cinquante ans, & en avoir régné six : Prince d'un caractére doux & pacifique, dont le régne avoit été sans violence & sans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à essuier contre Alexandre depuis son avénement à la couronne ne lui per-

mit pas d'en uſer autrement. Avec lui finit l'empire des Perſes, qui avoit duré deux cens neuf ans depuis le commencement du régne du grand Cyrus ſon fondateur, ſous treize Rois, ſavoir: Cyrus, Cambyſe, Smerdis le Mage. Darius, fils d'Hyſtaſpe. Xerxès I. Artaxerxe Longue-main. Xerxès II. Sogdien. Darius Nothus. Artaxerxe Mnémon. Artaxerxe Ochus. Arſès. Darius Codoman.

§. XII.

Vices qui ont cauſé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perſes.

LA MORT de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cauſe unique de la deſtruction de la Monarchie Perſanne. Quand on jette une vûe générale ſur l'hiſtoire des Rois dont je viens de faire le dénombrement, & que l'on conſidére avec quelque attention leurs différens caractéres, & leur maniére de gouverner ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix, il eſt aiſé de reconnoitre que cette décadence étoit préparée de loin, & qu'elle fut conduite à ſa fin par des

degrés marqués, qui annonçoient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affoibliſſement de l'Empire des Perſes, & ſa derniére chute, venoient de ſon origine même & de ſa premiére inſtitution. Il avoit été formé par la réunion de deux peuples bien différens d'inclinations & de mœurs. Les Perſes étoient ſobres, laborieux, modeſtes: les Médes ne reſpiroient que le faſte, le luxe, la molleſſe, & la volupté. L'exemple de la frugalité & de la ſimplicité de Cyrus, & la néceſſité de vivre continuellement ſous les armes pour faire tant de conquêtes, & pour ſe maintenir au milieu de tant d'ennemis, ſuſpendirent pendant quelque tems la contagion de ces vices. Mais, après que tout fut domté & ſoumis, le penchant naturel des Médes pour la magnificence & les délices affoiblit bientôt la tempérance des Perſes, & devint en peu de tems le goût dominant des deux nations.

Pluſieurs autres cauſes y concoururent. Babylone conquiſe enivra ſes vainqueurs de ſa coupe empoiſonnée, & les enchanta par les charmes de la volupté. Elle leur fournit les miniſtres & les

& les inſtrumens propres à favoriſer le luxe, & à entretenir les délices avec art & délicateſſe : & les richeſſes des provinces les plus opulentes de l'univers, expoſées à la diſcrétion des nouveaux maîtres, les mirent en état de ſatisfaire tous leurs deſirs.

Cyrus même, comme je l'ai déja obſervé ailleurs, y donna occaſion ſans en prévoir les ſuites, & y tourna les eſprits pour la fête ſuperbe qu'il donna après avoir terminé ſes conquêtes, & dans laquelle il ſe montra au milieu de ſes troupes, compagnes de ſes victoires, avec la pompe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inſpirer de l'admiration pour le faſte qu'elles avoient juſques-là mépriſé. Il leur fit comprendre que la magnificence & les richeſſes étoient dignes de couronner les plus glorieux exploits, & qu'elles en étoient le terme & le fruit : & en inſpirant à ſes ſujets un violent deſir pour des choſes qu'ils voioient ſi fort eſtimées par un Prince ſi accompli, il les autoriſa par ſon exemple à s'y livrer ſans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les Juges, les Officiers, & les Gouverneurs des provinces, de paroitre

avec éclat aux yeux des peuples, & d'y vivre dans la ſplendeur, afin de mieux repréſenter la majeſté du Prince. D'un côté, ces Magiſtrats & ces Commandans prirent aiſément cette décoration de leurs charges pour l'eſſentiel, ne ſongeant à ſe diſtinguer que par ces dehors faſtueux : & de l'autre, les plus riches dans les provinces ſe les propoſérent pour modéles, & furent bientôt ſuivis par les gens d'une fortune médiocre, que les petits s'efforcérent d'égaler.

Tant de cauſes d'affoibliſſemens réunies & autoriſées publiquement, détruiſirent en peu de tems l'ancienne vertu des Perſes. Ils ne ſuccombérent pas, comme les Romains, par des déclins imperceptibles, lontems prévûs, & ſouvent combattus. A peine Cyrus fut-il diſparu, que l'on vit paroitre comme une autre nation, & des Rois d'un caractére tout différent. On n'entendit plus parler de cette éducation forte & ſévére de la jeuneſſe Perſanne ; de ces écoles publiques de ſobriété, de patience, & d'émulation pour la vertu ; de ces exercices laborieux & guerriers. Il n'en reſta pas la moindre trace. Une jeuneſſe élevée dans l'éclat & dans la molleſſe qu'elle

voioit en honneur, ſe dégouta auſſitôt de l'heureuſe ſimplicité de ſes peres, & forma, dans l'eſpace d'une génération, une race toute nouvelle, avec des mœurs, des inclinations, & des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités; & eurent pour caractére particulier d'être de tous les peuples les plus livrés au luxe, à la ſomptuoſité, à la bonne chére, & à l'ivrognerie même: de ſorte qu'on peut dire que l'Empire des Perſes a été preſque dès ſa naiſſance ce que les autres Empires ne ſont devenus que par la ſucceſſion des années, & qu'il a commencé par où les autres finiſſent. Il portoit dans ſon ſein le principe de ſa deſtruction, & ce vice interne ne fit qu'augmenter de régne en régne.

Après le ſuccès malheureux des expéditions de Darius & de Xerxès contre la Scythie & contre la Gréce, les Princes qui vinrent enſuite renoncérent à l'ambition de faire des conquêtes, & ſe livrérent à l'oiſiveté, à la molleſſe, & à l'indolence. Ils négligérent la diſcipline militaire, & ſubſtituérent une multitude confuſe de

milices tirées par force de leurs pays, à des troupes exercées & endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer en plus d'une occasion que toute la force & la ressource presque unique de l'armée des Perses étoit dans les Grecs qu'ils tenoient à leur solde, qu'à proprement parler ils ne comptoient que sur eux, & qu'ils avoient grand soin de les opposer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les seuls, dans l'armée de Darius, qui firent bien leur devoir, & qui lui demeurérent fidéles jusqu'à la fin; & l'on a vû que le seul grand Capitaine qu'Alexandre ait eu en tête, est Memnon le Rhodien.

Au lieu de choisir, pour commander leurs troupes, des Officiers qui eussent de l'expérience & des talens, ils prenoient les plus considérables de chaque nation, qui n'avoient souvent d'autre mérite que celui de la naissance, des richesses, & du crédit; & qui ne se distinguoient que par la somptuosité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domestiques, des Eunuques, & des femmes. Tout cet assemblage, plus fait pour

l'oſtentation & pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeoit de bouches inutiles une armée déja trop nombreuſe, la rendoit peſante dans ſes marches & dans ſes mouvemens par trop d'équipages, & la mettoit hors d'état de ſubſiſter lontems dans un pays, & de ſuivre juſqu'au bout de grandes entrepriſes en préſence de l'ennemi.

Les Rois de Perſe, ſe renfermant dans l'intérieur de leurs palais pour ſe livrer aux délices, & ne ſe communiquant guéres au-dehors, donnoient toute leur confiance, & par là toute l'autorité, à des Eunuques, à des femmes, à des eſclaves, à des courtiſans flateurs, occupés uniquement à écarter tout vrai mérite qui leur faiſoit ombrage; à faire tomber les récompenſes des ſervices ſur leurs créatures; & à confier les plus importantes charges, plutôt aux perſonnes dévouées à leurs vûes d'intérêt & d'ambition, qu'à des ſujets capables de bien ſervir l'Etat.

Un autre caractére de ces Princes, qui n'eſt que trop ordinaire, contribua beaucoup à la ruine de l'Empire. Ils étoient accoutumés dès leur enfan-

ce à de fausses louanges, à des complaisances excessives, à des soumissions aveugles. On les élevoit dans une si haute idée de leur propre grandeur, qu'ils se persuadoient aisément que le reste des hommes n'étoit fait que pour les servir, & pour leur plaire. On ne prenoit pas soin de les instruire de leurs devoirs, des maximes d'un bon & sage gouvernement, des principes pour juger du solide mérite, & pour discerner les hommes capables de gouverner sous eux. Ils ignoroient que le pouvoir souverain ne leur étoit confié que pour protéger leurs sujets, & pour les rendre heureux. On ne leur faisoit pas sentir le plaisir touchant d'être les délices de leurs peuples, & la source publique de la félicité d'un si vaste Empire, comme l'avoit été le grand Cyrus, que chaque famille aimoit comme son pere, & dont on avoit regardé la perte comme une désolation publique. On faisoit consister la grandeur du Prince à être craint, & à pouvoir satisfaire impunément toutes ses passions.

Une si mauvaise éducation ne pouvoit former que des Princes foibles, ou vicieux. Ils n'étoient pas en état

de ſoutenir le poids d'un ſi grand Empire, ni d'embraſſer toutes les parties d'un gouvernement ſi étendu & ſi pénible. La pareſſe & l'amour du plaiſir les rendoient inappliqués & ennemis des affaires ; & ils ſacrifioient les plus grands intérêts à leurs amuſemens. Quelques-uns avoient naturellement d'aſſez heureuſes diſpoſitions pour devenir bons Princes, s'ils n'avoient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuſe, & livrés à la ſéduction d'une puiſſance trop abſolue, & d'une trop grande proſpérité. La flaterie les avoit rendu incapables d'entendre dans leurs Conſeils aucune parole libre, ni de ſouffrir la moindre réſiſtance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étoient guére aimés de leurs ſujets, puiſqu'ils n'aimoient que leur propre grandeur, & étoient accoutumés à y ſacrifier tout le reſte. Darius, dans ſon malheur, fut abandonné de ſes Généraux d'armées, de ſes Gouverneurs de provinces, de ſes Officiers, de ſes domeſtiques, de ſes peuples, & ne trouva nulle part une affection ſincére, & un véritable attachement à ſa perſonne & à ſes intérêts. L'éclat ébblouiſ-

ſant de la Monarchie des Perſes, cachoit une foibleſſe réelle. Cette puiſſance énorme, accompagnée de tant de faſte & de hauteur, n'avoit aucune reſſource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce Coloſſe, il fut renverſé.

§. XIII.

Lacédémone ſe revolte contre les Macédoniens avec preſque tout le Péloponnéſe. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille, où Agis eſt tué. Alexandre marche contre Beſſus. Thaleſtris, reine des Amazones, vient de fort loin pour le voir. De retour dans la Parthie, il ſe livre au plaiſir & à la débauche. Il continue ſa marche contre Beſſus. Prétendue conſpiration de Philotas contre le Roi. Il eſt mis à mort, auſſi bien que Parménion ſon pere. Alexandre domte pluſieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui améne Beſſus.

AN.M.3662. Av.J.C.329. *Diod. l. 17. pag. 537. Q. Curt lib. 6. cap. 1.*

PENDANT que les choſes ſe paſſoient dans l'Aſie comme nous l'avons vû, il y eut quelques mouvemens dans la Gréce & dans la Macédoine. Memnon, qu'Alexandre avoit envoié en Thrace, s'y étant revolté, & par

ſa rébellion aiant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'étoit une occaſion favorable de ſecouer le joug de Macédoine, & attirérent dans leur parti preſque tout le Péloponnéſe. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut poſſible, revint à la hâte en Gréce, & dépécha ſur le champ des couriers a Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y paſſoit. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il réſolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'étoit compoſée que de vingt mille hommes de pié, & de deux mille chevaux, ſous la conduite d'Agis leur roi. Celle d'Antipater étoit plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avoit choiſi un terrain étroit & reſſerré. La mélée fut rude d'abord, chaque parti faiſant des efforts extraordinaires de bravoure pour ſoutenir l'honneur de ſa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur préſente, combattoient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la

bataille avoit commencé, Agis eut l'avantage. Mais quand, par une fuite ſimulée, Antipater eut attiré les ennemis en pleine campagne, alors déploiant toutes ſes forces il devint ſupérieur, & ſut bien profiter de ſon avantage. Agis ſe faiſoit remarquer par ſes armes, par ſa bonne mine, & encore plus par ſon courage. Le fort du combat fut autour de lui. Il fit des prodiges de valeur. Enfin, bleſſé de pluſieurs coups, les ſiens l'emportérent ſur ſon bouclier. Ils ne perdirent point courage, & s'étant ſaiſis d'un poſte avantageux où ils ſe tenoient ſerrés dans leurs rangs, ils ſoutinrent vigoureuſement le choc des ennemis. Après une longue réſiſtance, les Lacédémoniens commencérent à plier, ne pouvant plus qu'à peine ſoutenir leurs armes toutes trempées de ſueur : puis ils lâchérent le pié, & prirent enfin tout-à-fait la fuite. Le Roi, ſe voiant vivement pourſuivi, fit encore quelques efforts, malgré ſa foibleſſe, pour ſe défendre contre les ennemis. Intrépide & invincible juſqu'à la fin, mais accablé par le nombre, il mourut les armes à la main.

Il périt, dans ce combat, du côté

des Lacédémoniens plus de trois mille hommes, & mille tout au plus des Macédoniens : mais à peine y en eut-il un ſeul de ceux-ci qui retournât ſans bleſſures. Cette victoire ne ruina pas ſeulement la puiſſance de Sparte & de ſes Alliés, mais l'eſpérance de ceux qui n'attendoient que l'iſſue de cette guerre pour ſe déclarer. Antipater en manda auſſitôt la nouvelle à Alexandre : mais, en ſage courtiſan, il le fit de la maniére du monde la plus modeſte, la plus meſurée, & la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvoit l'expoſer à l'envie. Il connoiſſoit la délicateſſe de ſon Maître ſur le point d'honneur, qui lui faiſoit regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la ſienne. En [a] effet il ne put apprendre cette nouvelle ſans laiſſer échaper quelques mots qui témoignoient ſa jalouſie. Antipater n'oſa diſpoſer de rien par lui-même. Il permit ſeulement aux Lacédémoniens d'envoier une ambaſſade au Roi, pour apprendre de ſa bouche leur ſort. Il leur pardonna

[a] Alexander hoſtes vinci voluerat; Antipatrum viciſſe, ne tacitus quidem indignabatur: ſuæ demptum gloriæ exiſtimans, quicquid ceſſiſſet alienæ. *Q. Curt.*

à la réserve des auteurs de la revolte qu'il fit punir.

Q. Curt. lib. 6. cap. 2. 4. La mort de Darius n'empécha pas Alexandre de poursuivre Bessus, qui s'étoit retiré dans la Bactriane, où il avoit pris le titre de Roi, & le nom d'Artaxerxe. Mais voiant enfin qu'il n'y avoit pas moien de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il séjourna quelques jours à Hécatonpyle, & commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés.

Pendant ce séjour, il se répandit un bruit dans toute l'armée que le Roi, content de ce qu'il avoit fait jusques-là, se préparoit a retourner en Macédoine. Dans le moment même, les soldats, comme si on eût donné le signal du départ, courent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier leur bagage, se hâtent de charger les chariots, & remplissent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effraïé de ce desordre, il fait venir les Officiers dans sa tente, & les larmes aux yeux il se plaint de ce qu'au milieu d'une carriére si glorieuse il se voit tout-à-coup arrété, & contraint de retourner en son pays plutôt en vaincu

qu'en victorieux. Les Officiers le consolent & le rassurent : ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie & une fougue passagére, qui n'aura point de suite : ils lui répondent de l'obéissance des soldats, pourvû qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté & douceur. Il promit de le faire. Ce qui avoit donné lieu à ce faux bruit, c'est qu'il avoit licentié quelques troupes Grecques, après les avoir richement récompensées : de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut assemblé l'armée, il lui parla en ces termes. » Je « ne m'étonne point, soldats, si, « après les grandes choses que nous « avons faites jusques ici, vous êtes « rassasiés de gloire, & ne cherchez « plus que le repos. Je ne ferai point « ici le dénombrement des nations que « nous avons domtées. Nous avons « conquis plus de provinces, que les « autres n'ont pris de villes. Si je « croiois nos conquêtes bien assurées « parmi des peuples vaincus si promptement, je ne le dissimule point, je « penserois comme vous, & je me hâ- «

» terois d'aller revoir mes dieux domeſtiques, ma mere, mes ſœurs,
» & tous mes ſujets, & jouir dans le
» ſein de ma patrie de la gloire que
» j'ai acquiſe avec vous. Mais cette
» gloire, elle s'évanouira bientôt ſi
» nous n'y mettons le dernier ſceau.
» Penſez-vous que tant de peuples,
» accoutumés à une autre domination, & qui n'ont avec nous nulle
» conformité ni de religion, ni de
» mœurs, ni de langage, aient été
» domtés au même tems que vaincus,
» qu'un retour ſi précipité ne leur remettra pas les armes à la main ? Que
» deviendront les autres qui reſtent
» encore à ſubjuguer ? Quoi ! faute de
» courage, laiſſerons-nous notre victoire imparfaite ? Mais, ce qui me
» touche bien plus vivement, laiſſerons-nous le crime & l'attentat de
» Beſſus impuni ? Pourrez-vous voir
» paſſer le ſceptre de Darius dans les
» mains meurtriéres de ce monſtre,
» qui après l'avoir chargé de chaines
» comme un captif, l'a enfin aſſaſſiné,
» pour nous ravir la gloire de le ſauver ? Pour moi, il me tarde que je
» ne le voie à un infame gibet paier
» à tous les Rois & à tous les peuples

de la terre la juste peine de son exé- «
crable parricide. Je ne sai si je me «
trompe, mais il me semble que je «
lis sur vos visages l'arrêt de sa mort, «
& que la colére qui étincelle dans «
vos yeux m'annonce que vous trem- «
perez bientôt vos mains dans le «
sang de ce traitre. «

Les soldats ne laissérent pas achever Alexandre, & battant des mains ils s'écriérent tous à l'envi qu'il les menât où il lui plairoit. C'étoit l'effet ordinaire des discours de ce Prince. Dans quelque découragement qu'ils fussent, une seule parole sortie de sa bouche les ranimoit sur le champ, & leur inspiroit cette gaieté & cette ardeur martiale qui paroissoit toujours sur son visage. Le Roi, profitant de cette heureuse disposition où il voioit toute l'armée, traverse le pays des Parthes, & arrive en trois jours sur la frontiére de l'Hyrcanie, qui se soumit. Il subjugua après cela les Mardes, les Ariens, les Drangiens, les Aracausiens, & plusieurs autres nations encore, où ses armées victorieuses passoient avec plus de rapidité que d'ordinaire on ne voiage. Souvent il poursuivoit l'ennemi des jours & des nuits,

entiéres, ſans donner preſque aucun repos à ſes troupes. Par cette rapidité prodigieuſe il ſurprenoit des peuples qui le croioient encore bien loin, & il les accabloit avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe mettre en état de défenſe. C'étoit l'idée qu'avoit donné de ce Prince, pluſieurs ſiécles auparavant, le prophéte Daniel, en le repréſentant ſous l'image d'une panthére, d'un léopard, d'un bouc qui s'élançoit avec une ſi grande viteſſe, que ſes piés ſembloient ne pas toucher la terre.

Q. Curt. lib. 6. cap. 5. Nabarzane, complice de Beſſus, qui avoit auparavant écrit à Alexandre, vint ſe rendre à lui ſur ſa parole quand il le ſut à Zadracarte capitale de l'Hyrcanie, & entre autres préſens lui amena l'eunuque Bagoas, qui depuis eut un grand crédit ſur l'eſprit de ce Prince, comme il l'avoit eu ſur celui de Darius.

Dans le même tems arriva Thaleſtris reine des Amazones. Un ardent deſir de voir Alexandre fit ſortir cette Princeſſe de ſes Etats, & lui fit parcourir beaucoup de terres pour ſatisfaire ſa curioſité. Quand elle fut aſſez proche du camp, elle envoia l'avertir qu'une Reine qui le venoit viſiter, &

qui mouroit d'envie de le connoitre, étoit arrivée, & n'étoit pas bien loin de là. Alexandre lui aiant donné une réponse favorable, elle commanda à son train de s'arréter, & vint avec trois cens femmes; & dès qu'elle eut aperçu le Roi, elle se jetta en bas de cheval, portant deux lances à la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps. Car du côté gauche elles ont le sein découvert, & tout le reste est caché: hors que leur robe troussée avec un nœud, ne leur passe pas le genou. Elles gardent une de leurs mammelles pour nourrir leurs filles, & brulent la droite pour mieux bander l'arc, & lancer le javelot; d'où leur est venu le nom * d'*Amazones*. Thalestris [a] regardoit le Roi sans s'étonner, & le considérant attentivement, ne trouvoit pas que sa taille répondît à sa renommée: car les Barbares sont fort touchés d'un air majestueux, & n'estiment capables des grandes choses que ceux que la nature a favorisés des avantages du corps. Elle ne lui dissimula pas qu'elle étoit

* *C'est un mot grec, qui signifie* sans mammelles.

a Interrito vultu Regem Thalestris intuebatur, habitum ejus haud quaquam rerum famæ parem oculis perlustrans. Quippe omnibus barbaris in corporum majestate veneratio est; magnorumque operum non alios capaces putant, quàm quos eximia specie donare natura dignata est. *Q. Curt.*

principalement venue pour avoir de sa postérité, ajoutant qu'elle se croioit digne de donner des héritiers à son Empire. Cette demande obligea Alexandre de séjourner-là quelque tems : après lequel Thalestris retourna en son roiaume, & le Roi en la province des Parthes. Cette histoire, aussi bien que toute celle des Amazones, paroit à des Auteurs fort sensés entiérement fabuleuse.

Q. Curt. lib. 6. cap. 6.

Alexandre se livra dans la suite tout entier à ses passions, changeant en orgueil & en débauche la modération & la continence qui l'avoient fait admirer jusques-là, vertus bien nécessaires dans une grande fortune. Il n'étoit plus le même. Invincible aux dangers & aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés ; & celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Ce n'étoit plus que jeux, que parties de plaisir, que femmes, que festins desordonnés, où il passoit les jours & & les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs & de joueurs d'instrumens qu'il avoit fait venir de Gréce, il faisoit chanter à des

femmes captives qu'il avoit à ſa ſuite, des chanſons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triſte que les autres, & qui, par une modeſte honte accompagnée de dignité, témoignoit plus de répugnance à ſe laiſſer produire en public. Elle étoit d'une grande beauté, à laquelle ſa pudeur ajoutoit de nouvelles graces: car elle tenoit les yeux baiſſés, & faiſoit ce qu'elle pouvoit pour ſe couvrir le viſage. Le Roi ſe douta bien à ſon air qu'elle n'étoit pas d'une naiſſance commune, & s'en étant informé d'elle-même, elle répondit qu'elle étoit la petite fille d'Ochus, peu auparavant roi de Perſe, & fille de ſon fils: qu'elle avoit épouſé Hiſtaſpe parent de Darius, & Général d'une grande armée. Alexandre, touché du ſort d'une Princeſſe iſſue du ſang roial, & réduite à un ſi triſte état, ne la mit pas ſeulement en liberté, mais il la rétablit dans tous ſes biens, & fit chercher ſon mari pour la lui rendre.

Ce Prince avoit naturellement un fond de bonté & d'humanité, qui le faiſoit compatir aux maux des perſonnes même de la plus baſſe condition. Un jour, un pauvre Macédonien

Plut. in Alex. pag. 687.

conduisoit devant lui un mulet chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit si las qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Le Muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le Roi le voiant accablé sous le poids, & prêt à jetter le fardeau à terre pour se soulager : *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il ; *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta tente : car je te la donne.*

Ibid. Dans une marche forcée que fit Alexandre au travers de lieux arides avec un petit corps de cavalerie pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portoient sur des mulets de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens aiant vû ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la soif ardente qui le consumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promtement un casque d'eau, & coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfans, mais ne vous inquiétez point, Seigneur ; pourvû que vous viviez, nous en aurons assez d'autres si nous perdons ceux-ci.* A

ces mots, Alexandre prend le casque, & regardant tout autour de lui, il voit tous ses Cavaliers, qui, la tête panchée, & les yeux avidement attachés sur cette boisson, la dévoroient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avoient présentée en les remerciant, & sans en boire une goute. *Il n'y en a pas assez pour toute ma troupe*, dit-il; *& si je bûvois seul, les autres en seroient encore plus altérés, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses Cavaliers, touchés jusqu'au vif d'une magnanimité & d'une tempérance si admirables, lui criérent de les mener par tout où il voudroit sans les ménager : qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus soif, & qu'ils ne se croioient plus des hommes mortels pendant qu'ils auroient un tel Roi.

De tels sentimens d'une bonté généreuse & compatissante font bien plus d'honneur à un Prince que toutes les victoires & que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avoit toujours conservés, il auroit véritablement mérité le titre & le surnom de Grand. Mais une prospérité trop éclatante & trop suivie, qui est un poids au-dessus de la force humaine, l'en dépouilla

peu à peu, & lui fit oublier qu'il étoit homme. Plein d'un mépris dédaigneux pour les coutumes de ſon pays, comme ſi elles n'euſſent plus convenu au Maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs, & la maniére de vivre des Rois de Macédoine, où il trouvoit trop de ſimplicité, & qui lui paroiſſoient au-deſſous de ſa grandeur. Il alla juſqu'à affecter le faſte des Rois de Perſe par l'endroit même par lequel ils ſembloient s'égaler aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations ſe proſternaſſent à ſes piés, & lui rendiſſent des hommages & des ſervices qui ne conviennent qu'à des eſclaves. Il avoit fait un ſerrail de ſon palais, l'aiant rempli de trois cens ſoixante concubines, autant qu'en avoit eu Darius, avec des troupes d'Eunuques les plus infames de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui-même la robe Perſanne, il obligeoit auſſi ſes Capitaines, ſes amis, & tous les Grands de ſa Cour de s'habiller de la même ſorte : ce qui leur cauſoit une douleur ſenſible, mais perſonne n'oſoit ſe plaindre, ni le contredire.

Les vieux ſoldats de Philippe, éloignés de toutes ſortes de voluptés, dé-

testoient tout haut ce luxe si prodigieux, & tous ces vices dont l'armée s'étoit infectée dans Suse & dans Ecbatane. C'étoit même un langage tout commun dans l'armée, » qu'on « avoit plus perdu que gagné par la « victoire : que c'étoient les Macédo- « niens en effet qu'on pouvoit dire « vaincus, de prendre ainsi les coutu- « mes & les mœurs des étrangers : « que tout le fruit de leur longue ab- « sence seroit donc de retourner en « leur patrie dans l'équipage & l'habit « des barbares : qu'Alexandre avoit « honte d'eux & les dédaignoit, qu'il « aimoit mieux ressembler aux vain- « cus qu'aux victorieux, & que de « Roi de Macédoine il étoit devenu « Satrape de Darius. «

Le Roi n'ignoroit pas le mécontentement de sa Cour & de son armée, & il essaia d'en regagner l'estime & l'amitié par ses bienfaits & ses largesses : mais [a] la servitude, à quelque haut prix qu'on la mette, ne peut plaire à des hommes libres. Il crut que le reméde le plus sûr étoit de les occuper, & pour cela il les mena contre Bessus. Mais parce que l'armée étoit

a Sed, ut opinor, libertis pretium servitutis ingratum est. *Q. Curt.*

ſi chargée de butin & d'attirail inutile, qu'elle ne pouvoit qu'à peine ſe remuer, il fit porter au milieu de la place publique tout ſon bagage premiérement, enſuite celui de ſes troupes, à la réſerve des choſes néceſſaires; puis fit porter le tout de là ſur des chariots dans une grande campagne. Tout le monde étoit en peine de ce qu'il vouloit faire. Après avoir renvoié les chevaux, il mit le feu lui-même à ſes propres hardes, & commanda qu'on en fît autant à toutes les autres. Les Macédoniens allumoient donc eux-mêmes le feu, & bruloient ces riches dépouilles qui étoient le prix de leur ſang, & qu'ils avoient bien ſouvent tirées du milieu des flammes. Un tel ſacrifice devoit leur couter beaucoup, mais l'exemple du Roi étoufoit toutes les plaintes, & la perte de leur bagage ſembloit les toucher moins que celle de la diſcipline. Une courte harangue du Prince appaiſa toute leur douleur, & ſe trouvant déſormais plus libres pour leurs fonctions, ils partirent avec joie, & prirent leur marche vers la Bactriane. Ils trouvérent dans cette marche des difficultés qui auroient rebuté tout autre qu'Alexandre:

dre : mais rien n'étoit capable de l'effraier ni de l'arréter, & il comptoit fermement sur son bonheur, qui en effet ne l'abandonna jamais, & le tira de mille dangers où lui & son armée auroient du naturellement périr.

Quand il fut arrivé dans le pays des Drances, un nouveau genre de danger lui causa beaucoup d'inquiétude & d'allarme : c'étoit le bruit d'une conspiration contre sa personne. Un certain Dymnus, peu considéré à la Cour, en avoit formé le dessein pour quelque mécontentement particulier. Il en avoit fait part à un jeune homme appellé Nicomachus, qui s'en ouvrit à Cébalinus son frere. Celui-ci le déclara aussitôt à Philotas, & le pria instamment d'en donner avis au Roi, parce que le tems pressoit, & que dans trois jours ce criminel dessein devoit être mis à exécution. Philotas aiant loué sa fidélité, rentre de ce pas chez le Roi, avec qui il s'entretint lontems de toute autre chose, sans lui dire un mot de ce qu'il venoit d'apprendre. Sur le soir, Cébalinus le prenant à la sortie, & lui demandant s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié, il lui répondit qu'il n'avoit pu en parler au

Diod. l. 17. p. 550. 551. Q. Curt. lib. 6. cap. 7-11. & lib. 7. cap. 1. 2. Arrian. lib. 3. pag. 141. 142. Plut. in Alex. pag. 692. 693.

Roi, & paſſa outre. Le lendemain ce jeune homme ſe préſenta encore à lui comme il entroit au palais, & le conjura de ſe reſſouvenir de ce qu'il lui avoit communiqué le jour de devant. Il lui dit qu'il n'avoit garde d'y manquer, & toutefois il n'en parla point encore. Alors Cébalinus commença à ſe défier de lui, & craignant que ſi la choſe venoit à ſe découvrir par un autre, on ne lui fît un crime de ſon ſilence, la fit ſavoir à Alexandre par un autre voie. Le Prince aiant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'étoit paſſé, & les inſtances réitérées qu'il avoit faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci ſe doutant bien pourquoi le Roi le mandoit, ſe paſſa ſon épée au travers du corps. Les gardes l'aiant empéché de s'achever, l'emportérent au palais. Le Roi lui demanda quelle raiſon il avoit eue de juger Philotas plus digne que lui du roiaume de Macédoine. Mais il avoit déja perdu la parole : de ſorte, qu'après un profond ſoupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'eſprit.

Le Roi enſuite fit venir Philotas,

& lui parlant ſeul à ſeul & ſans témoins, il s'informa de lui-même s'il étoit vrai que Cébalinus l'eût preſſé à diverſes repriſes de lui parler d'une conſpiration formée contre lui. Philotas, ſans faire paroitre de trouble, l'avoua ingénuement, mais s'excuſa ſur ce que l'auteur de cet avis lui avoit paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faiſoit connoitre qu'il avoit eu grand tort de garder un ſi long ſilence dans une affaire de cette nature; &, ſe reconnoiſſant coupable, il embraſſa les genoux du Roi, & le ſupplia d'avoir plus d'égard à ſa vie paſſée, qu'à la faute qu'il venoit de commettre, non par aucune mauvaiſe intention, mais dans la crainte d'allarmer mal à propos le Roi par un avis qui lui paroiſſoit ſans fondement. Il n'eſt pas aiſé de dire ſi Alexandre le crut, ou ſi alors il diſſimula. Quoiqu'il en ſoit, il lui donna la main en ſigne de réconciliation, & lui dit qu'il vouloit bien croire qu'il avoit plutôt mépriſé l'avis, qu'il ne l'avoit célé.

Philotas avoit beaucoup d'envieux & d'ennemis à la Cour; & il étoit difficile que cela fût autrement, parce

qu'entre tous les Courtiſans il étoit un de ceux qui avoient le plus de familiarité & de crédit auprès du Roi. Au lieu de tempérer & d'amortir l'éclat d'une faveur ſi brillante par un air de douceur & de bonté, & par une ſage modération ; il ſembloit au contraire ne chercher qu'a irriter l'envie par l'affectation d'un faſte inſenſé qui dominoit généralement dans ſes vétemens, dans ſon train, dans ſes équipages, dans ſa table ; & encore plus par des maniéres pleines de hauteur & de fierté, qui le faiſoient haïr de tout le monde. Parménion ſon pere, choqué de cet air faſtueux, lui dit un jour : *Mon fils, fais-toi plus petit.* Ce mot eſt plein de ſens, & marque un homme qui connoiſſoit parfaitement la Cour. Il lui donnoit ſouvent de pareils avis : mais une trop grande proſpérité rend ſourd & aveugle, & l'on ne croit pas qu'une faveur ſi bien établie puiſſe jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Ὦ παῖ, χείρων μοι γίνου.

Alexandre avoit d'anciens ſujets de plainte contre lui. Il ſe donnoit la liberté de parler peu reſpectueuſement du Prince, & fiérement de lui-même. Ouvrant un jour ſon cœur à une fem-

Plut. de fortun. Alex. or. 2. pag. 339.

me qu'il aimoit, elle s'appelloit Antigona, il ſe mit à vanter inſolemment les ſervices de ſon pere, & les ſiens. Qu'auroit été Philippe, diſoit-il, « ſans Parménion ? & que ſeroit Ale- « xandre ſans Philotas ? Que devien- « droit ſa prétendue divinité, & ſon « pere Ammon, ſi nous nous oppo- « ſions à cette fable ? « Tous ces diſcours furent raportés à Alexandre, & le fait fut conſtaté par la dépoſition même d'Antigona. Il l'avoit néanmoins diſſimulé juſques-là, ſans que jamais il eût laiſſé échaper contre lui aucune plainte à ce ſujet dans le vin & dans la débauche, & il ne s'en étoit ouvert à aucun de ſes amis, pas même à Epheſtion, pour qui il n'avoit rien de ſecret. Mais l'accuſation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Auſſitôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conſeil avec ſes principaux Confidens. Cratére, qui étoit fort bien dans ſon eſprit, & qui, par cette raiſon-là même, portoit d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'étoit là une belle occaſion de ſupplanter ſon rival. Cachant donc ſa haine ſous une apparence de

zêle, il fit ſentir au Roi » combien il » avoit à craindre, & de la part de » Philotas même, parce que le par- » don ne change point un cœur qui a » pu concevoir un parricide ſi exé- » crable; & de celle de Parménion » ſon pere, qui ne pourra, diſoit-il, » ſoutenir cette penſée, qu'il doit au » Prince la vie de ſon fils. Il eſt des » bienfaits, qui deviennent à charge, » & dont on ne cherche qu'à abolir » la mémoire quoi qu'il en doive » couter. D'ailleurs, qui peut nous » répondre que tous deux ne ſoient » point entrés dans le complot? » Quand il s'agit du ſalut du Prince, » tout eſt important, & tout devient » preuve, juſqu'aux plus légers ſou- » pçons. Peut-il entrer dans l'eſprit » qu'un Favori, comblé de graces » par ſon Roi, demeure tranquille » ſur un avis de cette importance? » Mais, dit-on, c'étoient de jeunes » gens peu dignes de foi qui faiſoient » ce raport. Pourquoi donc les tenir » deux jours comme s'il y eût ajouté » créance, & leur promettre toujours » d'en parler au Roi? Qui ne voit que » c'étoit pour les empécher d'arriver » à lui par une autre voie? Sire, votre

intérêt, & celui de l'Etat, deman- « dent qu'on mette à la question Phi- « lotas, pour s'assurer du fait, & pour « connoitre les complices. » Ce fut l'avis de tous ceux qui assistoient au Conseil, & le Roi s'y rendit. Il les congédia, après leur avoir recommandé le secret; &, pour mieux cacher sa résolution, il fit publier le départ pour le lendemain. Il convia même Philotas à souper.

Au commencement de la nuit, différens corps de gardes aiant été disposés où il étoit nécessaire, on entra chez Philotas. Il dormoit d'un profond sommeil. S'étant éveillé en sursaut, comme on lui mettoit les fers aux mains, il s'écria: *Ah! Seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Après quoi on lui couvrit le visage, & on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain les Macédoniens aiant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'étoit une ancienne coutume, qu'en tems de guerre l'armée connoissoit des crimes capitaux, & en tems de paix le peuple; de sorte que la puissance du Prince n'avoit point de lieu, si elle n'étoit au-

torisée de l'un ou de l'autre ; & il faloit que [a] le Roi commençât par persuader, avant que de pouvoir user de son pouvoir.

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sachant ce qu'il avoit fait, ni par quelle avanture il étoit mort. Puis le Roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, & toute sa Cour de même, chacun attendant où aboutiroit ce funébre appareil. Le Roi tint lontems les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin aiant repris ses esprits, il parla de la sorte. » Peu s'en est falu, » soldats, que je ne vous aie été ravi » par la trahison d'un petit nombre » de scélérats : mais me voici encore » plein de vie par la providence & la » miséricorde des dieux ; & je proteste que rien ne m'anime davantage » à la poursuite des parricides, que la » vûe de cette assemblée, dont l'intérêt m'est plus cher que ma propre » conservation. Car je ne souhaite de » vivre que pour vous, & le plus doux » fruit de ma vie, pour ne pas dire » l'unique, est la satisfaction que j'au-

a Nihil potestas Regum valebat, nisi prius valuisset auctoritas *Q. Curt.*

rois de pouvoir reconnoitre les ser- «
vices de tant de braves hommes à «
qui je dois tout. « A ces mots il fut interrompu par les cris & les gémissemens des soldats, qui se prirent tous à pleurer. » Hé que sera-ce donc, «
poursuivit-il, quand je vous aurai «
nommé les auteurs d'un si exécrable «
attentat? Je n'y puis penser sans «
frémir. Ceux que j'avois le plus com- «
blés de mes bienfaits, à qui j'avois «
le plus témoigné d'amitié, en qui «
j'avois mis toute ma confiance, & «
qui étoient les dépositaires de mes «
secrets les plus intimes, Parménion «
& Philotas. » A ces noms, tous les soldats se regardoient l'un l'autre, n'osant s'en raporter au témoignage de leurs yeux & de leurs oreilles, ni croire ce qu'ils voioient & ce qu'ils entendoient. On fit venir Nicomachus, Métron, & Cébalinus, qui déposérent tout ce qu'ils savoient. Pas un d'eux ne chargeoit Philotas d'avoir part à la conjuration. L'assemblée, dans un trouble & un saisissement, qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, gardoit un triste & morne silence.

On amena Philotas, qui avoit les

mains liées derriére le dos, & la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle! Tout hors de lui-même, il n'osoit ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenoit. Et comme on lui essuioit les pleurs dont il avoit le visage baigné, le cœur & la voix lui revenant peu à peu, il sembloit vouloir parler. Le Roi lui dit que les Macédoniens seroient ses Juges, & il se retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de se justifier. Aucun des témoins, & de ceux qui furent mis à la question, n'avoit déposé contre lui comme complice de la conspiration. Dymnus, qui en étoit l'auteur, ne l'avoit nommé à aucun des Conjurés; & s'il y eût eu part, & qu'il en eût été le chef comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'étoit senti coupable, sachant que Cébalinus, instruit de tout, cherchoit avec empressement à en faire donner avis au Roi, étoit-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille deux

jours entiers, ſans prendre aucune meſure, ou pour ſe défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution ſon projet, ce qui lui eût été très facile. Il mit ces preuves, & beaucoup d'autres dans tout leur jour, & n'oublia pas les raiſons qui lui avoient fait mépriſer l'avis qu'on lui avoit donné, comme imaginaire & ſans fondement. Puis tournant tout d'un coup ſon diſcours vers Alexandre comme s'il eût été préſent : » Seigneur, dit-il, quelque part que « vous ſoyez, (car on a cru qu'il écoutoit tout caché derriére un rideau) « ſi j'ai failli en ne vous communiquant point l'avis que j'avois « reçu, je vous ai confeſſé ma faute, « & vous me l'avez pardonnée. Vous « m'avez donné votre main roiale « pour gage, & vous m'avez même « fait l'honneur de m'admettre à vo- « tre table. Si vous m'avez cru, « je ſuis innocent : ſi vous m'avez par- « donné, j'ai ma grace. Je m'en tiens « à votre jugement. Quel nouveau « crime ai-je commis depuis ? Je dor- « mois d'un profond ſommeil, quand « mes ennemis m'ont éveillé en me « chargeant de chaines. Eſt-ce là l'é- «

» tat d'un homme qui ſe ſent coupa-
» ble du plus horrible des crimes ?
» Ma conſcience, & votre parole,
» Seigneur, me procuroient cette
» tranquillité. Ne ſouffrez pas que
» l'envie de mes ennemis l'emporte
» ſur votre clémence & ſur votre ju-
» ſtice.

Le réſultat de l'aſſemblée fut que Philotas ſeroit mis à la queſtion. C'étoient ſes ennemis les plus déclarés qui y préſidoient. Il n'y eut ſorte de torture qu'on ne lui fît ſouffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté & de conſtance : les tourmens ne purent lui arracher aucune parole, pas même un ſeul ſoupir. Mais enfin, vaincu par la douleur, il s'avoua coupable, nomma pluſieurs complices, & chargea même ſon pere. Le lendemain on fit lecture des réponſes de Philotas en pleine aſſemblée, lui préſent. Il fut condanné tout d'une voix, & auſſitôt après aſſommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, ſelon la coutume de Macédoine.

On jugea auſſi en même tems, & l'on fit mourir Lynceſtes Alexandre, qui avoit été convaincu de conſpiration contre le Prince, & qui depuis trois ans étoit retenu en priſon.

La condannation de Philotas entraîna celle de Parménion, ſoit que le Roi le jugeât effectivement coupable, ſoit qu'il crût avoir tout à craindre de ſa part après la mort de ſon fils. Polydamas, l'un des Seigneurs de la Cour, fut chargé de cette exécution : il avoit été un des plus intimes amis de Parménion, ſi l'on peut donner ce nom à des Courtiſans qui n'aiment que leur fortune. C'eſt ce qui le fit choiſir, comme ne pouvant donner aucun ſoupçon à celui contre qui on l'envoioit. Il partit pour la Médie, où Parménion commandoit l'armée, & avoit la garde des tréſors du Roi, qui montoient à cent quatre-vingts mille talens, c'eſt-à-dire cinq cens quarante millions. Le Roi l'avoit chargé de pluſieurs lettres pour Cléandre Lieutenant de Roi dans la province, & pour les principaux Officiers. Il en avoit deux pour Parménion, l'une d'Alexandre, l'autre ſcellée du cachet de Philotas comme s'il eût été encore vivant, afin que le pere ne ſe doutât de rien. Polydamas fit le chemin en onze jours, & deſcendit de nuit chez Cléandre. Toutes les meſures néceſſaires aiant été priſes, ils allérent en-

ſemble le lendemain bien accompagnés trouver Parménion. Il ſe promenoit dans ſon parc. Du plus loin que Polydamas l'aperçut, il courut l'embraſſer, faiſant éclater la joie ſur ſon viſage ; & les complimens faits de part & d'autre mélés de beaucoup de carreſſes, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivoit. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faiſoit le Roi. Il répondit qu'il l'apprendroit par ſa lettre. Et Parménion, après l'avoir lue, lui dit : » Le Roi ſe prépare » à marcher contre les Arachoſiens. » Quel admirable Prince, qui ne ſe » donne point de repos ! Il ſeroit » pourtant bien tems qu'il ſongeât à » ſe ménager, après avoir acquis tant » de gloire. « Enſuite il prit la lettre écrite au nom de Philotas ; &, à en juger par ſon viſage, il la liſoit avec plaiſir. Dans ce moment, Cléandre lui plonge le poignard dans le flanc, puis lui porte un autre coup à la gorge, & les autres lui donnérent même pluſieurs coups après ſa mort.

Ainſi finit ce grand homme, illuſtre dans la paix comme dans la guerre, qui avoit fait pluſieurs belles actions ſans le Roi, au lieu que le Roi n'a-

voit jamais rien fait de grand ſans lui. Il étoit homme de tête & d'exécution, aimé des Grands, & plus encore des gens de guerre, qui avoient en lui une entiére confiance, & qui ſe tenoient ſurs de la victoire quands ils marchoient ſous ſa conduite, tant ils comptoient ſur ſon habileté & ſur ſon bonheur. Il étoit âgé pour lors de ſoixante-dix ans, & avoit juſques-là ſervi le Prince avec un zêle & une fidélité inviolable, dont il fut mal paié, ſon fils & lui aiant été mis à mort ſur un ſimple ſoupçon aſſez léger & deſtitué de toute preuve réelle, qui fit néanmoins oublier en un moment tous les grands ſervices qu'ils avoient rendu l'un & l'autre à leur patrie.

Alexandre ſentit bien que ces cruelles exécutions pouvoient aliéner de lui les eſprits, & il le connut clairement par des lettres que ſes ſoldats écrivoient en Macédoine, & qu'il intercepta. Jugeant à propos de ſéparer du reſte de l'armée ceux qui s'étoient le plus diſtingués par leurs murmures & leurs plaintes, de peur que leurs diſcours ſéditieux n'y répandiſſent le même eſprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas,

Arrian. lib. 3. p. 143-148. Q. Curt. lib. 7. cap. 3-5. Diod. l. 17. p. 552-554.

An. M. 3675. Av. J.C. 329.

ſans les punir autrement que par cette eſpéce d'ignominie. Ils y furent très-ſenſibles, & travaillérent à en effacer la honte par un courage, une fidélité, & une ſoumiſſion qui ne ſe démentirent plus dans la ſuite.

Pour éviter les ſuites de ce ſecret mécontentement, Alexandre ſe mit en marche, & continua la pourſuite de Beſſus. Ce ne fut pas ſans de grandes peines & de grands dangers. Après avoir traverſé la Drangiane, l'Arachoſie, le pays des Arimaſpes, où tout céda à ſes armes, il arriva à une montagne, appellée Paropamiſus, qui fait partie du Caucaſe, où ſon armée eſſuia d'incroiables fatigues à cauſe de la laſſitude, de la diſette, du froid, des neiges, qui firent périr un grand nombre de ſoldats. Beſſus ravagea tout le pays qui étoit entre lui & le Caucaſe, pour mettre Alexandre, par la diſette de vivres & de fourages, hors d'état de le pourſuivre. En effet il eut beaucoup à ſouffrir: mais rien n'étoit capable de le rebuter. Aiant fait repoſer ſon armée à Drapſaque, il s'avança vers Aorne & Bactre, les deux plus puiſſantes villes de la Bactriane, & s'en rendit maître. A l'ap-

proche d'Alexandre, les Bactriens, au nombre de ſept ou huit mille, qui juſques-là avoient paru fort attachés à Beſſus, l'abandonnérent tous, & ſe retirérent chacun chez eux. Beſſus, avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidéles, paſſa le fleuve Oxus, brula tous les bateaux dont il s'étoit ſervi, dans la vûe d'en rendre le paſſage impraticable à Alexandre, & ſe retira à Nautaque ville de la Sogdiane, réſolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laiſſa pas le tems. N'aiant point trouvé d'arbres ni de bois pour conſtruire des barques & des radeaux, il s'aviſa de diſtribuer aux ſoldats quantité de peaux pleines de paille & d'autres matiéres ſéches & légéres, ſur leſquelles s'étant couchés ils traverſérent le fleuve, & ceux qui étoient paſſés les premiers ſe mettoient en bataille, pendant que les autres ſuivoient. Il fit paſſer de cette ſorte toute ſon armée en ſix jours.

Cependant Spitaméne, qui étoit le grand confident de Beſſus, forma contre lui une conſpiration avec deux autres de ſes principaux Officiers. S'étant ſaiſis de ſa perſonne, ils le char-

gent de chaines, lui arrachent sa tiare de la tête, mettent en piéces la robe roiale de Darius dont il étoit revêtu, & le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce Prince arriva à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille d'habitans de Milet, que Xerxès, à son retour de Gréce, avoit autrefois fait passer dans la haute Asie, & qu'il y avoit richement établis, pour les récompenser de ce qu'ils lui avoient livré les trésors du temple de Didyméne, dont ils étoient les gardiens. Ils reçurent le Roi avec de grandes démonstrations de joie, & se rendirent à lui, eux & leur ville. Alexandre fit venir les Milésiens qui étoient dans son armée, lesquels conservoient contre les Branchides une haine héréditaire à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avoient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entr'eux, & ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision. Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, &, dès

qu'on en auroit donné le ſignal, de ſaccager ce repaire de traitres, & de les faire tous paſſer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avoit été donné. Tous les citoiens, dans le tems même qu'ils alloient au-devant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages, furent égorgés par les rues & dans leurs maiſons, ſans qu'on eût aucun égard à leurs cris & à leurs larmes, & ſans qu'on fît aucune diſtinction ni de ſexe, ni d'âge. On arracha même les fondemens des murs, pour n'y laiſſer aucun veſtige de ville. Quel étoit donc le crime de ces malheureux habitans ? Etoient-ils reſponſables de celui qu'avoient commis leurs peres il y avoit plus de cent cinquante ans ? Je ne ſai ſi l'hiſtoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie ſi brutale & ſi forcenée.

Peu de tems après on amena à Alexandre Beſſus, non-ſeulement lié & garoté, mais tout nud. Spitaméne le tenoit attaché avec une chaîne qu'on lui avoit paſſée au cou, & l'on n'eut ſû dire à qui cet objet étoit plus agréable, aux Barbares, ou aux Macédoniens. En le préſentant au Roi, il

lui dit : » Enfin je vous ai vangés, » vous & Darius, mes Rois & mes » Maîtres. Je vous améne ce ſcélérat, » qui a aſſaſſiné ſon Seigneur, & qui » eſt traité maintenant ſelon l'exem- » ple qu'il en a lui-même donné. Hé- » las, que Darius ne peut-il être te- » moin d'un tel ſpectacle ! » Alexandre, après avoir fort loué Spitaméne, ſe tournant vers Beſſus, lui dit : » Quelle rage de tigre s'eſt emparée » de ton cœur, pour avoir oſé char- » ger de chaînes, puis égorger ton » Roi & ton bienfaiteur ? Retire-toi » de devant mes yeux, monſtre de » perfidie & de cruauté. » Il n'en dit pas davantage, & aiant fait venir Oxatre frere de Darius, il lui remit Beſſus entre les mains, pour lui faire eſſuier toute l'ignominie qu'il méritoit, différant néanmoins ſon ſupplice dans la vûe de le faire juger dans l'aſſemblée générale des Perſes.



§. XIV.

Alexandre, après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane, en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, allarmés de la construction de cette ville qui les bridoit, lui députent des Ambassadeurs, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoiés, il passe l'Iaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, & traite favorablement les vaincus. Il punit & appaise la revolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni. Il se rend maître de la ville de Pétra, qui paroissoit imprénable.

ALEXANDRE, insatiable de victoires & de conquêtes, alloit toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût domter. Après avoir recruté sa cavalerie qui avoit beaucoup souffert dans les longues & périlleuses marches qu'il avoit faites, il s'avança jusqu'à * l'Iaxarte.

Arrian. lib. 3. p. 148. 149. & lib. 4. pag. 150-160. Q. Curt. lib. 7. c. 6-11.

* *Quinte-Curce & Arrien l'appellent* le Tanaïs ; *mais ils se trompent. Le Tanaïs est bien plus à l'occident, & se décharge, non pas dans la mer Caspienne, mais dans le Pont Euxin ; & c'est ce que nous appellons aujourd'hui* le Don.

Près de là, des Barbares deſcendant tout-à-coup de leurs montagnes, vinrent attaquer bruſquement les troupes d'Alexandre, & aiant emmené avec eux un grand nombre de priſonniers, ils regagnérent leurs retraites, où ils étoient vingt mille hommes qui combattoient avec des arcs & des frondes. Le Roi alla en perſonne les aſſiéger, & étant des premiers à l'attaque, il fut bleſſé d'une fléche à l'os de la jambe, & le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés & allarmés, l'emportérent auſſitôt, mais non pas ſi ſecrettement qu'ils en puſſent dérober la connoiſſance aux Barbares, qui du haut de la montagne voioient tout ce qui ſe paſſoit en bas. Ils envoiérent donc le lendemain des Ambaſſadeurs au Roi, qui les fit entrer ſur le champ, & ôtant le bandage & l'appareil de ſa plaie, leur fit voir ſa jambe ſans leur témoigner la grandeur de ſon mal. Ils l'aſſurérent, qu'aiant appris ſa bleſſure, ils n'en avoient pas reçu moins de déplaiſir que les Macédoniens mêmes; & que s'ils euſſent pu découvrir celui qui avoit fait le coup, ils le lui auroient mis entre les

mains : Qu'il n'appartenoit qu'à des impies de faire la guerre aux dieux : Qu'au reste, vaincus par son incomparable valeur, ils se rendoient à lui, eux & tous les peuples qui les suivoient. Le Roi leur aiant donné sa foi, & retiré ses prisonniers, les reçut en son obéissance.

Après, il leva le camp, & s'étant fait mettre sur un brancart, il y eut une grande dispute entre les gens de pié & de cheval à qui le porteroit, chacun prétendant de part & d'autre que cet honneur leur appartenoit. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteroient tour à tour.

De là il se rendit le quatriéme jour à Maracande, ville très considérable, capitale de la Sogdiane, dont il se rendit maître, & y laissa une bonne garnison ; après quoi il brula & ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambassade des Abiens Scythes, qui depuis la mort de Cyrus étoient toujours demeurés libres & indépendans : ils venoient se soumettre à Alexandre. Ils étoient estimés les plus justes de tous les Barbares. Jamais ils ne faisoient la guerre que pour se défendre ;

& la liberté, dont ils usoient avec modération, avoit entr'eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté & de la justice faisoit leur propre caractére, & les mettoit en état de se passer & de rois & de loix. Le Roi leur fit un bon accueil, & les reçut sous sa protection. Il envoia un des principaux de sa Cour pour reconnoitre leur pays, & même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avoit choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte, pour tenir en bride tant ceux qu'il avoit déja domtés, que les autres dont il se vouloit rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la révolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitaméne qui lui avoit livré Bessus, le croiant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance : mais c'étoit lui qui avoit le plus contribué à ce soulévement. Le Roi, étrangement surpris de cette perfidie, songea à en tirer vengeance d'une maniére éclatante. Il alla en personne former le siége de Cyropolis. C'étoit la derniére ville de l'Empire des Perses, bâtie par le grand

grand Cyrus dont il portoit le nom. Il envoia en même tems Cratére, avec deux autres de ſes Officiers généraux, aſſiéger la ville des Mémacéniens. On députa à ceux-ci cinquante cavaliers, pour les exhorter à avoir recours à la clémence d'Alexandre. Ils furent d'abord aſſez bien reçus : mais la nuit ils furent tous égorgés. Alexandre avoit réſolu d'épargner Cyropolis en faveur de Cyrus : car entre ceux qui ont régné ſur ces peuples, il n'y en avoit point qu'il admirât davantage que ce Roi, & Sémiramis, comme aiant ſurpaſſé tous les autres en grandeur de courage, & en actions héroïques. Il fit donc offrir des conditions très favorables aux aſſiégés, qu'une opiniâtreté aveugle leur fit rejetter, même avec hauteur & inſolence. Aiant pris la ville d'aſſaut, il l'abandonna au pillage, & la raſa juſqu'aux fondemens. De là il paſſa à l'autre ville, aſſiégée par Cratére. Jamais place ne ſe défendit mieux. Alexandre y perdit ſes meilleurs ſoldats, & lui-même fut en grand danger de ſa perſonne : car il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui, aiant entiérement perdu

connoiſſance. En effet l'armée le pleura comme mort. Mais ce Prince, que nul danger, nul contretems ne pouvoit abbattre, preſſa encore plus vivement le ſiége, ſans attendre que ſa bleſſure fût guérie, la colére fourniſſant une nouvelle flamme à ſon ardeur naturelle. Aiant donc fait ſaper le mur, il fit une grande bréche, par où il entra dans la place, qui fut miſe à feu & à ſang, & ruinée de fond en comble. Pluſieurs autres villes éprouvérent le même ſort. C'étoit ici une troiſiéme révolte de la part des peuples de la Sogdiane, que le double pardon qu'Alexandre leur avoit accordé ne put faire revenir à la raiſon. Ils perdirent plus de ſix vingts mille hommes dans ces différens ſiéges. Alexandre envoia après cela Ménédéme avec trois mille hommes de pié & huit cens chevaux à Maracande, d'où Spitaméne avoit chaſſé la garniſon Macédonienne, & s'y étoit enfermé.

Pour lui, il revint camper ſur l'Iaxarte, où il ferma de murs tout l'eſpace que ſon armée avoit occupé, & y bâtit une ville de ſoixante ſtades de tour, qu'il nomma encore Ale-

Trois lieues.

xandrie, car il en avoit déja bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en moins de vingt jours les rempars furent élevés, & les maisons construites. Aussi y eut-il une grande émulation entre les soldats, à qui auroit le premier fourni sa tâche, car chacun avoit la sienne: & pour peupler sa nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étoient plus en état de servir, & y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le Roi des Scythes qui sont au-dela de l'Iaxarte, voiant que cette ville bâtie sur le fleuve étoit un joug qu'on lui imposoit, envoia de nombreuses troupes pour la démolir, & chasser bien loin de là celles des Macédoniens. Alexandre, qui n'avoit pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voiant qu'ils faisoient des courses à sa vûe avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé, d'autant plus que dans le même tems il apprit que le corps de troupes qu'il avoit envoié contre Maracande, avoit été taillé en piéces presque entiérement. Tant

d'obſtacles réunis enſemble auroient rebuté tout autre : les Sogdiens revoltés, les Bactriens de même, les Scythes qui le venoient harcéler, l'état où il ſe trouvoit, ne pouvant ni ſe tenir ſur ſes piés, ni monter à cheval, ni parler à ſes troupes, ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin, ſon armée paroiſſoit déterminée à ne point tenter le paſſage du fleuve à la vûe des ennemis rangés ſur l'autre bord. Le Roi paſſa la nuit dans de grandes inquiétudes : mais ſon courage le rendoit ſupérieur à tout. On lui avoit annoncé des auſpices malheureux : il força le Devin à en ſubſtituer de favorables. Au point du jour il prend ſa cuiraſſe, & ſe vient montrer à ſes ſoldats, qui ne l'avoient point vû encore depuis ſa derniére bleſſure. Ils avoient tant de vénération pour leur Roi, que ſa préſence ſeule diſſipa d'abord toutes leurs craintes, de ſorte qu'ils verſoient des larmes de joie, & venoient tous lui rendre leurs reſpects, & le preſſer de leur faire voir l'ennemi, contre lequel ils avoient auparavant refuſé d'aller. Ils travaillérent aux radeaux avec tant d'ardeur, qu'en trois jours il y en eut

douze mille de faits : on prépara aussi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme tout étoit prêt pour passer, il arriva des Ambassadeurs des Scythes, au nombre de vingt selon la coutume de leur pays, qui traversérent le camp à cheval demandant à parler au Roi. Le Roi les aiant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir ; & ils furent lontems à le regarder fixement sans dire mot, surpris apparemment, eux qui jugeoient des hommes à la mine & à la taille, de ne pas trouver que la sienne répondît à sa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le discours que Quinte-Curce lui met dans la bouche est un peu long, mais fort curieux. J'en raporterai une partie.

Si les dieux t'avoient donné un « corps porportionné à ton ambition, « tout l'univers seroit trop petit pour « toi. D'une main tu toucherois l'O- « rient, & de l'autre l'Occident : & « non content de cela, tu voudrois « suivre le soleil, & savoir où il se « cache. Tel que tu es, tu ne laisses « pas d'aspirer où tu ne saurois at- «

» teindre. De l'Europe tu passes dans » l'Asie ; & quand tu auras subjugué » tout le genre humain, tu feras la » guerre aux riviéres, aux forêts, & » aux bêtes sauvages. Ne sais-tu pas » que les grands arbres sont lontems » à croitre, & qu'il ne faut qu'une » heure pour les arracher ; que le lion » sert quelquefois de pature aux plus » petits oiseaux ; que le fer, malgré » sa dureté, est consumé par la rouil- » le ; qu'enfin il n'est rien de si fort » que les choses les plus foibles ne » puissent détruire ?

» Qu'avons-nous à démêler avec » toi ? Jamais nous n'avons mis le pié » dans ton pays. N'est-il pas permis » à ceux qui vivent dans les bois d'i- » gnorer qui tu es, & d'où tu viens ? » Nous ne voulons ni obéir ni com- « mander à personne. Et afin que tu » saches quels gens ce sont que les » Scythes, nous avons reçu du ciel, » comme un riche présent, un joug » de beufs, un soc de charrue, une » fléche, un javelot, & une coupe. » C'est de quoi nous nous servons & » avec nos amis, & contre nos en- » nemis. A nos amis, nous leur don- » nons du blé provenu du travail de

nos beufs ; avec eux nous offrons « du vin aux dieux dans la coupe : & « pour nos ennemis, nous les com- « battons de loin à coups de fléche, « & de près avec le javelot. C'est * « avec quoi nous avons autrefois « domté les peuples les plus belli- « queux, vaincu les Rois les plus « puissans, ravagé toute l'Asie, & « nous nous sommes ouvert le chemin « jusques dans l'Egypte. »

Mais toi qui te vantes de venir « pour exterminer les voleurs, tu es « toi-même le plus grand voleur de « la terre. Tu as pillé & saccagé tou- « tes les nations que tu as vaincues. « Tu as pris la Lydie, envahi la « Syrie, la Perse, la Bactriane ; tu « songes à pénétrer jusqu'aux Indes ; « & tu viens ici pour nous enlever « nos troupeaux. Tout ce que tu as, « ne sert qu'à te faire desirer plus ar- « demment ce que tu n'as pas. Ne « vois-tu point combien il y a que « les Bactriens t'arrêtent ? Pendant «

* *Ceci doit s'entendre de la fameuse irruption des Scythes, qui s'avancérent jusques dans l'Egypte, & demeurérent maitres de la haute Asie pendant vingt huit ans. Voiez le second Tome, dans l'histoire des Assyriens. Je ne me suis point ici attaché au texte de Quinte-Curce, qui souffre de grandes difficultés.*

» que tu domtes ceux-ci, les Sogdiens » ſe revoltent, & la victoire n'eſt » pour toi qu'une ſemence de guerre.

» Paſſe ſeulement l'Iaxarte, & tu » verras l'étendue de nos plaines. Tu » as beau ſuivre les Scythes, je te dé- » fie de les atteindre. Notre pauvreté » ſera toujours plus agile que ton ar- » mée chargée des dépouilles de tant » de nations ; & quand tu nous croi- » ras bien loin, tu nous verras tout » d'un coup tomber ſur ton camp : » car c'eſt avec la même viteſſe que » nous pourſuivons & que nous fuions » nos ennemis. J'apprens que les » Grecs font paſſer en proverbe & » en raillerie les ſolitudes des Scy- » thes. Oui, nous aimons mieux nos » deſerts, que vos grandes villes & » vos fertiles campagnes. Crois-moi, » la fortune eſt gliſſante : tiens-là » bien, de peur qu'elle ne t'échape. » Mets un frein à ton bonheur, ſi tu » veux en demeurer maître.

» Si tu es un dieu, tu dois faire du » bien aux mortels, & non pas leur » ravir ce qu'ils ont. Si tu n'es qu'un » homme, ſonge toujours à ce que » tu es. Ceux que tu laiſſeras en paix, » ſeront véritablement tes amis :

parce que les plus fermes amitiés «
sont entre les personnes égales, & «
ceux-là sont estimés égaux, qui «
n'ont point éprouvé leurs forces «
l'un contre l'autre. Mais ne t'imagi- «
ne pas que ceux que tu auras vain- «
cus puissent t'aimer : il n'y a jamais «
d'amitié entre le maître & l'esclave, «
& une paix forcée est bientôt suivie «
de la guerre. »

Au reste [a] ne pense pas que les «
Scythes, pour contracter une al- «
liance, fassent aucun serment. Ils «
n'ont point d'autre serment, que de «
garder la foi sans la jurer. De telles «
précautions conviennent aux Grecs, «
qui signent leurs Traités, & appel- «
lent les dieux à témoin. Pour nous, «
nous ne nous croions religieux, «
qu'autant que nous avons de bonne «
foi. Qui n'a pas honte de manquer «
de parole aux hommes, ne craint «
point de tromper les dieux ; & de «
quoi te serviroient des amis, à qui «
tu ne te fierois point ? Considére que «
nous veillerons pour toi à la garde «

a Jurando gratiam Scythas sancire ne credideris: colendo fidem jurant. Græcorum ista cautio est, qui acta consignant, & deos invocant: nos religionem in ipsa fide novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos.

» & de l'Europe, & de l'Asie. Nous » nous étendons jusqu'à la Thrace ; » & la Thrace, à ce que l'on dit, con- » fine à la Macédoine. Il ne s'en faut » que la largeur de l'Iaxarte, que nous » ne touchions à la Bactriane. Ainsi » nous sommes tes voisins des deux » côtés. Voi lequel tu aimes le mieux, » de nous avoir pour amis ou pour » ennemis.

Voila ce que dit le Barbare. Le Roi lui répondit en deux mots, *Qu'il useroit de sa fortune, & de leur conseil : de sa fortune, en continuant d'y avoir confiance ; de leur conseil, en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoié les Ambassadeurs, il mit son armée sur les radeaux qui étoient tout prêts. Il plaça sur le devant ceux qui portoient des boucliers, & les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux coups de fléches. Derriére eux étoient ceux qui dressoient des machines pour lancer des traits & des pierres, couverts des deux côtés de soldats armés de toutes piéces. Les autres qui étoient après les machines, avoient leurs boucliers joints sur leurs têtes en forme de tortues, desquels ils défendoient les matelots armés de

corselets. Le même ordre étoit gardé aux autres radeaux qui portoient les gens de cheval.

Le trajet couta beaucoup de peine aux troupes. Tout étoit capable de les rebuter : le trouble & la confusion inévitables dans une telle entreprise, la rapidité du fleuve qui entraînoit tout, la vûe d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé. Mais la présence d'Alexandre, qui étoit le premier à essuier les plus grands dangers, les leur faisoit oublier pour eux-mêmes, & ne leur laissoit de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencérent à approcher du bord, ceux qui portoient des boucliers se levérent tous ensemble, & lançant leurs javelots de pié ferme, ils ne tiroient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis, accablés de cette grêle de traits, commençoient à s'ébranler, & tournoient leurs chevaux en arriére, ils sautérent à terre avec une légéreté incroiable, & s'encourageant les uns les autres, les attaquérent vivement. Dans ce desordre, les gens de cheval, qui avoient leurs chevaux tout bridés, donnent contre les ennemis, & ache-

vent de les rompre. Le Roi ne pouvoit faire entendre ſa voix qui étoit fort foible, mais ſon exemple parloit. Ce ne fut qu'un cri d'allégreſſe & de victoire de la part des Macédoniens, qui ſe jettérent tous avec fureur contre les Barbares. Ceux-ci ne purent ſoutenir un ſi rude choc, & s'enfuirent à toute bride, car ce n'étoit que de la cavalerie. Quelque foible que fût le Roi, il les pouſſa vivement pendant un aſſez long eſpace, juſqu'à ce que, les forces lui manquant, il fut contraint de s'arréter. Après avoir commandé qu'on les pourſuivît tant que le jour dureroit, il ſe retira dans ſon camp pour ſe repoſer, & pour y attendre ſes troupes. Les Macédoniens avoient déja paſſé les bornes de Bacchus, qui étoient marquées par de groſſes pierres rangées près à près, & par de grands arbres, dont les troncs étoient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la pourſuite les emporta encore plus loin, & ils ne revinrent au camp que ſur le minuit, après avoir tué grand nombre des ennemis, & fait encore plus de priſonniers, avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chaſſoient devant eux. De leur

côté, il y demeura soixante cavaliers, & cent fantassins à peu près; & il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoia aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point animosité, mais desir de gloire, qui lui avoit mis les armes à la main contre un si vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire, & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus, relevérent extrêmement sa réputation. On avoit toujours cru que les Scythes étoient invincibles. Après leur défaite, on avoua qu'il n'y avoit point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puissante, envoiérent une ambassade à Alexandre, pour se soumettre, & lui demander son amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des excuses par leurs Ambassadeurs, rejettant la faute de ce qui étoit arrivé sur quelques particuliers, & témoignant qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il plairoit au Prince de leur ordonner.

Alexandre, délivré si heureusement du soin de cette importante guerre, tourna toutes ses pensées du côté de Maracande, où le traitre Spitaméne

s'étoit enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre, il avoit pris la fuite, & s'étoit retiré dans la Bactriane. Le Roi l'y ſuivit : mais deſeſpérant de l'atteindre, il retourna ſaccager la Sogdiane, qui eſt arroſée par le fleuve Polytiméte.

Entre les autres priſonniers Sogdiens, il y eut trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du pays, tous bienfaits & de bonne mine ; leſquels aiant ſu qu'on les menoit au ſupplice par le commandement d'Alexandre, ſe mirent à chanter des chants d'allégreſſe, à ſauter, & à danſer, témoignant une joie exceſſive. Le Roi, étonné de les voir aller à la mort ſi gaiement, ſe les fit amener, & leur demanda, d'où leur venoit ce tranſport de joie, voiant la mort devant leurs yeux. Ils répondirent, que ſi tout autre que lui les faiſoit mourir, ils s'affligeroient : mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par l'ordonnance d'un ſi grand Roi, vainqueur de toutes les nations, ils béniſſoient une mort ſi glorieuſe, & dont les plus vaillans hommes ſouhaiteroient de mourir. Alexandre, admirant cette grandeur de courage, leur demanda

s'ils vouloient bien qu'il leur donnât la vie, à condition qu'ils ne ſeroient plus ſes ennemis. Ils l'aſſurérent qu'ils n'avoient jamais été ſes ennemis; qu'étant attaqués, ils s'étoient défendus; & que ſi l'on fût venu à eux par la douceur, & non par la violence, ils auroïent tâché de ne ſe point laiſſer vaincre en politeſſe & générosité. Le Roi leur demanda encore quel gage ils lui donneroient de leur foi: Point d'autre, répondirent-ils, « que cette même vie que nous re- « cevrons de votre bonté, & que « nous ſerons toujours prêts de vous « rendre quand vous nous la redeman- « derez; » & ils lui tinrent parole. Quatre d'entr'eux, qu'il mit au nombre de ſes Gardes, le diſputérent aux Macédoniens en zêle & en fidélité.

Le Roi, après avoir laiſſé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, paſſa à Bactres. Là, aiant aſſemblé tous ſes Généraux, il fit amener Beſſus en leur préſence; & après lui avoir reproché ſa perfidie, & lui avoir fait couper le nez & les oreilles, il l'envoia à Ecbatane pour y ſouffrir le dernier ſupplice ſous les yeux de la mere de Darius. Plutarque nous a laiſſé

la deſcription de ce ſupplice. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide. Enſuite, quand on leur eut laiſſé la liberté de retourner à leur état naturel, ils ſe redreſſérent avec tant de violence, qu'ils emportérent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelérent de la ſorte. C'eſt encore aujourd'hui le même ſupplice qu'on fait ſouffrir aux criminels de leze-Majeſté au premier chef, en les faiſant tirer à quatre chevaux.

Il arriva dans ce tems-là à Alexandre, tant de la Macédoine que de la Gréce, des recrues aſſez conſidérables, qui montoient à plus de ſeize mille hommes. Avec un renfort ſi nombreux, il acheva de réduire & de ſoumettre tous ceux qui s'étoient ſoulevés. Pour les tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

AN.M.3676. AV.J.C.328. Tout étoit calme. Il ne reſtoit plus qu'une place, appellée *Petra Oxiana*, le Rocher d'Oxus, que tenoit Arimaze Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, & des munitions pour deux ans. Ce Rocher, fort haut,

& escarpé de tous côtés, n'avoit qu'un sentier taillé dans le roc par où l'on pouvoit y monter. Le Roi aiant reconnu la place, hésita lontems s'il ne devoit pas passer outre : mais, comme son caractére étoit de chercher en tout le merveilleux, & de tenter l'impossible, il se mit en tête de vaincre ici même la nature, qui sembloit avoir fortifié ce Rocher contre toute la puissance des hommes. Néanmoins, avant que de s'engager à ce siége, il fit parler à ces Barbares pour les engager à se rendre. Arimaze reçut avec hauteur cette proposition, & outre plusieurs autres paroles d'insulte, il demanda *si Alexandre, qui pouvoit tout, pouvoit aussi voler, & si la nature lui avoit subitement donné des ailes.*

Cette réponse insolente piqua jusqu'au vif Alexandre. Il donna ordre qu'on lui choisît dans les troupes parmi les montagnards trois cens jeunes hommes des plus dispos & des plus adroits qu'on pourroit trouver. Quand on les lui eut amenés, « Ç'a « été avec vous, valeureuse Jeunesse, « leur dit-il, que j'ai forcé les places « qu'on avoit cru imprenables, que « j'ai franchi les montagnes toujours «

» couvertes de neiges, traversé les ri-
» viéres, & percé les défilés de la Cili-
» cie. Vous me connoiſſez, & je vous
» connois. Ce Roc que vous voiez
» n'a qu'une iſſue, que les Barbares
» gardent ſans ſonger au reſte. Il n'y
» a ni guet ni ſentinelle que du côté
» qui regarde notre camp. Si vous
» cherchez bien, il n'eſt pas que vous
» ne trouviez quelque ſentier qui
» vous ménera au haut du Rocher.
» La nature n'a rien fait de ſi inac-
» ceſſible, où la valeur ne puiſſe at-
» teindre; & ce n'eſt que pour avoir
» entrepris ce que jamais perſonne
» n'avoit eſpéré, que nous ſommes
» maîtres de l'Aſie. Gagnez ce ſom-
» met, & quand vous vous en ſerez
» ſaiſis, élevez un étendart blanc pour
» ſignal, & je ne manquerai pas de
» vous ôter l'ennemi de deſſus les
» bras, & de l'attirer à moi en fai-
» ſant diverſion. « Le Roi accompa-
gna cet ordre de magnifiques pro-
meſſes: mais la plus grande récom-
penſe pour eux étoit de lui plaire.
Pleins d'ardeur, & s'imaginant déja
être au ſommet, ils partent, après
avoir fait proviſion de coins de fer
pour ficher entre les pierres, de cram-
pons, & de groſſes cordes.

Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda de se mettre en marche à la seconde veille de la nuit par l'endroit qui sembloit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils se pourvurent de vivres pour deux jours ; & n'aiant que leurs épées & leurs javelines ils commencérent à monter, marchant quelque tems à pié : puis, quand il falut grimper, les uns s'acrochoient aux pierres qui avançoient, & se soulevoient eux-mêmes ; les autres enfonçoient leurs crampons dans la neige qui étoit gélée, pour se soutenir dans les endroits glissans ; d'autres enfin plantant leurs coins avec force, en faisoient des échelles pour s'aider à monter. Ils passérent ainsi tout le jour pendus à cette roche avec mille peines & mille dangers, aiant à luter en même tems contre la neige, contre le froid, contre le vent. Néanmoins le plus fort restoit à faire, & il leur sembloit que le roc croissoit toujours en hauteur à mesure qu'ils avançoient. Mais ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le triste spectacle de quelques-uns de leurs compagnons qui tomboient dans les précipices, &

Sur les neuf ou dix heures.

dont le malheur leur apprenoit ce qu'ils avoient à craindre. Ils continuérent pourtant, & firent si bien, que malgré toutes ces difficultés ils gagnérent le haut du Roc. Mais ils étoient tous horriblement fatigués, & quelques-uns même ne pouvoient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit & le sommeil les prirent en même tems, & se couchant de côté & d'autre dans les endroits qui étoient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillérent de ce profond sommeil, & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenoit caché, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur apprit où se tenoient les ennemis. Ils élevérent donc le signal comme on en étoit convenu, & la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente deux, qui avoient péri en montant.

Le Roi, également touché & du desir d'emporter la place, & du danger visible où ces hommes étoient exposés, fut tout le jour sur pié à regarder ce Rocher, & ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain, dès le grand

matin, il fut le premier qui aperçut le ſignal. Néanmoins il doutoit encore ſi ſes yeux ne le trompoient point, à cauſe de la fauſſe clarté que fait l'aube au point du jour: mais la lumiére venant à croitre le mit hors de doute. Aiant donc fait appeller Cophès, par lequel il avoit d'abord ſondé la volonté des Barbares, il l'envoia pour la ſeconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti; & s'ils s'opiniâtroient ſur la bonté de la place, il avoit ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenoient le ſommet du rocher. Cophès fit ce qu'il put pour réſoudre Arimaze à capituler, lui répréſentant qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi s'il ne l'arrétoit pas davantage devant un Roc, au préjudice des grands deſſeins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus inſolens qu'auparavant, & lui commanda de ſe retirer. Cophès le prenant par la main, le pria de ſortir avec lui hors de la caverne: ce que le Barbare lui aiant accordé, il lui montra les Macédoniens logés ſur ſa tête, & d'un ton railleur & inſultant, *Vous voiez*,

leur dit-il, *que les ſoldats d'Alexandre ont des ailes*. On entendoit cependant de tous côtés ſonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée pouſſer en l'air des cris d'allégreſſe & de victoire. Tout cela enſemble, quoi qu'aſſez frivole par ſoi-même, jetta néanmoins, comme il arrive aſſez ſouvent, une telle allarme & un tel trouble parmi les Barbares, que, ſans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étoient montés, ils ſe crurent perdus. On rappella donc Cophès, & on envoia avec lui trente des principaux pour remettre la place à condition de ſortir la vie ſauve. Le Roi, quoiqu'il eût tout à craindre, irrité de la fierté d'Arimaze, refuſa de les recevoir à aucune compoſition. Une confiance aveugle & téméraire dans ſon bonheur, qui ne s'étoit jamais démenti, lui ôtoit toute vûe du danger. Arimaze, de ſon côté, aveuglé par la crainte, & n'enviſageant point de reſſource, deſcendit avec ſes parens & la principale Nobleſſe du pays dans le camp d'Alexandre. Ce Prince, qui n'étoit pas maître de ſa colére, oubliant ce que la bonne foi & l'hu-

manité exigeoient de lui dans cette occaſion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du Rocher. La multitude qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là ; & Artabaze laiſſé Gouverneur du Roc, & de toute la province d'alentour.

§. XV.

Mort de Clitus. Diverſes expeditions d'Alexandre. Il entreprend de ſe faire adorer à la maniére des Perſes. Mécontentement des Macédoniens. Mort du philoſophe Calliſthéne.

Alexandre aiant ſubjugué les Maſſagétes & les Dahes, entra dans la Bazarie. C'eſt une province qui renferme dans ſon étendue beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le Prince y prit le plaiſir de la chaſſe, qui ne fut pas pour lui ſans danger. Un lion d'une épouvantable grandeur vint droit à lui : il le tua d'un ſeul coup. Quoique ce combat lui eût réuſſi, les Macédoniens, allarmés du péril qu'il avoit couru, & toute l'armée en ſa perſonne, ordon-

Q. Curt. lib. 8. cap. 1-8. Arrian. lib. 4. pag. 161-171. Plut. in Alex. p. 693-696. Juſtin. l. 12. cap. 6-7.

nérent, conformément aux coutumes de leur pays, que le Roi n'iroit plus à la chasse à pié, & sans avoir quelques-uns des Grands & de ses Officiers avec lui. Ils savoient qu'un Roi n'est point à lui, mais à ses peuples; qu'il doit se ménager pour eux, & réserver son courage pour d'autres périls; & que la gloire de passer pour habile à tuer des bêtes, peu digne d'un grand Prince, ne doit point être achetée si cher.

De là il revint à Maracande, où il appaisa quelques mouvemens qui s'étoient élevés dans le pays. Artabaze l'aiant prié de le décharger du Gouvernement de cette province à cause de son grand âge, il en pourvut Clitus. C'étoit un vieil Officier de Philippe, & qui s'étoit signalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui à la bataille du Granique, comme Alexandre combattoit la tête nue, & que Rosace avoit déja le bras levé pour le fraper par derriére, couvrit le Roi de son bouclier, & abbattit la main du Barbare. Sa sœur Hellanice avoit nourri Alexandre, qui ne l'aimoit pas moins que sa propre mere. Comme, pour toutes ces raisons, il considéroit fort Clitus,

Clitus, il lui confia une des provinces les plus importantes de son empire, avec ordre de partir dès le lendemain.

Avant son départ, il fut convié le soir à un festin, où le [a] Roi, après avoir beaucoup bû, se mit à célébrer ses propres exploits, sans garder aucune mesure dans les louanges qu'il se donnoit à lui-même, jusqu'à se rendre insupportable à ceux même qui savoient qu'il disoit la vérité. Les plus âgés néanmoins se tûrent, jusqu'à ce qu'aiant commencé à rabaisser les actions guerriéres de Philippe, il se vanta, « Que la fameuse victoire de « Chéronée étoit son ouvrage, & que « la gloire de cette célébre journée lui « avoit été ravie par la malignité & « la jalousie de son pere. Qu'en la sé- « dition, survenue entre les Macédo- « niens & les Grecs soudoiés, Phi- « lippe, affoibli de la blessure qu'il « avoit reçue dans ce tumulte, s'étoit « couché par terre, & n'avoit point « trouvé de meilleur expédient pour « se sauver, que de faire le mort; «

Il n'est point parlé ailleurs de cette sédition.

a In quo Rex, cùm multo incaluisset mero, immodicus æstimator sui, celebrare quæ gesserat cœpit: gravis etiam eorum auribus, qui sentiebant vera memorari *Q. Curt.*

» qu'alors il l'avoit couvert de ſon » bouclier, & tué de ſa main ceux » qui vouloient ſe jetter ſur lui : mais » que ſon pere n'avoit jamais pu » ſe réſoudre à l'avouer franchement, » comme aiant regret de devoir la » vie à ſon fils. Qu'en la guerre con- » tre les Illyriens, il avoit tout fait » lui ſeul, Philippe ne s'y étant point » trouvé, & n'aiant rien ſû de la dé- » faite des ennemis que par ſes lettres. » Que ceux-là étoient dignes de louan- » ge, non pas qui s'alloient faire ini- » tier aux * myſtéres des Samothra- » ces lorſqu'il faloit mettre à feu & » à ſang toute l'Aſie, mais qui par » la grandeur de leurs exploits avoient » ſurpaſſé la créance des hommes.

Ces diſcours, & d'autres pareils, faiſoient beaucoup de plaiſir à la Jeuneſſe, mais bleſſoient vivement ceux qui étoient plus âgés, ſur-tout à cauſe de Philippe, ſous lequel ils avoient lontems porté les armes. Clitus, qui étoit auſſi échaufé par le vin, ſe tournant

* *Les Généraux, avant que de partir pour leurs expéditions, avoient coutume de ſe faire initier dans ces Myſtéres, & d'offrir des ſacrifices aux dieux qui y préſidoient. Apparemment que Philippe avoit obſervé cette cérémonie, qui peutétre avoit retardé quelque entrepriſe.*

vers ceux qui étoient au-dessous de lui à table, leur raporta un passage d'Euripide, de telle sorte que le Roi pouvoit plutôt ouir le son de sa voix que les paroles. Le sens de ce passage étoit, « Que les Grecs avoient eu « grand tort d'ordonner qu'aux ins- « criptions des trophées on mettroit « seulement le nom des Rois; parce-[a] « que c'étoit dérober à de vaillans « hommes la gloire qu'ils avoient ac- « quise au prix de leur sang. « Le Roi, se doutant bien qu'il lui étoit échapé quelque chose de desobligeant, demanda à ceux qui étoient les plus proches ce qu'il avoit dit. Comme personne ne répondoit, Clitus, haussant la voix peu à peu, se mit à raconter les actions & les guerres de Philippe dans la Gréce, les préférant à tout ce qui se faisoit alors; ce qui excita une grande dispute entre les jeunes & les vieux. Quelque peine que le Roi sentît intérieurement, il dissimula d'abord en se faisant violence, & parut écouter patiemment tout ce que disoit Clitus à son desavantage. Il sembloit même qu'il auroit encore retenu son emportement, si Clitus en

Dans Andromaque.

a Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi.

fût demeuré là. Mais celui-ci, pouſſant toujours l'inſolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le Roi & de lui inſulter, en vint juſqu'à prendre ouvertement la défenſe de Parménion, & juſqu'à ſoutenir que la ruine de Thébes n'étoit rien en comparaiſon de la victoire de Philippe ſur les Athéniens, & que les vieux Capitaines Macédoniens, quoiqu'ils euſſent été quelquefois malheureux, valoient beaucoup mieux que ceux qui avoient la témérité de les décrier.

Alexandre lui aiant dit ſur cela qu'il plaidoit ſa propre cauſe, en appellant la lâcheté un malheur, Clitus ſe leve, & les yeux bouffis de vin & de colére: » C'eſt pourtant cette main, lui dit-il en étendant le bras, » qui vous ſauva la vie à la bataille du Granique. » C'eſt par le ſang & les bleſſures de » ces Macédoniens taxés de lâcheté, » que vous êtes devenu ſi grand. Mais la » fin tragique de Parménion nous apprend quelle récompenſe eux & moi » nous devons attendre de nos ſervices. » Ce dernier reproche piqua juſqu'au vif Alexandre: il ſe retint pourtant encore, & ſe contenta d'ordonner à Clitus de ſortir de ſa table.

Il a raiſon, dit Clitus en ſe levant, « de ne vouloir point ſouffrir à ſa ta- « ble des hommes libres, qui ne ſa- « vent dire que la vérité. Il ſera bien « de paſſer ſa vie avec des barbares & « des eſclaves, qui adoreront volon- « tiers ſa ceinture Perſienne & ſa robe « blanche. « Le Roi ne fut plus maître de ſa colére, & s'étant jetté ſur la javeline de l'un de ſes Gardes, il en auroit percé ſur le champ Clitus, ſi d'un côté les Courtiſans ne l'avoïent retenu, & ſi de l'autre les amis de Clitus ne l'avoient pouſſé avec grande peine hors de la ſalle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant avec inſolence des vers injurieux au Prince, qui le voiant près de lui, le perça de ſa javeline, & le renverſa mort par terre, en lui diſant ces paroles : *Va-t-'en maintenant trouver Philippe, Parménion, & Attalus.*

La colére du Roi étant comme éteinte tout-à-coup dans le ſang de Clitus, ſon crime alors ſe montra à lui avec toute ſon énormité & toute ſa noirceur. Il avoit tué un homme, qui à la vérité avoit abuſé de ſa patience, mais qui juſques-là avoit été un fidéle ſerviteur, & qui bien que

ce Prince eût honte de l'avouer, lui avoit ſauvé la vie. Il venoit de faire l'office abominable de bourreau, en puniſſant par un meurtre horrible des paroles indiſcretes, qui pouvoient être imputées au vin. Comment oſeroit-il paroître devant la ſœur de Clitus ſa nourrice, & lui préſenter une main ſouillée du ſang de ſon frere ? Ne pouvant ſoutenir ces triſtes réflexions, il ſe jette ſur le corps de ſon ami, en arrache la javeline, & s'en ſeroit percé lui-même, ſi les Gardes étant promtement accourus ne lui euſſent ſaiſi les mains, & ne l'euſſent emporté par force dans ſa chambre.

Il paſſa toute la nuit & le jour ſuivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuiſé toutes ſes forces à gémir & à ſe lamenter, il demeura ſans voix, étendu par terre, pouſſant ſeulement de tems en tems de profonds ſoupirs. Ses amis, qui craignoient les ſuites de ce ſilence, entrérent par force dans ſa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le conſoler : mais le Devin Ariſtandre l'aiant fait ſouvenir d'un ſonge où il avoit cru voir Clitus en robe noire aſſis à ſa table, & lui

aiant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé de toute éternité par le Destin, & par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. A ce Devin succédérent deux Philosophes, Callisthéne & Anaxarque. Le premier l'aborda doucement, & essaia de se rendre maître de sa douleur en s'insinuant peu à peu dans son esprit, en tâchant de le rappeller à lui-même par des réflexions solides & tirées du fond de la philosophie, & évitant avec soin tout ce qui pouvoit renouveller son affliction, & aigrir une plaie encore toute saignante, & qui demandoit d'être traitée avec une extrême délicatesse. Anaxarque ne garda pas tant de mesures. Il se mit à crier dès l'entrée, *Quoi! est-ce là cet Alexandre, sur qui toute la terre à les yeux ouverts? Eh le voila étendu sur le plancher, fondant en larmes comme un vil esclave! Ignore-t-il donc qu'il est la loi suprême de ses sujets, & qu'il n'a vaincu que pour être Seigneur & Maître, & nullement pour se soumettre à une vaine opinion?* Le Roi avoit résolu de se laisser mourir. Ses amis eurent bien de la peine à le faire consentir à prendre de la nourriture. Les Macédo-

niens déclarérent par un Décret, que Clitus avoit été tué avec justice. Le philosophe Anaxarque avoit donné lieu à ce Décret, en soutenant que la volonté des Princes est la loi souveraine de l'Etat. Foibles ressources contre les cris d'une conscience justement allarmée, que les flateries & les faux raisonnemens ne sont point capables de faire taire !

La faute de Clitus étoit grande, & ne peut s'excuser. Il étoit à la vérité de son devoir de ne prendre aucune part à des discours qui tendoient à flétrir la gloire de Philippe son bienfaiteur, & de marquer son improbation par un morne & modeste silence. Il pouvoit même peutêtre rendre à son mérite un témoignage favorable, pourvû que ce fût avec retenue & sagesse. Si une telle modération avoit mal réussi, il auroit été à plaindre, mais il ne se seroit pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux & sanglans, c'est ignorer ce qui est dû à la personne sacrée des Rois, par raport ausquels, malgré les injustices & les violences qu'ils pourroient commettre, non seulement toute parole de mépris & d'insulte est inter-

dite, mais encore toute parole peu respectueuse & peu mesurée, parce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonstance du repas diminue beaucoup, ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un Prince appelle un sujet à sa table, qu'il l'associe à sa débauche, que lui-même l'excite à boire, il semble que le Prince oublie qu'il est le maître, & qu'il consent que les conviés l'oublient aussi; qu'il autorise en quelque sorte les libertés, les familiarités, les saillies que le vin inspire ordinairement: & s'il trouve mauvais qu'un sujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même, qui le premier s'est égalé le sujet. Une faute commise dans ces circonstances, est toujours faute: mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le sang du coupable.

Quelqu'un compare [a] au foudre la colére, quand elle se trouve unie à la puissance. En effet quel ravage alors ne cause-t-elle point? Que sera-ce donc, si l'on y joint encore l'ivresse?

[a] Fulmen est, ubi cum potestate habitat iracundia. *Publ. Syr.*

On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce Prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure a vaincre ces deux défauts, & [a] même d'y avoir été fortifié par l'exemple de l'un de ses Gouverneurs ! car on prétend qu'ils furent une suite de son éducation. Quoi de plus bas & de plus indigne d'un Roi, que l'excès du vin ? Quoi de plus funeste & de plus meurtrier, que l'emportement de la colére? [b] Alexandre, vainqueur de tant de peuples, succomba à ces deux vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Séneque, qu'il avoit plus travaillé à vaincre les autres, qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand & le plus glorieux de tous les empires, est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits & rassurer sa contenance, passa

a Nec minùs error eorum nocet moribus : si quidem Leonides Alexandri pedagogus, ut à Babylonio Diogene traditur, quibusdam eum vitiis imbuit, quæ robustum quoque & jam maximum regem ab illa institutione puerili sunt prosecuta. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 1.

b Victor tot regum atque populorum, iræ succubuit. Id enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, quàm affectus . . Imperare sibi, maximum imperium est. *Senec. Epist.* 113.

dans la Xenippe, qui eſt une province frontiére de la Scythie, où s'étoient retirés quelques rebelles, qu'il ſoumit, & à qui il pardonna. De là il vint avec ſon armée au Roc Choriéne, dont Syſimethre étoit Gouverneur. L'accès en paroiſſoit impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher après avoir ſouffert des peines infinies; & par l'entremiſe d'Oxarte, Prince de la même nation qui s'étoit attaché à Alexandre, il engagea Syſimethre à ſe rendre. Le Roi lui laiſſa le gouvernement de cette place, & lui fit eſpérer de grands avantages s'il demeuroit fidéle.

Il avoit réſolu d'attaquer les Dahes, parce qu'il ſavoit que Spitaméne, le Chef des rebelles, s'y étoit retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce Barbare, ne pouvant plus ſoutenir la vie errante & malheureuſe que ſon mari lui faiſoit mener, & l'aiant preſſé inutilement à pluſieurs repriſes de ſe rendre au Vainqueur, elle l'égorgea pendant la nuit, & toute couverte de ſang elle alla elle-même porter ſa tête au Roi. Un tel ſpectacle lui fit horreur, & il la chaſſa honteuſement de ſon camp.

Alexandre, après avoir tiré ſon armée des garniſons où elle avoit hiverné durant trois mois, prit la route d'une contrée appellée Gabaze. Il eſſuia en chemin un orage effroiable. Des éclairs, qui ſe ſuccedoient de moment en moment ſans relâche, éblouiſſoient les yeux & abbatoient le courage des ſoldats. Il tonnoit preſque ſans ceſſe, & ils voioient à chaque inſtant la foudre tomber devant eux, n'oſant ni marcher ni s'arrêter; quand tout-à-coup il vint une groſſe pluie, mêlée de grêle, & qui reſſembloit à un torrent; & la force du froid, fort grand dans ce pays, geloit l'eau de cette pluie à meſure qu'elle tomboit à terre. L'armée eut infiniment à ſouffrir. Le Roi, ſeul invincible à tant de maux, alloit & venoit autour des ſoldats, les conſoloit, les encourageoit, & leur montrant la fumée qui ſortoit de quelques cabanes éloignées, les exhortoit à s'y tranſporter le plus promtement qu'ils pourroient. Aiant fait couper un grand nombre d'arbres, & les aiant entaſſés en monceaux de côté & d'autre, il fit faire des feux en pluſieurs endroits; & c'eſt ce qui ſauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes.

Le Roi fit rendre aux Officiers & aux ſoldats tout ce qu'ils avoient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher, il paſſa dans le pays des Saces, qu'il parcourut & ravagea. Bientôt après Oxarte le reçut chez lui, & lui fit un feſtin ſuperbe, où il déploia toute la magnificence des Barbares. Il avoit une fille, appellée Roxane, qui joignoit à une rare beauté des enjouemens pleins de grace & d'eſprit. Alexandre ne put réſiſter à ſes charmes, & l'épouſa, couvrant ſa paſſion du prétexte ſpécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme, en confondant leurs intérêts, & ne laiſſant plus de différence entre les vaincus & les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, & révolta les principaux de ſa Cour, qui ne pouvoient voir ſans peine qu'il eût pris pour ſon beau-pere un de ſes eſclaves : mais, [a] depuis la mort de Clitus toute liberté de parler étant bannie, ils applaudiſſoient des yeux &

[a] Sed, poſt Clyti cædem libertate ſublata, vultu, qui maximè ſervit, aſſentiebantur. *Q. Curt.*

du viſage, qui s'accommodent merveilleuſement à la flaterie & à une complaiſance ſervile.

Au reſte, aiant réſolu d'aller aux Indes, & de-là ſur l'Océan, il commanda, pour ne rien laiſſer derriére lui qui pût traverſer ſes deſſeins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeuneſſe, & qu'on les lui amenât armés, pour lui ſervir d'otages auſſi-bien que de ſoldats. Cependant il envoia Cratére contre quelques revoltés, dont il vint à bout aiſément. Polyſperchon réduiſit auſſi ſous le joug une contrée nommée Bubacéne; de ſorte que, tout étant paiſible, Alexandre ne ſongeoit plus qu'a la guerre des Indes. Ce pays étoit eſtimé le plus riche de tout l'univers, non-ſeulement en or, mais en perles & en pierreries, dont les habitans ſe parent avec plus de luxe que de grace. On diſoit que les boucliers des ſoldats étoient d'or & d'ivoire; & le Roi, qui ſe voyoit au-deſſus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ſes ſoldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or & d'argent les cuiraſſes, &

ſe prépara à marcher pour cette entrepriſe avec ſix-vingts mille hommes équipés de la ſorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit tems de faire éclore le deſſein qu'il avoit formé depuis lontems, de ſe faire rendre les honneurs divins : & il ne ſongea plus qu'aux moiens de mettre ce projet à exécution. Il vouloit que non-ſeulement on l'appellât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux eſprits auſſi-bien qu'aux langues ; & que les Macédoniens ſe proſternaſſent en terre pour l'adorer à la façon des Perſes. Dans [a] une ſi folle prétention, il ne manquoit point de flateurs, peſte ordinaire des Cours, & plus à craindre pour les Princes que les armes de leur ennemis. Il eſt vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'aiant voulu ſe relâcher en rien des coutumes de ſon pays. Tout le mal venoit de quelques Grecs, dont les mœurs corrompues deshonoroient la profeſſion qu'ils faiſoient d'enſei-

a Non deerat talia concupiſcenti perniciosa adulatio, perpetuum malum regum, quorum opes ſæpius aſſentatio, quàm hoſtis, evertit. *Q. Curt.*

gner les ſciences & la vertu. Rebut mépriſable de la Gréce, ils avoient néanmoins plus de crédit auprès du Roi, que ni les Princes de ſon ſang, ni ſes Généraux d'armée. C'étoient ces ſortes de gens qui le plaçoient dans le ciel, & qui publioient par tout qu'Hercule, Bacchus, Caſtor, & Pollux, céderoient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, & fit un feſtin avec une pompe incroiable, où il convia les plus grands Seigneurs de ſa Cour tant Macédoniens que Grecs, & les plus qualifiés d'entre les Perſes. Il ſe mit à table avec eux; & après y avoir demeuré quelque tems, il ſe retira. Alors Cléon, l'un de ſes flateurs, prit la parole, & s'étendit fort ſur les louanges du Roi: tout cela étoit concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avoit, qu'ils pouvoient, diſoit-il, reconnoître & paier à peu de frais & avec deux grains d'encens ſeulement, en le reconnoiſſant pour dieu, puiſqu'auſſi bien ils le croioient tel. Il cita l'exemple des Perſes. Il fit remarquer qu'Hercule même & Bacchus n'avoient été faits dieux, qu'après avoir ſurmonté

l'envie de ceux qui vivoient de leur tems. Que si les autres faisoient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il étoit résolu de commencer, & de l'adorer s'il rentroit dans la sale. Mais qu'il faloit que tous fissent leur devoir, & principalement ceux qui faisoient profession de sagesse, lesquels devoient donner aux autres l'exemple de la vénération qui étoit dûe à un si grand Roi.

On voioit bien que ces paroles s'adressoient à Callisthéne. C'étoit un parent d'Aristote, qui l'avoit donné à Alexandre son Eleve, pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse & sa gravité le faisoient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empêcher de tomber dans les excès où son sang bouillant & sa jeunesse le portoient. Mais on l'accusoit de n'avoir point les maniéres douces & insinuantes de la Cour, & [a] de ne connoitre point certain milieu, certain tempérament, entre une lâche complaisance, & une roideur inflexible. Aristote

Diog. Laert. in Aristot. lib. 5. pag. 303.

a Inter abruptam contumaciam & deforme obsequium pergere iter ambitione ac periculis vacuum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 20.*

avoit tenté inutilement d'adoucir ſon humeur, & prévoiant les ſuites que pouvoit avoir cette liberté bruſque de dire ſon ſentiment, & il lui répétoit ſouvent ce vers d'Homére :

> Ta [a] liberté, mon fils, abrégera tes jours.

Sa prédiction ne fut que trop vraie.

Ce Philoſophe, dans l'occaſion dont il s'agit, voiant que tout le monde gardoit le ſilence, & que chacun avoit les yeux tournés ſur lui, tint un diſcours, où il me ſemble qu'on ne trouve rien d'outré. Mais il arrive ſouvent, quand on ſe trouve obligé par ſon devoir de contredire & de combattre le goût du Prince, que le zêle le plus meſuré & le plus reſpectueux eſt traité d'inſolence & de rébellion. » Si le Roi, dit-il, eût été » préſent au diſcours que tu viens de » faire, aucun de nous ne ſeroit en » peine de te répondre : car lui-même » te l'auroit interdit, & n'auroit pas » ſouffert que tu le portaſſes à prendre » les coutumes des Barbares, en ren» dant odieuſe ſa perſonne & ſa gloi» re par une ſi indigne flaterie. Mais » puiſqu'il eſt abſent, je te répondrai

a Ὠκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι, οἷ' ἀγορεύεις.

pour lui. J'eſtime Alexandre digne « de tous les honneurs qu'un mortel « peut recevoir : mais il y a de la dif- « férence entre le culte des dieux, & « celui des hommes. Le premier com- « prend les temples, les autels, les « priéres, & les ſacrifices : le ſecond « ſe borne à de ſimples louanges, & à « des hommages de reſpect. Nous ſa- « luons ceux-ci, & tenons à gloire de « leur rendre ſoumiſſion, obéiſſance, « fidélité : mais nous adorons les au- « tres, nous leur conſacrons des fê- « tes, & chantons à leur gloire des « hymnes & des cantiques. Le culte « même des dieux eſt différent à pro- « portion de leur grandeur, & les « hommages que l'on rend à Caſtor « & à Pollux ne ſont pas ſemblables à « ceux qui ſont dûs à Mercure & à « Jupiter. Il ne faut donc pas, en con- « fondant tout, ni rabaiſſer les dieux « à la condition des mortels, ni éle- « ver un mortel à la condition d'un « dieu. Alexandre entreroit dans une « juſte indignation, ſi l'on rendoit à « un autre les hommages qui ne ſont « dûs qu'à ſa perſonne ſacrée : devons- « nous moins craindre celle des dieux, « ſi nous communiquons leurs hon- «

» neurs à des mortels ? Notre Prince » eſt fort au-deſſus des autres, je le » ſai ; c'eſt le plus grand des Rois, » & le plus glorieux des Conqué- » rans : mais c'eſt un homme, & non » un dieu. Pour avoir ce titre, il faut » qu'il ait dépouillé ce qu'il a de mor- » tel ; & nous avons bien intérêt de » ſouhaiter que cela n'arrive que le » plus tard qu'il ſe pourra. Les Grecs » n'ont adoré Hercule qu'apres ſa » mort, & lorſque l'Oracle l'a com- » mandé. On nous cite l'exemple des » Perſes. Mais depuis quand les vain- » cus font-ils la loi aux vainqueurs ? » A-t-on oublié qu'Alexandre a paſſé » l'Helleſpont, pour aſſujettir l'Aſie à » la Gréce, & non pas la Gréce à » l'Aſie ?

Le profond ſilence avec lequel Calliſthéne fut écouté, marquoit aſſez ce qu'on penſoit. Le Roi, caché derriére une tapiſſerie, avoit tout entendu. Il fit dire à Cléon, que, ſans inſiſter davantage, il ſe contentât qu'à ſon retour les Perſes ſe proſternaſſent ſelon leur coutume. Bien-tôt après il rentra, feignant d'avoir été occupé à quelque affaire d'importance. Auſſi-tôt les Perſes ſe mirent à l'adorer. Poly-

ſpercon, qui étoit auprès de lui, voiant qu'un d'entr'eux, à force de s'incliner, touchoit du menton contre terre, lui dit en ſe moquant *qu'il frappât encore plus fort.* Le Roi, piqué de cette raillerie, le fit mettre en priſon, & rompit l'aſſemblée. Il lui pardonna pourtant dans la ſuite : il n'en fut pas ainſi de Calliſthéne.

Pour s'en délivrer, il lui ſuppoſa un crime, dont il étoit bien éloigné. Hermolaüs, l'un de ces jeunes Officiers qui accompagnoient par-tout le Roi, avoit, pour un mécontentement particulier, formé une conſpiration contre lui. Elle fut heureuſement découverte dans le moment même où elle devoit être miſe à exécution. Les coupables furent arrétés, mis à la queſtion, & exécutés. Aucun n'avoit chargé Calliſthéne. Il avoit été lié aſſez particulierement avec Hermolaüs. C'en fut aſſez. On le jetta dans un cachot, on le mit dans les fers, on lui fit ſouffrir les plus rudes ſupplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il proteſta toujours de ſon innocence, & expira dans les tourmens.

Rien n'a tant deshonoré la mémoi-

re d'Alexandre que la mort injuſte & cruelle de Calliſthéne. C'étoit un homme vraiment Philoſophe par la ſolidité de ſon eſprit, par l'étendue de ſes connoiſſances, par la pureré de ſes maximes, par la rigidité de ſa vie, par la régularité de ſes mœurs, & ſurtout par une haine déclarée de toute diſſimulation & de toute flaterie. Il n'étoit pas né pour la Cour, où il faut avoir un eſprit ſouple, pliant, accommodant; quelquefois même fourbe & perfide; mais au moins diſſimulé & flateur. Il ſe trouvoit rarement à la table du Roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; & quand il gagnoit ſur lui de s'y rendre, ſon air triſte & taciturne étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y diſoit, & de tout ce qui s'y paſſoit. Avec cette humeur un peu trop ſauvage, ç'auroit été un tréſor ineſtimable pour un Prince qui auroit aimé la verité: car parmi tant de milliers d'hommes qui environnoient Alexandre, & qui lui faiſoient la cour, il étoit le ſeul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des Princes qui connoiſſent le prix d'un tel tréſor, & qui ſachent en faire uſage? La verité perce

bien rarement ces nuages que forment l'autorité des Grands, & la flaterie de leurs Courtisans. Aussi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans ses Conseils aucune parole libre: ceux même qui avoient le plus de zêle pour le bien public & pour sa personne, se crurent dispensés de le détromper. La flaterie seule desormais écoutée, prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre, & le punit justement d'avoir sacrifié à la folle ambition de se faire adorer par les peuples le plus homme de bien qu'il eût à sa suite.

Je le répete avec Sénéque : la mort [a] de Callisthéne est pour Alexandre un reproche éternel, & un crime ineffa-

[a] Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, occidit Persarum multa millia; opponetur, & Callisthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penès quem tunc magnum regnum erat; opponetur, & Callisthenem. Quotiens dictum erit, omnia oceano tenus vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus, & imperium ex angulo Thraciæ usque ad orientis terminos protulit; dicetur, sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua ducum regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quàm scelus Callisthenis. *Senec. Nat. Quæst. lib. 6. cap. 23.*

çable, dont nulle belle qualité, nulle action guerriére quelque éclatante qu'elle puisse être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre, il a tué des milliers de Perses, il a détrôné & fait périr le plus puissant des Rois de la terre, il a subjugué des provinces & des peuples sans nombre, il a pénétré jusqu'a l'Océan, & porté les bornes de son empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient : en répondant à chacun de ces faits, *Oüi*, dit Sénéque, *mais il a tué Callisthéne* ; & la grandeur de ce crime étoufe celle de toutes ses actions.

§. XVI.

Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroissoient imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célébre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son Roiaume.

Q. Curt. lib. 8. cap. 9.

ALEXANDRE, pour arréter les murmures qui s'élevoient dans son armée, prit la route des Indes ; & il avoit lui-même besoin d'action & de mouvement,

mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il acqueroit dans les combats. Un excès de vanité & de folie le porta à entreprendre cette expédition : projet très-inutile en lui-même, & très-dangereux pour les suites. Il avoit lu dans les vieilles fables des Grecs, que Bacchus & Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avoient pénétré jusques-là. Il ne voulut pas en faire moins qu'eux ; & il ne manquoit pas de flateurs qui entretenoient cette vision & cette extravagance.

Voila ce qui fait la gloire & le mérite de ces prétendus héros, & ce que bien des gens encore, éblouis par un faux éclat, admirent dans Alexandre : une folle envie de courir le monde, de troubler le repos des peuples qui ne lui devoient rien, de traiter comme ennemi quiconque refusoit de le reconnoître pour maître, de ravager & d'exterminer tous ceux qui osoient défendre leur liberté, leurs biens, leurs vies contre un injuste aggresseur qui venoit du bout du monde les attaquer gratuitement. Ajoutez à cette injustice criante le dessein imprudent & insensé de subjuguer avec grande peine & de

grands dangers beaucoup plus de peuples qu'il n'en pouvoit tenir dans l'obéissance,& la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau, & à les punir de leur revolte. C'est un abrégé de ce que la conquête des Indes va exposer à nos yeux, après que j'aurai dit un mot de la situation, des mœurs, & de quelques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en deux parties : l'Inde en deça du Gange, & l'Inde au de-là du Gange. Alexandre n'a point passé au de-la de la premiére, & il n'a pas même été jusqu'au Gange. Cette premiére partie est renfermée entre deux grands fleuves: l'Inde, qui lui donne son nom, & le Gange. Le même Ptolémée lui donne pour bornes, du côté de l'Occident, le pays de Paropamise, l'Arachosie, & la Gédrosie, qui font partie, ou sont voisines du roiaume de Perse : du côté du Septentrion, le mont Imaüs, qui appartient à la grande Tartarie : du côté de l'Orient, le Gange : du côté du Midi, l'Ocean ou la mer de l'Inde.

Arrian. de Indic. p. 324-328.

Tous les Indiens sont libres, & il n'y a point d'esclaves parmi eux, non plus que parmi les Lacédémoniens.

Toute la différence qu'il y a, c'eſt que ceux-ci ſe ſervent d'eſclaves étrangers, & que les Indiens n'en ont point du tout. Ils ne dreſſent point de monumens aux morts, & croient que la réputation des grands hommes leur tient lieu de tombeau.

On peut les diviſer en ſept claſſes. La premiére, & la plus honorable, quoique la moins nombreuſe, eſt des Brachmanes, qui ſont comme les dépoſitaires de la religion. J'aurai lieu d'en parler dans la ſuite.

La ſeconde, & la plus grande, eſt celle des Laboureurs. Ils ſont extrêmement conſidérés. Leur unique occupation eſt de travailler à la culture des champs, & ils n'en ſont jamais diſtraits pour porter les armes, & pour ſervir dans les armées. En tems de guerre, c'eſt une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne, ni à leurs terres.

La troiſiéme eſt des Paſteurs, qui paiſſent les troupeaux de gros & de menu bétail, ſans venir aux villages ni aux villes. Ils mènent une vie errante ſur les montagnes, & s'exercent beaucoup à la chaſſe.

La quatriéme, des Marchands &

des Artiſans, parmi leſquels ſont compris les Pilotes & les Matelots. Ces trois derniers Ordres paient tribut au Prince, & il n'y a d'exemts que ceux qui travaillent à faire des armes, leſquels reçoivent des gages publics, au lieu de rien paier.

La cinquiéme, des Soldats. Ils n'ont aucun ſoin que de faire la guerre. On leur fournit tout ce qui eſt néceſſaire; & durant la paix même ils ont abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout tems, eſt libre, & dégagée de tous ſoins.

Le ſixiéme Ordre eſt des Surveillans, (Ἐπίσκοποι) qui ont l'œil ſur les actions des autres, & qui examinent tout ce qui ſe paſſe ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, pour en faire leur raport au Prince. Le caractére de ces Officiers ou Magiſtrats, eſt l'exactitude, la ſincérité, la probité, l'amour du bien public. Il eſt à naître, dit l'Hiſtorien, qu'aucun de ces Magiſtrats ait été jamais accuſé de menſonge. Heureuſe nation, ſi cela étoit ainſi! Mais cette remarque prouve au moins que la verité & la juſtice y étoient bien en honneur, & que la fourberie & la mauvaiſe foi y étoient déteſtées.

Enfin la ſeptiéme Claſſe eſt de ceux qui ſont emploiés dans les Conſeils publics, & qui partagent avec le Prince les ſoins du gouvernement. On tire de cette Claſſe les Magiſtrats, les Intendans, les Gouverneurs de Province, les Généraux & tous les Officiers d'armée tant ſur terre que ſur mer, les Intendans des Finances, les Receveurs, & tous ceux qui ſont chargés des deniers publics.

Ces différens Ordres de l'Etat, ne ſe confondent point par les mariages, & il n'eſt point permis, par exemple, à un Ouvrier de prendre une femme dans la claſſe des Laboureurs, & ainſi du reſte, On ne peut pas non plus exercer en même tems deux profeſſions, ni paſſer de l'une à l'autre. Il eſt aiſé de voir combien ce réglement devoit contribuer à perfectionner tous les arts & tous les métiers, chacun ajoutant ſa propre induſtrie & ſes nouvelles réflexions à celles de ſes ancêtres, qui lui étoient tranſmiſes de main en main par une tradition non interrompue.

Il y auroit, ſur ces coutumes des Indes, beaucoup de remarques à faire, que la ſuite de mon hiſtoire m'o-

blige d'omettre. Je prie ſeulement le Lecteur d'obſerver que dans tout Gouvernement ſage, dans tout Etat bien policé, la culture des terres, & la nourriture des troupeaux, deux ſources aſſurées de richeſſes & d'abondance, ont toujours fait un des premiers ſoins du Miniſtére public, & que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'eſt manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire auſſi beaucoup cet uſage, d'établir des Surveillans, ſoit qu'ils ſoient connus pour tels ou non, qui ſe tranſportent ſur les lieux pour y éclairer la conduite des Gouverneurs, des Intendans, des Juges; unique moien d'empêcher les rapines & les violences, auſquelles une autorité ſans bornes, jointe à l'éloignement de la Cour, donne ſouvent lieu: unique moien en même tems pour le Prince de prendre connoiſſance de ſes Etats, ſans quoi il ne lui eſt pas poſſible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés, dont le ſoin le regarde perſonnellement, & dont ceux qui travaillent ſous lui peuvent auſſi peu le diſpenſer, qu'ils peuvent uſurper ſa place.

Il eſt remarquable que dans l'Inde, depuis le mois de Juin juſqu'aux mois de Septembre & d'Octobre, les pluies ſont très-ordinaires & très-violentes, ce qui rend le paſſage des riviéres beaucoup plus difficile, & cauſe de fréquentes inondations. On peut juger par-là combien, pendant toute cette ſaiſon, les armées d'Alexandre qui étoient alors en campagne avoient à ſouffrir.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes, je dirai un mot des Eléphans, qui s'y trouvent en plus grand nombre que par tout ailleurs. L'Eléphant eſt le plus gros & le plus puiſſant de tous les animaux terreſtres. On en a vû quelquefois haut de 13 ou 15 piés. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou ſix-vingts ans, & beaucoup plus ſi on en croit les anciens. Son nez, qu'on appelle ſa trompe, *proboſcis*, eſt long & creux comme une groſſe trompette, & il lui ſert de [a] main, qui lui rend des ſervices infinis avec une agilité & une force qui

a Manus data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad paſtum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2. *n.* 123.

ne ſe conçoivent point. Cet [a] animal, malgré la peſanteur énorme de ſon corps, eſt d'une docilité & d'une induſtrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il eſt ſuſceptible d'attache, d'affection, de reconnoiſſance, juſqu'à ſécher de triſteſſe quand il a perdu ſon gouverneur, & quelquefois même juſqu'à ſe donner la mort à lui-même, lorſque dans des momens de fureur il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui faſſe apprendre. Arrien, qui n'eſt pas un témoin ſuſpect, dit en avoir vû un qui danſoit avec deux cimbales attachées à ſes jambes, qu'il frapoit l'une après l'autre en cadence avec ſa trompe, pendant que les autres danſoient en rond autour de lui, obſervant tous le nombre & la meſure avec une juſteſſe étonnante.

Il décrit aſſez au long la maniére dont on les prend. Les Indiens enferment un grand eſpace d'un foſſé large environ de vingt piés, & haut de quinze, & n'y laiſſent qu'une ouverture pour entrer, qui eſt un pont, que l'on couvre de gazon, afin que

a Elephanto belluarum nulla providentior. At figura quæ vaſtior? *De nat. deor lib. 1. n. 97.*

ces bêtes qui ſont très-ſubtiles ne s'en défient point. La terre qu'on tire du foſſé ſert à le relever de part & d'autre, & fait comme un mur, dans lequel, au bord qui eſt en dehors, on ménage quelque petite chambre, où l'on ſe cache pour épier ces animaux, n'y laiſſant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos on met trois ou quatre femelles apprivoiſées. Dès que les éléphans les ont aperçues ou ſenties, ils accourent, & tournent tant qu'ils y entrent; & alors on rompt le pont, & l'on court aux villages voiſins pour appeller du ſecours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim & par la ſoif, on entre dans l'enclos ſur des éléphans apprivoiſés avec leſquels on les attaque. Comme ils ſont extrêmement affoiblis, ils ne réſiſtent pas lontems. Les aiant terraſſés, on monte deſſus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'ils veulent remuer, la douleur les arrête. Ainſi domtés, ils ſe laiſſent conduire avec les autres dans les maiſons, où l'on les nourrit d'herbe & de blé verd, & où on les apprivoiſe peu à peu à force de coups & par la faim,

jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres, & entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde sait l'usage qu'on faisoit autrefois des éléphans dans les combats. Mais souvent ils faisoient plus de dégât dans leur propre armée, que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent d'ivoire. Il est tems de retourner à Alexandre.

Q. Curt. lib. 8. cap. 9-14. Arrian. lib. 4. pag. 182-195. & lib. 5. pag. 195-221. Plut. in Alex. pag. 697-699. Diod. lib. 17. pag. 557-559. Justin. lib. 12. cap. 7. 8.

Ce Prince étant entré dans les Indes *, tous les petits Rois de ces contrées vinrent au devant de lui se ranger sous son obéïssance. Ils disoient qu'il étoit le troisiéme fils de Jupiter,** qui étoit venu en leur pays : qu'ils n'avoient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avoient le bonheur de le voir, & de jouir de sa présence. Le Roi les aiant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner, & de lui servir de guides. Comme personne ne se présentoit plus, il envoia Ephestion & Perdiccas, avec une partie de

* *Quinte Curce suppose que plusieurs régions en deça de l'Inde, mais voisines de ce fleuve, appartenoient à l'Inde, & en faisoient partie.*

** *Ces noms grecs des dieux pouvoient-ils être connus des Indiens ?*

ſes troupes, pour réduire ceux qui refuſeroient d'obéir. Il leur ordonna auſſi d'aller juſqu'à l'Inde, & de préparer des bateaux pour faire paſſer ce fleuve à l'armée. Mais, voiant qu'il faloit traverſer pluſieurs riviéres, il fit conſtruire ces bateaux de ſorte qu'on pouvoit les démonter, & charger les pieces ſur des chariots, & après les raſſembler. Puis aiant commandé à Cratére de le ſuivre avec la Phalange, il prit les devants avec ſa cavalerie & des ſoldats armés à la légére; & après un léger combat il chaſſa & défit ceux qui avoient oſé venir à ſa rencontre, & les pourſuivit juſqu'à la ville prochaine où ils ſe retirérent. Lorſque Cratére fut arrivé, le Roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples qui n'avoient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place qu'il aſſiégea dans les formes, & qu'on fît tout paſſer au fil de l'épée. Mais comme il faiſoit le tour des murailles à cheval, il fut bleſſé d'un coup de fléche: ce qui ne l'empêcha pas de la prendre, & l'on y fit main baſſe ſur tous les ſoldats & les habitans, ſans épargner même les maiſons.

Après avoir domté ce peuple qui avoit peu de nom, il marcha vers la ville de Nyſe. Il campa aſſez près de ſes murs, derriére une forêt qui en déroboit la vûe. Cependant il ſe leva la nuit un ſi grand froid, qu'ils n'en avoient point encore ſenti de pareil: mais heureuſement le remède étoit ſous leur main. Ils coupérent un grand nombre d'arbres, allumérent beaucoup de feux; ce qui ſoulagea extrêmement l'armée. Les aſſiégés aiant tenté une ſortie qui leur réuſſit fort mal, la diviſion ſe mit dans la ville, les uns étant d'avis de ſe rendre, & les autres de tenir bon. Le Roi en aiant été informé, ſe contenta de les bloquer, ſans leur faire autre mal; juſqu'à ce que, laſſés de la longueur du ſiége, ils ſe rendirent à diſcrétion. On les traita avec bonté. Ils diſoient que leur ville avoit été bâtie par Bacchus. Toute l'armée, pendant dix jours, célébra des jeux & fit des réjouiſſances ſur cette montagne en l'honneur du dieu qui y étoit honoré.

AN.M.3677. AV.J.C.327. Il vint de-là à une contrée nommée Dédale, que les habitans avoient abandonnée, s'en étant fuis ſur des montagnes inacceſſibles, comme

avoient fait aussi ceux d'Acadére, où il entra ensuite. C'est ce qui l'obligea de changer l'ordre de la guerre, & de disperser ses troupes en divers lieux, de sorte que les ennemis furent tous défaits à la fois : rien ne résista, & ceux qui eurent la hardiesse d'attendre les Macédoniens, furent tous taillés en piéces. Ptolémée prit plusieurs petites villes d'emblée : Alexandre emporta les grandes, & après avoir rejoint toutes ses forces, passa la riviére de * Coaspe, & laissa Cœnus au siége d'une ville riche & peuplée, que ceux du pays appellent Bazica.

Après il tira vers Mazagues, dont le Roi, nommé Assacane, étoit mort depuis peu, & sa mere Cléophe commandoit dans la province & dans la ville. Il y avoit trente mille hommes de pié dedans, & la nature & l'art l'avoient fortifiée comme à l'envi. Car du côté qu'elle regarde l'orient, elle est ceinte d'un fleuve très rapide, dont les rives sont hautes & coupées, & vers l'occident & le midi, ce sont de grands rochers escarpés, au pié desquels s'ouvrent des cavernes, qui,

* *Ce fleuve est différent du Coaspe qui arrose la ville de Suse.*

par ſucceſſion de tems, ſe ſont creuſées en abymes; & à l'endroit où elles manquent, il y a un foſſé d'un travail immenſe, & d'une profondeur effroiable. Pendant qu'Alexandre faiſoit le tour de la ville, pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de fléche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, & ſans bander ſeulement la plaie monta à cheval, & continua de viſiter les dehors de la place. Mais, comme il portoit la jambe pendante, & que le ſang s'étant figé la douleur s'augmentoit, on raporte qu'il dit : *Tous* [a] *jurent que je ſuis fils de Jupiter, mais ma bleſſure me crie & me fait ſentir que je ſuis homme.* Toutefois il ne ſe retira point qu'il n'eût tout vû, & donné tous les ordres néceſſaires. Les uns donc abbattoient les maiſons qui étoient hors de la ville, & ſe ſervoient des matériaux pour combler ces gouffres; les autres y jettoient des troncs d'arbres, & de gros amas de pierres; & tous y travailloient avec tant d'ardeur, qu'en neuf jours l'ouvrage fut

a Omnes jurant me Jovis eſſe filium, ſed vulnus hoc hominem eſſe me clamat. *Senec. Epiſt.* 59.

achevé, & l'on y planta les tours.

Le Roi, ſans attendre que ſa bleſſure fût guérie, viſita le travail, & après avoir loué ſes ſoldats de leur diligence, fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendoient les murailles. Mais ce qui effraioit davantage les Barbares, c'étoit ces tours d'une hauteur démeſurée, qu'ils voioient ſe mouvoir, ce leur ſembloit, d'elles-mêmes. Ils croioient qu'elles étoient conduites par les dieux, & que ces béliers qui abbattoient les murs, & ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine : de ſorte que, deſeſpérant de pouvoir défendre la ville, ils ſe retirérent dans la citadelle. Mais ne s'y trouvant pas plus en ſureté, ils envoiérent des Ambaſſadeurs pour ſe rendre. La Reine enſuite ſortit, & vint trouver Alexandre avec une grande ſuite de Dames, qui lui apportoient du vin en ſacrifice dans des coupes. Le Roi la reçut avec beaucoup de bonté, & la rétablit dans ſes Etats.

De là Polyſperchon fut envoié avec une armée contre la ville d'Ore, dont

il ſe rendit maître ſans peine. La plûpart des habitans du pays s'étoient retirés ſur le rocher d'Aorne. On tenoit qu'Hercule l'avoit aſſiégé, & qu'un tremblement de terre l'avoit contraint d'en lever le ſiége. Ce Roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aiſées pour y monter : mais il s'éleve en forme de bute ; & étant fort large par le bas, va toujours en s'étréciſſant juſqu'au haut, & ſe termine en pointe. Le fleuve Indus, dont la ſource n'eſt pas éloignée de cet endroit, paſſe au pié, aiant ſes rives droites & élevées ; & de l'autre côté il y a de grandes fondriéres, qu'il faloit ſe réſoudre de remplir ſi l'on vouloit prendre la place. Il ſe trouvoit heureuſement tout près de là une forêt. Le Roi la fit abbattre, avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres qu'on ébranchoit pour les porter plus aiſément. Lui-même jetta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vûe, toute l'armée pouſſa un cri d'allégreſſe, & tout le monde travaillant avec une ardeur incroiable, l'ouvrage fut achevé en ſept jours. Auſſitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas

d'avis que le Roi s'y hazardât, le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plutôt ſonné, que ce Prince, qui n'étoit pas maître de ſon courage, ordonna à ſes Gardes de le ſuivre, & fut le premier à grimper ſur la Roche. Pour lors elle ne parut plus inacceſſible, & tout le monde l'y ſuivit. Jamais péril ne fut plus grand, mais ils étoient tous déterminés à vaincre ou à périr. Pluſieurs tomboient des rochers dans la riviére, qui les engloutiſſoit dans ſes gouffres. Les Barbares rouloient de groſſes pierres ſur ceux qui étoient les plus avancés à monter, leſquels aiant déja bien de la peine à ſe tenir dans des lieux ſi gliſſans, tomboient dans des précipices, où ils étoient entiérement briſés. Rien n'étoit plus affreux que ce ſpectacle. Le Roi, vivement affligé de la perte de tant & de ſi braves ſoldats, fit ſonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute eſpérance de prendre la place, & qu'il eût réſolu d'en lever le ſiége, il fit mine de vouloir encore le continuer, & il fit avancer les tours & les autres machines. Les Indiens, comme pour lui inſulter, ſe mirent à faire grande chere durant

deux jours & deux nuits, faisant retentir tout le Roc & tout le voisinage du bruit de leurs tambours & de leurs cymbales. Mais la troisiéme nuit on ne les entendit plus, & l'on fut tout étonné de voir le Roc éclairé par tout de flambeaux. Le Roi apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriser leur fuite, & se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jetta par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuiards d'une telle épouvante, que plusieurs, croiant voir l'ennemi, se précipitérent du haut des rochers, & périrent misérablement. Alexandre, devenu maître du Roc par un bonheur inoui, & qui tenoit du prodige, en rendit graces aux dieux, & leur offrit des sacrifices.

Il tira de là vers Ecbolime, qu'il prit; & après seize jours de marche il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Ephestion avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le Roi du pays, appellé Omphis, dont le pere étoit mort quelque tems auparavant, avoit envoié vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plai-

ſoit qu'il prît le diadéme. Quoiqu'il en eût eu permiſſion, il attendit, pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute ſon armée, & quand Alexandre fut proche, il pouſſa ſon cheval, & s'avança ſeul vers lui: le Roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement, Qu'il étoit venu au-devant de lui « avec ſon armée pour lui remettre « toutes ſes forces entre les mains: « qu'il livroit ſa perſonne & ſon « roiaume à un Prince qu'il ſavoit ne « combattre que pour la gloire, & ne « craindre rien tant que le reproche « de perfidie. » Le Roi, fort ſatisfait de la franchiſe du Barbare, lui préſenta la main, & lui rendit ſes Etats. Il fit préſent à Alexandre de cinquante ſix éléphans, & de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuſe. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avoit plus beſoin dans ſon roiaume, de laboureurs, ou de ſoldats, il répondit qu'aiant la guerre contre deux Rois, il avoit plus beſoin de ſoldats que de laboureurs. Ces deux Rois étoient Abiſare & Porus, mais Porus étoit le plus puiſſant; & tous deux régnoient au-dela de l'Hy-

daſpe. Omphis prit le diadéme, & ſe fit appeller Taxile, qui étoit le nom ordinaire des Rois du pays. Il fit de magnifiques préſens à Alexandre, qui ne ſe laiſſa pas vaincre en généroſité.

Le lendemain, les Ambaſſadeurs d'Abiſare étant venus trouver le Roi, lui remirent, ſuivant leur pouvoir, tous les Etats de leur Maître ; & après que la foi eut été priſe & donnée de part & d'autre, ils s'en retournérent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de ſa renommée, ne manqueroit pas de ſe ſoumettre, lui fit dire, comme ſi ce Prince eût été ſon vaſſal, qu'il eût à lui paier tribut, & à venir au-devant de lui à l'entrée de ſon roiaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir ſur ſa frontiére, mais que ce ſeroit les armes à la main. Il arriva à Alexandre, dans ce tems-là même, un renfort de trente éléphans, qui lui fut d'un grand ſecours. Il donna la conduite de tous les éléphans à Taxile, & s'avança juſqu'aux bords de l'Hydaſpe. Porus s'étoit campé ſur l'autre rive, pour lui en diſputer le paſſage, & avoit mis à la tête de ſes troupes quatre-vingts cinq éléphans d'une prodigieuſe gran-

deur, & derriére eux trois cens chariots, ſoutenus par trente mille hommes de pié : il n'avoit tout au plus que ſix à ſept mille chevaux. Ce Prince étoit monté ſur un éléphant bien plus grand que tous les autres, & lui-même excédoit la ſtature ordinaire des hommes : de ſorte qu'avec ſes armes éclatantes d'or & d'argent, il paroiſſoit terrible & majeſtueux tout enſemble. La grandeur de ſon courage répondoit à celle de ſa taille : il étoit ſage & prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples groſſiers.

Les Macédoniens ne craignoient pas ſeulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur faloit traverſer. Il étoit large de quatre ſtades, (quatre cens toiſes) & tellement profond par tout, qu'il paroiſſoit comme une mer, & n'étoit guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtoit rien de ſon impétuoſité. Car il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit ; & ſes flots bruians & écumeux, qui ſe rompoient en pluſieurs endroits, montroient qu'il étoit plein de pierres & de roches. Mais rien n'étoit ſi affreux que la face du rivage tout couvert d'hommes, de chevaux,

& d'éléphans. Ces hideuſes bêtes étoient là plantées comme des tours, & on les irritoit à deſſein, afin que par leurs cris effroiables elles vinſſent à jetter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étoient à toute épreuve, & qu'une ſuite non interrompue de proſpérités rempliſſoit d'aſſurance : mais ils ne croioient pas, avec leurs foibles barques, pouvoir ſurmonter la rapidité de l'eau, ni aborder ſûrement.

Ce fleuve étoit rempli de petites îles, où les Indiens & les Macédoniens paſſoient à la nage, avec leurs armes ſur la tête ; & il s'y faiſoit tous les jours de légéres eſcamourches à la vûe des deux Rois, qui étoient bien aiſes de s'eſſaier, & de preſſentir par ces petits combats ce qu'ils devoient eſpérer de la bataille générale. Il y avoit deux jeunes Officiers dans l'armée d'Alexandre, Egéſimaque & Nicanor, également pleins de hardieſſe, & à qui le bonheur conſtant de leur parti faiſoit mépriſer tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la Jeuneſſe, & n'aiant que leurs javelots pour toutes armes, paſſérent

à la nage dans une île où étoient les ennemis ; & là, ſans avoir preſque rien pour eux que leur audace, ils en tuérent un grand nombre. Après un coup ſi hazardeux, ils pouvoient ſe retirer glorieuſement, ſi la témérité, quand elle eſt heureuſe, pouvoit garder quelque meſure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une ſorte d'inſulte ceux qui venoient au ſecours de leurs compagnons, ils furent envelopés d'une troupe qui avoit paſſé à la nage dans l'île ſans qu'ils s'en aperçuſſent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin. Ceux qui tentérent de ſe ſauver à la nage, furent emportés par les vagues du fleuve, ou engloutis dans ſes gouffres. Ce ſuccès enfla merveilleuſement le cœur de Porus, qui voioit tout de la rive.

Alexandre étoit fort embarraſſé. Voiant que, pour paſſer l'Hydaſpe, la force ouverte ne pouvoit rien, il appella à ſon ſecours l'adreſſe & la ruſe. Il fit tenter la nuit divers lieux par ſa cavalerie, & jetter des cris comme s'il eût eu envie de paſſer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accouroit auſſitôt avec ſes éléphans :

mais Alexandre demeuroit en bataille ſur le bord. Cela étant arrivé pluſieurs fois, & Porus voiant que ce n'étoit qu'un vain bruit & de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens, & ſe contenta d'envoier des coureurs par tout le rivage. Alexandre délivré de la crainte de l'avoir ſur les bras avec toute ſon armée dans un paſſage de nuit, ſongea ſérieuſement à paſſer le fleuve.

Il y avoit dans cette riviére, aſſez loin du camp d'Alexandre, une île plus grande que les autres, qui étoit couverte de bois, & ainſi très propre à couvrir & à cacher ſon deſſein : il réſolut de tenter par là le paſſage vers l'autre bord. Mais, pour en dérober la connoiſſance aux ennemis, & pour leur faire prendre le change, il laiſſa dans ſon camp Cratére & une grande partie de l'armée, avec ordre de faire grand bruit dans le tems qu'on lui marqueroit, pour donner l'allarme aux Indiens, & leur faire croire qu'il ſe préparoit à paſſer; ce qu'il ne feroit, que lorſqu'il verroit Porus décampé avec tous ſes éléphans, ſoit pour ſe retirer, ſo pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteroient le

le paſſage. Entre le camp & l'Ile, il avoit mis Méléagre & Gorgias avec la cavalerie & l'infanterie étrangéres, & leur avoit commandé de paſſer par troupes lorſqu'ils le verroient attaché au combat.

Après avoir donné ces ordres, il prit le reſte de ſon armée tant infanterie que cavalerie, & s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers l'Ile où il avoit réſolu de paſſer. Et pour tromper encore plus ſûrement les ennemis, Alexandre fit dreſſer ſa tente dans le camp où il avoit laiſſé Cratére, qui étoit vis-à-vis de celui de Porus. Ses Gardes du corps étoient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majeſté d'un grand Roi. Il fit auſſi prendre la robe roiale à Attalus qui étoit de ſon âge, & lui reſſembloit aſſez de la taille & du viſage, ſur tout à le voir dans la diſtance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le Roi étoit en perſonne ſur ce rivage, & qu'il ne ſongeoit point à tenter ailleurs le paſſage. Il étoit prêt néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, & il y paſſa en effet dans des barques, avec le reſte

de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratére. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui sembloit d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce Prince, en faveur duquel les obstacles mêmes se changeoient en moiens & en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très violente, avec des vents impétueux, des éclairs, & des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvoit ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre auroit renoncé à l'entreprise. Mais le péril même l'animoit. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvroient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer ses troupes, & lui-même le premier fit partir la barque qui le portoit. On prétend que ce fut alors qu'il dit : *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers, pour mériter vos louanges!* En effet rien ne pouvoit plus contribuer à éterniser son nom, que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide & Xénophon ; & il s'intéressoit de telle sorte à ce qu'on diroit de lui après sa mort, qu'il souhaitoit de pouvoir re-

Lucian. de conscrib. hist. pag. 694.

venir au monde pour autant de tems qu'il lui en faudroit, afin de ſavoir quelle impreſſion auroit fait ſur les eſprits la lecture de ſon hiſtoire.

Ils ne trouvérent preſque perſonne à leur deſcente, parce que Porus étoit tout occupé de Cratére, & croioit n'avoir à défendre le paſſage que contre lui; ce Général pour lors, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, faiſant grand bruit, & paroiſſant vouloir paſſer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un ſeul, que les flots briſérent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre, il rangea ſa petite armée en bataille. Il avoit ſix mille hommes de pié, & cinq mille chevaux. Il ſe mit à la tête de la cavalerie, & aiant donné ordre à l'infanterie de le ſuivre le plus promtement qu'elle pourroit, il prit les devants. Il comptoit que ſi les Indiens venoient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporteroit infiniment ſur eux par le moien de ſa cavalerie, & qu'en tout cas il lui ſeroit facile de traîner le combat en longueur juſqu'à ce que ſon infanterie fût arrivée: ou que ſi les ennemis, allarmés par la nouvelle de ſon paſſage, prenoient la

fuite, il feroit en état de les pourfuivre, & d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du paffage d'Alexandre, avoit envoié contre lui un détachement commandé par l'un de fes fils, qui menoit avec lui deux mille chevaux, & fix vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'étoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & que tout le refte fuivoit. Mais, aiant appris que ce n'étoit qu'un détachement, il tomba brufquement fur eux. Le fils de Porus demeura fur la place avec quatre cens chevaux, & tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots portoit fix hommes: deux qui avoient des boucliers, deux archers difpofés des deux côtés, & deux qui conduifoient le chariot, mais qui ne laiffoient pas de combattre lorfqu'on en venoit aux mains, aiant quantité de dards qu'ils lançoient contre les ennemis. Mais tout cet équipage fut de peu de fervice ce jour-là, parce que la pluie, qui étoit tombée en abondance, avoit tellement détrempé la terre, que les chevaux avoient peine à fe foutenir, & les chariots, pefans comme ils étoient, demeuroient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus, aiant reçu la nouvelle de la mort de ſon fils, de la déroute de ſon détachement, & de l'approche d'Alexandre, douta s'il devoit l'attendre au lieu où il étoit, à cauſe que Cratére avec le reſte de l'armée Macédonienne faiſoit mine de vouloir paſſer le fleuve. Mais enfin il réſolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, qu'il ſuppoſoit avec raiſon mener avec lui les principales forces de ſon armée. Il laiſſa ſeulement quelques éléphans dans ſon camp, pour amuſer ceux qui étoient à l'autre bord, & partit avec trente mille hommes de pié, & quatre mille chevaux, ſans compter trois cens chariots & deux cens éléphans. Quand il fut arrivé en un lieu ferme & ſabloneux, où ſes chevaux & ſes chariots pouvoient tourner aiſément, il rangea ſon armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête & ſur une premiére ligne les éléphans à cent piés de diſtance l'un de l'autre, pour ſervir comme de rempart à ſon infanterie, qu'il rangea derriére. Il crut que la cavalerie ennemie n'oſeroit s'engager dans ces intervalles, à cauſe de la fraieur qu'auroient leurs chevaux de

ces éléphans ; & l'infanterie encore moins, voiant celle des ennemis derriére les éléphans, & courant risque d'être écrasée par ces animaux. Il avoit mis quelque infanterie sur la même ligne des éléphans, pour couvrir leur droite & leur gauche : & cette infanterie étoit couverte elle-même par ses deux ailes de cavalerie, devant lesquelles étoient rangés les chariots. Voila l'ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsqu'Alexandre fut en présence, il fit alte pour attendre son infanterie, qui fit diligence, & arriva peu de tems après. Pour lui donner le loisir de reprendre haleine, & ne la pas mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvemens à sa cavalerie, qui gagnérent du tems. Alors, tout étant prêt, & l'infanterie assez reposée, Alexandre fit donner le signal. Il ne jugea pas à propos de commencer l'attaque par le corps de bataille des ennemis, où étoient rangés l'infanterie & les éléphans, par la même raison que Porus avoit eue de les ranger de la sorte. Mais, comme il étoit plus fort en cavalerie, il prit la meil-

leure partie de la ſienne, & marchant contre l'aile gauche, il envoia Cœnus avec ſon régiment de cavalerie & celui de Démétrius pour l'attaquer en même tems, & le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par derriére, pendant que lui il la chargeroit de front & en flanc. Seleucus, Antigéne, & Tauron, qui commandoient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, avant qu'Alexandre, par ſa cavalerie, eût mis le deſordre dans celle des ennemis, & dans leur infanterie.

Quand il fut à la portée du trait, il envoia mille archers à cheval, pour faire leur décharge ſur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en deſordre, pendant que lui il l'attaqueroit par le flanc avant qu'elle eût le tems de ſe rallier. Les Indiens, aiant réuni & reſſerré leurs eſcadrons, s'avancérent contre Alexandre. Dans ce moment même Cœnus les prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu : de ſorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés, pour ſe défendre contre les mille archers, contre Alexandre, & contre Cœnus. Alexandre, pour pro-

fiter du trouble où les avoit jetté ce mouvement ſubit, chargea vivement ceux qui lui étoient oppoſés, qui ne pouvant ſoutenir une attaque ſi bruſque & ſi violente, furent bientôt rompus, & ſe retirérent à l'abri des éléphans comme d'un rempart aſſuré. Ceux qui conduiſoient ces éléphans, les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais, dans ce moment-là même, la phalange Macédonienne s'ébranlant tout-à-coup, environna ces bêtes, & à coups de piques attaqua leurs conducteurs & les éléphans mêmes. Ce combat n'étoit en rien ſemblable aux précédens. Car les éléphans venant fondre ſur les bataillons, rompoient les plus épais, ſans que rien pût arréter leur fureur, & la cavalerie Indienne, voiant l'infanterie Macédonienne arrétée par les éléphans, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui étoit & plus forte & plus expérimentée, la rompit une ſeconde fois, & l'obligea encore de ſe retirer vers les éléphans. Alors la cavalerie Macédonienne ſe trouvant toute raſſemblée en un corps, portoit l'épouvante & le deſordre par tout où elle donnoit. Les éléphans, percés

de coups, & aiant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardoient plus l'ordre accoutumé, & comme forcenés de douleur, ne diſtinguoient plus amis & ennemis, & s'emportoient de côté & d'autre, renverſant tout ce qui ſe rencontroit devant eux. Les Macédoniens, qui avoient laiſſé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faiſoient place lorſqu'ils les voioient venir; ou perçoient à coups de dards ceux que la crainte & le tumulte obligeoient de tourner en arriére. Alexandre, après avoir environné les ennemis avec ſa cavalerie, fit ſigne à l'infanterie de ſe preſſer, pour faire un dernier effort, & pour tomber ſur eux de tout ſon poids: ce qu'elle exécuta avec un grand ſuccès. Ainſi la plupart de la cavalerie Indienne fut taillée en piéces; & une partie de leur infanterie, qui ne fut pas moins maltraitée, ſe voiant preſſée de tous côtés, prit enfin la fuite. Cratére, qui étoit demeuré dans le camp avec le reſte de l'armée, voiant Alexandre aux mains avec Porus, paſſa le fleuve, & tombant avec ſes troupes toutes fraîches ſur les fuiards, ne fit pas un moindre carnage des enne-

mis, dans la retraite, qu'il s'en étoit fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vingt mille hommes de pié, & trois mille chevaux, ſans compter les chariots qui furent tous briſés, & les éléphans qui furent tous ou tués ou pris. Les deux fils de Porus y périrent, avec Spitace Gouverneur de la province, tous les Colonels de cavalerie & d'infanterie, & les conducteurs des chariots & des éléphans. Alexandre ne perdit que quatre-vingts ſoldats des ſix mille qui ſe trouvérent à la premiére attaque, dix archers à cheval, vingt cavaliers de ſes compagnies roiales, & deux cens des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de ſoldat & de capitaine, & montré un courage intrépide, voiant toute ſa cavalerie défaite avec la plupart de ſon infanterie, ne fit pas comme le grand Roi Darius, qui, dans un pareil deſaſtre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura ſur le champ de bataille tant qu'il y reſta ſur pié un bataillon, ou un eſcadron. Enfin bleſſé à l'épaule, il ſe retira ſur ſon éléphant, ſe faiſant aſſez remarquer à ſa taille & à ſa

valeur. Alexandre, l'aiant reconnu à ces glorieuſes marques, & deſirant de le ſauver, envoia après lui Taxile, parce qu'il étoit du même pays. Celui-ci s'approchant le plus près qu'il put ſans courre riſque d'être bleſſé, lui cria de s'arrêter pour ouir ce qu'il venoit lui dire de la part d'Alexandre. Porus s'étant retourné, & aiant reconnu Taxile ſon ancien ennemi : *Quoi*, s'écria-t-il, *n'eſt-ce pas Taxile que j'entends, ce traitre à ſa patrie & à ſon roiaume?* & il alloit le percer de ſon dard, s'il ne ſe fût promtement retiré. Alexandre, ſans perdre pour cela l'envie de ſauver un ſi brave Prince, lui envoia d'autres Officiers, parmi leſquels étoit un de ſes anciens amis, nommé Méroé, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y conſentit, non ſans peine, & ſe mit en marche. Alexandre, qui en avoit été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de ſa ſuite. Quand il fut proche, Alexandre s'arrêta, pour contempler ſa taille & ſa bonne mine, car il avoit plus de cinq coudées de haut. Il ne paroiſſoit point abbattu de ſa diſgrace, mais s'appro-

Sept piés & demi.

choit avec une contenance aſſurée ; comme un brave & vaillant guerrier que ſon courage à défendre ſes Etats doit faire eſtimer du vaillant Prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandez-vous rien davantage? Non*, répliqua Porus ; *tout eſt compris dans ce ſeul mot*. Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il ſemble que le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat, ne ſe contenta pas de lui laiſſer ſon roiaume : il y ajouta d'autres provinces, & le combla de toutes les marques poſſibles d'honneur, d'eſtime, & d'amitié. Porus lui demeura fidéle juſqu'à la mort. On ne ſait ici lequel on doit le plus admirer, ou le vainqueur, ou le vaincu.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit où la bataille s'étoit donnée, & une autre où il avoit paſſé le fleuve. Il appella l'une Nicée, à cauſe de ſa victoire ; & l'autre Bucéphalie, en l'honneur de ſon cheval qui y mourut, non de ſes bleſſures, mais de travail & de vieilleſſe. Après avoir

rendu les derniers devoirs aux ſoldats qui étoient morts dans la bataille, il célébra des Jeux, & fit des ſacrifices d'action de graces à l'endroit où il avoit paſſé l'Hydaſpe.

Ce Prince ne ſavoit pas à qui il étoit redevable de ſes victoires. On eſt étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, de la facilité avec laquelle il ſurmonte les plus grands obſtacles & force les villes les plus imprenables, du bonheur conſtant & inoui qui le tire des dangers où ſa témérité l'engage, & où il auroit dû cent fois périr. Pour déveloper cette eſpéce de myſtére d'événemens ſinguliers, & dont pluſieurs ſont contre toutes les régles ordinaires, il faut remonter à une cauſe ſupérieure, inconnue aux Hiſtoriens profanes, & à Alexandre lui-même. Il étoit, comme Cyrus, le miniſtre & l'inſtrument de l'Arbitre abſolu des Empires, qui les forme & les détruit ſelon ſon bon plaiſir. Il avoit reçu la même miſſion pour renverſer l'Empire des Perſes & de l'Orient, que Cyrus pour abbattre celui de Babylone. Ils avoient tous deux le même conducteur dans leurs entrepriſes, le même garant du ſuc-

cès, le même protecteur & la même ſauve-garde contre tous les dangers, juſqu'a ce qu'ils euſſent rempli leurs fonctions, & achevé leur miniſtére. On peut appliquer à Alexandre ce que
Iſai. 45. 1-5. Dieu dit de Cyrus dans Iſaïe. *Je l'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes ſans qu'aucune lui ſoit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je romprai les portes d'airain, & je briſerai les gonds de fer. Je vous donnerai les tréſors cachés, & les richeſſes ſecrettes & inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.* Voila la véritable & l'unique cauſe des ſuccès incroiables de ce Conquérant, de ſon courage intrépide, de l'affection de ſes troupes, du preſſentiment de ſon bonheur, & de ſon aſſurance pour l'avenir, qui étonnoit ſes plus hardis Officiers.



§. XVII.

Alexandre s'avance dans les Indes. Digreſſion ſur les Brachmanes. Ce Prince ſonge à pénétrer juſqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée : ſur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce deſſein, & ſe contente d'aller juſqu'à l'Océan. Il domte tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage. Il court un riſque extrême au ſiége de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan : après quoi il ſe prépare à retourner en Europe.

ALEXANDRE, après la célébre victoire qu'il avoit remportée ſur Porus, s'avança dans le pays des Indes, où il aſſujettit à ſon empire beaucoup de peuples & beaucoup de villes. Il ſe regardoit comme un Conquérant de profeſſion & par état, & il ſe portoit tous les jours à de nouveaux exploits avec tant d'ardeur & de vivacité, qu'il ſembloit ſe croire chargé d'une commiſſion perſonnelle & d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuſeroient ſon joug ; & qu'il ſe

An.M.3678.
Av.J.C.326.
Q. Curt. lib. 9. cap. 1.

feroit reproché comme une faute, s'il eût laiſſé un ſeul coin de la terre ſans y porter le trouble & la déſolation. Il paſſa l'Acéſine, puis l'Hydraote, deux fleuves trés conſidérables. Il apprit que pluſieurs Indiens libres avoient conſpiré enſemble pour la défenſe de leur liberté, & entr'autres les Cathéens, qui étoient les plus vaillans, & ceux qui entendoient le mieux la guerre; & qu'ils s'étoient campés près d'une ville forte, nommée Sangale. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, & la raſa juſqu'aux fondemens.

Arrian. lib. 7. p. 275. 276. Id. in Indic. pag. 324. Strab. l. 15. pag. 715-717. Plut. in Alex. pag. 701. Q. Curt. lib. 8. cap. 9.

Un jour, comme il paſſoit à la tête de ſon armée, des philoſophes, appellés dans la langue du pays Brachmanes, s'entretenoient enſemble en ſe promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'apperçurent, ils ſe mirent tous à fraper la terre du pié. Alexandre, étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut ſavoir la cauſe. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, » Que perſonne ne poſſé» doit de cet élément que ce qu'il en » pouvoit occuper: qu'il n'étoit dif» férent du reſte des hommes, qu'en » ce qu'il étoit plus remuant & plus

ambitieux, & couroit toutes les «
terres & les mers pour faire du mal «
aux autres, & pour s'en faire à lui- «
même. Mais qu'enfin il mourroit, «
ſans occuper plus d'eſpace qu'il ne «
lui en faloit pour ſa ſépulture. « Il ne leur ſût point mauvais gré de cette réponſe : mais il étoit emporté par le torrent de la gloire, & faiſoit le contraire de ce qu'il approuvoit.

Ces Brachmanes, dit Arrien, ſont fort reſpectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au Prince. Ils l'aident de leurs conſeils, & lui rendent les mêmes ſervices que les Mages au Roi de Perſe. Ils s'emploient aux ſacrifices publics, & ſi l'on veut ſacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux préſent, ſans quoi les Indiens ſont perſuadés que le ſacrifice ne ſeroit pas agréable aux dieux. Ils s'appliquent particuliérement à l'inſpection des aſtres, exercent ſeuls l'art de deviner, & prédiſent principalement le changement des tems & des ſaiſons. Celui qui a manqué trois fois dans ſes prédictions, eſt interdit pour toujours, & condanné au ſilence.

Leurs ſentimens, ſelon Strabon,

ne ſont pas fort différens de ceux des Grecs. Ils croient que le monde a commencé ; qu'il finira ; que ſa figure eſt ronde ; que le Dieu qui l'a créé, & qui le gouverne, le remplit de ſa majeſté ; que l'eau a été le commencement de toutes choſes. Pour l'immortalité des ames, & les peines des coupables dans les enfers, ils ſuivent la même doctrine que Platon, y mêlant, auſſi bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Pluſieurs d'entr'eux vivent tout nuds, ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de Gymnoſophiſtes. On raconte de la dureté de leur vie & de leur patience des choſes incroiables. Ils n'ont point d'autre nourriture ni d'autre boiſſon, que des légumes & de l'eau. Comme ils admettent la métempſycoſe, & qu'ils croient que les ames paſſent du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abſtiennent de manger de la chair des animaux. On croit que c'eſt des Brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Ils paſſent des journées entiéres toujours debout, le viſage tourné vers le ſoleil, & cela dans la ſaiſon de l'année la plus brulante. Perſuadés qu'il

y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, ils font gloire de prévenir leur derniére heure, & de se faire bruler tout vifs. Aussi ils ne rendent aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse, & croient souiller leur bucher, & le feu qui les doit réduire en cendre, s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres, plus sensés & plus humains que les premiers, vivent dans les villes & dans le commerce du monde, & loin d'attacher une idée de vertu & de courage à une mort volontaire, regardent comme une foiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, & comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible, non seulement des Sages de l'Inde, mais aussi [a] des femmes du même pays, qui disputoient à l'envi à qui mourroit après la mort de leur mari commun.

a Mulieres in India, cùm est cujusque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit : plures enim singulis solent esse nuptæ. Quæ est victrix, ea læta, prosequentibus suis, unà cum viro in rogum imponitur : illa victa, mœsta discedit. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 78.*

Ce privilége étoit réservé à celle que le mari avoit le plus aimée pendant sa vie, & il lui étoit ajugé par la sentence d'Arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçoient qu'après un mûr examen, & sur les preuves alléguées de part & d'autre. Celle qui avoit été préférée, couroit à la mort, & montoit sur le bucher avec une constance & une joie inconcevable, pendant qu'on voioit celles qui lui survivoient, se retirer pénétrées de douleur, & baignées de larmes.

Lib. de abstin. animal. Porphyre fait une description de ces Philosophes assez semblable en plusieurs choses à ce que je viens d'en raporter. Selon lui, les Brachmanes vivent d'herbes, de légumes, & de fruits. Ils s'abstiennent de toutes sortes d'animaux, & n'en peuvent toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passent la plus grande partie du jour & de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient & jeûnent continuellement. La plupart d'entr'eux vivent seuls & dans la solitude, n'étant point mariés, & ne possédant aucuns biens. Il n'y a rien qu'ils souhaitent tant que la mort, & ils considérent cette vie comme une

chose onéreuse, attendant avec impatience que leur ame se sépare de leur corps.

Ces Philosophes subsistent encore dans les Indes sous le nom de *Brámines* ou *Brames*, & conservent en beaucoup de choses la tradition & les dogmes des anciens Brachmanes.

Alexandre passant près d'une ville, où demeuroient plusieurs de ces Brachmanes, auroit fort desiré de s'entretenir avec eux, &, s'il se pouvoit, d'en attacher quelqu'un à sa suite. Sachant que ces Philosophes ne sortoient point pour faire des visites, mais qu'il faloit se transporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de sa dignité d'aller les trouver, ni de la justice aussi de les forcer à faire quelque chose contre leurs loix & leurs coutumes. Onésicrite, qui étoit lui-même grand philosophe, & qui avoit été disciple de Diogéne le Cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenoient nuds dans la même situation & dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord, & qui, vers le soir, rentroient dans la ville. Aiant

abordé Calanus, il lui exposa le sujet de sa députation. Celui-ci, à la vûe de ses habits & de ses souliers, ne put s'empécher de rire : puis il lui raconta, » qu'anciennement la terre » étoit couverte d'orge & de froment, » comme elle l'étoit maintenant de » poussiére ; qu'outre l'eau, on voioit » couler dans les fleuves le lait, le » miel, l'huile, & le vin. Que les » crimes des hommes avoient changé » cet heureux état, & que, pour pu- » nir leur ingratitude, Jupiter les » avoit condannés à un long & pé- » nible travail. Que touché de leur » repentir, il les avoit rétablis dans la » premiére abondance : mais que les » choses prenoient le train de retour- » ner dans l'ancien desordre. » Ce récit montre clairement que ces Philosophes avoient quelque idée de la félicité du premier homme, & du travail auquel son crime l'avoit assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicrite s'adressa à Mandanis : c'étoit le plus ancien & comme le Supérieur de la troupe. Ce Brachmane dit » qu'il » trouvoit Alexandre admirable, de » s'occuper ainsi du desir de la sa-

geſſe au milieu des ſoins du Gouver- «
nement : [a] qu'il étoit le premier qui «
eût réuni en lui les deux qualités de «
Conquérant & de Philoſophe : qu'il «
ſeroit à ſouhaiter que cette derniére «
ſe trouvât dans ceux qui pourroient «
inſpirer la ſageſſe par leurs lumié- «
res, & la commander par leur au- «
torité. « Il ajouta, qu'il ne comprenoit point quelle raiſon avoit pu porter Alexandre à faire un ſi long & pénible voiage, ni ce qu'il venoit chercher dans un pays ſi éloigné.

Onéſicrite les preſſa l'un & l'autre de quitter la vie dure qu'ils menoient, & de venir ſe joindre à la ſuite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un Maître généreux & bienfaiſant, qui les combleroit de toutes ſortes de biens & d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier & de philoſophe, répondit, » Qu'il n'avoit que faire «
d'Alexandre, & qu'il étoit fils de «
Jupiter auſſi bien que lui : Qu'il «
étoit ſans beſoin, ſans deſir, & ſans «
crainte : Que tant qu'il vivroit, la «
terre lui fourniroit ce qui étoit né- «
ceſſaire pour ſa nourriture, & que «
la mort le délivreroit d'un compa- «

a Μόνον γὰρ ἴδοι αὐτὸν ἐν ὅπλοις φιλοσοφοῦντα.

» gnon facheux & incommode, (il
» entendoit ſon corps) & le mettroit
» en pleine liberté. « Calanus ſe montra plus traitable, & malgré l'oppoſition & même la défenſe de ſon Supérieur, qui lui reprochoit ſa lâcheté, de pouvoir ſe réſoudre à ſervir un autre maître que Dieu, il ſuivit Onéſicrite, & ſe rendit à la Cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonſtrations de joie.

On voit par un trait que l'hiſtoire nous a conſervé de lui, que ces peuples, pour mieux exprimer leurs penſées, emploioient ſouvent des paraboles & des ſimilitudes. Un jour qu'il s'entretenoit avec Alexandre ſur les maximes d'une ſage politique & d'un bon gouvernement, il expoſa aux yeux de ce Prince une image ſenſible & un emblême naturel de ſon Empire. Il jetta à terre un grand cuir de beuf fort ſec & fort retiré, & mit le pié ſur un des bouts. Ce cuir preſſé par un bout, baiſſa, & tous les autres bouts s'élevérent. Et faiſant ainſi le tour du cuir, & preſſant ſur toutes les extrémités, il lui fit voir que pendant qu'il baiſſoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, juſqu'à ce que s'étant mis

mis au milieu, il tint le cuir en état, & également abaiſſé par tout. Par cette image, il vouloit lui démontrer qu'il devoit réſider au centre de ſes Etats, & n'entreprendre pas de ſi grands voiages. Nous verrons bientôt quelle fut la fin de ce Philoſophe.

Alexandre, réſolu de faire toujours la guerre tant qu'il trouveroit de nouveaux peuples, & de les regarder comme ennemis tant qu'ils ne lui ſeroient pas ſoumis, ſongeoit à paſſer l'Hyphaſe. Il apprit qu'au dela de ce fleuve il y avoit pour onze journées de deſerts, & qu'après on trouvoit le Gange, le plus grand de tous les fleuves des Indes. Que plus avant habitoient les Gangariens & les Praſiens, dont le Roi ſe préparoit à défendre l'entrée de ſes Etats avec vingt mille chevaux, & deux cens mille hommes de pié, fortifiés encore de deux mille chariots, &, ce qui donnoit plus de terreur, de trois mille éléphans. Ce bruit s'étant répandu dans l'armée, y jetta la conſternation, & y excita un murmure univerſel. Les Macédoniens, qui, après avoir traverſé tant de pays, & vieilli ſous les armes, tournoient ſans ceſſe leurs yeux &

Q. Curt. lib. 9. cap. 1-9. Arrian. lib. 5. p. 221-234. & lib. 6. pag. 235-259. Plut. in Alex. pag. 699. 701. Diod. lib. 17. pag. 559-570. Juſtin. lib. 12. cap. 9. & 10.

leurs desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassoit tous les jours guerre sur guerre, & danger sur danger. Ils venoient tout récemment de souffrir d'affreuses fatigues, aiant essuié des pluies mélées d'orage & de tonnére, qui avoient duré plus de deux mois. Les uns déploroient leur misére en des termes, qui excitoient la compassion : d'autres, plus insolens, crioient tout haut qu'ils n'iroient pas plus loin.

Alexandre, aiant appris ce tumulte, & sû qu'il se faisoit de secrettes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites, fit venir les Officiers dans sa tente, & leur ordonna d'assembler les troupes, ausquelles il parla de la sorte. » Je n'ignore pas, soldats, que » les Indiens ont publié beaucoup de » choses à dessein de nous effraier : » mais ces discours & ces artifices ne » sont pas nouveaux pour vous. C'est » ainsi que les Perses nous parloient » des défilés de la Cilicie, des vastes » campagnes de la Mésopotamie, des » fleuves du Tigre & de l'Euphrate, » comme d'autant de difficultés in- » surmontables. Votre courage les a » pourtant surmontées. Vous repen- » tez-vous de m'avoir suivi jusqu'ici?

Si vos glorieux travaux vous ont « acquis un nombre infini de provin- « ces, si vous avez étendu vos con- « quêtes au-dela de l'Iaxarte & du « Caucase, si vous voiez couler les « fleuves des Indes au milieu de votre « empire : pourquoi redoutez-vous de « passer l'Hyphase, & de planter vos « trophées sur ses bords, comme sur « ceux de l'Hydaspe ? Quoi ! seroit-ce « donc ce nombre d'éléphans qu'on « exagére visiblement, qui vous ef- « fraieroit de la sorte ? Mais n'avez- « vous pas éprouvé qu'ils sont plus « pernicieux à leurs propres maîtres « qu'aux ennemis ? On cherche à vous « intimider par une idée terrible d'ar- « mées innombrables. Le sont-elles « plus que celles de Darius ? Vous « vous avisez bien tard de compter « les légions de vos ennemis, après « que vos victoires ont fait de l'Asie « un grand desert. C'étoit quand nous « passions l'Hellespont, qu'il faloit « considérer le petit nombre de nos « troupes. Maintenant les Scythes « font partie de notre armée : les Ba- « ctriens, les Sogdiens, & les Dahes « sont avec nous, & combattent pour « notre gloire. Ce n'est pas pourtant «

» que je compte ſur ces Barbares. Je
» ne me repoſe que ſur vous, je n'en-
» viſage que vos bras victorieux, &
» votre courage ſeul eſt pour moi un
» garant ſûr du ſuccès de mes entre-
» priſes. Tandis que je vous aurai à
» mes côtés dans les combats, je n'au-
» rai pas beſoin de compter ni mes
» troupes, ni celles des ennemis,
» pourvû ſeulement que je vous voie
» cette confiance & cette allégreſſe
» que vous m'avez toujours montrées
» juſqu'ici. Il ne s'agit pas ſeulement
» de notre gloire, mais de notre ſa-
» lut. Nous ne pouvons maintenant
» prendre le parti de la retraite, ſans
» paroître fuir devant nos ennemis;
» & dès là nous nous rendons mépri-
» ſables, & eux terribles: car vous
» ſavez que dans la guerre la répu-
» tation fait tout. Je pourrois uſer
» d'autorité, mais je n'emploie que
» des priéres. N'abandonnez point,
» je vous en conjure, je ne dis pas
» votre Maître & votre Roi, mais
» votre nourriſſon & votre compa-
» gnon d'armes. Ne briſez point dans
» mes mains cette palme ſi glorieuſe,
» qui va m'égaler à Hercule & à Bac-
» chus, à moins que l'envie ne m'ar-

rache cette gloire. « Comme les soldats ne disoient mot, tenant la tête baissée contre terre : « je parle à « des sourds, continua-t-il. Personne « ne m'écoute, & ne daigne me ré- « pondre. Ah ! je suis abandonné, je « suis vendu, on me livre aux enne- « mis. Mais, dûssai-je être seul, je « passerai outre. Les Scythes & les « Bactriens, plus fidéles que vous, « me suivront par tout où je les me- « nerai. Allez donc en votre pays, & « vantez-vous, lâches déserteurs de « votre Roi, de l'avoir abandonné. « Pour moi, je trouverai ici, ou la vi- « ctoire dont vous desespérez, ou une « glorieuse mort, qui desormais doit « faire l'unique objet de mes vœux.

Quelque vif & quelque touchant que fût le discours d'Alexandre, il ne put jamais tirer une parole de la bouche des soldats. Gardant un morne & opiniâtre silence, ils attendoient que leurs Commandans & les principaux Officiers lui remontrassent, qu'ils ne manquoient pas d'affection, mais qu'étant tout percés de coups, & épuisés de travaux, ils ne pouvoient plus servir. Aucun d'eux n'osoit prendre sur lui de parler en leur faveur. L'e-

xemple de Clitus, & celui de Callisthéne, étoient encore tout récens. Ces Officiers avoient cent fois exposé leur vie pour le Prince dans les combats, mais ils n'avoient pas le courage de hazarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi, & soldats, & Officiers, ils demeuroient tout interdits, sans oser lever les yeux; lorsqu'il s'excita tout-à-coup un murmure, qui croissant peu-à-peu, éclata en des gémissemens & des pleurs si extraordinaires, que le Roi lui-même, aiant changé sa colére en compassion, ne put s'empécher de pleurer.

Enfin, comme toute l'assemblée fondoit en larmes, & gardoit un profond silence, Cœnus s'enhardit, & s'approcha du trône, témoignant qu'il vouloit parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtoit son casque, car c'étoit la coutume de l'ôter pour parler au Roi, ils le priérent de plaider la cause de l'armée; & voici comme il s'expliqua. » Non, Seigneur, nous ne » sommes point changés à votre égard: » aux dieux ne plaise qu'un pareil » malheur nous arrive. Nous avons, » & aurons toujours, le même zêle, le

même attachement, la même fidélité. «
Nous ſommes prêts de vous ſuivre «
au péril de nos vies, & de marcher «
par tout où il vous plaira de nous «
conduire. Mais, s'il eſt permis à vos «
ſoldats de vous expoſer leurs ſenti- «
mens avec ſincérité & ſans déguiſe- «
ment, ils vous ſupplient de vouloir «
bien écouter leurs plaintes reſpe- «
ctueuſes, qu'une derniére extrémité «
leur arrache de la bouche. La gran- «
deur de vos exploits, Seigneur, a «
vaincu non-ſeulement vos enne- «
mis, mais vos ſoldats mêmes. Nous «
avons fait tout ce que des hommes «
pouvoient faire. Nous avons tra- «
verſé les terres & les mers. Nous «
voici bientôt arrivés au bout du «
monde, & vous ſongez à en con- «
quérir un autre, en allant chercher «
de nouvelles Indes, inconnues mê- «
me aux Indiens. Cette penſée peut «
être digne de votre courage, mais «
elle paſſe le nôtre, & nos forces «
encore plus. Voiez ces viſages hâ- «
ves, & ces corps tout couverts de «
plaies & de cicatrices. Vous ſavez «
combien nous étions à votre dé- «
part : vous voiez ce qui vous reſte. «
Ce peu qui a échapé à tant de périls «

» & de fatigues, n'a plus ni le cou-
» rage ni la force de vous ſuivre. Ils
» deſirent tous de revoir leurs parens
» & leur patrie, pour y jouir en paix
» du fruit de leurs travaux & de vos
» victoires. Pardonnez-leur ce deſir
» qui eſt naturel à tous les hommes.
» Il vous ſera glorieux, Seigneur,
» d'avoir mis à votre fortune des bor-
» nes, que votre modération ſeule
» pouvoit lui impoſer; & de vous
» être laiſſé vaincre vous-même,
» après avoir vaincu tous vos enne-
» mis.

Il n'eût pas ſitôt achevé de parler, qu'on entendit de tous côtés des cris, & des voix confuſes & mêlées de pleurs, qui appelloient le Roi *leur Seigneur & leur Pere*. Enſuite tous les autres Officiers, principalement ceux à qui l'âge donnoit plus d'autorité, & une plus honnête excuſe, lui firent la même ſupplication. Le Roi ne ſe rendit pas encore. Il en coute beaucoup à un Prince, quand il faut paroître céder. Il s'enferma dans ſa tente pendant deux jours, ſans parler à perſonne, non pas même à ſes amis les plus familiers, pour voir s'il ne ſe feroit point quelque changement dans

l'armée, comme il arrive ſouvent en ces rencontres. Mais voiant les ſoldats obſtinés dans leur réſolution, il fit publier qu'on ſe préparât au retour. Les troupes reçurent cette nouvelle avec une joie incroiable. Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée, où il voulut bien, en faveur de ſes ſujets, ſacrifier quelque choſe de ſa gloire & de ſa grandeur. Tout le camp retentiſſoit de louanges & de bénédictions qu'on lui donnoit, de s'être laiſſé vaincre à ſes ſoldats, lui qui étoit invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations & de ces applaudiſſemens, qui partent du cœur, & qui en ſont une vive & ſincére effuſion; & il eſt fâcheux que les Princes n'y ſoient pas aſſez ſenſibles.

Alexandre n'avoit emploié que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays entre l'Indus & l'Hyphaſe, appellé encore actuellement *Le Pengab*, c'eſt-à-dire *Les cinq eaux*, à cauſe des cinq riviéres qui l'arroſent. Avant que de partir, il fit dreſſer douze Autels, pour ſervir de trophées & d'actions de graces de ſes

victoires. Puis il repassa l'Hydraote, & laissa à Porus tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce Prince avec Taxile, & affermit la paix entre eux par une alliance qui leur étoit à tous deux également avantageuse. De là il alla camper sur les bords de l'Acésine. Les grandes pluies aiant fait déborder ce fleuve, & les campagnes qui en étoient voisines se trouvant inondées, il fut obligé de transporter son camp sur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Cœnus mourut de maladie. Il fut regretté généralement & du Prince, & de l'armée. Il n'y avoit point de meilleur Officier que lui. Il s'étoit distingué d'une maniére particuliére dans tous les combats. C'étoit un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agissent sans aucune vûe d'intérêt ou d'ambition, & qui aiment assez leur Roi pour oser lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparoit tout pour son départ.

Arr. in Ind. pag. 319. Strab. lib. 15. pag. 691.

Sa flote étoit composée de huit cens vaisseaux, tant galéres que barques, pour porter les troupes & les vivres. Quand tout fut prés, l'armée s'em-

barqua, vers le coucher des Pleiades ſelon Ariſtobule, c'eſt-à-dire vers la fin d'Octobre. La flote arriva le cinquiéme jour aux confluens de l'Hydaſpe & de l'Acéſine. Elle y ſouffrit beaucoup, parce que ces riviéres ſe joignent avec tant de violence, qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxydraques & des Malliens, qui étoient les plus vaillans des peuples de ce pays. Ils étoient perpétuellement en guerre les uns contre les autres : mais l'intérêt commun les aiant alors réunis, ils avoient aſſemblé dix mille chevaux, & quatre-vingts mille hommes de pié, tous jeunes & vigoureux, avec neuf cens chariots. Alexandre les battit en pluſieurs rencontres, prit ſur eux quelques places, & en dernier lieu marcha contre la ville des Oxydraques, où la plupart s'étoient retirés. Il fait planter les échelles ſans perdre de tems ; & comme on tardoit trop à ſon gré, il en arrache une à un ſoldat, monte le premier couvert de ſon bouclier, & arrive ſur le haut du mur, ſuivi ſeulement de Peuceſte & de Limnée. Les ſoldats craignant pour ſa perſonne,

montent précipitamment pour l'aller ſoutenir : mais les échelles ſe briſent, & le Roi demeure ſans ſecours. Se voiant en butte à tous les coups qu'on tiroit tant des tours que du rempart, par un effort de témérité plutôt que de bravoure il ſaute dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant raiſonnablement attendre autre choſe, que d'être pris ou tué avant que de ſe relever, ſans avoir moien de ſe défendre, & de venger ſa mort. Par bonheur il balança tellement ſon corps, qu'il tomba ſur ſes piés ; & ſe trouvant debout l'épée à la main, il écarta ceux qui étoient les plus proches, & tua même de ſa main le Chef des ennemis, qui s'avançoit pour le percer. Par un ſecond bonheur il ſe trouva tout près de là un gros arbre, ſur le tronc duquel il s'appuia, recevant ſur ſon bouclier tous les traits qu'on lui tiroit de loin ; car perſonne n'oſoit approcher, tant la hardieſſe de l'entrepriſe, & le feu qui ſortoit de ſes yeux, avoient jetté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une fléche de trois piés, (leurs fléches ſont de cette longueur) qui perçant ſa cui-

raſſe, lui entra bien avant dans le corps un peu au-deſſus du côté droit. Il en ſortit une ſi grande abondance de ſang, que les armes lui en tombérent des mains, & il demeura comme mort. Voila donc ce grand Conquérant, ce Vainqueur des nations, prêt à périr, non à la tête de ſes armées, ou au ſiége de quelque place conſidérable, mais dans le coin d'une ville obſcure, où ſa témérité l'a pouſſé. Celui qui l'avoit bleſſé accourut plein de joie pour le dépouiller: mais il ne ſentit pas ſitôt mettre la main ſur lui, que, ranimé par le deſir de la vengeance, il rappella ſes eſprits, & tâtant ſon ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ſes principaux Officiers, Peuceſte, Léonat, Timée, qui avoient gagné le haut du mur avec quelques ſoldats, arrivent dans le moment, & tentant l'impoſſible pour ſauver leur Maître, lui font un rempart de leur corps, & ſoutiennent tout l'effort des ennemis. C'eſt alors qu'il y eut un grand combat autour de ſa perſonne. Cependant les ſoldats qui étoient montés avec ces Officiers, aiant rompu les verroux d'une petite

Plut. de fortun. Alex. p. 344.

porte qui étoit entre deux tours, firent entrer les Macédoniens ; & bientôt après la ville fut priſe, & tout fut paſſé au fil de l'épée, ſans diſtinction ni d'âge ni de ſexe.

Le premier ſoin fut de tranſporter Alexandre dans ſa tente. Quand il y fut arrivé, les * Chirurgiens coupérent ſi adroitement le bois de la fléche qu'il avoit dans le corps, qu'ils n'ébranlérent point le fer ; & après l'avoir deshabillé, ils s'aperçurent que la fléche étoit * * barbelée, & qu'on ne la pouvoit tirer ſans danger ſi l'on n'élargiſſoit la plaie. Le Roi ſoutint l'opération avec une fermeté inconcevable, ſans qu'il fût beſoin de le tenir. L'inciſion étant faite, & le fer hors de la plaie, il en ſortit une ſi grande quantité de ſang, que le Roi tomba en ſyncope. On le crut mort : mais le ſang s'étant arrété, il revint peu-à-peu, & reconnut ceux qui étoient auprès de lui. Tout le jour, & toute la nuit d'après, l'armée fut ſous les armes autour de ſa tente, & ils ne voulurent point partir de là, qu'ils ne

* *Ils n'étoient pas alors diſtingués des Médecins.*

* * *On appelle ainſi les fléches qui ont des dents ou des pointes dans leur ferrure, qui ſont recourbées & rebrouſſées.* Animadvertunt hamos ineſſe telo.

fussent assurés qu'il se portoit mieux, & qu'il commençoit un peu à reposer.

Au bout de sept jours qu'il mit à se faire traiter, sa blessure n'étant pas encore fermée, comme il sut que le bruit de sa mort s'augmentoit parmi les Barbares, il fit joindre deux vaisseaux ensemble, & dresser sa tente au milieu à la vûe de tout le monde, afin de se montrer à ceux qui le croioient mort, & de dissiper ainsi tous leurs projets & toutes leurs espérances. Il descendit ensuite par eau, s'avançant à quelque distance du reste de sa flote, de peur que le bruit des rames ne lui ôtat le repos, qui lui étoit si nécessaire pour rétablir ses forces. Quand sa santé fut un peu affermie, & qu'il se trouva en état de sortir, ses soldats des gardes lui apportérent sa litiére : mais il se fit amener son cheval, & monta dessus. Alors tout le rivage & les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croioit en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre, & marcha pendant quelque espace environné d'une foule de soldats,

dont les uns lui baiſoient les mains, les autres embraſſoient ſes genoux, quelques-uns ſe contentoient de toucher à ſes habits, ou de le voir, tous fondoient en larmes, & le comblant de bénédictions faiſoient des vœux pour ſa ſanté & pour ſa vie.

Dans ce moment arrivérent les Députés des Malliens, avec les principaux Chefs des Oxydraques, juſqu'au nombre de cent-cinquante, outre les Gouverneurs des villes & de la province, qui lui apportoient des préſens, & lui venoient faire hommage, s'excuſant ſur l'amour de la liberté qui les avoit retenus juſqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étoient prêts de recevoir un Satrape de ſa main, de lui paier tribut, & de lui fournir des otages. Il demanda mille des principaux dont il ſe pût auſſi ſervir à la guerre, juſqu'à ce qu'il eût réduit tout le pays ſous ſon obéiſſance. Ils lui donnérent les mieux faits, avec cinq cens chariots qu'il n'avoit point exigés d'eux : ce qui le toucha tellement qu'il leur remit leurs otages. Il leur laiſſa Philippe pour Gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambaſſade cauſa une grande joie, & qui ſentoit

tous les jours ses forces augmenter, goûtoit avec d'autant plus de plaisir les fruits & de la victoire & de la santé, qu'il s'étoit vû tout près de les perdre pour toujours. Les principaux de sa Cour, & ses plus intimes amis, crurent devoir profiter de ce moment de sérénité pour répandre leur cœur en sa présence, & lui exposer leur crainte. Ce fut Cratére qui porta la parole. » Nous commençons, dit-il, Seigneur, à vivre & à respi- « rer, en vous voiant dans l'état où la « bonté des dieux vous a rétabli. Mais « quelle a été notre allarme & notre « douleur ! Quels reproches ne nous « sommes-nous pas faits à nous-mê- « mes, d'avoir abandonné dans un tel « péril notre roi & notre pere ! Il n'é- « toit pas en notre pouvoir de le sui- « vre : mais nous ne nous en sommes « pas cru pour cela moins coupables, « & nous avons regardé comme un « crime de n'avoir pas fait pour vous « l'impossible. Ah, Seigneur, épar- « gnez-nous desormais une pareille af- « fliction. Une méchante bicoque me- « rite-t-elle d'être achetée au prix d'u- « ne tête comme la votre ? Laissez- « nous ces menus exploits & ces pe- «

» tits combats, & réſervez votre per-
» ſonne pour des occaſions dignes d'el-
» le. Nous frémiſſons encore d'hor-
» reur, quand nous penſons à ce qui
» s'eſt paſſé ſous nos yeux. On a vû
» l'heure que les plus viles mains du
» monde alloient enlever les dépouil-
» les du plus grand Prince de la terre.
» Permettez-nous, Seigneur, de vous
» le dire : Vous n'ètes point à vous :
» vous nous appartenez : nous avons
» droit ſur votre vie, dont la nôtre
» dépend ; & nous oſons vous conju-
» rer, en qualité de vos ſujets & de
» vos enfans, de ménager une vie ſi
» précieuſe avec plus de ſoin, ſinon
» pour vous, du moins pour les vô-
» tres, & pour le bonheur de l'uni-
» vers.

Le Roi fut ſenſiblement touché de ces témoignages de leur affection, & les aiant tous embraſſés l'un après l'autre avec une tendreſſe extraordinaire, il leur répondit en ces termes :
» Je ne puis aſſez vous remercier tous
» tant que vous êtes ici, qui êtes la
» fleur & l'élite de mes citoiens & de
» mes amis, non-ſeulement de ce
» qu'aujourd'hui vous préférez mon
» ſalut au vôtre, mais encore de ce

que, dès l'entrée de cette guerre, «
il n'y a ſorte de preuve que je n'aie «
reçue de votre zêle & de votre affe- «
ction ; & ſi quelque choſe eſt capa- «
ble de me faire deſirer une plus lon- «
gue vie, c'eſt le plaiſir de jouir plus «
lontems d'amis auſſi précieux que «
vous. Mais ſouffrez que je vous diſe «
que vous & moi avons des penſées «
bien différentes. Vous ſouhaitez de «
me poſſéder lontems, & toujours «
même s'il ſe pouvoit; & moi, ce n'eſt «
pas ſur l'âge, mais ſur la gloire, que «
je meſure ma durée. Je pouvois «
borner mon ambition aux limites de «
la Macédoine, & content du roiau- «
me de mes peres, attendre au mi- «
lieu des délices & dans le ſein de «
l'oiſiveté une honteuſe vieilleſſe. «
J'avoue, qu'à compter mes victoi- «
res, & non mes années, on doit «
trouver que j'ai beaucoup vécu. «
Mais vous ſemble-t-il, qu'après «
avoir fait un ſeul empire de l'Europe «
& de l'Aſie, vainqueur des deux «
meilleures parties de l'univers dans «
la dixiéme année de mon régne & la «
trentiéme de mon âge, je doive m'ar- «
rêter au milieu d'une ſi belle carrié- «
re, & ceſſer de travailler pour la «

» gloire à laquelle je me ſuis entiére-
» ment dévoué ? Sachez que cette
» gloire annoblit tout, & qu'elle don-
» ne une vraie & ſolide grandeur à ce
» qui paroit le plus petit. En quelque
» part que je combatte, je croirai être
» ſur le théatre du monde, & à la vûe
» de toute la terre. J'ai fait de grandes
» choſes juſqu'ici, je l'avoue : mais le
» pays où nous ſommes me reproche
» qu'une femme en a fait encore de
» plus grandes. Je parle de Sémiramis.
» Que de peuples ſoumis à ſon obéiſ-
» ſance ! que de villes bâties ! que de
» ſuperbes & prodigieux ouvrages
» achevés ! Quelle honte pour moi de
» n'avoir pu encore égaler ſa gloire !
» Je la ſurpaſſerai bientôt, ſi vous ſe-
» condez mon ardeur. Défendez-moi
» ſeulement des ſourdes menées & des
» trahiſons domeſtiques, qui font périr
» la plupart des Princes. Je prends le
» reſte ſur moi, & vous réponds de tous
» les événemens de la guerre.

Un tel diſcours fait connoitre à fond le caractére d'Alexandre. Il n'avoit aucune idée de la véritable gloire. Il n'en connoiſſoit ni le principe, ni la régle, ni la fin. Il la mettoit, où certainement elle n'étoit pas. L'erreur

populaire faiſoit la ſienne, & l'entretenoit. Il penſoit que ſa deſtination étoit de ne vivre que pour la gloire, & qu'il ne pouvoit en acquerir que par des conquêtes ſans meſure, ſans juſtice, ſans ordre. Dans ſes impétueuſes ſaillies pour une gloire mal entendue, il ne ſuivoit ni la raiſon, ni la vertu, ni l'humanité ; & comme ſi ſes caprices ambitieux euſſent dû être la régle de tous les autres hommes, il trouvoit étrange que ſes Officiers, & même que ſes ſoldats, n'entraſſent pas dans ſes vûes, & ne ſe prétaſſent que de mauvaiſe grace à ſes folles entrepriſes.

Alexandre, après avoir tenu ce diſcours, congédia l'aſſemblée, & campa pluſieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua enſuite ſur la riviére, & ſon armée le ſuivoit par terre en cotoiant les bords. Il arriva chez les Sabraques, nation puiſſante entre les Indiens. Ils avoient levé ſoixante mille hommes de pié, & ſix mille chevaux, & y avoient joint cinq cens chariots. Mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays, & ils envoiérent des Ambaſſadeurs pour ſe rendre. Après avoir bâti une ville qu'il fit nommer encore Alexandrie, il entra

dans les terres de Musican Prince fort riche, puis dans celles du roi Samus. C'est en assiégeant une des places de ce Roi, que Ptolémée fut dangereusement blessé, parce que les Indiens avoient empoisonné tous leurs traits, & toutes leurs épées, de sorte que toutes les blessures étoient mortelles. Alexandre, qui l'aimoit & l'estimoit infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, & fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il étoit son proche parent, & selon quelques-uns fils naturel de Philippe. C'étoit un des plus vaillans hommes de l'armée, fort estimé pour la guerre, & plus propre encore pour la paix ; au reste ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, & qui s'étoit tenu entiérement éloigné du faste que l'opulence & la prospérité avoient fait prendre aux autres Seigneurs Macédoniens. Enfin, on ne pouvoit dire s'il étoit plus considéré du Roi, ou de ceux de sa nation. On dit qu'il vit en songe un dragon qui lui présentoit une herbe comme un reméde contre son mal, & qu'en effet l'aiant fait chercher, & l'aiant appliquée sur sa blessure, il fut guéri

en peu de jours ; ce qui cauſa une grande joie à toute l'armée.

Le Roi continuant toujours ſa navigation, arriva à Patale, vers le lever de la Canicule, c'eſt-à-dire ſur la fin du mois de Juillet. Ainſi le tems qui ſe paſſa depuis le départ de la flote juſqu'à ſon arrivée à Patale, fut de neuf mois au moins. L'Inde ſe ſépare ici en deux larges bras, & forme une île ſemblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande ; & c'eſt ce qui a fait ainſi appeller la ville que je viens de nommer. Car, ſelon Arrien, *Patale* ſignifie dans la langue indienne la même choſe que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle, avec un port & un arſenal pour les navires. Pour lui, il s'embarqua ſur le bras droit du fleuve, pour aller juſqu'à l'Océan, expoſant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu. Leur ſeule conſolation, dans une entrepriſe ſi téméraire, étoit le continuel bonheur du Roi. Il avoit déja fait vingt lieues, quand les pilotes lui dirent qu'ils commençoient à ſentir l'air de la mer, & qu'il leur ſembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle, treſſaillant

Strab. lib. 15. pag. 692.

Arrian. in Indic, p. 314.

400 *ſtades.*

de joie, il encourage les matelots à ramer de toute leur force, & représente aux soldats, » qu'ils étoient à la » fin de leurs travaux si ardemment » desirée; qu'on ne pouvoit plus rien » opposer à leur valeur, ni ajouter à » leur gloire; que sans plus combattre, ni répandre de sang, ils étoient » maîtres de l'univers: que leurs exploits alloient aussi loin que la nature, & que bientôt ils verroient des » choses qui n'étoient connues qu'aux » dieux immortels.

Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné & nouveau pour eux les jetta dans un grand trouble, & exposa la flote à de grands dangers: c'étoit le flux & le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, & qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, & inonder les campagnes; & ils croioient que c'étoit un signe de la colére des dieux, qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni effraiés quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle

elle étoit venue, laiſſant à découvert les terres qu'elle venoit de ſubmerger. La flote eut beaucoup à ſouffrir, & les vaiſſeaux étant demeurés à ſec, les champs étoient ſemés de hardes, de rames briſées, & d'ais fracaſſés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre, après avoir emploié neuf mois entiers à deſcendre par les riviéres, arriva à l'Océan, & contemplant avec des yeux avides cette vaſte étendue de mer, il crut que ce ſpectacle, digne d'un grand Conquérant comme lui, le dédommageoit avantageuſement de toutes les fatigues qu'il avoit eſſuiées, & de tant de milliers d'hommes qu'il avoit perdus pour y parvenir. Il fit des ſacrifices aux dieux, & en particulier à Neptune; jetta dans la mer les taureaux qu'il avoit immolés, & grand nombre de coupes d'or; & pria les dieux qu'après lui, jamais homme mortel ne paſſât les bornes de ſon expédition. Voiant qu'il avoit porté ſes conquêtes juſques aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'étoit propoſé, & bien content de lui-même, il alla retrouver le reſte de ſa flo-

te & de ſon armée qui étoient reſtées à Patale, ou dans les environs.

§. XVIII.

Alexandre, en paſſant par des lieux deſerts, ſouffre beaucoup de la famine. Il arrive à Paſargade, où étoit le tombeau de Cyrus. Orſine, puiſſant Satrape, eſt mis à mort par l'intrigue ſecrette de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien meurt volontairement ſur un bucher. Alexandre épouſe Statira, fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athénes: exil de Démoſthéne. Revolte des ſoldats Macédoniens: Alexandre l'appaiſe. Il rappelle Antipater de Macédoine, & ſubſtitue Cratére à ſa place. Douleur de ce Prince à la mort d'Epheſtion.

Arrian. in Indic. p. 334. ALEXANDRE, de retour à Patale, fit tout préparer pour le départ de la flote. Il nomma pour Amiral Néarque, qui de tous les Officiers fut le ſeul qui oſa ſe charger de cette commiſſion, extrêmement dangereuſe, parce qu'il s'agiſſoit de faire voile ſur une mer abſolument inconnue. Le Roi lui ſut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter,

& après lui en avoir marqué sa reconnoissance d'une maniére tout-à-fait obligeante, il le chargea de reconnoitre avec sa flote, qui étoit l'élite de ses meilleurs vaisseaux, la côte maritime depuis l'Inde, jusqu'au fond du golfe Persique : & après avoir donné ces ordres, il prit sa route par terre vers Babylone.

Néarque ne partit pas de l'Indus en même tems qu'Alexandre. La saison n'étoit pas alors propre à la navigation : c'étoit en été, où regnent les vents de mer qui viennent du côté du Sud, & la saison des vents du Nord qui soufflent en hiver n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre ; & c'étoit encore trop tôt. Aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ, & obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours. *Ibid. p. 335.*

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre, aiant quitté Patale, marcha par terre au travers du pays des Orites, dont la capitale s'appelloit Ora ou Rhambacis. Il s'y trouva dans

une ſi extrême diſette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatriéme partie de ſon armée, qui étoit de ſix-vingts mille hommes de pié, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les exceſſives chaleurs en emportérent une infinité : mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays ſtérile, qui n'étoit ni cultivé ni ſemé, & dont les habitans étoient des ſauvages, qui menoient une vie dure & malheureuſe. Quand on eut conſumé toutes les racines de palmiers qui ſe trouvoient dans le pays, il falut manger les bêtes de ſomme, puis les chevaux de ſervice : & quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de bruler ces riches dépouilles pour leſquelles les Macédoniens avoient couru juſqu'aux extrémités de la terre. La peſte, ſuite ordinaire de la famine, mit le comble à la miſére des ſoldats, & en fit périr un grand nombre.

Après une marche de ſoixante jours, Alexandre arriva ſur les confins de la Gédroſie, où il ſe trouva dans l'abondance de toutes choſes. Car, outre que

le pays eſt gras par lui-même, les Rois & les Satrapes les plus voiſins de cette contrée lui envoiérent toutes ſortes de proviſions. Il fit là quelque ſéjour, pour rafraichir ſon armée. Les Gouverneurs des Indes lui aiant envoié par ſon ordre quantité de chevaux, & de toutes ſortes de bêtes de charge, de tous les lieux de ſon obéiſſance, il remonta ſa cavalerie, remit en équipage ceux qui en avoient beſoin, & leur donna à tous bientôt après des armes auſſi belles que les premiéres, ce qui ne lui fut pas difficile, ſe trouvant proche de la Perſe, qui étoit alors paiſible & dans une grande abondance.

Il arriva dans la Carmanie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Kerman, & la traverſa, non dans un équipage de guerrier & de conquérant, mais dans une eſpece de maſcarade & de bacchanale, avec toute ſorte de diſſolution. Il étoit traîné par huit chevaux ſur un chariot magnifique, au deſſus duquel on avoit dreſſé un échafaut en forme de théatre quarré, où il paſſoit les jours & les nuits en feſtin & en débauches. Ce chariot étoit précedé & ſuivi d'une infinité

d'autres, dont les uns, en forme de tentes, étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre; & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres. On avoit placé ſur le bord des chemins & aux portes des maiſons force tonneaux défoncés, où les ſoldats puiſoient le vin avec de grands flacons, des taſſes, & des gobelets qu'on y avoit préparés. Toute la campagne retentiſſoit du ſon des inſtrumens, & des hurlemens des Bacchantes, qui, les cheveux épars, & comme forcenées, couroient de côté & d'autre, & s'abandonnoient à toutes ſortes de licences. Il vouloit, par là, imiter le triomphe de Bacchus, qui traverſa, à ce qu'on prétend, toute l'Aſie dans cet équipage après la conquête des Indes. Cette marche ſi deſordonnée & ſi diſſolue dura ſept jours, pendant leſquels l'armée ne deſenivra point: heureuſe, dit Quinte-Curce, qu'il ne vint point dans l'eſprit des vaincus de les attaquer dans cet état: car mille hommes bien armés & bien réſolus, ſeroient venus fort aiſément à bout de ces vainqueurs du monde, noiés dans le vin & dans la débauche.

Néarque en cotoiant toujours les

bords de la mer depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au golfe de Perſe, & arriva à l'île d'Harmuſia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en étoit qu'à cinq journées de chemin. Aiant laiſſé ſa flote en un lieu de ſûreté, il alla lui cinquiéme pour le trouver. Le Prince étoit dans une grande inquiétude de ce qu'étoit devenue ſon armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenoit preſque ſeul, il s'imagina qu'elle avoit été entiérement détruite, & que par un bonheur particulier Néarque s'étoit ſauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette penſée. Il voioit des hommes pâles, maîgres, défaits, & à peine reconnoiſſables. Aiant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir de retour, mais en même tems la douleur inconſolable que lui cauſoit la perte de ſa flote. *Votre flote, Seigneur,* ſe récria-t-il auſſitôt, *graces aux dieux, n'eſt point perdue*; & il lui raconta l'état où il l'avoit laiſſée. Alexandre ne put retenir ſes larmes, & il avoua que cette heureuſe nouvelle lui cauſoit plus de joie que n'avoit fait la conquête de

Arrian. in Indic. p. 348-352.

toute l'Aſie. Il écouta avec un plaiſir ſingulier le récit qu'il lui fit de ſon voiage, & des découvertes qu'il y avoit faites ; & le renvoia achever de remonter l'Euphrate juſqu'à Babylone, comme il le lui avoit d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppreſſion que les Gouverneurs & les autres Officiers avoient fait ſouffrir aux peuples de diverſes provinces pendant ſon abſence. Car, aiant compté qu'il n'en reviendroit jamais, il n'y avoit point de rapine, de tyrannie, de cruauté & d'injuſtice, qu'ils n'euſſent exercées ſur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avoient ſouffertes, & ſenſible juſqu'au fond du cœur à des plaintes ſi bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malverſation, & avec eux ſix cens ſoldats qui avoient ſervi d'inſtrument à leurs violences, & à leurs autres crimes. Il uſa toujours dans la ſuite de la même ſévérité envers tous ſes Officiers convaincus d'avoir malverſé, & par-là il fit aimer ſon gouvernement dans toutes les provinces conquiſes. Il croioit qu'un

Prince doit cet exemple éclatant, à ſon équité, qui doit réprimer le deſordre ; à ſa gloire, pour ne pas paroître complice des injuſtices qu'on commet ſous ſon nom ; à la conſolation de ſes peuples, à qui il préte une vengeance qu'ils ne doivent jamais exercer eux-mêmes ; enfin à la ſûreté de ſes Etats, à qui une conduite ſi équitable épargne bien des dangers, & ſouvent même bien des ſéditions. C'eſt un grand malheur pour un Roiaume, que tout y retentiſſe de concuſſions, de vexations, d'oppreſſions, de corruptions, ſans que jamais on y voie un ſeul exemple de punition ; & que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que ſur le peuple, & jamais ſur ceux qui le ruinent.

Le grand plaiſir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avoit faite de ſon heureux voiage, donna à ce Prince du goût pour la navigation, & pour les voiages de mer. Il ne ſe propoſoit pas moins que d'aller, en partant du Golfe de Perſe, faire le tour de l'Arabie & de l'Afrique, & de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, appellé alors les Colonnes d'Hercule : voiage qu'on

avoit plusieurs fois entrepris, & qui avoit été une fois exécuté par ordre d'un Roi d'Egypte nommé Nécao, comme je l'ai marqué ailleurs. Puis il songeoit, après avoir abaissé l'orgueil de Carthage contre laquelle il étoit fort irrité, à passer en Espagne, que les Grecs appelloient Ibérie du nom de fleuve Ibérus; ensuite il devoit franchir les Alpes, & raser toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet jusqu'en Epire, & de-là dans la Macédoine. Il envoia, pour cet effet, ordre aux Vicerois de Mésopotamie & & de Syrie de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate, & surtout à Thapsaque, le nombre de vaisseaux nécessaire pour cette entreprise; & il fit couper sur le mont Liban des arbres qu'on devoit transporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce dessein, avec bien d'autres qu'il rouloit dans son esprit, échoua par sa mort prématurée.

En continuant son chemin, il passa à Pasargade, ville de Perse. Orsine étoit le Gouverneur du pays. C'étoit le plus grand Seigneur de toutes ces contrées. Il descendoit de Cyrus, & outre les richesses de ses an-

cêtres, il avoit lui-même amaſſé de grands tréſors, étant depuis lontems maître d'une étendue conſidérable de pays. Il avoit rendu un ſervice conſidérable au Roi. Celui qui commandoit dans la province pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir. Orſine voiant que, faute de Gouverneur, tout y alloit tomber dans le deſordre & dans la confuſion, prit le maniement des affaires, les remit en bon ordre, & les y conſerva juſqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au devant de lui avec toutes ſortes de préſens, tant pour lui que pour ſes Officiers. C'étoit un grand nombre de beaux chevaux tout dreſſés, des chariots enrichis d'or & d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vaſes d'or d'une peſanteur énorme, des robbes de pourpre, & quatre mille talens d'argent monnoié. Cette généreuſe magnificence lui couta cher. Car, aiant fait des largeſſes à tous les principaux de la Cour au de-là de ce qu'ils pouvoient ſouhaiter, il omit l'Eunuque Bagoas, qui étoit le favori du Roi : & ce ne fut point par oubli, mais par mépris. Et comme quelqu'un l'eut averti de l'affection que

Douze millions.

le Roi lui portoit, il répondit qu'il honoroit les amis du Roi, mais non pas un infame Eunuque. Cette parole étant raportée à Bagoas, il emploia tout ſon crédit à la ruine de ce Prince, iſſu du plus noble ſang de l'Orient, & de qui la vie étoit ſans reproche. Il ſuborna des hommes de ſa ſuite même, leur donnant des inſtructions pour ſe rendre dénonciateurs quand il en ſeroit tems; & cependant, lorſqu'il étoit ſeul avec le Roi, il lui rempliſſoit l'eſprit de ſoupçons & de défiance, jettant comme au hazard & ſans deſſein des mots couverts contre ce Seigneur, & diſſimulant avec grand ſoin le ſujet de ſon mécontentement. Le Roi néanmoins ſuſpendoit encore ſon jugement, mais il paroiſſoit ne faire plus tant de cas d'Orſine, qui ne ſavoit rien de ce qui ſe tramoit contre lui, tant l'affaire ſe conduiſoit ſecrettement; & l'Eunuque, dans ſes entretiens familiers avec Alexandre, ne ceſſoit de l'accuſer tantôt de rapine, & tantôt de trahiſon.

Le grand danger des Princes eſt de ſe laiſſer ainſi prévenir & ſurprendre par leurs favoris: danger ſi commun, que S. Bernard, écrivant au Pape Eu-

De conſider. lib. 2. cap. 14.

géne, lui déclare que s'il eſt exemt de ce défaut, il peut ſe vanter d'être le ſeul parmi les hommes ; & ce que je dis ici des Princes, regarde toutes les perſonnes qui ſont en place. Le calomniateur eſt pour l'ordinaire écouté favorablemenr par les Grands, parce qu'il ſe couvre des apparences d'affection & de zêle, qui flatent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impreſſion ſur les eſprits les plus équitables, & y laiſſe des traces ſombres & triſtes, qui diſpoſent aux ſoupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux eſt perſévérant & hardi, parce qu'il eſt ſûr de l'impunité, & qu'il ſait qu'il riſque peu en nuiſant beaucoup. Du côté des Grands, ils approfondiſſent rarement les calomnies ſecrettes, par pareſſe; par diſtraction ; par la honte de la baſſeſſe qu'il y a à paroître ſoupçonneux, timides, & défians ; enfin par la peine d'avouer qu'ils ſe ſont laiſſés tromper, & qu'ils ſe ſont livrés à une crédulité précipitée. C'eſt ainſi que la vertu la plus pure & la fidélité la plus irréprochable ſont ſouvent accablées.

On en voit ici un triſte exemple. Bagoas, après avoir bien pris de loin

toutes ſes meſures, fit enfin éclore ſon deſſein. Alexandre aiant fait ouvrir le tombeau de Cyrus, pour rendre aux cendres de ce Conquérant des honneurs funébres, il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimeterre, au lieu qu'il croioit le trouver plein d'or & d'argent, comme les Perſes en faiſoient courir le bruit. Le Roi mit une couronne d'or ſur ſon urne, & la couvrit de ſon manteau, s'étonnant qu'un Prince ſi puiſſant & ſi renommé ne fût point enſeveli plus ſomptueuſement, que ſi c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots Bagoas prenant ſon tems: » Faut-il s'étonner, dit-il, ſi les ſépulcres des Rois ſont vuides, puiſque les maiſons des Satrapes regorgent de l'or qu'ils en ont tiré? Pour » moi je n'avois jamais vû ce tombeau : mais j'ai oui dire à Darius » qu'il renfermoit des richeſſes immenſes. Et de-là ſont venues ces » profuſions d'Orſine, afin qu'en » donnant ce qu'il ne pouvoit garder » ſans ſe perdre, il s'en fît un mérite » auprès de vous. » Cette accuſation n'avoit pas le moindre fondement.

Cependant on mit à la question les Mages à qui la garde du sépulcre étoit commise, sans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur silence devoit faire l'apologie d'Orsine auprès d'Alexandre : mais les discours adroits & insinuans de Bagoas avoient fait une forte impression sur son esprit, & y avoient préparé un accès libre & facile à la calomnie. En effet, les accusateurs que Bagoas avoit apostés, aiant choisi un moment favorable, vinrent se déclarer contre lui, & le chargérent de plusieurs faits odieux, & entr'autres du vol des trésors du tombeau. Pour lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissemens : de sorte que cet infortuné Prince se vit dans les fers, avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé ; & il fut mis à mort sans avoir été entendu, ni confronté avec ses accusateurs. Déplorable sort des Rois qui n'écoutent & n'examinent rien par eux-mêmes, & à qui mille exemples d'une pareille trahison, car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux!

J'ai déja dit qu'il y avoit auprès du Roi un Indien nommé Calanus, celébre

entre tous les Sages de ſon pays, lequel faiſant profeſſion d'une ſévére philoſophie, s'étoit néanmoins laiſſé perſuader dans ſon extrême vieilleſſe de ſe mettre à la ſuite de la Cour. Cet homme aiant vécu l'eſpace de quatre-vingts trois ans ſans avoir jamais été incommodé d'aucune ſorte de maladie, & ſe voiant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Paſargade, réſolut de ſe faire mourir. Ne voulant pas ſouffrir que la parfaite ſanté dont il avoit joui durant tout le cours de ſa vie fût altérée par de longues douleurs, & craignant auſſi de tomber entre les mains des Médecins, & d'être tourmenté par la multitude de leurs remédes, il pria le Roi de commander, qu'on lui dreſſât un bucher, & que quand il ſeroit deſſus, on y mît le feu. Le Roi s'imagina d'abord qu'il ſeroit aiſé de le détourner d'un ſi terrible deſſein : mais voiant que quelque choſe qu'il lui pût dire, il demeuroit ferme & inflexible dans ſa réſolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandoit. Calanus ſe rendit donc à cheval au pié de ce bucher, fit ſes priéres aux dieux, fit répandre ſur ſoi les mêmes effuſions

Arrian. lib. 7. pag. 276. Diod. lib. 17. p. 573. 574. Plut. in Alex. pag. 703.

& obſerver toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'uſer aux funérailles des morts, coupa une touffe de ſes cheveux comme on coupoit les crins aux victimes, embraſſa ceux de ſes amis qui étoient préſens, les pria de ſe réjouir ce jour-là, de boire & de faire bonne chere avec Alexandre, & les aſſura qu'il reverroit dans peu ce Prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaiement ſur le bucher, ſe coucha, ſe couvrit le viſage; & quand la flamme vint le ſaiſir, il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une conſtance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même poſture où il s'étoit mis, & acheva ſon ſacrifice, en s'immolant ſelon la coutume des Sages de ſon pays.

On fit divers jugemens de cette action, dit l'Hiſtorien. Les uns la condannérent, comme l'action d'un homme furieux & inſenſé: les autres crurent que ce qu'il en avoit fait, n'avoit été que par vaine gloire, pour ſe donner en ſpectacle, & s'acquerir la réputation d'une prodigieuſe conſtance; (& ils ne ſe trompoient pas:) d'autres enfin louérent cette fauſſe

Diodore.

grandeur de courage, qui l'avoit ainsi fait triompher de la douleur & de la mort.

Alexandre, étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses Capitaines ; &, pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, fut Promachus, qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenoient en tout dix-huit ou vingt pintes. Aiant reçu le prix, qui étoit une couronne estimée un talent, il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche. Digne cloture du spectacle que Calanus venoit de donner !

Mille écus.

Arrian. de Indic. p. 357. 358.

De Pasargade, Alexandre alla à Persépolis ; & en voiant les restes de l'incendie, il fut au desespoir de la folie qu'il avoit faite d'y mettre le feu. De là il s'avança vers Suse. Néarque pour exécuter ses ordres, avoit commencé à remonter l'Euphrate avec sa flote. Mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexandre alloit à Suse, il redescendit jusqu'à l'embou-

chure du Pasitigris, & remonta cette riviére jusqu'à un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre, & les troupes de la flote, se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de graces pour son heureux retour, & l'on fit dans le camp de grandes rejouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritoit pour avoir si bien conduit sa flote, & pour l'avoir ramenée jusques-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Alexandre trouva à Suse toutes les captives de qualité qu'il y avoit laissées. Il épousa la Princesse Statira fille ainée de Darius, & donna la plus jeune à son cher Ephestion. Et afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands Seigneurs de la Cour, & à ses principaux Favoris, d'en faire autant. Ils choisirent donc pour femmes, dans les plus nobles familles de Perse, environ quatre-vingts filles. Il prétendoit, par ces alliances, cimenter si bien l'union des deux nations, qu'elles n'en deviendroient qu'une sous son empire. Les noces furent célébrées à la façon des

Perses. Il fit aussi un festin à tous les autres Macédoniens qui s'étoient déja mariés dans le pays. On dit qu'à ce festin il y eut jusqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largesse, il voulut acquitter les dettes de ses soldats. Mais comme il vit que plusieurs ne vouloient pas les déclarer, craignant que ce ne fût un artifice pour savoir ceux qui faisoient trop de dépense, il établit des bureaux dans son camp, où l'on paioit sans prendre le nom du créancier, ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable & causa un sensible plaisir; on dit qu'elle montoit à près de dix mille talens: mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom, fut encore plus agréable. Il fit des reproches aux soldats, de ce qu'ils sembloient douter de la foi du Prince, & leur dit: QU'UN [a] ROI NE DEVOIT JAMAIS MANQUER DE PAROLE A SES SUJETS, NI LES SUJETS SOUPÇONNER QU'UN

Trente millions.

a Οὐ γὰρ χρῆναι οὔτ' οὖν τὸν βασιλέα ἄλλό τι ἢ ἀληθεύειν πρὸς τοὺς ὑπηκόους, οὔτε τῶν ἀρχομένων τινὰ ἄλλό τι ἢ ἀληθεύειν δοκεῖν τὸν βασιλέα. *Arrian.*

ROI FÛT CAPABLE D'UNE SI HONTEUSE PREVARICATION. Maxime vraiment roiale ! qui fait la sûreté des peuples, & la plus solide gloire des Princes : mais a laquelle un seul violement de parole peut donner atteinte pour toujours ; ce qui est, en matiére de gouvernement, la faute la plus essentielle.

En ce tems aussi arrivérent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes Persans, & presque tous de même âge, qu'on appelloit *Epigones*, c'est-à-dire *Successeurs*, comme venant relever les vieux soldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choisi les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans toute la Perse, & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties, ou de celles qu'il avoit conquises. Ils les avoient dressés aux exercices militaires, leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre ; & ils étoient tous proprement vétus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils passérent en revûe &

firent l'exercice devant le Roi, qui en fut très satisfait, & leur fit de grands biens dans la suite. Mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre voiant qu'ils étoient las & ennuiés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles, & réprimer leur licence. Il est bien dangereux de mécontenter toute une nation, & de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Plut. in Demosth. p. 857. 858.

Cependant Harpalus, qu'Alexandre, pendant son expédition des Indes, avoit établi Gouverneur de Babylone, quitta son service. Se flatant que ce Prince, engagé dans la conquête des Indes, n'en reviendroit jamais, il s'étoit abandonné à toutes sortes de licences, & avoit consumé dans ses infames débauches une partie des richesses qui lui avoient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre, revenu de son voiage des Indes, châtioit sévérement ses Lieutenans qui avoient abusé de leur pouvoir, il songea à se mettre à couvert; & pour

cet effet il ramaſſa cinq mille talens, c'eſt-à-dire quinze millions, aſſembla ſix mille hommes de guerre, ſe retira dans l'Attique, & aborda à Athénes. D'abord, tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à ſe laiſſer corrompre, & déja corrompus par l'eſpérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands tréſors pour les amorcer : mais il envoia à Phocion ſept cens talens, mettant d'ailleurs tous ſes autres biens & ſa perſonne même en ſa diſpoſition & ſous ſa ſauve-garde. Il connoiſſoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple.

Plut. in Phoc. pag. 751.

Sept cent mille écus.

C'étoit la réputation de ſa probité, & ſur tout de ſon deſintéreſſement, qui lui avoit acquis ce crédit. Les Députés de Philippe lui offrant de groſſes ſommes de la part de ce Prince, & le preſſant de les accepter, ſinon pour lui-même, du moins pour ſes enfans, que leur extrême pauvreté mettroit hors d'état de ſoutenir la gloire de ſon nom : *S'ils* [a] *me reſſemblent*, repli-

a Si mei ſimiles erunt, idem hic, inquit, agellus illos alet, qui me ad hanc dignitatem perduxit; ſin diſſimiles ſunt futuri, nolo meis impenſis illorum ali augerique luxuriam. *Corn. Nep. in Phoc. cap. 1.*

qua-t-il, *le petit fonds de terre dont j'ai vécu jusqu'ici, & qui m'a conduit à cette gloire dont vous parlez, leur suffira aussi pour les nourrir : si non, je ne prétends point, par les biens que je leur laisserois, entretenir & augmenter leur luxe.* Alexandre de même lui aiant envoié cent talens, Phocion demanda à ceux qui étoient chargés de cette commission, pour quelle raison & dans quelle vûe Alexandre le choisissoit lui seul parmi un si grand nombre d'Athéniens pour lui envoier une si grosse somme ? *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul homme de bien & vertueux. Qu'il me laisse donc*, repartit Phocion, *passer pour tel, & l'être en effet.*

Cent mille écus.

Plut. in Phoc. pag. 749.

On juge bien qu'il ne recut pas mieux les Députés d'Harpalus. Il leur parla très durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures très violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthéne, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoier, & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très injuste, & sans aucune nécessité.

Quelques

Quelques jours après Harpalus, comme on faiſoit l'inventaire de ſes biens, s'étant aperçu que Démoſthéne prenoit plaiſir à conſidérer une coupe du Roi, & qu'il en admiroit la figure, & la beauté de l'ouvrage; il le pria de la ſoupeſer, pour juger lui-même du poids de l'or. Démoſthéne l'aiant priſe, fut étonné du poids qui étoit conſidérable, & demanda *combien elle peſoit*. Harpalus lui répondit en ſouriant, *elle peut bien être de vingt talens*; & le ſoir même il lui envoia vingt talens avec la coupe. Car Harpalus avoit une ſagacité merveilleuſe pour découvrir à la mine & à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démoſthéne ne réſiſta point, mais vaincu par ce préſent, & n'étant * plus maître de lui, il paſſa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; & dès le lendemain matin, le cou bien envelopé de laines & de bandelettes, il ſe rendit à l'aſſemblée. Le peuple lui ordonna de ſe lever & de parler: mais il le refuſa, faiſant ſigne qu'il avoit

Vingt mille écus.

* *L'expreſſion grecque eſt belle & energique. Plutarque compare l'or qu'avoit accepté Demoſthéne à une garniſon ennemie qu'auroit reçu dans ſa place un Gouverneur, qui dès lors n'en ſeroit plus maître.* Πληγεὶς ὑπὸ τῆς δωροδοκίας, ὥσπερ παραδεδεγμένος φρουράν.

une extinction de voix. Quelques plaiſans dirent tout haut que leur Orateur avoit été ſurpris la nuit, non * d'une *eſquinancie*, mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le Peuple aiant été informé du préſent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colére contre lui, & refuſa d'écouter ſa juſtification. Harpalus fut chaſſé de la ville, & pour découvrir ceux qui avoient reçu de l'argent, on fit une viſite juridique dans toutes les maiſons, excepté dans celle de Cariclès marié depuis peu, qui ſeule fut exemtée de cette recherche par reſpect pour la nouvelle épouſe qui y étoit. Cette attention & cette honnêteté font honneur à Athénes, & ne ſont pas toujours obſervées.

Démoſthéne, pour prouver ſon innocence, propoſa un Décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire. Il y fut jugé le premier, & condanné, comme coupable, à une amende de cinquante

Cinquante mille écus.

* *Le jeu & l'agrément des mots grecs ne peuvent ſe rendre.* Οὐχ ὑπὸ συνάγχης ἔσφαλον, ἀλλ' ὑπ' ἀργυράγχης εἰλῆφθαι νύκτωρ τὸν δημαγωγόν.

talens, pour le paiement desquels il fut mis en prison. Mais il trouva le moien de s'en échaper, & se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plupart du tems à Egine ou à Trézéne; & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échaper des paroles, qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & généreuses qu'il avoit faites pendant son administration. On a reproché à Cicéron la même foiblesse pendant son exil : ce qui marque que les grands hommes ne le sont pas ni toujours, ni en tout.

Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de l'éloquence, que ce que raporte Pausanias pour la justification de Démosthéne, fût vrai, & rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus, après s'être sauvé d'Athénes, tomba entre les mains de Philoxéne de Macédoine; & que dans la question qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étoient laissés corrompre par ses présens, il ne fit aucune mention de Démosthéne; & il ne l'auroit pas ménagé devant Philoxéne, ennemi

Pausan. lib. 2. pag. 148.

particulier de cet Orateur, s'il avoit été coupable.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athénes, Alexandre, résolu d'aller lui-même en personne punir & Harpalus & les Athéniens, avoit donné ordre d'équiper une flote. Mais quand il sut que le peuple s'étant assemblé, lui avoit fait commandement de sortir de la ville, il ne songea plus à passer en Europe.

Alexandre, aiant eu encore la curiosité de voir l'Océan, descendit de Suse par le fleuve Eulée, & après avoir rasé la côte du golfe Persique jusqu'a l'embouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campoit sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous la conduite d'Epheston.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp, que tous les Macédoniens, qui à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelque autre infirmité, se trouveroient hors d'état de supporter plus lontems la fatigue du service, pourroient s'en retourner en Gréce, déclarant que son intention étoit de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoier honorablement & sûrement chez eux.

Il avoit prétendu, par cette déclaration, les obliger, & leur marquer sa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étoient mécontens d'ailleurs, sur-tout à cause de la préférence visible qu'Alexandre donnoit aux étrangers, ils s'imaginérent qu'il vouloit établir le siége de son Empire dans l'Asie, & se passer des Macédoniens; & qu'il ne les congédioit que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avoit levées dans les pays conquis. Il n'en falut pas d'avantage pour les mettre en fureur. Sans garder aucune mesure, ni aucune discipline, & sans vouloir écouter les remontrances de leurs Officiers, ils abordent le Roi avec insolence, ce qu'ils n'avoient jamais fait, & demandent avec des cris séditieux qu'il les licentiât tous; que puisqu'il méprisoit ses soldats, qui lui avoient fait remporter toutes ses victoires, lui & son pere Ammon n'avoient qu'à faire la guerre comme ils l'entendroient: que pour eux, ils ne vouloient plus absolument le servir.

Le Roi, sans s'étonner & sans délibérer, saute en bas de son tribunal, fait prendre sur l'heure les principaux

mutins qu'il désigna lui-même à ses gardes, & en envoie treize au supplice. On peut dire que cette action de vigueur & d'autorité, dont ils furent frapés comme d'un coup de tonnerre, les aterra & les accabla. Tout hors d'eux-mêmes, & n'osant presque se regarder les uns les autres, ils tenoient les yeux baissés, & étoient dans un saisissement & dans un tremblement qui ne leur laissoit l'usage ni de la réflexion, ni de la parole. Quand il les vit en cet état, il remonta sur son tribunal; & là, après leur avoir représenté avec un visage sévére, & d'un ton de voix menaçant, tous les bienfaits dont Philippe son pere les avoit comblés, toutes les marques de bonté & d'amitié que lui-même leur avoit données, il finit en leur disant: » Vous me demandez tous votre con» gé; je vous le donne. Allez publier » par toute la terre, que vous avez » abandonné votre Prince à la merci » des nations qu'il avoit vaincues, » qui lui ont témoigné plus d'affection » que vous. « Après leur avoir ainsi parlé, il rentre brusquement dans sa tente, casse son ancienne garde, en nomme une autre à sa place toute ti-

rée des troupes Perſannes, & ſe tient renfermé quelques jours ſans vouloir écouter perſonne.

Quand on auroit prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédoniens, ils n'auroient pas été plus conſternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle, que le Roi avoit confié la garde de ſa perſonne aux Perſes. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris, que gémiſſemens, que plaintes. Ils accourent tous enſemble à la tente du Roi, jettent leurs armes par terre ſe reconnoiſſant par là coupables, avouent leur faute avec larmes & ſoupirs, marquent que la perte de la vie leur ſera moins ſenſible que celle de l'honneur, & proteſtent qu'ils ne ſortiront point de là que le Roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put réſiſter plus lontems à des témoignages ſi touchans de douleur & de repentir. Quand, au ſortir de ſa tente, il les vit dans cet état, il ne put lui-même retenir ſes larmes; &, après quelques légers reproches, tempérés par un air de bonté & de tendreſſe, il dit d'un ton fort haut pour ſe faire entendre de tous, qu'il leur rendoit

ſon amitié. C'étoit leur rendre la vie ; & leurs cris de joie le témoignoient aſſez.

Il congédia enſuite ceux des Macédoniens qui n'étoient plus propres à porter les armes, & les renvoia dans leur patrie avec de riches préſens. Il donna ordre auſſi qu'aux ſpectacles des Jeux publics on leur aſſignât les premiéres places du théatre, où ils ſeroient aſſis couronnés ; & il voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à ſon ſervice, reçuſſent la paie de leurs peres pendant leur bas âge. Combien de tels ſecours & de tels honneurs, accordés aux anciens & aux vétérans, ſont-ils capables d'annoblir la profeſſion militaire ! Un Etat ne peut pas enrichir chaque ſoldat, mais il peut l'animer & le conſoler par des marques de diſtinction, qui inſpirent plus d'ardeur pour les armes, plus de conſtance dans le ſervice, plus de nobleſſe dans les ſentimens & dans les motifs.

Alexandre donna à ces ſoldats pour conducteur Cratére, qu'il pourvût du gouvernement de la Macédoine, de la Theſſalie, & de la Thrace qu'avoit Antipater, & celui-ci eut ordre de

venir avec les recrues en la place de Cratére. Il y avoit lontems qu'Alexandre étoit fatigué des plaintes de sa mere & d'Antipater qui ne pouvoient s'accorder. Elle accusoit Antipater d'aspirer à la tyrannie, & l'autre se plaignoit de l'humeur aigre & intraitable d'Olympias, & avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son Gouvernement.

D'Opis Alexandre arriva à Ecbatane An.M.3680.
dans la Médie. Après y avoir expédié Av.J.C.324.
les affaires du roiaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des Jeux & des Fêtes : il lui étoit venu de Gréce trois mille baladins, machinistes, & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Il arriva malheureusement, pendant la célébration de ces Fêtes, qu'Ephestion mourut d'une maladie que lui-même s'étoit attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin, toute sa Cour suivoit son exemple; & quelquefois ils passoient plusieurs jours & plusieurs nuits entiéres dans ces débauches. Ephestion y perdit la vie. C'étoit l'a-

mi le plus intime du Roi, le confident de tous ſes ſecrets, &, pour tout dire en un mot, un autre lui-même. Cratére ſeul ſembloit pouvoir le lui diſputer. Un mot, qui échapa un jour au Prince, marque la différence qu'il mettoit entre ces deux Courtiſans. *Cratére*, dit-il, *aime le Roi, mais Epheſtion aime Alexandre.* Ce mot ſignifie, ſi je ne me trompe, qu'Epheſtion étoit attaché d'une maniére tendre & affectueuſe à la perſonne d'Alexandre; mais que Cratére l'aimoit comme Roi, c'eſt-à-dire s'intéreſſoit à ſa réputation, & avoit quelquefois moins de complaiſance pour ſes volontés, que de zêle pour ſa gloire & pour ſes intérêts. Excellent, mais rare caractére!

Epheſtion n'étoit pas moins aimé de tous les autres que du Roi même. Modeſte, égal, bienfaiſant; ſans orgueil, ſans avidité, ſans jalouſie; il ne ſavoit ce que c'étoit que d'abuſer de ſon crédit, ou de ſe préférer aux Officiers que leur mérite rendoit néceſſaires à ſon Maître. Il fut regretté de tout le monde: mais ſa perte cauſa à Alexandre une douleur exceſſive, à laquelle il ſe livra d'une maniére peu convenable à un Prince comme

lui. Il parut ne trouver de consolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à son ami quand il fut arrivé à Babylone, où il chargea Perdiccas de faire porter son corps.

Pour éloigner par l'occupation les tristes idées que la mort de son Favori lui mettoit continuellement devant les yeux, Alexandre mena son armée contre les Cosséens, nation belliqueuse des montagnes de Médie, que jamais aucun des Rois de Perse n'avoit pu domter. Il en vint à bout en quarante jours, passa ensuite le Tigre, & prit la route de Babylone.

§. XIX.

Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voiages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate, & à rebâtir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.

ALEXANDRE, étant arrivé à une

Arrian. lib. 7. p. 294. 309. Q. Curt. lib. 10. cap. 4. 7. Plut. in Alex. pag. 705-707. lieue & demie de Babylone, les Caldéens, qui se piquoient de connoitre l'avenir par l'inspection des astres, députérent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il courroit grand risque de sa vie s'il entroit dans la ville, & l'exhortérent vivement à passer outre. La grande réputation des Astrologues Babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, & le remplit de trouble & de fraieur. Aiant envoié plusieurs des grands Seigneurs de sa Cour à Babylone, pour lui il prit une autre route, *300 stades.* & après avoir fait environ dix lieues de chemin, il s'arréta quelque tems au lieu où il avoit fait camper son armée. Les Philosophes Grecs aiant sû le fondement de sa crainte & de ses scrupules, allérent le trouver, & mettant dans tout leur jour les principes d'Anaxagore dont ils suivoient les dogmes, ils lui démontrérent par de fortes preuves la vanité de l'art des Astrologues, & lui inspirérent un tel mépris pour toute divination, & sur tout pour celle dont usoient les Caldéens, que sur le champ il marcha vers Babylone avec toute son armée.

Diod. l. 17. pag. 577-583. Il savoit qu'il étoit venu dans cette

ville des Ambaſſadeurs de tous les pays du monde qui attendoient ſa venue, toute la terre étant ſi remplie de la terreur de ſon nom, que les peuples venoient à l'envi lui rendre leurs hommages, comme à celui qui devoit être leur Maître. Cette vûe, qui flatoit agréablement la plus vive de toutes ſes paſſions, aida beaucoup à étouffer en lui toute autre penſée, & à lui faire négliger tous les avis qu'on lui donnoit : de ſorte qu'il ſe hâta d'arriver à cette grande ville, pour y tenir comme les Etats Généraux de l'univers. Après une ſuperbe entrée, il donna audience à tous les Ambaſſadeurs, avec toute la dignité & tout l'air de nobleſſe qui convient à un grand Roi, & en même-tems avec l'affabilité & les maniéres gracieuſes d'un Prince qui veut s'attacher les cœurs. Il chargea ceux d'Epidaure de préſens pour le dieu qui préſide à leur ville, & qui préſide auſſi à la ſanté, mais avec quelques reproches. *Eſculape*, dit-il, *m'a été peu favorable, de n'avoir pas ſauvé la vie à un ami que j'aimois comme moi-même.* Il témoigna en particulier beaucoup d'amitié aux Députés de la Gréce, qui venoient

Juſtin. l. 12. *cap.* 13-16.

le féliciter ſur ſes victoires & ſur ſon heureux retour ; & il leur fit rendre toutes les ſtatues & les autres raretés que Xerxès avoit emportées de la Gréce, qui ſe trouvérent dans Suſe, dans Babylone, dans Paſargade, & en d'autres endroits. On dit que les ſtatues d'Harmodius & d'Ariſtogiton étoient de ce nombre, & qu'elles furent reportées à Athénes.

Ceux de Corinthe lui aiant offert, de la part de leur ville, le droit de bourgeoiſie, il ſe mit à rire d'une offre qui lui paroiſſoit infiniment au-deſſous de lui dans le ſouverain degré de grandeur & de puiſſance où il étoit parvenu. Mais, quand il eut appris que Corinthe n'avoit accordé ce privilége qu'à Hercule ſeul, il l'accepta avec joie, ſe piquant de marcher ſur ſes traces, & de lui reſſembler en tout. Mais, [a] s'écrie Sénéque, en quoi ce jeune inſenſé, à qui ſon heureuſe témérité tenoit lieu de courage, reſſem-

[a] Quid illi ſimile habebat veſanus adoleſcens, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil ſibi vicit. Orbem terrarum tranſivit, non concupiſcendo, ſed vindicando... malorum hoſtis, bonorum vindex, terrarum mariſque pacator. At hic à pueritia latro gentiumque vaſtator ... ſummum bonum duxit, terrori eſſe cunctis mortalibus. *Senec. de Benef. lib. 1. cap. 13.*

bloit-il à Hercule ? Celui-ci, ſans aucune vûe d'intérêt pour lui-même, parcourut le monde en faiſant du bien à tous les peuples chez qui il paſſoit, & purgeant l'univers des voleurs qui l'infeſtoient. Au contraire Alexandre, appellé juſtement le brigand des nations, mit ſa gloire à porter par tout la déſolation, & à ſe rendre la terreur de tous les mortels.

Il écrivit en même-tems une lettre, qui devoit être lûe publiquement dans l'aſſemblée des Jeux Olympiques, par laquelle il ordonnoit à toutes les villes de la Gréce de rétablir les Exilés, hors ceux qui étoient coupables de ſacrilége, ou de quelque crime digne de mort ; & il chargeoit Antipater d'emploier la force des armes contre les villes qui refuſeroient d'obéir. Cette lettre fut lûe dans l'aſſemblée. Les Athéniens & les Etoliens ne ſe crurent point obligés d'exécuter des ordres, qui leur ſembloient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces ſoins, ſe trouvant de loiſir, ſongea aux funérailles d'Epheſtion. Il les célébra avec une ſumptuoſité qui paſſe tout ce qu'on a jamais vû dans ce genre.

Occupé du ſoin de cette pompe funébre, il ordonna à toutes les villes voiſines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourroit en relever la magnificence. Il commanda auſſi à tous les peuples de l'Aſie d'éteindre le feu que les Perſes appellent *le feu ſacré*, juſqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée, ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne ſe pratiquoit en Perſe qu'à la mort des Rois. Tous les Officiers & tous les Courtiſans, dans la vûe de plaire au Prince, firent dreſſer des repréſentations de ce Favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matiéres de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi aiant aſſemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abbattre environ dix ſtades du mur de Babylone, & aiant fait amaſſer de la brique, & fait applanir le terrain qui devoit contenir le bucher, il y fit élever un catafalque ſuperbe.

Ils font une demie lieue.

Cette place fut diſtribuée en trente parties, dans chacune deſquelles fut conſtruit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de groſſes piéces de bois de palmier. Le tout enſemble formoit un quarré parfait, décoré

dans ſon pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté étoit d'un ſtade, c'eſt-à-dire de cent toiſes. Au bas & au premier rang furent emploiées deux cens quarante quatre proues de vaiſſeaux dorées, portant ſur leurs * *oreilles* ou arcſboutans deux Archers un genou en terre, figures hautes de quatre coudées: deux autres ſtatues en pié, armées de toutes piéces, figures plus grandes que nature, & hautes de cinq coudées. Les vuides d'entre les proues étoient tendus & garnis de draps de couleur pourpre. Au-deſſus de ces proues, régnoit une colonnade de grandes torches, dont les fûts étoient de quinze coudées de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'eſt-à-dire à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches aboutiſſant au haut, ſe terminoit vers des aigles, qui, tête baiſſée, & ailes déploiées, ſervoient de chapiteau. Des dragons, poſés près de la baſe, ou ſur la baſe même, levoient la tête vers les aigles. Cette colonnade étoit ſurmontée d'une troiſiéme, dans la baſe de la-

Six piés.

Sept piés & demi.

Vingt deux piés & demi.

* Ἐπωτίδες, oreilles, *ſont deux piéces de bois en ſaillie à droite & à gauche de la proue.*

quelle on voioit en relief une chaſſe d'animaux de toute eſpéce. A l'ordre ſupérieur, c'eſt-à-dire au quatriéme, on avoit repréſenté en or les combats des Centaures. Enfin le cinquiéme étoit chargé de figures d'or, repréſentant des lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice ſe terminoit par des trophées d'armes, à la maniére des Macédoniens & des Barbares, ſymboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faîtage étoient chargés de Sirénes, dont les corps vuides & creux renfermoient, ſans qu'on s'en aperçût, les Muſiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent trente coudées, c'eſt-à-dire plus de cent quatre-vingts quinze piés.

La beauté du deſſein de ce catafalque, la ſingularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, paſſoient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, & étoient d'un goût exquis. Il avoit choiſi pour entrepreneur Staſicrate, grand Architecte & grand Machiniſte, qui dans

toutes ſes inventions & dans tous ſes deſſeins faiſoit paroitre, non ſeulement beaucoup de magnificence, mais une hardieſſe ſurprenante, & une grandeur dont rien n'approchoit.

C'étoit le même qui, s'entretenant avec lui quelque tems auparavant, lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoiſſoit, le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine. Que s'il vouloit donc lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable des ſtatues, & celle qui feroit la plus expoſée aux yeux de l'univers. De ſa main gauche elle ſoutiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, & de ſa droite elle verſeroit un grand fleuve qui iroit porter ſes eaux dans la mer. Cette propoſition étoit bien, ce ſemble, du goût d'Alexandre, qui cherchoit en tout le grand, l'extraordinaire: il la rejetta néanmoins, & il eut la ſageſſe de répondre, Que c'étoit aſſez qu'il y eût déja un Prince dont le mont Athos annonçât & éternisât la folie. (Il entendoit Xerxès, qui aiant entrepris de faire percer l'iſthme d'Athos, écrivit à cette

Plut. de Fortun. Alex. ſerm. 1. pag. 335.

montagne une * lettre pleine d'un faste insensé.) *Pour moi*, dit Alexandre, *le mont Caucase, le fleuve* ** *Tanaïs, la mer Caspienne, que j'ai passés en vainqueur, seront mes monumens.*

La dépense du superbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Ephestion, jointe à celle de toute la pompe funébre, monta à plus de douze mille talens, c'est-à-dire à plus de trente six millions. Y eut-il jamais une profusion plus folle & plus outrée? Tout cet or, tout cet argent, c'étoit le sang des peuples & la substance des provinces, dont on sacrifioit la ruine & l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zêle d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquoit aux honneurs qu'il lui faisoit rendre quelque chose qui les élevât au-dessus de l'humain: & c'est ce qu'il se proposoit. Il avoit envoié dans cette vûe au temple d'Ammon un homme affidé, il s'appelloit Philippe, pour savoir la volonté du Dieu.

* *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des rochers qu'ils ne puissent couper. Autrement je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer* Plut. de ira cohib. pag. 455.

** *Il faut entendre par ce mot, l'Iaxarte.*

Elle ſe régla ſans doute ſur celle d'Alexandre, & la réponſe fut qu'on pouvoit offrir des ſacrifices à Epheſtion comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier en donna l'exemple, & fit un magnifique repas où il ſe trouva plus de dix mille perſonnes. Il écrivit en même tems à Cléoméne Gouverneur de l'Egypte, de bâtir un temple à Epheſtion dans Alexandrie, & un autre dans l'île de Pharos. Dans cette lettre, que l'on a encore, pour exciter ſa diligence, & hâter l'ouvrage, il accorda à ce Gouverneur, décrié généralement pour ſes injuſtices & ſes concuſſions, un pardon univerſel de ſes fautes paſſées, préſentes, & à venir, pourvû qu'à ſon retour il trouvât & le temple & la ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne préta preſque plus ſerment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de ſa divinité, étoit un crime capital. Il penſa en couter la vie à un ancien Officier, ami d'Epheſtion, qui, en paſſant devant ſon tombeau, l'avoit pleuré comme mort; & il n'obtint ſa grace que parce qu'on fit en-

tendre à Alexandre, que si cet Officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sai si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion, mais il paroissoit lui-même, ou du moins vouloit paroitre en être réellement persuadé, & il se glorifioit, non-seulement d'avoir un dieu pour pere, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu !

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone, il roula plusieurs projets dans sa tête : le tour de l'Afrique par mer ; la découverte complette de toutes les nations qui sont autour de la mer Caspienne, & celle des côtes de cette mer ; la conquête de l'Arabie ; la guerre contre Carthage ; le dessein de se rendre maître du reste de l'Europe. La seule idée de repos le fatiguoit. Il faloit toujours une nouvelle pâture à la vivacité de son imagination, aussi bien qu'à celle de son ambition ; & s'il avoit pu conquérir le monde entier, il en auroit cherché un nouveau pour satisfaire l'avidité de ses desirs.

Il s'occupa beaucoup aussi du dessein

d'embellir Babylone. Voiant qu'elle ſurpaſſoit en grandeur, en commodité, & en tout ce qu'on peut deſirer pour la néceſſité ou le plaiſir de la vie, toutes les autres villes de l'Orient, il réſolut d'en faire le ſiége de ſon Empire ; &, pour cela, il vouloit y ajouter toutes les commodités & tous les ornemens qu'elle étoit capable de recevoir.

Cette ville, auſſi bien que le pays d'alentour, avoit beaucoup ſouffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du Canal qu'on nommoit Pallacopa. Le fleuve étant ſorti de ſon lit ordinaire par cette ouverture, inonda tout le pays ; & à force de couler par cet endroit, la bréche devint avec le tems ſi large, que, pour la réparer, il auroit falu faire preſque autant de frais qu'en avoit couté la conſtruction de la digue. Il reſta même ſi peu d'eau dans le lit de la riviére à Babylone, qu'à peine ſuffiſoit-elle à porter quelques petites barques ; ce qui fut un ſurcroit de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cette inconvénient : & pour cet effet, il ſe transporta lui-même ſur les lieux,

en s'embarquant ſur l'Euphrate. Ce fut alors que, d'un ton railleur & inſultant, il reprocha aux Mages & aux Caldéens qui l'accompagnoient la vanité de leurs prédictions, puiſque malgré tous les mauvais augures dont on avoit eſſaié de l'épouventer, comme ſi on avoit eu affaire à une femme crédule, il étoit entré dans Babylone, & en étoit ſorti ſain & ſauf. Uniquement attentif pour lors à l'objet de ſon voiage, il viſita l'endroit où la digue étoit rompue, & ordonna d'y faire les ouvrages néceſſaires pour la rétablir dans ſon premier état.

Le deſſein d'Alexandre étoit fort louable. Ce ſont là de ces entrepriſes qui ſont veritablement dignes de grands Princes, & qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne ſont point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par là il eût gagné une province toute entiére que cette inondation avoit ſubmergée, & il eût rendu la riviére plus navigable, & par conſéquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faiſant toute paſſer dans ſon lit comme elle faiſoit autrefois.

Ce

Ce travail, après avoir été poussé l'espace de trente stades, (une lieue & demie) fut arrêté par des difficultés qui venoient de la nature du terrain; & la mort de ce Prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme à bien d'autres qu'il avoit formés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, en empêcha l'exécution. Le véritable obstacle au succès étoit l'anathéme de Dieu prononcé contre cette ville impie, anathéme qu'aucune puissance ne pouvoit ni détourner, ni retarder. *Je perdrai le nom de Babylone*, avoit dit & juré le Seigneur des armées plus de trois cens ans auparavant: *je la rendrai la demeure des hérissons: je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses... & les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer.* Le ciel & la terre auroient plûtôt passé, que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il faloit que Babylone n'eût plus de riviére, que ses environs fussent inondés & convertis en marais inhabitables, qu'on n'en pût approcher à cause du limon & de la boue, & que la ville de Babylone & les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes, qui en rendissent l'accès im-

Isai. c. 14. v. 22. & 23. & c. 13. v. 20.

Voiez ce qui en est dit dans l'histoire de Cyrus.

Isai. 14. 27.

praticable. C'eſt l'état où elle eſt aujourd'hui ; & tout devoit ſe diſpoſer à l'y réduire pour l'accompliſſement parfait de la prophétie. *C'eſt le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec ſerment: qui pourra s'y oppoſer?* Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puiſſant Prince qui fut jamais, & le plus opiniâtre dans ſes projets ; qui n'avoit été arrété dans aucune de ſes entrepriſes, & qui n'eſt arrété que dans celle-ci, & pour la premiére fois, quoi qu'elle parût moins difficile.

Un autre projet d'Alexandre, & celui qu'il avoit le plus à cœur, étoit de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avoit démoli à ſon retour de Gréce ; & il étoit toujours demeuré en ruine depuis ce tems-là. Alexandre vouloit, non-ſeulement le rebâtir, mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres ; & trouvant que les Mages, à qui il avoit commis le ſoin de cet ouvrage, le faiſoient trop lentement, il y emploia ſes troupes. Quoique dix mille hommes y travaillaſſent tous les jours pendant deux

mois, lorſque ce Prince mourut l'ouvrage n'étoit pas encore achevé, & il demeura imparfait, tant les ruines de cet édifice étoient conſidérables. Quand le tour des Juifs qui ſervoient dans ſon armée fut venu pour y travailler comme les autres, on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils repréſentérent que leur religion défendant l'idolatrie, il ne leur étoit pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple deſtiné à un culte idolâtre; & pas un ne ſe démentit. On emploia inutilement la violence & les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur conſtance, leur accorda leur congé, & les renvoia chez eux. Cette délicateſſe des Juifs eſt une leçon pour bien des Chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur eſt point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui ſoit contraire à la Loi de Dieu.

Joſeph. contra Appion. l. 1. cap. 8.

On ne peut s'empécher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avoit briſé par la main de Cyrus ſon ſerviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Iſrael: il démolit enſuite ſon temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-puiſſant

Dieu l'appelle ainſi dans Iſaie.

ſur Babylone, annonçoient la ruine que la ville devoit attendre pour elle-même; & il n'étoit pas plus poſſible à Alexandre de réuſſir à relever ce temple, qu'à Julien dans la ſuite de rétablir celui de Jéruſalem.

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant ſon ſéjour à Babylone, la plus grande partie de ſon tems fut emploiée à jouir des plaiſirs que cette ville lui fourniſſoit; & il paroit que le principal but, tant de ſes travaux que de ſes divertiſſemens, étoit de s'étourdir lui-même, & d'écarter de ſon eſprit les triſtes & affligeantes penſées d'une mort prochaine dont il étoit menacé par toutes les prédictions des Mages & des autres Devins. Car, quoique dans de certains momens il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnoit, il en étoit néanmoins ſérieuſement occupé en lui-même, & ces penſées lugubres lui revenoient ſans ceſſe dans l'eſprit. Elles lui cauſoient un tel effroi & un tel trouble, que de la plus petite choſe qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faiſoit d'abord un monſtre, & en tiroit un pré-

ſage ſiniſtre. Le Palais étoit plein de gens qui ſacrifioient, d'autres qui faiſoient des expiations & des purifications, d'autres enfin qui ſe vantoient de pénétrer dans l'avenir, & de prédire ce qui devoit arriver. C'eſt un ſpectacle digne certainement d'attention, de voir un Prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux derniéres fraieurs : tant il eſt vrai, dit Plutarque, que, ſi c'eſt un grand malheur que le mépris des dieux & l'incrédulité, qui porte à ne rien croire & à ne rien craindre ; la ſuperſtition auſſi qui aſſervit les ames aux plus baſſes craintes & aux plus ridicules folies, eſt un autre malheur non moins funeſte & non moins redoutable ! Il eſt manifeſte que Dieu, par un juſte jugement, a pris plaiſir à dégrader à la face de tout l'univers & de tous les ſiécles, & à rabaiſſer au-deſſous du commun des hommes celui qui avoit affecté de ſe mettre au-deſſus de la nature humaine, & de s'égaler à la divinité. Ce Prince avoit cherché dans toutes ſes actions la vaine gloire des conquêtes que les hommes admirent le plus, & à laquelle ils attachent, plus qu'à tout le reſte, l'idée de gran-

deur : & Dieu le livre à une ridicule ſuperſtition, que les hommes de bon ſens & de bon eſprit mépriſent le plus, & où en effet il y a le plus de petiteſſe, de baſſeſſe, & de foibleſſe.

Alexandre célébroit donc toujours de nouvelles fêtes, & étoit toujours dans des feſtins, où il s'abandonnoit ſans réſerve à ſon intempérance pour le vin. Après une nuit paſſée entiérement dans la débauche, on lui avoit propoſé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives : il but la ſanté de chacune des perſonnes de la compagnie, & fit enſuite raiſon à tous les vingt l'un après l'autre. Après tout cela, ſe faiſant encore apporter la coupe d'Hercule qui tenoit ſix bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas ; & un peu après il lui fit encore raiſon de cette énorme razade. Dès qu'il l'eut bûe, il tomba ſur le carreau. Voila [a] donc, s'écrie Sénéque en marquant les fu-

a Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victa temporum locorumque difficultate, tranſierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum dimiſerunt : intemperantia bibendi, & ille Herculaneus ac fatalis Scyphus condidit. *Senec. Epiſt.* 83.

nestes effets de l'ivrognerie, ce Héros, invincible à toutes les fatigues des voiages, à tous les dangers des siéges & des combats, aux plus violens excès de la chaleur & du froid; le voila vaincu par son intempérance, & terrassé par cette fatale coupe d'Hercule.

Dans cet état, une violente fiévre le saisit, & on le transporta chez lui à demi mort. La fiévre ne le quitta point, mais lui laissoit de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flote & de l'armée, comptant sur une promte guérison. Enfin quand il se vit sans espérance, & que la voix commençoit à lui manquer, il tira son anneau du doit, & le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque [a] foible qu'il fût, il fit un effort, & se soutenant sur le coude, il donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette derniére marque d'amitié. Puis,

a Quanquam violentia morbi dilabebatur, in cubitum tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, porrexit. Quis autem illam osculari non curreret, quæ jam fato oppressa, maximi exercitus complexui, humanitate quàm spiritu vividiore, sufficit? *Val. Max. lib. 5. cap. 1.*

comme les Grands de la Cour lui demandérent à qui il laissoit l'Empire, il répondit, *Au plus digne*; ajoutant qu'il prévoioit que sur ce différent on lui prépareroit d'étranges Jeux funébres. Et Perdiccas lui aiant demandé quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins: *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux.* Ce furent ses derniéres paroles, & bientôt après il rendit l'esprit. Il avoit vécu trente deux ans & huit mois, & en avoit régné douze. Sa mort arriva au milieu du printems, la premiére année de la CXIV Olympiade.

An.M.3613.
Av.J.C 328.

Il n'y eut personne, selon Plutarque & Arrien, qui sur l'heure soupçonnât du poison; & cependant c'est le tems où ces sortes de bruits ont coutume de se répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort. Car tous les principaux Officiers étant entrés en dissension, ce corps, laissé là sans aucun soin ni aucune précaution, demeura quelques jours sans se corrompre dans un pays aussi chaud que celui de la Babylonie. Le vrai poison qui le fit mourir, fut le vin; & il en a tué bien d'autres. On crut pourtant depuis qu'Alexandre avoit

été empoiſonné, & que ce fut par le miniſtére des fils d'Antipater: Que Caſſandre, l'aîné de ſes enfans, avoit apporte le * poiſon de Gréce; qu'Iolas ſon cadet, étant échanſon, le mit dans la coupe d'Alexandre; & qu'il choiſit habilement l'occaſion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuſe de vin qu'il avoit bû cachât mieux la véritable cauſe de ſa mort. Les circonſtances où ſe trouvoit Antipater autoriſoient ces ſoupçons. Il étoit perſuadé qu'on ne l'avoit mandé que pour le perdre, à cauſe des malverſations qu'il avoit commiſes pendant ſa Vice-roiauté; & il n'étoit pas hors de vraiſemblance qu'il eût fait commettre à ſes enfans un crime qui lui ſauvoit la vie en l'ôtant à ſon Maître. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que jamais il ne put ſe laver de cette tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le déteſtérent com-

** On prétend que ce poiſon étoit une eau extrêmement froide, qui coule goute à goute d'un rocher en Arcadie nommé Nonacris. Il en tombe fort peu, & elle eſt ſi acre, qu'elle perce tous les vaiſſeaux où on la met, excepté ceux qui ſont faits de la corne du pié d'un mulet. Auſſi dit-on que ce fut dans un petit vaſe de cette eſpéce qu'on l'apporta de Gréce à Babylone pour ce coup ſcélérat.*

me le traître qui avoit empoiſonné Alexandre. On jetta même quelques ſoupçons ſur Ariſtote, mais ſans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater, ou par l'excès du vin, qu'Alexandre mourut, on eſt étonné de voir la prédiction des Mages & des Devins ſur ſa mort qui devoit arriver à Babylone, accomplie ſi exactement. Il eſt certain & inconteſtable que Dieu s'eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance des choſes futures ; & ſi les Devins ou les Oracles ont prédit quelquefois des choſes qui ſont effectivement arrivées, ils n'ont pu le faire que par le commerce impie qu'ils avoient avec les démons, à qui leur pénétration & leur ſagacité naturelle fournit pluſieurs moiens de percer juſqu'à un certain point dans l'avenir par raport à des événemens prochains, & de faire des prédictions, qui paroiſſent audeſſus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne paſſent point celles de ces Eſprits de malice & de ténébres. La connoiſſance qu'ils ont de toutes les circonſtances qui précédent un événement, & qui y préparent ; la part même que ſouvent ils y ont,

en [a] inſpirant aux méchans qui leur ſont livrés la penſée & le deſir de faire telle & telle action, de commettre tel & tel crime, inſpiration à laquelle ils ſont aſſurés que ces méchans conſentiront: tout cela met les démons en état de prévoir & de prédire certaines choſes. Ils ſe trompent ſouvent dans leurs conjectures, mais [b] Dieu permet auſſi quelquefois qu'ils y réuſſiſſent, pour punir l'impiété de ceux, qui, malgré ſes défenſes, conſultent ces Eſprits de menſonge pour connoitre ce qui doit leur arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre ſe fut répandu, tout le Palais retentit de cris & de gémiſſemens. Victorieux & vaincus, tous le pleurérent également. La douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier ſes défauts. Les Perſes l'appelloient le plus juſte & le plus doux Maître qui leur eût jamais commandé ; & les Macédoniens le

a Dæmones perverſis (ſolent) malefacta ſuadere, de quorum moribus certi ſunt quòd ſint eis talia ſuadentibus conſenſuri. Suadent autem miris & inviſibilibus modis. *S. Aug. De divinat. Dæmon. pag.* 509.

b Facile eſt & non incongruum, ut omnipotens & juſtus, ad eorum pœnam quibus iſta prædicuntur .. occulto apparatu miniſteriorum ſuorum etiam ſpiritibus talibus aliquid divinationis impertiat. *S. Auguſt. de div. Quæſt. ad Simplic. lib.* 2. *Quæſt.* 3.

meilleur & le plus vaillant Prince de la terre ; murmurant les uns & les autres contre les dieux, de ce que par envie ils l'avoient ravi aux hommes à la fleur de ſon âge & de ſa fortune. Les Macédoniens croioient voir encore Alexandre d'un air aſſuré & intrépide les mener au combat, aſſiéger les villes, monter ſur les murs, & diſtribuer des récompenſes à ceux qui s'étoient diſtingués. Ils ſe reprochoient alors de lui avoir refuſé les honneurs divins, & ſe confeſſoient ingrats & impies de l'avoir fruſtré d'un nom qui lui étoit dû à ſi juſte titre.

Après lui avoir paié cet hommage de reſpects & de larmes, ils tournérent toutes leurs penſées & leurs réflexions ſur eux-mêmes, & ſur le triſte état où la perte d'Alexandre les laiſſoit. Ils conſidéroient qu'étant partis de Macédoine, ils ſe trouvoient au-dela de l'Euphrate ſans Chef, & au milieu de leurs ennemis, qui ne ſouffroient point ſans peine une nouvelle domination. Le Roi étant mort ſans avoir nommé de ſucceſſeur, un affreux avenir s'ouvroit à leurs yeux, & ne leur montroit que diviſions, que guerres civiles, & qu'une fatale né-

ceſſité de verſer encore leur ſang, & de r'ouvrir leurs vieilles plaies, non pour conquerir le roiaume de l'Aſie, mais pour lui donner un Roi, & pour placer ſur le trône peutêtre un vil Officier, ou même quelque ſcélérat.

Un ſi grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone: il ſe répandit dans toutes les provinces, & la nouvelle en vint bientôt à la mere de Darius. Elle avoit auprès d'elle une de ſes petites filles, encore toute éplorée de la mort d'Epheſtion ſon mari, & qui dans cette calamité publique ſentoit renouveller ſes douleurs particuliéres. Mais Syſigambis pleuroit elle ſeule toutes les miſéres de ſa maiſon, & cette nouvelle affliction lui rappelloit toutes les autres. On eût dit que Darius ne venoit que de mourir, & que cette mere infortunée faiſoit tout à la fois les funérailles de deux fils. Elle pleuroit également & les morts & les vivans. *Qui aura ſoin*, diſoit-elle, *de mes filles? Ou trouverons-nous un autre Alexandre?* Il lui ſembloit qu'elles étoient devenues une ſeconde fois captives, & qu'elles venoient encore de perdre leur roiaume, avec cette différence, que la

mort d'Alexandre les laissoit absolument sans ressource & sans espérance. Enfin elle succomba à la douleur. Cette Princesse, qui avoit supporté avec patience la mort de son pere, celle de son mari, de quatre-vingts de ses freres massacrés en un jour par Ochus, & pour tout dire en un mot, celle de Darius son fils, & la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, & se laissa mourir de faim, pour ne pas survivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands desordres parmi les Macédoniens pour la succession au trône, dont je me réserve à parler dans le Volume suivant. Au bout de sept jours de confusion & de disputes, on convint qu'Aridée, frere bâtard d'Alexandre, seroit déclaré Roi ; & que si Roxane, qui étoit grosse de huit mois, accouchoit d'un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui ; & que Perdiccas seroit chargé de la personne de l'un & de l'autre : car Aridée étoit un imbécille, qui avoit autant besoin de Tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Egyptiens & les Caldéens eurent embaûmé à leur maniére le corps du Roi, Aridée fut chargé du ſoin de le faire tranſporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers ; ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le ſort de ſon fils, qui aiant voulu ſe faire mettre au nombre des dieux, étoit privé pendant tant de tems de la ſépulture, privilége accordé généralement aux plus vils des mortels. *Ælian. lib. 13. cap. 30.*

§. XX.

Quel jugement on doit porter d'Alexandre.

ON NE SEROIT pas content de moi, ſi, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquois ici ce qu'on en doit penſer ; d'autant plus que les jugemens que l'on a portés de ce Prince ſe trouvent tout-à-fait opposés : les uns l'aiant loué & admiré avec une eſpéce d'extaſe comme le modéle d'un Héros parfait, & c'eſt l'opinion qui paroit avoir prévalu ; d'autres, au contraire, l'aiant repréſenté ſous des couleurs qui terniſſent beaucoup ſi elles n'effacent pas l'éclat de ſes victoires.

Cette diverſité de ſentimens marque celle des qualités d'Alexandre ; & il faut avouer que [a] jamais Prince ne fut plus mélé que lui de bien & de mal, de vertus & de vices. Il y a plus. On doit mettre une grande différence dans Alexandre même, ſelon les différens tems où l'on le conſidére : c'eſt Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du ſort qu'auroient eu ſes armes, s'il les avoit tournées du côté de l'Italie, il [b] diſtingue en lui, pour ainſi dire, un double Alexandre : l'un ſage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence & de circonſpection ; l'autre plongé dans tous les excès d'une proſpérité faſtueuſe, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance & aux débauches, en un mot devenu plus ſemblable à Darius qu'à Alexandre, & par le nouvel eſprit & les nou-

a Luxuria, induſtria ; comitate, arrogantia; malis boniſque artibus mixtus. *Tacit.*

b Et loquimur de Alexandro nondum merſo ſecundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui ſi ex habitu novæ fortunæ, novique, ut ita dicam, ingenii, quod ſibi victor induerat, ſpectetur, Dario magis ſimilis quàm Alexandro in Italiam veniſſet, & exercitum Macedoniæ oblitum, degenerantemque jam in Perſarum mores, adduxiſſet. *Liv. lib.* 9. n. 18.

velles maniéres qu'il avoit prises depuis ses victoires, aiant fait dégénérer ses Macédoniens dans tous les vices des Persans.

Je m'arréterai à ce plan dans l'examen qui me reste à faire d'Alexandre, & je le considérerai sous deux faces, & comme sous deux époques. D'abord depuis ses commencemens jusqu'à la bataille d'Issus, & au siége de Tyr qui la suivit de près : ensuite depuis cette victoire, jusqu'à sa mort. La premiére partie nous présentera de grandes qualités, avec peu de défauts, je parle selon l'idée des payens: la seconde, des vices énormes, &, j'ose le dire malgré l'éclat de tant de victoires, peu de vrai & solide mérite même par raport aux actions guerriéres, si pourtant l'on en excepte quelques batailles, où il soutint sa réputation.

PREMIERE PARTIE.

ON DOIT d'abord reconnoitre & admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé & perfectionné par une excellente éducation. Il avoit de la grandeur d'ame, de la noblesse, de la générosité.

Il aimoit à donner, à répandre, à faire plaiſir. Il avoit appris dès ſa plus tendre jeuneſſe à en uſer de la ſorte. Un jeune garçon, qui ſervoit à ramaſſer & à jetter les bales quand il jouoit à la paume, à qui il ne donnoit rien, lui fit ſur ce ſujet une bonne leçon. Comme il jettoit toujours la bale aux autres joueurs, le Roi, d'un ton fâché & colére, lui cria : *Tu ne me la donnes donc point à moi ? Non Seigneur*, répliqua le jeune garçon, *car vous ne me la demandez pas*. Cette réponſe vive & promte, & pleine d'eſprit, fit plaiſir au Prince : il ſe mit à rire, & lui fit depuis pluſieurs préſens. Il ne fut plus beſoin dans la ſuite d'inviter & de provoquer ſa libéralité : il ſe fâchoit véritablement contre ceux qui ne vouloient pas en profiter. Il écrivit à Phocion, qui demeura toujours roide & inflexible ſur ce point, *qu'il ne ſeroit plus deſormais ſon ami, s'il refuſoit les graces qu'il vouloit lui faire*.

Plut. in Alex. pag. 687.

Comme ſi dès ſes premiéres années il eût ſenti à quoi il étoit deſtiné, il vouloit primer en tout, & l'emporter ſur tous les autres. Perſonne ne porta jamais ſi loin que lui l'ardeur

pour la gloire ; & l'on ſait que l'ambition, qui eſt parmi nous un grand vice, étoit ordinairement regardée chez les payens comme une grande vertu. Elle lui fit ſoutenir avec courage tous les travaux & toutes les fatigues néceſſaires pour ſe diſtinguer dans les exercices & du corps & de l'eſprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie ſobre, dure, ſimple, éloignée de tout luxe & de toute délicateſſe, ce qui eſt un excellent apprentiſſage pour le métier de la guerre.

Je ne ſai ſi jamais jeune Prince eut l'eſprit plus cultivé qu'Alexandre. Eloquence, poéſie, belles lettres, arts de toutes ſortes, ſciences les plus abſtraites & les plus ſublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un Maître comme il en eut un ! Il faloit un Ariſtote pour un Alexandre. Je ſuis ravi de voir le Diſciple rendre un illuſtre témoignage à ſon Maître, en déclarant qu'il lui étoit en un certain ſens plus redevable qu'à ſon pere même. Pour penſer & parler ainſi, il faut connoitre tout le prix d'une bonne éducation.

On en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la ſolidité d'eſprit de

ce jeune Prince dans les conversations qu'il eut avec les Ambassadeurs de Perse? Sa prudence prématurée, lorsqu'en qualité de Régent pendant l'absence de son pere, il contint encore tout jeune, & pacifia la Macédoine? Son courage & sa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il se distingua d'une maniére si marquée?

Je le voi avec peine manquer de respect pour son pere dans un repas public, & lui insulter même d'une maniére indigne par une raillerie outrageante. Il est vrai que l'affront que Philippe faisoit à sa mere Olympias en la répudiant, le transporta hors de lui-même : mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard d'un pere & d'un roi.

Plut. in Alex. pag 688. Il fit paroitre plus de modération dans la suite, lorsqu'a l'occasion des discours insolens & séditieux que tenoient ses soldats dans une mutinerie, il dit *que rien n'étoit plus roial que d'entendre tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien.* On a remarqué que le grand
S. Evremont.

Prince de Condé n'admiroit rien plus dans ce Conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusoient de le suivre. *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats dire en votre pays que vous avez abandonné votre Roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* » Alexandre, dit M. le Prince, abandonné des siens « parmi des Barbares mal assujettis, « se sentoit si digne de commander, « qu'il ne croioit pas qu'on pût refu- « ser de lui obéir. Etre en Europe ou « en Asie, parmi les Grecs ou les « Perses, tout lui étoit indifférent : « il pensoit trouver des sujets où il « trouvoit des hommes. » La pa- « tience & la modération d'Alexandre dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencemens de son régne sont peut-être ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie. Qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du roiaume, qu'il ait abbatu ou soumis les ennemis du dehors, & quels ennemis ! Qu'il ait desarmé la Gréce, liguée presque entiére contre lui, & qu'en moins de trois ans il se soit mis en état d'exécu-

ter sûrement ce que son prédécesseur avoit sagement projetté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, &, plus que tout cela encore, une prudence consommée : qualités qui font le vrai caractére d'un héros.

Plut. de fortun. Alex. orat. 1. pag. 327.

Il le soutint merveilleusement, ce caractére de héros, dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'autems que nous avons marqué. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie en quelque sorte de la succession de son pere. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans & au dehors de son roiaume ; trouvant l'Epargne épuisée, & chargée même de deux cens talens de dettes que son pere avoit contractées ; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses : dans cet état, Alexandre tourne déja ses vûes du côté de Babylone & de Suse, & ne se propose rien moins que la conquête d'un si vaste Empire.

Six cens mille francs.

Etoit-ce ſuffiſance & témérité de jeune homme, demande Plutarque? Non, ſans doute, replique-t-il. Jamais perſonne ne forma entrepriſe guerriére avec de ſi grands préparatifs, & de ſi puiſſans ſecours. J'entends, (c'eſt toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage: préparatifs & ſecours que lui fournit la Philoſophie, qu'il avoit étudiée à fond: de ſorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ſes conquêtes aux leçons d'Ariſtote ſon maître, qu'aux inſtructions de Philippe ſon pere.

On peut ajouter que, ſelon toutes les régles de la guerre, l'entrepriſe d'Alexandre devoit avoir un heureux ſuccès. Une armée comme la ſienne, quoique peu nombreuſe, compoſée de Macédoniens & de Grecs, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes, aguerrie de longue main, endurcie à la fatigue & aux dangers, formée par une heureuſe expérience à tous les exercices des ſiéges & des combats, animée par le ſouvenir de ſes anciennes victoires, par l'eſpérance d'un butin immenſe, & plus

ter ſûrement ce que ſon prédéceſſeur avoit ſagement projetté : tout cela ſuppoſe une préſence d'eſprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, &, plus que tout cela encore, une prudence conſommée : qualités qui font le vrai caractére d'un héros.

Il le ſoutint merveilleuſement, ce caractére de héros, dans toute la ſuite de ſon expédition contre Darius, juſqu'autems que nous avons marqué. Plutarque a raiſon d'en admirer le projet ſeul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté ſur le trône, regardant ce deſſein comme faiſant partie en quelque ſorte de la ſucceſſion de ſon pere. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans & au dehors de ſon roiaume ; trouvant l'Epargne épuiſée, & chargée même de deux cens talens de dettes que ſon pere avoit contractées ; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perſes : dans cet état, Alexandre tourne déja ſes vûes du côté de Babylone & de Suſe, & ne ſe propoſe rien moins que la conquête d'un ſi vaſte Empire.

Plut. de fortun. Alex. orat. 1. pag. 327.

Six cens mille francs.

Etoit-ce ſuffiſance & témérité de jeune homme, demande Plutarque ? Non, ſans doute, replique-t-il. Jamais perſonne ne forma entrepriſe guerriére avec de ſi grands préparatifs, & de ſi puiſſans ſecours. J'entends, (c'eſt toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage : préparatifs & ſecours que lui fournit la Philoſophie, qu'il avoit étudiée à fond : de ſorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ſes conquêtes aux leçons d'Ariſtote ſon maître, qu'aux inſtructions de Philippe ſon pere.

On peut ajouter que, ſelon toutes les régles de la guerre, l'entrepriſe d'Alexandre devoit avoir un heureux ſuccès. Une armée comme la ſienne, quoique peu nombreuſe, compoſée de Macédoniens & de Grecs, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes, aguerrie de longue main, endurcie à la fatigue & aux dangers, formée par une heureuſe expérience à tous les exercices des ſiéges & des combats, animée par le ſouvenir de ſes anciennes victoires, par l'eſpérance d'un butin immenſe, & plus

encore par ſa haine héréditaire & irréconciliable contre les Perſes: une telle armée, conduite par Alexandre, étoit comme ſûre de remporter la victoire ſur des troupes, où il y avoit à la vérité des hommes ſans nombre, mais peu de ſoldats.

La promtitude de l'exécution répondit a la ſageſſe du projet. Après s'être concilié tous ſes Généraux & ſes Officiers par une libéralité qui eſt ſans exemple, & tous ſes ſoldats par un air de bonté, d'affabilité, & même de familiarité, qui loin d'avilir la majeſté du Prince, ajoutent au reſpect qu'on lui porte un attachement & une tendreſſe a l'épreuve de tout; il s'agiſſoit d'étonner les ennemis par des coups hardis, de les effraier par des exemples de ſévérité, & de les gagner enfin par des actes d'humanité & de clémence. C'eſt à quoi il réuſſit merveilleuſement. Le paſſage du Granique, ſuivi d'une célébre victoire; les deux fameux ſiéges de Milet & d'Halicarnaſſe, montrérent à l'Aſie un jeune Conquérant, à qui nulle partie de la ſcience militaire ne manquoit. Cette derniére ville raſée juſques dans ſes fondemens, jetta par tout la terreur: mais

mais l'uſage de la liberté & de leurs anciennes loix rendu à celles qui ſe ſoumirent de bonne grace, fit croire que le vainqueur ne ſongeoit qu'à rendre les peuples heureux, & à leur procurer une paix tranquille & aſſurée.

Son impatience de ſe baigner encore tout trempé de ſueur dans la riviére de Cydnus, pourroit être regardée comme une action de légéreté & de jeuneſſe, qui convenoit peu à ſa dignité : mais il n'en faut pas juger par nos mœurs. Les anciens, qui raportoient tous leurs exercices à ceux de la guerre, s'accoutumoient de bonne heure à ſe baigner & à nager. On ſait qu'à Rome les jeunes gens, parmi la Nobleſſe, après s'être fort échaufés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la courſe, à la lutte, à lancer le javelot, ſe jettoient tout couverts de ſueur dans le Tibre qui coule à côté. C'eſt par là qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer les riviéres & les lacs dans les pays ennemis. Car ces paſſages ne ſe font qu'après de pénibles marches, & après avoir été lontems expoſé aux ardeurs du ſoleil ſous des armes peſantes : ce qui n'arrive guéres ſans ſueur. Ainſi l'on peut faire grace à Alexandre

de ce bain qui pensa lui couter cher, d'autant qu'il pouvoit ignorer l'extrême froideur de cette riviére.

Les deux batailles d'Issus & d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevérent de prouver qu'Alexandre réunissoit en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine : habileté à choisir son terrain pour un combat, & à savoir profiter de tous ses avantages ; présence d'esprit, dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos ; courage & bravoure, que les dangers les plus évidens ne font qu'animer ; activité impétueuse, temperée & réglée par une sage retenue, pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrette ; enfin une fermeté & une constance, qui n'est ni déconcertée par les contretems imprévûs, ni rebutée par les difficultés quelque insurmontables qu'elles paroissent, & qui ne connoit d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

Les Auteurs ont remarqué une [a] gran-

a Vincendi ratio utrique diversa. Hic aperte, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hostibus, hic palam fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior. . . Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. *Justin. lib. 9. c. 8.*

de différence entre Alexandre & son pere pour la maniére de faire la guerre. La ruse, & souvent la fourberie, étoient le goût dominant de Philippe, qui cheminoit sourdement & par des souterrains : son fils agissoit de meilleure foi, & marchoit la tête levée. L'un cherchoit à tromper les ennemis par la finesse, l'autre à les abbattre par la force. Le premier montroit plus d'adresse, le second plus de grandeur d'ame. Nul moien de vaincre ne paroissoit honteux à Philippe : jamais Alexandre ne songea à emploier la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses Généraux, mais par des voies d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévérement à ses soldats d'y faire le moindre desordre. Son but étoit de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon de son côté, se piquoit de générosité envers Alexandre ; & un jour entendant un soldat qui parloit mal d'Alexandre : *Je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il en le frapant de sa javeline, *pour parler mal de ce Prince*, *mais pour combattre contre lui.*

Pausan. lib. 7. pag. 415.

Plut in Apophthegm. pag. 174.

Ce qui met Alexandre au dessus de presque tous les Conquérans, &, on peut le dire sans exagération, au dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre : c'est le point de vûe par lequel il a intérêt qu'on le considére, & sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paroisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avoit rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avoit entre les mains, outre Sysigambis mere de ce Prince, sa femme & ses filles, Princesses d'une beauté qui n'avoit rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre étoit jeune, il étoit vainqueur, il étoit libre & non encore engagé dans les liens du mariage, comme un Auteur le remarque du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les Princesses un asyle sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sureté comme sous la garde de la vertu même, & où elle fut respectée à un tel point, que Darius, près de rendre le dernier soupir, apprenant la maniére dont elles avoient

Et juvenis, & cœlebs, & victor. *Val. Max. l. 4. c. 3.*

été traitées, ne put s'empécherde lever ſes mains mourantes vers le ciel, & de faire des vœux pour un vainqueur ſi généreux, ſi ſage, ſi maître de ſes paſſions.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui eſt très rare dans les Grands, & qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, & de l'autre procure la plus grande douceur de la vie : c'eſt d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, conſtante, ſans dédain, ſans faſte, dans une ſi haute fortune, laquelle ordinairement ſe renferme en elle-même, met ſa grandeur à abaiſſer tout ce qui l'environne,&s'accommode mieux d'ames ſerviles que d'amis libres & ſincéres.

Alexandre chériſſoit ſes Officiers & ſes Soldats ; ſe communiquoit familiérement à eux ; les admettoit à ſa table, à ſes exercices, à ſes entretiens ; s'intéreſſoit véritablement & de cœur à leurs différentes ſituations ; s'inquiétoit ſur leurs maladies, ſe réjouiſſoit de leur guériſon, & prenoit part à tout ce qui leur arrivoit. On en a des exemples dans Epheſtion,

eu jamais un Prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'ame, & un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'histoire fournit peu d'exemples. On [a] ne fait point réflexion que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un Prince, qui a sû mépriser & domter l'ambition, & mettre un frein à une puissance qui étoit sans bornes. Alexandre étoit bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra & le changea à un point qu'on ne le reconnut plus; & je ne sai si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus prompt & plus efficace.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS le siége de Tyr, qui suivit de près la bataille d'Issus, & où

a Scis ubi vera Principis, ubi sempiterna sit gloria... Arcus, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio: contrà, contemtor ambitionis, & infinitæ potentiæ domitor ac frenator animus ipsa vetustate florescit. *Plin. in paneg. Trajan.*

Alexandre fit paroitre tout le courage & toute l'habileté d'un grand Capitaine ; on voit les vertus & les grandes qualités de ce Prince dégénérer tout-à-coup, & faire place aux vices les plus grossiers, & aux passions les plus brutales. Si, à travers les excès où il se livre, on voit encore briller de tems en tems des marques de bonté, de douceur, de modération, c'est l'effet d'un naturel heureux, qui n'est pas entiérement étoufé par le vice, mais qui en est dominé.

Y eut-il jamais une entreprise plus folle & plus extravagante, que celle de traverser les plaines sabloneuses de la Libye, d'exposer son armée à périr de soif & de fatigue, d'interrompre le cours de ses victoires, & de laisser à son ennemi le tems de mettre sur pié de nouvelles troupes, pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon, & acheter à grands frais un titre qui ne pouvoit servir qu'à le rendre méprisable ?

Quelle petitesse pour Alexandre, de retrancher de ses lettres, depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec qui signifie *Salut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion & à Antipa-

Plut. in Phoc. pag. 749.

χαίρειν.

ter ! Comme ſi ce titre, parce qu'il étoit emploié par tous les autres hommes, eût pu dégrader un Roi, qui par ſon état même eſt obligé de procurer, ou du moins de ſouhaiter à tous ſes ſujets le bonheur déſigné par ce terme.

De tous les vices il n'en eſt point de ſi bas, ni de ſi indigne, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie : le nom ſeul en fait horreur, & ne peut ſe ſouffrir. Quel honteux plaiſir, que de paſſer les jours & les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des ſemaines entiéres, de ſe piquer de vaincre tous les autres en intempérance, & de riſquer ſa vie pour une telle victoire ! Sans parler des infamies qui accompagnoient ces débauches, quelles oreilles peuvent ſoutenir les diſcours inſenſés d'un fils, qui, la tête échaufée de vin, prend à tâche de décrier ſon pere, d'avilir ſa gloire, & de ſe préférer à lui ſans ménagement & ſans pudeur ? L'ivreſſe n'eſt que l'occaſion, non la cauſe, de ces excès. Elle découvre ce qui eſt dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre, enflé par ſes victoires, avide & inſatiable de louanges, enivré de ſon

propre mérite, plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres, pouvoit, lorsqu'il étoit de sang froid, dissimuler ses sentimens : le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami, indiscret à la vérité & téméraire, mais ami ? de la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce Prince, dont tout le crime étoit de n'avoir pu lui rendre des hommages divins ? du supplice de deux de ses principaux Officiers, condannés sans preuves, & sur les plus légers soupçons ?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices, dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre, & qui lui sont assez généralement imputés ; pour n'examiner plus en lui que le guerrier & le conquérant, qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer, & qui lui ont attiré l'estime de tous les siecles & de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense assez communément.

J'ai déja déclaré que jusqu'à la bataille d'Issus & au siége de Tyr inclusivement, on ne pouvoit refuser à

Alexandre la gloire de grand Capitaine & de grand Guerrier. Je doute pourtant, que même dans ces premiéres années on doive le mettre au dessus de Philippe son pere, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins estimées par les bons connoisseurs & par les gens du métier. Philippe, en montant sur le trône, trouva tout à faire. Il lui falut jetter lui-même les fondemens de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur & l'artisan de sa puissance & de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes, aussi bien que ses Officiers; de les dresser à tous les exercices de l'art militaire; de les discipliner; de les aguerrir; & c'est uniquement à ses soins & à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse Phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, & ausquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athénes, Sparte, & Thébes avoient successivement exercée dans la Gréce! Ce ne fut qu'à

force de batailles & de victoires, (& contre quels peuples!) qu'il réduisit les Grecs à le reconnoitre pour leur Chef. Voila donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein, dont son pere lui avoit tracé le plan, & sur lequel il lui avoit laissé d'excellentes instructions. Or, qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs, que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie ?

Mais, sans s'arrêter à la comparaison d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les Héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises, mais à la juste valeur de leurs actions : quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius, & est-il possible de le proposer dans ses derniéres années comme le modéle d'un grand homme de guerre, & d'un glorieux Conquérant ?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un

héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend, sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur & un brigand. Alexandre, en portant la guerre dans l'Asie, & tournant ses armes contre Darius, avoit un prétexte plausible & honnête, parce que les Perses avoient été de tout tems, & étoient encore, les ennemis déclarés des Grecs, dont il avoit été nommé le Généralissime, & dont il se pouvoit croire obligé en cette qualité de venger les injures. Mais quel titre avoit-il contre une infinité de peuples, à qui le nom même de la Gréce étoit inconnu, & qui ne lui avoient jamais fait aucun tort? L'Ambassadeur des Scythes parloit fort sensément, quand il lui disoit: *Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pié dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois, d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs: tu es toi-même le plus grand voleur de la terre.* Voila la juste définition d'Alexandre, & dont il n'y a rien à rabattre.

Un Pirate lui parla dans le même sens, & avec encore plus d'énergie.

Alexandre [a] lui demandoit quel droit il croioit avoir d'infester les mers : *Le même que toi*, lui repondit-il avec une fiére liberté, *d'infester l'univers. Mais, parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand : & parce que tu le fais avec une grande flote, on te donne le nom de conquérant.* La réponse, dit Saint Augustin qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, étoit pleine d'esprit & de verité. *S. August. de Civ. Dei lib. 4. cap. 4.*

Si donc il doit demeurer pour constant, & nul homme raisonnable ne le révoque en doute, que toute guerre entreprise uniquement par ambition, est injuste, & rend le Prince qui l'entreprend responsable de tout le sang qui y est répandu, quelle idée devons-nous avoir des derniéres conquêtes d'Alexandre ? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse que celle de ce Prince. Sorti [b] d'un petit coin de la terre, &

a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno comprehensus pirata respondit. Nam cùm dem Rex hominem interrogasset, quid ei videretur ut mare haberet infestum; ille, libera contumacia : Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magna classe, imperator. *Refert Nonius Marc. ex Cicer. 3. de rep.*

b Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devastandi, & ad ignota

oubliant les bornes étroites de ſon domaine paternel, après qu'il s'eſt étendu au loin; qu'il a ſubjugué, non-ſeulement les Perſes, mais les Bactriens & les Indiens; qu'il a entaſſé roiaumes ſur roiaumes : il ſe trouve encore à l'étroit, & déterminé à forcer, s'il le peut, les barriéres de la nature, il ſonge à chercher un nouveau monde, & ne craint point de ſacrifier des millions d'hommes ou à ſon ambition, ou à ſa curioſité. On dit [a] qu'Alexandre, lorſqu'il ouit dire au Philoſophe Anaxarque qu'il y avoit une infinité de mondes, pleura du deſeſpoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquerir tous, puiſqu'il n'en avoit pas encore conquis un ſeul.

mittebat... Jam in unum regnum multa regna conjecit : (*ou* congeſſit) jam Græci Perſæque eundem timent : jam etiam à Dario liberæ nationes jugum accipiunt. Hic tamen, ultra Oceanum ſolemque, indignatur ab Herculis Liberique veſtigiis victoriam flectere : ipſi naturæ vim parat... & , ut ita dicam, mundi clauſtra perrumpit. Tanta eſt cœcitas mentium, & tanta initiorum ſuorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non ſine controverſia Dominus, detecto fine terrarum, per ſuum rediturus orbem, triſtis eſt. *Senec. Epiſt.* 94. & 119.

a Alexandro pectus inſatiabile laudis, qui Anaxarcho... innumerabiles mundos eſſe referenti; Heu me, inquit, miſerum, quòd ne uno quidem adhuc potitus ſum! Anguſta homini poſſeſſio gloriæ fuit, quæ deorum omnium domicilio ſuffecit. *Val. Max. lib.* 8. *cap.* 14.

Séneque [a] a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples, à un incendie & à un déluge qui ravagent & dètruisent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de sang & de carnage ?

Mais laissons cette premiére considération, qui nous représente les Conquérans comme des fléaux que la colére de Dieu envoie dans le monde pour le punir, & examinons les derniéres conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce Prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit & qui étonne l'imagination, avide du grand & du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de courage & de valeur à une hardiesse aveugle, téméraire, impétueuse; qui ne connoit point de régles, qui ne consulte point la raison, & qui n'a pour guide qu'une ardeur insensée de fausse gloire, &

a Exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quàm inundatio... quàm conflagratio. *Senec. Nat. Quæst lib. 3. in Præfat.*

un desir effréné de se distinguer à quelque prix que ce soit ? Ce caractére ne convient qu'a un avanturier, qui est sans suite, qui ne répond que de sa vie, & qui, par cette raison, peut être emploié pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du Prince. Il est responsable de sa vie à toute l'armée, & à tout son roiaume. Hors quelques occasions fort rares, où il est obligé de paier de sa personne, & de partager le danger avec les troupes pour les sauver; il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire : elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée. Elle s'écarte également, & d'une sagesse timide qui prévoit & craint tous les inconvéniens, & d'une ardeur brutale qui cherche & affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un Général accompli, il faut que la prudence tempére & régle ce que la valeur a de féroce ; & que la valeur à son tour anime & échaufe ce que la prudence a de froid & de lent.

Reconnoit-on Alexandre à ces traits ? Quand on lit son histoire, &

qu'on le ſuit dans ſes ſiéges & dans ſes combats, on eſt dans des allarmes continuelles pour lui & pour ſon armée, & l'on croit à chaque moment qu'il va périr. Ici c'eſt un fleuve rapide qui eſt près de l'entraîner & de l'engloutir : là c'eſt un roc eſcarpé où il grimpe, & où il voit autour de lui des ſoldats ou percés par les traits des ennemis, ou renverſés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble, quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tête ; & encore plus, quand on le voit ſeul dans une place, où ſa témérité l'a engagé, expoſé à tous les traits des ennemis. Il comptoit ſur des miracles. Mais rien n'eſt plus déraiſonnable, dit Plutarque : car les miracles ne ſont pas ſûrs, & les dieux ſe laſſent enfin de conduire & de conſerver des téméraires qui abuſent de leur ſecours.

Le même Plutarque, dans un Traité* où il fait l'éloge d'Alexandre, pour le repréſenter comme un héros accompli, fait un long dénombrement de toutes les bleſſures qu'il a

Plut. de fortun. Alex. orat. 2. pag. 341.

* *Ce Traité, s'il eſt de Plutarque, paroît un fruit de ſa jeuneſſe, & reſſent beaucoup la déclamation.*

reçues, ſans qu'aucune partie de ſon corps, depuis la tête juſqu'aux piés, ait été épargnée ; & il prétend que la fortune, en le criblant ainſi de coups, n'a fait que mettre ſon courage dans une plus grande évidence. Un grand Capitaine, dont il fait ailleurs l'éloge, n'en jugeoit pas ainſi.

Timothée *Plut. in Pelop. pag. 278.*

On le louoit d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans une bataille : & pour lui il s'en excuſoit comme d'une faute de jeune homme, & comme d'une témérité condannable. On a remarqué à la louange d'Annibal, & je l'ai déja obſervé ailleurs, que dans les différens combats qu'il donna il ne fut * point bleſſé. Je ne ſai ſi jamais Céſar le fut.

* *On ne fait mention que d'une ſeule bleſſure.*

Une derniére obſervation, & qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Aſie, doit beaucoup diminuer du mérite de ſes victoires, & de l'éclat de ſa réputation : c'eſt le caractére des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite Live, dans une digreſſion, où il examine quel eût été le ſort des armes d'Alexandre, s'il les eût tournées du côté de l'Italie, & où il montre que Rome ſûrement auroit arrété ſes con-

quêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce Prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auroient tenu tête en tout; & pour la prudence, cet auguste Sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus son maître, disoit être composé d'autant de Rois. S'il [a] étoit venu contre les Romains, dit Tite Live, il auroit bientôt reconnu qu'il n'avoit « plus à faire à un Darius, qui chargé « de pourpre & d'or, vain appareil de « sa grandeur, & traînant avec lui « une troupe de femmes & d'eunu- « ques, étoit plutôt une proie qu'un « ennemi; & qu'il vainquit en effet « sans presque verser de sang, & sans « avoir besoin d'autre mérite que ce- « lui d'oser mépriser ce qui n'étoit « digne que de mépris. L'Italie lui «

a Non jam cum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram atque aurum, oneratum fortunæ suæ apparatibus, prædam veriùs quàm hostem, nihil aliud quàm bene ausus vana contemnere, incruentus devicit. Longè alius Italiæ, quàm Indiæ, per quam temulento agmine commessabundus incessit, visus illi habitus esset, saltus Apuliæ ac montes Lucanos cernenti, & vestigia recentia domesticæ cladis, ubi avunculus ejus nuper, Epiri rex, Alexander absumptus erat. *Liv. lib.* 9. *n.* 17.

» auroit paru bien différente des Indes, qu'il traversa dans une partie » de débauche avec son armée noiée » dans le vin, sur tout quand il auroit vû les forêts de l'Apulie, les » montagnes de la Lucanie, & les » traces encore récentes de la défaite » d'Alexandre son oncle, roi d'Epire, » qui y étoit péri. » L'Historien ajoute qu'il parle d'Alexandre, non encore gâté & corrompu par la prospérité, dont le poison subtil ne se fit jamais sentir à personne plus vivement qu'à lui ; & il conclut qu'après un tel changement il seroit arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avoit paru jusques-là.

Ce raisonnement de Tite Live fait voir qu'Alexandre dut ses victoires en partie à la foiblesse de ses ennemis, & que s'il eût rencontré des peuples belliqueux & aguerris comme les Romains, & des Généraux habiles & expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide, ni si continu. Cependant voila par où il faut juger du mérite d'un Conquérant. Annibal & Scipion passent pour deux des plus

grands Capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela ? Parce qu'aiant de part & d'autre tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage, ont été mis à l'épreuve, & ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniſte inégal, & qui ne réponde point à leur réputation, on n'en a plus la même idée, & leurs victoires, en les ſuppoſant les mêmes, n'ont plus le même éclat, & ne méritent pas les mêmes louanges.

On ſe laiſſe trop éblouir par les actions brillantes & par un dehors faſtueux, & l'on ſe livre trop aveuglément aux préjugés & aux préventions. Alexandre avoit de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ſes défauts & ſes vices : [a] une eſtime préſomptueuſe de lui-même ; un mépris dédaigneux des autres, & même

a Referre in tanto rege piget ſuperbam mutationem veſtis, & deſideratas humi jacentium adulationes, etiam victis Macedonibus graves, nedum victoribus; & fœda ſupplicia, & inter vinum & epulas cædes amicorum, & vanitatem ementiendæ ſtirpis. Quid ſi vini amor in dies fieret acrior; quid ſi trux ac præfervida ira : [nec quicquam dubium inter ſcriptores refero] nullane hæc damna imperatoriis virtutibus ducimus ? *Liv. ibid.*

de ſon pere ; une ſoif ardente de la louange & de la flaterie ; la folle penſée de ſe faire croire fils de Jupiter, de ſe faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre & vainqueur des hommages ſerviles, & de honteux proſternemens ; l'excès indigne des débauches & du vin ; une colére violente, & qui va juſqu'à une brutale férocité ; le ſupplice injuſte & cruel de ſes plus braves & plus fidéles Officiers ; le meurtre de ſes meilleurs amis au milieu de la joie des feſtins. Croit-on, dit Tite Live, que tous ces défauts ne faſſent point de tort à la réputation d'un Conquérant ? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre qui ne connoit ni régle ni meſure, l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers ſans raiſon & ſans néceſſité, la foibleſſe & le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre : tout cela n'affoiblit-il point les raiſons qu'on croit avoir de lui donner le ſurnom de Grand, & la qualité de Héros ? J'en laiſſe le jugement à la ſageſſe & à l'équité du Lecteur.

Pour moi je ſuis étonné que tous les Orateurs qui entreprennent de louer un

un Prince, ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils penſent avoir épuiſé l'éloge, quand ils l'ont égalé à ce Roi : ils ne voient rien au-dela, & ils croiroient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur héros, s'ils ne le relevoient par cette comparaiſon. Il me ſemble qu'il y a dans cet uſage aſſez ordinaire un faux goût, un défaut de juſteſſe, &, ſi j'oſois le dire, une dépravation de jugement qui doit bleſſer tout eſprit raiſonnable. Car enfin Alexandre étoit Roi. Il en devoit remplir les devoirs & les fonctions comme il en avoit le caractére. On ne voit point en lui les premiéres, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand Roi, qui ſont d'être le pere, le tuteur, le paſteur de ſon peuple ; de le gouverner par de bonnes loix ; de le rendre floriſſant par le commerce de terre & de mer, & par le progrès des arts ; d'y faire regner l'abondance & la paix ; d'empêcher l'oppreſſion & la vexation de ſes ſujets ; d'entretenir une douce harmonie entre tous les ordres de l'Etat ; de les faire tous concourir, ſelon leur meſure, au bien commun ; de s'occuper à rendre juſti-

ce à tous ſes ſujets, à écouter leurs différens, à les accorder ; de ſe regarder comme l'homme de ſon peuple, chargé de pourvoir à tous ſes beſoins, & de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui preſque dès le moment qu'il fut monté ſur le trône, quitta la Macédoine ſans y avoir jamais depuis remis le pié, n'a eu rien de tout cela ; ce qui eſt pourtant le capital, le ſolide, le principal dans un grand Roi.

On ne voit en lui que les qualités d'un ſecond rang, qui ſont les guerriéres ; & il les a toutes outrées, pouſſées à des excès téméraires & odieux, portées juſqu'à la folie & à la fureur : pendant qu'il laiſſoit ſon roiaume exposé aux rapines & aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquiſes livrées aux pilleries & à l'avarice inſatiable & cruelle des Gouverneurs, qui portérent ſi loin leurs concuſſions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans ſon armée. Les ſoldats, après avoir pillé les richeſſes de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du Prince, devinrent ſi déréglés, ſi débauchés, ſi perdus de

vices, qu'il se vit obligé de paier leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes ! Quelle école ! Quel fruit des victoires ! Est-ce beaucoup honorer un Prince, & embellir son panégyrique, que de le comparer à un tel modéle.

Il paroit à la vérité que les Romains conservérent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre : mais je ne sai si dans les beaux tems de la République il eût passé pour un si grand homme. César voiant sa statue dans un temple en Espagne, lorsqu'il en avoit le gouvernement après sa Préture, ne put s'empécher de pousser des gémissemens & des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avoit faites jusques-là avec les grands exploits de ce Conquérant. On disoit que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revétu de la casaque de ce Prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie en considération de leur Fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnoit pour un grand Conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zêle si loin que l'Empereur Caracalla. Il se servoit d'armes & de gobelets

Dion. lib. 37. pag. 53. App. de bell. Mithrid. p. 253. Dion. lib. 51 pag. 454. Id. lib 59. pag. 653. Id. lib. 77. pag. 873.

ſemblables à ceux de ce Roi. Il avoit dans ſes troupes une Phalange Macédonienne. Il perſécuta les Péripatéticiens, & voulut jetter au feu tous les livres d'Ariſtote leur Maître, parce qu'on l'avoit ſoupçonné d'avoir été complice de l'empoiſonnement d'Alexandre.

Je puis, ce me ſemble, aſſurer, que ſi une perſonne ſenſée & équitable lit de ſuite avec attention les vies des hommes illuſtres de Plutarque, il lui reſtera une impreſſion ſecrette & profonde, qui lui fera regarder Alexandre comme un des moins eſtimables dans ce nombre. Que ſeroit-ce, ſi nous avions les vies d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte ? Combien Alexandre avec tous ſes titres de grandeur, & toutes ſes conquêtes, paroitroit-il médiocre, même pour le mérite guerrier, auprès de ces hommes véritablement grands, & dignes de toute leur réputation!



§. XXI.

Réflexions de Monsieur Bossuet Evêque de Meaux sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens.

On ne me saura pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet Evêque de Meaux sur ce qui regarde le caractére & le gouvernement des Perses, des Grecs, & des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

Les Grecs, dont plusieurs d'abord avoient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formérent en républiques. Mais de sages Législateurs qui s'élevérent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, & tant d'autres que l'histoire marque, empéchérent que la liberté ne dégénérât en licence. Des loix simplement écrites, & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faisoient concourir au bien commun du pays.

Discours sur l'histoire universelle, troisiéme partie, chap. 4.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit, étoit admirable. Car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la loi, c'eſt-à-dire à la raiſon même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats, redoutés durant le tems de leur miniſtére, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maitreſſe : c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils ſe conduiſoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'état de la Gréce, n'eſt pas croiable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les regles des mœurs, & celles de la ſocieté. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon,

Ariſtote, & une infinité d'autres, remplirent la Gréce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des Philoſophes ? Les Poétes mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple, les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne le divertiſſoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homére comme un maître qui lui apprenoit à bien regner. Ce grand Poéte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon citoien.

Quand la Gréce, ainſi élevée, regardoit les Aſiatiques avec leur délicateſſe, avec leur parure & leur beauté ſemblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du Prince, maitreſſe de toutes les loix & même des plus ſacrées, lui inſpiroit de l'horreur ; & l'objet le plus odieux qu'eût toute la Gréce, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers tems, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choſes qui faiſoit aimer la poéſie d'Homére, eſt qu'il chantoit les vi- *Iſocr. in Panegyr.*

ctoires & les avantages de la Gréce ſur l'Aſie. Du côté de l'Aſie étoit Venus, c'eſt-à-dire les plaiſirs, les folles amours, & la molleſſe : du côté de la Gréce étoit Junon, c'eſt-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la ſageſſe politique. Du côté de l'Aſie étoit Mars impétueux & brutal, c'eſt-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Gréce étoit Pallas, c'eſt-à-dire l'art militaire & la valeur conduite par eſprit. La Gréce, depuis ce tems, avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit ſon partage naturel. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'Aſie penſât à la ſubjuguer; & en ſubiſſant ce joug, elle eût cru aſſujettir la vertu à la volupté, l'eſprit au corps, & le véritable courage à une force inſenſée qui conſiſtoit ſeulement dans la multitude.

La Gréce étoit pleine de ces ſentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hyſtaſpe & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroit fabuleuſe, tant elle eſt énorme. La Perſe éprouva pluſieurs fois à ſon dommage ce que peut la diſcipline contre la multitude & la confuſion, &

ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuoſité aveugle.

Il ne reſtoit à la Perſe tant de fois vaincue, que de mettre la diviſion parmi les Grecs ; & l'état même où ils ſe trouvoient par leurs victoires rendoit cette entrepriſe facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puiſſance des Perſes, ils ſe tournérent les uns contre les autres.

Plat. de Leg. lib. 3.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit compoſée, Athénes & Lacédémone étoient ſans comparaiſon les principales. Ces deux grandes Républiques abſolument contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Gréce, de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une, ni de l'autre. Car, outre que chacune ſouhai-

toit pouvoir conſerver ſa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. On a vû que la guerre du Péloponnéſe, & les autres, furent toujours cauſées ou entretenues par les jalouſies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalouſies qui troubloient la Gréce, la ſoutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perſes aperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies, & de fomenter ces diviſions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le deſſein de ſe rendre maîtres de toute la nation; & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous enſemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes. Mais il n'é-

Plat. de leg. lib. 3. Iſocrat. in Panegyr.

toit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Gréce ne ſe réveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares. Agéſilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perſes dans l'Aſie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Leur foibleſſe parut encore davantage par le glorieux ſuccès de la retraite des dix mille Grecs qui avoient ſuivi le jeune Cyrus.

Toute la Gréce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter quand elle ſeroit unie.

Philippe, roi de Macédoine également habile & vaillant, ménagea ſi bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de Républiques diviſées, un roiaume petit à la verité, mais uni, & où la puiſſance roiale étoit abſolue, qu'à la fin, moitié par adreſſe, & moitié par force, il ſe rendit le plus puiſſant de la Gréce, & obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes étendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces

conjonctures : mais Alexandre ſon fils ſuccéda à ſon roiaume & à ſes deſſeins.

Il trouva les Macédoniens, non-ſeulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de ſuccès preſque autant ſupérieurs aux autres Grecs en valeur & en diſcipline, que les autres Grecs étoient au deſſus des Perſes, & de leurs ſemblables.

Darius, qui regnoit en Perſe de ſon tems, étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit ni de vigueur pour exécuter ſes deſſeins. Mais, ſi on le compare avec Alexandre : ſon eſprit, avec ce génie perçant & ſublime ; ſa valeur, avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui ſe ſentoit animé par les obſtacles ; avec cette ardeur immenſe d'accroitre tous les jours ſon nom, qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſupérieur aux autres, confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes Chefs, mais encore aux moindres de ſes ſoldats, qu'il élevoit par ce moien au

dessus des difficultés, & au dessus d'eux-mêmes : on jugera aisément auquel des deux appartenoit la victoire.

Si l'on joint à ces choses les avantages des Grecs & des Macédoniens au dessus de leurs ennemis, on avouera que la Perse, attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi l'on découvre en même tems ce qui a ruiné l'empire des Perses, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul Général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux Capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Gréce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses piés.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vû ; & après avoir vengé la Gréce, après avoir subjugué avec une promtitude

incroiable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel Empire, ou plutôt pour contenter son ambition, & rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célébre Vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arréter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandoient du repos.

Il revint à Babylone, craint & respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus lontems que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécile, & des enfans en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son Empire,

c'eſt qu'il laiſſoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne reſpirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils ſe porteroient, quand il ne ſeroit plus au monde. Pour les retenir, & de peur d'en être dédit, il n'oſa nommer ni ſon ſucceſſeur, ni le tuteur de ſes enfans. Il prédit ſeulement que ſes amis célébreroient ſes funérailles avec des batailles ſanglantes; & il expira dans la fleur de ſon âge, plein des triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, la Macédoine, ſon ancien roiaume, tenu par ſes ancêtres depuis tant de ſiécles, fut envahi de tous côtés comme une ſucceſſion vacante; & après avoir été lontems la proie du plus fort, il paſſa enfin à une autre famille. Ainſi ce grand Conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de ſa race. S'il fût demeuré paiſible dans la Macédoine, la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il eût pu laiſſer à ſes enfans le Roiaume de ſes peres. Mais, parce qu'il avoit été trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens: & voila le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Fin du VI Tome.



TABLE

DU SIXIEME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

LIVRE QUINZIE'ME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

Fin de la Table.

De l'imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le ſixiéme Volume de *l'Hiſtoire ancienne, &c.* qui comprend l'Hiſtoire de Philippe Roi de Macédoine, & d'Alexandre ſon fils. Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, & il m'a paru que la narration de l'Auteur répondoit parfaitement à la grandeur des objets qu'elle préſente. Ce 21 Mai 1733.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre très-cher & bien amé le ſieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Eloquence en notre Collége Roial, Nous ayant repréſenté qu'il déſireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Hiſtoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, des Médes & des Perſes, des Macédoniens & des Grecs*, de ſa compoſition, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, & lui donner

des marques de la ſatisfaction que Nous avons des ſervices qu'il Nous a ci-devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele ſous notredit contreſcel, & de le faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité ou condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la

datte d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent vingt-

neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au préſent Privilége au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, pour en jouir ſuivant nos conventions. A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ci-deſſus, ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le trois Octobre mil ſept cent vingt-neuf.*

P. A. LE MERCIER. *Syndic.*



LIVRES

Nouvellement imprimez à Paris chez LA VEUVE ESTIENNE, *Libraire rue Saint Jacques à la vertu.*

De M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, &c.*

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par raport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in* 12. 10 l.

—— *Du même.* Histoire ancienne contenant l'Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Macedoniens, des Medes; des Perses & des Grecs. *in*-12. 8. vol. *sous presse.*

—— Du même. *M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accommodati, recisis quæ minus necessaria visa sunt & brevibus notis illustrati à* CAROLO ROLLIN, *antiquo Rectore Universitatis*, 2. vol. *in* 12. 4. l. 10. s.

De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Archevêque Duc de Cambrai.*

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisiéme Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considerables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28. figures en taille-douce nouvellement gravées. 2 vol. *in* 12. 5 l.

—— Le même in 4°. avec & des notes & de très-belles figures en taille douce, 24. l.

—— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoise, sur la Rhetorique, sur la Poësie, &c. *in* 12. 2. l. 5. s.

—— *Du même* Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, *in* 12. 2. l. 10. s.

—— *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique, *in* 12. 2. l.

—— *Du meme.* Sermons choisis sur divers sujets, *in*-12. 2 l. c. s.

—— *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la premiere, 2. vol *in* 12. 4. l.

—— *Du même.* Abregé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, *in*-12. 1 vol. 1726. 2. l. 5. s.

Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. DUPUY. *in*-12. 2. l. 10. s.

—— *Du même.* Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importans sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisiéme Edition, revûe, corrigée & augmentée. 2. l. 10 s.

—— *Du même.* Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. *in*-12. 1 l. 10 s.

—— *Du même.* Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. *in*-12. 1728. 1 l. 15 s.

De l'Education d'un jeune Seigneur, *in*-12. 2. l. 5. s.

Traduction de quelques Oraisons de Demosthene & de Ciceron; avec des Notes du Traducteur, & des remarques de M. le Président BOUHIER, de l'Academie Françoise, *in*-12. 2 l.

Huetiana, ou Pensées diverses de M. HUET, ancien Evêque d'Avranche, *in*-12. 2 l. 10 s.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très-correct à côté, des Notes historiques & critiques, & de grandes Remarques, par le R. P. CATROU, *in*-12. 1 l. 15 s.

Les Fables de Phedre, traduites en Vers François, le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, par M. DENYSE, ancien Professeur de l'Université, *in*-12. 1 l. 10 s.

Vérités satyriques en cinquante Dialogues, par M. l'Abbé DE VILLIERS, 1. vol. *in*-12. 1725. 2. l. 5. s.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Françoise, ancienne & moderne; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire; composé par PIERRE RICHELET, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précedentes, par M. AUBERT, Avocat du Roy à Lion, 3. vol. *in* folio. 50. l.

Le Spectacle de la Nature, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'esprit. Première partie contenant ce qui regarde les Animaux & les Plantes. Seconde Edition. 3. l. 10. s.

—— Suite du même. *Sous presse.*

Selectæ è Veteri Testamento historiæ, ad usum eorum qui Latinæ Linguæ rudimentis imbuuntur, Secunda Editio accuratior, in-12. 1 l.

—— Item *Selectæ è Scriptoribus prophanis Historiæ, ad eundem usum collectæ, in* 12. 2. vol. 2. l.

—— *Les mêmes*, traduites en François, avec des notes, par M. C. M. *in-12. sous presse.*

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Cérémonial, avec un discours sur ce qu'on appelle Usage dans la Langue Françoise, par M. DE GRIMAREST, *in-12.* 1. l. 10 s.

Dictionnaire Oeconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL, troisiéme édition corrigée & augmentée d'un très grand nombre de secrets & de remédes éprouvés, & enrichie de nouvelles figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in* fol. 2. vol. 40. l.

Fautes à corriger.

PAge 85. à la marge. An. M. 3620, liſez 3660.

Pag. 88. à la marge. Av. J. C. 335, liſ. 334.

Pag. 125. lig. 24. *ſervis*, liſ. *ſervi.*

Pag. 148. lig. 21. *quatre ans*, liſ. *deux ans.*

Pag. 163. lig. 12. *diverſes crimes*, liſ. *divers crimes.*

Pag. 194. lig. 13. *de cheval*, liſ. *pour un cheval.*

Pag. 282. lig. 27. *de coup*, liſ. *de coups.*

Pag. 295. lig. 15. & dans la ſuite. *Abdalonyme*, liſ. *Abdolonyme.*

Pag. 316. lig. 1. *ſe prend*; liſ. *prend.*

Pag. 318. lig. 5. *ne faiſoient qu'arriver*, liſ. *n'euſſent fait que d'arriver.*

Pag. 359. lig. 5. *hors de l'air*, liſ. *de l'aire.*

Pag. 376. lig. 18. *ils les taillerent*, liſ. *il les tailla.*

Pag. 464. à la marge. An. M. 3662, liſ. 3675.

Pag. 505. lig. 1. *il portoit*, liſ. *elle portoit.*

Pag. 559. lig. 19. *haut*, liſ. *hauts.*

Pag. 564. lig. penult. *s'en étant fuis*, liſ. *s'étant enfuis.*

Pag. 727. lig. 6, *les inſtruiſoient*, liſ. *l'inſtruiſoient.*

